

Léon Trotsky

ŒUVRES

Publiées sous la direction de Pierre Broué

juin 1938

à

septembre 1938

Introduction et notes de Pierre Broué

Publication de l'Institut Léon Trotsky

SOMMAIRE

<i>AVERTISSEMENT</i> (Institut Léon Trotsky)	13
<i>UNE COLLABORATION INTERNATIONALE</i>	15
<i>LISTE DES SIGLES</i>	19
<i>INTRODUCTION</i> (Pierre Broué)	21
<i>NOTE SUR LES « ARCHIVES SEDOV » (I.L.T.)</i>	27
<i>REPERES CHRONOLOGIQUES</i>	29

Nous avons titré tous les textes qui ne l'avaient pas été soit par Trotsky, soit de son vivant. Les titres que nous proposons sont placés entre [...].

[Enfoncer le clou] à <i>Socialist Appeal</i> (1 ^{er} juin 1938)	35
[La Garde] au S.W.P. (1 ^{er} juin 1938)	37
[C'est un sténographe qu'il faut] à Mejsnář (1 ^{er} juin 1938)	39
L'Art révolutionnaire et la IV ^e Internationale (juin 1938)	40
• Remarques sur la Tchécoslovaquie (2 juin 1938)	43
[Sur le livre de Černý] à Neurath (4 juin 1938)	49
[L'Affaire Münzenberg] à Frankel (5 juin 1938)	51
Le Mexique et l'impérialisme britannique (5 juin 1938)	53
[Le Livre sur Marx] à Mendel (6 juin 1938)	58
[L'Obstacle moliniériste] à A. Bardin (9 juin 1938)	60
[Problèmes d'avant conférence] au S.I. (9 juin 1938)	62
La Bureaucratie totalitaire et l'art (10 juin 1938)	65

LÉON TROTSKY

[La dernière Chance] à Lesoil (12 juin 1938)	68
[Toujours la conférence] au S.I. (12 juin 1938)	70
[Un Livre sur le fascisme] à Rous (12 juin 1938)	71
[Autour de l'Enquête] à Rosmer (12 juin 1938)	72
[La Vente des archives] à Despres (13 juin 1938)	74
[Problèmes d'intendance] à Frankel (13 juin 1938)	76
[Les Besoins documentaires] à Kogan (14 juin 1938)	77
[Problèmes d'édition] à Wasserman (14 juin 1938)	78
[Problèmes de direction] à Demby 14 juin 1938)	79
[Projets littéraires] à Collins (17 juin 1938)	81
L'Art et la Révolution, à <i>Partisan Review</i> (17 juin 1938)	82
Non, ce n'est pas pareil ! (18 juin 1938)	94
[Garde et secrétariat] à Frankel (18 juin 1938)	98
[Compter sur le Facteur temps] à Rosmer (18 juin 1938)	100
[L'Extradition des terroristes] à Vanzler (19 juin 1938)	101
[L'Article « L'art et la Révolution »] à Rahv (21 juin 1938)	102
[La Démission de Vereeken] au P.S.R. belge (22 juin 1938)	103
[La Question Chen Duxiu] à Glass (25 juin 1938)	107
[Il faut tourner] à Dauge (25 juin 1938)	109
[La Recherche sur Staline], à Estrine (26 juin 1938)	110
[Protestation] à Ken (28 juin 1938)	113
[Se Délimiter des libéraux] à Spiegel (29 juin 1938)	115
[Merci du Travail] à D. Naville (30 juin 1938)	117

— L'industrie nationalisée et la gestion ouvrière, à García Treviño (juin 1938)	118
[Editions françaises] à Grasset (1 ^{er} juillet 1938)	123
— Il faut chasser des soviets la bureaucratie et la nouvelle aristocratie. (3 juillet 1938)	125
Staline et ses complices condamnés (5 juillet 1938)	129
Encore sur la répression de Cronstadt (6 juillet 1938)	133
Pour la Liberté dans l'Education (10 juillet 1938)	137
[Vers un Procès de diplomates ?] à Dewey (15 juillet 1938)	139
[D'autres chats à fouetter] à Auquier (15 juillet 1938)	141
Pour l'Anniversaire de la mort de Reiss (17 juillet 1938)	142
La Disparition de Rudolf Klement (18 juillet 1938)	144
• [L'éducation de la jeunesse révolutionnaire] à l'Y.P.S.L. (18 juillet 1938)	146
[Attente impatiente] à G. Rosenthal (18 juillet 1938)	149
[Un Fonds pour l'imprimerie] à P. Naville (18 juillet 1938)	150
[Un Article d'Elsa] à <i>New International</i> (18 juillet 1938)	151
[Brèves Remarques] à Sara Weber (18 juillet 1938)	152
[L'Enquête sur la mort de Sedov] au juge Pagenel (19 juillet 1938)	153
Mes Complots (19 juillet 1938)	160
— Première Discussion sur le Labor Party (20 juillet 1938)	163
— Deuxième Discussion sur le Labor Party (23 juillet 1938)	172
Le prochain Procès des diplomates (25 juillet 1938)	186
[L'Affaire Josephy] à Goldman (25 juillet 1938)	190
[Pour publier] à Abern (27 juillet 1938)	192
Discussion sur une éventuelle fusion avec les lovestonistes (29 juillet 1938)	194

LÉON TROTSKY

— Pour un Art révolutionnaire indépendant (25 juillet 1938)	198
[Le Manifeste sur l'Art] à Rahv (30 juillet 1938)	212
[Un Problème de date] à Vanzler (fin juillet 1938)	214
[Une « lettre » de R. Klement ?] (1 ^{er} août 1938)	215
[Polémiques] à Abern (4 août 1938)	217
[La prétendue lettre de Rudolf Klement] (4 août 1938)	218
[Sur Klement] à Rosenthal (4 août 1938)	230
[Le Livre sur la Tchécoslovaquie] à Neurath (7 août 1938)	231
L'U.R.S.S. et le Japon (11 août 1938)	232
[La Question des archives] à Rosmer (17 août 1938)	235
[Restez en Amérique !] à Frankel (19 août 1938)	237
Réponses aux questions de Gladys Robinson (20 août 1938)	238
— La Liberté de la Presse et la classe ouvrière (21 août 1938)	242
[La Police française ne cherche pas la vérité] au juge Pagenel (24 août 1938)	246
[Remerciements à un grand acteur] à E.G. Robinson (27 août 1938)	254
Réponses de Diego Rivera aux questions des représentants de l'United Press sur le Congrès-syndical pan-américain (27 août 1938)	255
[Rééducation et mobilisation] à J. Weber (28 août 1938)	259
Le Fascisme et le Monde colonial (août 1938)	260
Un grand succès (30 août 1938)	263
[Il ne faut pas chuchoter] à Breton (31 août 1938)	269
[La Question syndicale] à Dauge (31 août 1938)	271
[Les Staliniens en action] au S.W.P. (4 septembre 1938)	273
[Une dure Tâche], à Spiegel (5 septembre 1938)	276

Le Défaitiste totalitaire du Kremlin (12 septembre 1938)	277
[Problèmes de la Biographie] à Malamuth (13 septembre 1938)	285
[Un excellent Travail en Europe] à Karsner 13 septembre 1938)	287
Oui ou Non ? (14 septembre 1938)	288
Un Livre sur la situation en Tchécoslovaquie (17 septembre 1938)	290
Le Droit d'asile totalitaire (19 septembre 1938)	294
Phrases et réalités. Sur la situation internationale (19 septembre 1938)	296
[Le Grand-Père à son petit-fils] à Siéva (19 septembre 1938)	302
[La Question de Siéva] à Rosmer (19 septembre 1938)	304
[Sur le Témoignage de Jeanne Martin] au Juge (20 septembre 1938)	306
[Démenti] (20 septembre 1938)	308
[Contre des modifications au Manifeste] à Macdonald (21 septembre 1938)	309
• Combattre l'impérialisme pour combattre le fascisme (21 septembre 1938)	310
Un Post-scriptum après Munich (22 septembre 1938)	313
Trois entrevues avec Mateo Fossa (23 septembre 1938)	315
• La Lutte anti-impérialiste (23 septembre 1938)	322
[Un Plein Pouvoir] à G. Rosenthal (22 septembre 1938)	329
[Ne pas perdre de Temps] à Macdonald (22 septembre 1938)	330
[Problèmes du « Staline »] à Canfield (25 septembre 1938)	331
[Recommandation pour des Péruviens] au S.W.P. (28 septembre 1938)	333
• Les syndicats et la Crise sociale aux Etats-Unis (une discussion avec Plotkin) (29 septembre 1938)	334

LÉON TROTSKY

ANNEXES

Ouvrages cités ou consultés	343
Index des noms de personnes	349
Index des organisations, institutions, instances	355
Index des thèmes et sujets	363
Index des journaux et périodiques	367

AVERTISSEMENT

Depuis le volume 8, les *Œuvres* reposent essentiellement sur la documentation de la Houghton Library de l'Université de Harvard, les Papiers d'exil de Trotsky accessibles depuis le 2 janvier 1980. Nous n'avons pas indiqué systématiquement les rares textes que nous n'avons pas cru devoir retenir, accusés de réception, courtes lettres ou télégrammes.

Les textes de ce volume rédigés en russe ont été traduits ou révisés par Isabelle Lombard et Katia Peresse, les textes anglais par Andrée et Pierre Broué, les textes allemands par Maurice Stobnicer. Pierre Broué a assuré la dactylographie avec l'aide d'Antonella Durand et de crédits de la direction de la recherche scientifique.

L'introduction et les notes sont de Pierre Broué. La documentation qui lui a servi est celle qui a été réunie par les collaborateurs de l'Institut Léon Trotsky et du Groupe de recherches sur l'œuvre de Trotsky.

L'index des noms est de Pierre Broué, les autres de Dominique Gérardin.

UNE COLLABORATION INTERNATIONALE

Les personnes dont les noms suivent, qui ont toutes été actives de son vivant dans le mouvement suscité par Trotsky ont été interrogées oralement ou par écrit par les chercheurs ou collaborateurs de l'Institut et ne nous ont pas ménagé leur aide.

Ce sont Fulvio Abramo (São Paulo), Erwin H. Ackerknecht (Zurich), Manuel Alvarado (Mexico), John Archer (Londres), Fritz Belleville (Bâle), Yvan Craipeau (Nice), Margaret Dewar (Lindfield), Octavio Fernández (Mexico), Eugenio Fernández Granell (Madrid), Milton Genecin (Los Angeles), Luciano Galicia (Mexico), Frank Glass, Albert Glotzer (New York), Plinio Gomès de Mello (São Paulo), Oskar Hippe (Berlin), Felix Ibarra (Mexico), Siegfried Kissin (Londres), Pearl Kluger (New York), George Kopp (Lima), Stefan Lamed (Montréal), Katia Landau de Balboa (Cuernavaca), Alfonso Leonetti (Rome), Ernest Mandel (Bruxelles), Loukas Karliافتis (Athènes), Harry Milton (San Francisco), Raymond Molinier (Paris), Felix Morrow (New York), Pierre Naville (Paris), Walter Nelz (Zurich), George Novack (New York), Michel Raptis (Athènes), Gérard Rosenthal (Niort), Jean Rous (Perpignan/Paris), Georges Scheuer (Paris), Art Sharon (San Francisco), Clara Thalmann (Nice), Jean van Heijenoort (Cambridge), Oscar Waiss (Frankfurt/Main), Adolfo et Francisco Zamora (Mexico), Francisco Zendejas (Mexico).

Nous saluons la mémoire de Juan Andrade, Hugo Dewar, Lola Estrine, Pierre Frank, Sam Gordon, Joseph Hansen, Tom Kerry, Mário Pedrosa, John Poulos, Herminio Saccheta, Paul Thalmann et Georges Vereeken, qui nous ont aidés et ont disparu depuis.

Pour la documentation générale, nous avons des dettes vis-à-vis des institutions et personnes suivantes :

LÉON TROTSKY

- La Houghton Library et particulièrement M. Rodney Dennis, curator du département des manuscrits.
 - La Bibliothèque d'histoire sociale de New York (archives Cannon).
 - La Tamiment Library de New York (archives Shachtman).
 - La Hoover Institution de Stanford (Californie).
 - L'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam.
 - La Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (B.D.I.C.) de Nanterre (archives de la Ligue communiste et Fonds Lefevre).
 - L'Institut Feltrinelli de Milan.
 - La Bibliothèque communale de Follonica.
 - Les archives de la guerre civile de Salamanca.
 - Les archives départementales du Vaucluse (Papiers Richartz).
 - Le centre d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale à Bruxelles.
 - Le centre d'études et de recherches sur les mouvements trotskystes et révolutionnaires internationaux (C.E.R.M.T.R.I.).
 - Le Centre de documentation internationale (C.E.S.-E.D.I.) de Paris.
 - Le Centre de documentation Benjamin Franklin à Paris.
 - La Bibliothèque Medem à Paris.
 - Les Archives du Labour Party.
 - Le Musée social à Paris.
 - L'Arbeiderbevegelsen Arkiv d'Oslo.
 - L'Arbetarrörelsens Arkiv de Stockholm.
 - L'équipe des Editions ouvrières autour du *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier* avec MM. Jean Maitron, J. M. Brabant Sammy Ketz et Claude Pennetier.
 - Les archives privées Georges Vereeken à Bruxelles et Albert Glotzer à New York.
- Nous avons également des dettes vis-à-vis du regretté Dr Boris Goldenberg, du professeur Hermann Weber, de Mannheim, du professeur Pélai Pagès, de Barcelone, du professeur Luis Vitale, actuellement à Caracas, du professeur Alan Wald, d'Ann Arbor, et des chercheurs de tous pays qui nous ont aidés bénévolement : Wolfgang Alles, Willy Buschak, Attilio Chitarin, Olivia Gall, Vilem Kahan, David Keil, Fritz Keller, Karel Kostal, Victor Leonardi, Roland Lewin, Hans Schafranek, Rudolf Segall, Nikos Syringas, Antoine Thivel, David Vogelsan-

ger. M. Javier Wimer nous a ouvert au Mexique les portes utiles et M. H. Meyer nous a permis d'éclairer des questions « norvégienne ».

Enfin c'est le travail de George Breitman et de son équipe, l'édition des *Writings of Leon Trotsky* (Pathfinder press) qui a été notre solide base de départ.

LISTE DES SIGLES

A.F.L.	American Federation of Labor
A.L.P.	American Labor Party
A.P.R.A.	Alianza Popular Revolucionaria Americana
A.W.P.	American Workers Party
B.L.	Bolcheviks-léninistes
B.P.	Bureau politique
C.C.	Comité central
C.G.T.	Confédération générale du travail
C.I.O.	Congress for Industrial Organisation
C.L.A.	Communist League of America
C.N.T.	Confederación Nacional del Trabajo
C.P.O.	Communist Party — Opposition
C.T.A.L.	Confederación de Trabajadores de América Latina
C.T.M.	Confederación de Trabajadores mexicanos
E.O.K.D.E.	Eniaia Organose Kommouniston Diethniston Elladas
F.I.A.R.I.	Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant
G.P.U.	Gosoudaystvennoïé Polititcheskoïé Pravlénie
I.C.	Internationale communiste
I.G.L.W.U.	International Garment Ladies Workers Union
I.K.D.	Internationale Kommunisten Deutschlands
I.L.D.	International Labor Defense
I.L.L.	Independent Labor League
I.L.P.	Independent Labour Party
I.V.K.O.	Internationale Vereinigung Kommunistische Opposition.
I.W.W.	Industrial Workers of the World
J.G.S.	Jeunes Gardes socialistes
J.S.	Jeunesses socialistes
K.D.E.E.	Kommounistike Diethnistike Enose Elliadas

LÉON TROTSKY

K.P.D.	Kommunistische Partei Deutschlands
K.P.O.	Kommunistische Partei-Opposition
L.N.P.L.	Labor's Non Partisan League
N.K.V.D.	Narodny Kommissariat Vnoutrennik Del
P.C.I.	Parti communiste internationaliste
P.C.T.	Parti communiste tchécoslovaque
P.N.R.	Partido Nacional Revolucionario
P.O.B.	Parti ouvrier belge
P.O.I.	Parti ouvrier internationaliste
P.O.U.M.	Partido Obrero de Unificación Marxista
P.R.M.	Partido Revolucionario Mexicano
P.S.O.	Partido Socialista Obrero
P.S.O.E.	Partido Socialista Obrero Espanol
P.S.O.P.	Parti socialiste ouvrier et paysan
P.S.R.	Parti socialiste révolutionnaire
R.S.A.P.	Revolucionair Socialistische Arbeiders Partij
S.A.P.	Sozialistische Arbeiterpartei
S.F.I.O.	Section française de l'Internationale ouvrière
S.I.	Secrétariat international
S.P.	Socialist Party
S.W.P.	Socialist Workers Party
U.A.W.	United Auto Workers
U.G.T.	Unión General de Trabajadores
U.M.W.	United Mine Workers
W.P.U.S.	Workers Party of the United States
Y.P.S.L.	Young People's Socialist League

INTRODUCTION

Pour l'historien, comme pour les contemporains, l'été de 1938 est celui où s'accumulent les nuages qui annoncent la Seconde Guerre mondiale — et, pour le moment, la grave crise internationale de septembre. Mais, sauf quelques articles circonstanciels, cela n'apparaît que de biais dans les articles et lettres de Trotsky, essentiellement à travers les échanges au sujet de la Tchécoslovaquie désormais au centre de la crise européenne. Mais c'est également perceptible à travers les difficultés grandissantes qu'il y a pour Trotsky à obtenir au Mexique les visas nécessaires pour les réfugiés d'Europe qui fuient l'avance de la Gestapo.

On ne trouvera pas ici de commentaire sur des événements qui concerneront pourtant Trotsky ultérieurement comme la naissance en France du P.S.O.P. de Marceau Pivert, la défection du général Loutchkov et les premières séances spectaculaires de la fameuse commission Dies des Etats-Unis. En revanche on y trouvera bien des pages sur les assassinats perpétrés ou préparés par le G.P.U. sur l'ordre de Staline. Les tueurs de l'ombre ne sont pas restés inactifs depuis la disparition de Léon Sedov. A Paris, six semaines avant la tenue de la conférence internationale, ils réussissent à enlever son principal organisateur, l'Allemand Rudolf Klement. L'opération, tout comme les précédentes, est en principe couverte par un faux, une pseudo-lettre de Klement dont les termes essaient d'accréditer la version de sa rupture avec Trotsky et donner ainsi sa caution post mortem à la version stalinienne de l'alliance entre Trotsky et la Gestapo. Le travail est remarquable sur le plan technique et il faudra des experts pour affirmer que la lettre en question n'est pas de la main de Klement. Politiquement, c'est une autre affaire, et Trotsky n'a pas de mal à démonter le mécanisme de ce faux, une fois de plus mal élaboré, et qui tombe en poussière au premier examen critique : l'ambiance totalitaire ne favorise pas le dévelop-

pement intellectuel... En fait, on retrouvera par débris ce qui reste de Klement dans la Seine.

Jusqu'à ce moment, c'était d'Europe qu'étaient venus les indices des préparatifs, de la mise en place des éléments nécessaires à l'assassinat de Trotsky lui-même. Ce dernier doutait d'ailleurs sérieusement de la volonté de la police — ou du gouvernement — de faire, par exemple en France, la lumière sur les circonstances de la mort de Sedov. Mais l'échéance principale approche et elle a vraisemblablement été fixée. Cette fois, c'est par le P.C. mexicain que Trotsky a appris ce qu'il fait révéler par la bouche de son avocat Goldman : le chef du P.C.M., Laborde, a séjourné secrètement aux Etats-Unis et y a reçu de Browder et autres agents les instructions pour la phase ultime qu'il s'agit maintenant de réaliser au Mexique, celle de « l'action directe ». C'est l'époque en tout cas — mais Trotsky ne le sait pas — où l'agent du N.K.V.D. qui est sur lui réussit à prendre contact avec celle qui ouvrira la porte de la maison : à Paris, Ramón Mercader rencontre Sylvia Ageloff, sœur de Ruth, qui a séjourné et travaillé à la « maison bleue » en 1937 : à travers cette liaison, il pose les premiers jalons de sa mission de meurtre.

Il est de plus en plus difficile à Trotsky de protéger sa vie sans faire ce que ses adversaires appellent une « ingérence » dans la vie intérieure du Mexique. Beaucoup plus que le P.C. mexicain et son petit hebdomadaire *La Voz de México*, ce sont évidemment la C.T.M. de Lombardo Toledano et ses organes de presse, *Futuro* et *El Popular* qui assurent la préparation psychologico-politique de l'opinion mexicaine à l'assassinat décidé au Kremlin. Trotsky ne peut plus faire semblant de l'ignorer ou traiter de cette question comme si elle était secondaire. Deux congrès organisés coup sur coup à México démontrent l'ampleur de l'opération : le congrès syndical qui crée la centrale du continent latino-américain, la C.T.A.L., dont Lombardo Toledano est secrétaire général, et le congrès contre le fascisme et la guerre. Ce sont là certes des opérations politiques à travers lesquelles les agents de Moscou s'efforcent de faire appliquer la politique d'alignement sur les camps qui se préparent à la guerre, l'union sacrée dans les pays alliés à l'U.R.S.S. et l'abandon de la lutte contre l'impérialisme dans les pays soumis au profit de l'« antifascisme ». Mais ce n'est pas un hasard si ces grandes parades se déroulent à México : pratiquement et politiquement, les deux congrès marquent l'orientation décisive vers l'assassinat de Trotsky.

Pour ne pas manquer ouvertement à son engagement de non-intervention dans la politique mexicaine sans pour autant se priver

de dire ce qu'il faut dire, Trotsky utilise soit la signature de Diego Rivera soit les colonnes de Clave. La campagne impérialiste contre le Mexique à l'occasion de la nationalisation des compagnies pétrolières lui permet cependant de signer de son nom des articles de défense du gouvernement Cárdenas et de cette politique qu'il estime progressiste et courageuse. Il commence à être familier des problèmes du mouvement ouvrier mexicain comme latino-américain, ainsi que le montrent sa note à García Treviño sur la gestion ouvrière de l'industrie nationalisée, son interview au journal des enseignants du Michoacan et surtout ses entretiens avec le militant argentin Mateo Fossa — qui vont creuser un sillon fertile.

Le contact avec André Breton et sa compagne continue à être positif. Il conduit Trotsky à approfondir sa réflexion sur les problèmes de la création artistique et littéraire, ses rapports avec l'action politique. C'est du contact avec Breton que naissent quelques-uns des textes les plus intéressants consacrés à cette question, et notamment le « Manifeste pour un art révolutionnaire indépendant » signé de Breton et de Rivera mais pour lequel le nom de ce dernier n'est une fois de plus que le pseudonyme de Trotsky lui-même. Il attend beaucoup de l'Internationale artistique et littéraire ainsi appelée à se fonder, la F.I.A.R.I., qu'il juge indispensable dans la lutte pour la culture et la révolution contre l'obscurantisme et la contre-révolution, stalinienne ou impérialiste. Un malaise brutal d'André Breton nous prive à tout jamais, si l'on en croit Jean van Heijenoort, des « Entretiens de Patzcuaro » puisque, dans le cadre de l'île au centre de ce merveilleux lac, Breton, Rivera et Trotsky avaient prévu une discrétion qui n'eût certainement pas manqué d'intérêt !

En tout cas, c'est pendant la période couverte par ce volume que se réalise un des projets les plus importants aux yeux de Trotsky, la tenue de la conférence de la IV^e Internationale qui consacre enfin sa naissance « officielle », lui donne statuts, organismes responsables et cadre avant l'explosion de la guerre mondiale. Le gros de son effort pour cet événement, Trotsky l'avait investi au cours des mois précédents. La question avec Sneevliet et le R.S.A.P. est pratiquement réglée ; la démission de Vereeken aplanit le terrain en Belgique et l'on peut espérer arriver à redonner le moral au vétéran Lesoil et à mieux inspirer le jeune Dauge. C'est dans le cadre de cette préparation que Trotsky rend publique sa polémique avec l'Américain Carter sur les mots d'ordre de la révolution politique en U.R.S.S. En France, il reste la question des « moliniéristes », et Trotsky cherche toujours le remède-miracle qui permettrait de lever cet obstacle à la construction de la section

française, c'est-à-dire, dans un premier temps, d'isoler ou seulement d'éloigner Raymond Molinier.

De façon indirecte, ce dernier revient de plus en plus, par ailleurs, au centre de préoccupations importantes pour Trotsky. Jeanne, la compagne de Sedov, est restée sous l'influence politique de Molinier, son mari, et elle milite au sein du parti qu'il dirige, le P.C.I., rival du P.O.I. « officiel ». Trotsky s'est inquiété, puis indigné de ses atermoiements concernant la remise des archives, confiées à Léon Sedov, mais qui étaient les siennes et celles de son mouvement, et que le mort n'a laissées par testament à Jeanne que pour faciliter la transmission à son père. Il a fallu des mois de négociations patientes entrecoupées de ruptures et de scènes pour que soit finalement organisée la remise d'une partie seulement des archives que Cannon a pu ramener en Amérique avec lui. Mais il semble que le comportement de Jeanne la conduise maintenant à l'épreuve de force dans un nouveau conflit, plus douloureux encore personnellement, à propos du petit-fils de Trotsky, ce jeune Sieva qui fut confié à Sedov à la mort de sa mère de 1933. Aux propositions de Trotsky de venir se fixer au Mexique avec l'enfant, elle a répondu en forme d'ultimatum : « Laissez-le moi maintenant ou jamais ». Trotsky imagine qu'il y a derrière cette attitude la volonté politique de Raymond Molinier de créer des difficultés, d'exercer peut-être un certain chantage, et il se prépare à l'action légale pour récupérer l'enfant dont il est le dernier parent survivant par le sang qui soit en liberté. L'affaire ne fait que commencer.

Les problèmes d'intendance au moins ne se posent plus trop sur le moment ; grâce aux contrats pour les livres sur Lénine, Staline et Marx, Trotsky dispose de quoi faire vivre sa petite troupe. A l'été, la venue de Sara Weber a permis de lever temporairement les problèmes créés par la défection de la dactylo russe. Trotsky avance, bien aidé par les groupes de camarades de Paris et de New York qui, comme Van à Mexico, effectuent des recherches pour lui, copient des pages et des références, bref, rendent son travail possible. La question du secrétaire de langue allemande posée par le départ de Jan Frankel en novembre 1937 est en voie de règlement puisque le gouvernement mexicain a accordé le visa à deux militants germanophones, Schüssler, un ancien de Prinkipo, et Julik — dont on attend l'arrivée proche.

Enfin, il y a l'immense intérêt que Trotsky porte à la société américaine dans son ensemble, au mouvement ouvrier et au Socialist Workers Party en général. Les discussions qu'il avait eues avec ses dirigeants en mars lui ont, dit-il, beaucoup appris et il se plaît à le répéter. Dans les discussions qu'il mène avec Jack Weber,

LÉON TROTSKY

lors de la visite de ce dernier à Coyoacán, dans ce qu'il dit et écrit notamment sur le mot d'ordre de « Labor Party », on peut mesurer que ses connaissances et même sa compétence sont en train de se hisser au niveau de son intérêt. A la fin de septembre, il se lance même dans une discussion avec un dirigeant du C.I.O. de Chicago, militant d'origine russe venu, comme tant de curieux, lui rendre visite : il fait de leur entretien un intéressant article daté du jour de la conclusion de l'accord de Munich — lequel, on le sait, ouvre une phase nouvelle dans la marche à la Deuxième Guerre mondiale.

NOTES SUR LES « ARCHIVES SEDOV »

Il est nécessaire de faire ici le point sur le destin des papiers détenus par Sedov, archives du mouvement construit par son père et lui-même.

a) Une fraction importante de ces papiers furent, comme indiqué ci-dessus, remis à Cannon et emporté à Coyoacán. Ces papiers sont à la Houghton Library dans la série dite « fermée » où ils sont fondus avec le reste de la collection.

b) Une autre fraction restée aux mains de Jeanne (notamment une correspondance sur les Procès de Moscou) a été en 1939 transportée aux Pays-Bas par deux militants de l'organisation à laquelle elle appartenait et vendue à l'Institut international d'Histoire sociale. Ces papiers-là ont été égarés au cours du déménagement de l'Institut à Oxford pendant la guerre, mais retrouvés au cours d'un changement de locaux au cours des dernières années. Ils servent de base à un travail sur les procès de Moscou entrepris par MM. Schrader et Winner.

c) Une fraction assez minime se trouvait après-guerre entre les mains de Jeanne Martin qui les a donnés à Isaac Deutscher quand il écrivait sa biographie de Trotsky ; Tamara Deutscher les a donnés à l'Institut d'Amsterdam.

d) Le gros des papiers de Sedov, avec la correspondance du *B.O.*, une partie de celle du *S.I.*, des centaines de lettres de Trotsky, etc. (vingt-trois cartons bien bourrés) avaient été confiés à l'historien B. N. Nikolaïevsky qui dirigeait à Paris l'annexe de l'Institut d'Amsterdam, et ce dernier à la mort de Sedov qui n'avait mis personne dans la confidence a assuré n'avoir en mains aucun document. Ces papiers ont partagé dans un premier temps le sort de la collection de Nikolaïevsky, emportée par les Allemands, retrouvée par les Américains en 1945 — lesquels en ont peut-être « rendu » une partie aux Russes à cette époque — et finalement vendue à la Hoover Institution de

LÉON TROTSKY

Stanford où ils ont été conservés, sans être catalogués ni sans qu'on connaisse leur existence, jusqu'en 1983 où ils ont finalement fait surface. Ils sont classés par les soins de P. Broué et J. van Heijenoort qui préparent la publication de la correspondance entre Trotsky et Sedov.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1938

JUIN

- 1^{er} – Emil Hansen quitte Coyoacán.
- 4, 8 – Congrès de la S.F.I.O. à Royan : sanctions maintenues contre les dirigeants de la Fédération de la Seine.
- 8 – A Royan même, Marceau Pivert et les dirigeants de la Fédération de la Seine annoncent la fondation d'un nouveau parti socialiste, le P.S.O.P.
- 8 – Démission de Vereeken du P.S.R. belge.
- 13 – Le général Loutchkov, haut fonctionnaire du G.P.U., passe au Japon emportant des secrets militaires.
- 14 – La *Pravda* annonce le triomphe de Staline qui a obtenu 100 % des voix lors des dernières élections.
- 17 – Ilya Ehrenbourg, dans la *Pravda*, parle de la « main tendue » pour une « réconciliation » avec les « patriotes » phalangistes en Espagne.
- 19 – La presse américaine donne des détails sur l'épuration profonde qui est en cours en Ukraine sous la direction de N. S. Khrouchtchev.
- 29 – Au cours de son témoignage devant la commission Dies, Earl Browder, secrétaire général du P.C. américain assure que, dans le cas d'une guerre entre l'U.R.S.S. et les E.-U., il serait selon toute vraisemblance, du côté de son pays.

LÉON TROTSKY

JUILLET

- 1^{er}** – Les autorités japonaises révèlent le passage de leur côté, avec des secrets militaires du haut responsable du G.P.U. le général Loutchkov.
- 10** (environ) Trotsky, accompagné de Breton et Rivera, séjourne à Patzcuaro.
- 12** – Un haut fonctionnaire du G.P.U. exerçant ses fonctions en Espagne, L. Feldbine, dit Orlov, quitte l'Espagne et négocie pour un asile politique aux Etats-Unis.
Au Japon, conférence de presse de Loutchkov.
- 14** (ou **15**) Disparition dans la région parisienne de R. Klement, secrétaire administratif de la IV^e Internationale. Une lettre signée de lui est adressée à Trotsky : faux ou écrit sous la menace ?
- 16, 17** – Première conférence à Paris du P.S.O.P. de M. Pivert.
- 16, 18** – Deuxième conférence du P.S.R. en Belgique.
- 21** – Note américaine au Mexique affirmant que l'expropriation sans indemnisation immédiate est une « confiscation ».
- 26** – Succès initial de l'offensive de l'armée républicaine espagnole sur l'Ebre.
- ??** – L'Internationale communiste décide de dissoudre le parti communiste polonais comme « nid d'espions ». Tous ses responsables en U.R.S.S. sont arrêtés et fusillés.

AOÛT

- 3** – Note mexicaine aux Etats-Unis refusant la règle de la « compensation immédiate » au nom de la nécessité.
- 10** – Dans un voyage au Canada, le président Roosevelt laisse entendre que les E.-U. s'opposeraient éventuellement aux « agresseurs ».
- 18** – Le président Negrín quitte l'Espagne : sous couleur de participation à un congrès médical, il va rencontrer le duc d'Albe pour chercher les voies d'un compromis avec Franco.

ŒUVRES, JUIN-SEPTEMBRE 1938

- 25 – Note des Etats-Unis affirmant que les expropriations au Mexique sont des « spoliations ».
- 26 – On découvre dans la Seine, à Meulan, des débris d'un cadavre qui est sans doute celui de Klement.
- 29 – Le sénateur américain Henri J. Allen attaque en même temps Trotsky et Cárdenas, traités d' « ultracommunistes ».
- 30 – Un décret-loi du gouvernement Daladier permet de revenir en France sur les 40 heures.
- Le gouvernement Daladier interdit à Hanoï le journal trotskyste *Nghe Moi*.
- ?? – Parution en Argentine de *Marxismo*, organe de la fraction trotskyste dans le P.S.O.
- tout au long du mois, « mission » de négociation de Lord Runciman, représentant du gouvernement britannique, pour une « solution » de la question de la minorité allemande de Tchécoslovaquie.

SEPTEMBRE

- 1, 3 – García Treviño prévient Trotsky que le P.C.M. va passer à l'action directe.
- 4 – Lettre de Trotsky à Goldman.
- Le Mexique maintient sa position sur les expropriations et rejette les revendications américaines.
- 5 – Sol Lankin quitte Coyoacán.
- 6 – Dans la région parisienne, à Périgny, conférence dite « de Lausanne » et fondation de la IV^e Internationale.
- 6, 8 – A Mexico, congrès syndical international avec Jouhaux et John L. Lewis. Naissance de la C.T.A.L. dirigée par Lombardo Toledano.
- 8 – A New York, conférence de presse de l'avocat de Trotsky, Albert Goldman, qui révèle les préparatifs d'assassinat de Trotsky et les pérégrinations du dirigeant mexicain Laborde en fonction de ce projet.

LÉON TROTSKY

- 9 – Manifestations anti-hitlérienne d'étudiants à Prague.
- 9, 12 – A Mexico, congrès international contre le fascisme et la guerre.
- 10 – *Socialist Appeal* publie les informations sur le complot pour assassiner Trotsky.
- 12 – Genève, constitution du F.O.I. (Front ouvrier international)
– à Nuremberg, violent discours de Hitler sur l'affaire tchécoslovaque.
- 15 – Le Premier ministre britannique Neville Chamberlain prend l'avion et a trois heures de conférence avec Hitler.
- 17, 18 – Le 2^e congrès du R.S.A.P. à Rotterdam approuve la rupture avec la IV^e Internationale.
- 18 – Les gouvernements français et britanniques ne s'opposeront pas aux revendications allemandes.
- 19 – Le leader du P.C. tchécoslovaque, Klement Gottwald, lance un appel à l'union nationale.
- 21 – Manifestations contre la position franco-britannique à Prague et contre le gouvernement Hodža qui subit leur pression. Les manifestants réclament un gouvernement de défense de la République et le général Syrový.
- 22 – Grève générale à Prague, manifestations grandioses contre la capitulation du gouvernement Hodža qui démissionne. Le P.C.T. appelle à l'union sacrée, au calme et à un gouvernement avec participation de l'armée.
– Deuxième voyage éclair de Chamberlain pour rencontrer Hitler, cette fois à Godesberg.
– Constitution d'un gouvernement de « concentration nationale » à Prague, sous la direction du général Syrový.
- 23 – A l'appel du gouvernement, du P.C.T. et des syndicats, reprise du travail et fin des manifestations en Tchécoslovaquie.
- 27, 29 – Exécutions en U.R.S.S., notamment de Roudzoutak, Mejlaouk, Ounschlicht, Krylenko, Dybenko, tous vieux-bolcheviks, des dirigeants de l'I.C. Piatnitsky et Knorine, des généraux Alksnis et Berzine, de l'amiral Orlov, etc.
- 28 – Visite chez Trotsky du militant ouvrier argentin Mateo Fossa.

ŒUVRES, JUIN-SEPTEMBRE 1938

- 29, 30** – Conférence internationale de Munich et conclusion du « pacte à quatre ». Le gouvernement Syrový s'incline.
- 31** – Début de la conférence d'unification des groupes trotskystes de Grande-Bretagne et fondation de la Revolutionary Socialist League.

[ENFONCER LE CLOU]¹

(1^{er} juin 1938)

Chers camarades,

Il nous semble ici que nous devrions exploiter avec beaucoup de vigueur le tournant décidé de l'Internationale communiste vers la démocratie, la patrie, contre la révolution et la dictature, etc. Le programme officiel du Comintern est la meilleure source pour cette polémique. Ce serait très bon de publier dans chaque numéro du *Socialist Appeal* quelques citations de ce programme avec la question : « Qui a changé ça et quand ? » ou bien « Qui Browder² cherche-t-il à tromper ? La bourgeoisie ou les ouvriers ? », etc.

Il n'est pas moins important de consacrer un article spécial dans *The New International* à cette question ou bien un tract particulier qui pourrait donner aux camarades les instructions nécessaires. Il est impossible de surestimer l'importance de cette question.

Il est difficile de comprendre ici pourquoi vous êtes si tolérants et même amicaux avec M. Eugene Lyons³. Il semble

1. Lettre au *Socialist Appeal* (10473), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Earl R. Browder (1891-1973), membre du parti socialiste à seize ans, puis militant syndicaliste (A.F.L.) avait été condamné à la prison en 1919 et, à sa libération, avait rejoint le P.C. en 1921 et travaillé tout de suite à l'Internationale syndicale rouge. Il avait été mis à la tête du parti après l'élimination de Lovestone et avait correctement négocié, ultérieurement, le virage du soutien à Roosevelt. Il était alors — et pour encore longtemps — le dirigeant incontesté du P.C. aux Etats-Unis.

3. Eugene Lyons (né en 1898) était né dans l'empire tsariste et avait émigré aux Etats-Unis en 1907. Il avait été socialiste très jeune, était devenu journaliste en 1919, travaillant pour Tass à New York jusqu'en 1928, puis pour l'United Press à Moscou de 1928 à 1934. Il était déjà désillusionné, et reçut très mal le choc des procès de Moscou. Son livre, publié en janvier 1938, *Assignment in Utopia*, était une rupture publique ; pendant quelque temps, il avait eu des contacts avec les trotskystes, mais il avait commencé une évolution vers la droite qui allait se confirmer rapidement.

LÉON TROTSKY

qu'il parle à votre banquet. En même temps, il parle aux banquets des Gardes blancs. Nous avons lu ici sa conférence à une des institutions d'émigrés blancs qui a été publiée dans le journal russe de New York. Il parle des « trotskystes » américains — et internationaux —, avec un mépris condescendant, comme d'une secte négligeable. Est-il possible de garder le silence au sujet de ce misérable personnage ?

[LA GARDE]¹ (1^{er} juin 1938)

Chers Amis,

Comme vous le savez, les camarades Emil [Hansen] et Bill² vont nous quitter le 15 juin. Le camarade Hank³, comme il me l'a dit ce soir, a écrit il y a quelques jours à Jan [Frankel]⁴ au sujet de la question de la garde, mais il ne savait pas que nous attendons ici un camarade allemand qui devrait arriver d'ici quelques semaines, Otto Schüssler, et peut-être sa femme Gertrud⁵, (qui viennent) de France. Le camarade Otto et sa femme sont de bons et fidèles camarades que nous avons connu de façon intime depuis Prinkipo et la France. Si Otto Schüssler était prêt à venir ici dans la prochaine période, nous n'aurons besoin que d'un seul camarade supplémentaire. Mais ce dernier

1. Lettre à la direction du S.W.P. (8103), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Nous n'avons pas identifié le garde américain que Trotsky appelle « Bill ». Emil Hansen (né en 1906), surnommé « le gros Danois » (il pesait 225 livres), était l'un des dirigeants des chauffeurs de camions de Minneapolis et du fameux Local 544. Il était venu quelque temps comme garde du corps.

3. Hank Stone était le pseudonyme de Henry Malter (né en 1909), un ancien du P.C., membre du premier noyau de la C.L.A. Ingénieur, officier de la garde nationale, il était venu étudier les problèmes techniques de la défense de la maison.

4. Jan Frankel (né en 1906) avait été secrétaire de Trotsky en Turquie de 1930 à 1933, en Norvège en 1935 et au Mexique en 1937. Il était aux Etats-Unis et assurait les missions de confiance.

5. Otto Schüssler (1905-1982), ouvrier emballeur de Leipzig, militant de l'Opposition de gauche, avait été secrétaire de Trotsky à Prinkipo, puis en France, de 1932 à 1934. Sous le nom d'Oskar Fischer, il était l'un des membres du secrétariat international et de la direction de la section allemande, I.K.D. Trotsky avait fait des démarches pour obtenir sa venue, mais les difficultés techniques étaient nombreuses, du fait notamment qu'il n'avait pas de passeport allemand. Gertrud Schröter (née en 1906), sa compagne, avait déjà habité chez les Trotsky à Barbizon.

pourrait être au moins pour un mois ou même plus, remplacé par le jeune camarade américain qui vit ici, à savoir Christy Moustakis⁶.

Que faire maintenant ?

La première chose, c'est d'envoyer un câble de New York au camarade Schüssler lui demandant s'il vient tout de suite au Mexique (avec une réponse payée d'avance). Nous nous sommes déjà adressés ici aux autorités. Ils nous ont donné leur accord et, d'ici deux ou trois jours, le visa sera donné — ou nous l'espérons.

En ce qui concerne Moustakis, il se met totalement à la disposition du parti américain. Il est prêt à aller tout de suite aux Etats, mais il peut rester ici quelques semaines et participer à notre travail. Je ne pense pas que nous puissions l'utiliser pour beaucoup plus d'un mois car il est très impatient de commencer son travail de parti. Si vous acceptez cette proposition, ce serait bien de lui écrire une lettre officielle en ce sens. Vous pouvez le considérer officiellement comme un membre du parti.

Afin d'éviter le danger que notre câble arrive à Paris avant que Schüssler ait reçu notification du visa, attendez, s'il vous plaît d'avoir reçu de nous un câble au contenu suivant : « Câblez Otto immédiatement. » Après avoir reçu notre câble, câblez, s'il vous plaît à Schüssler comme suit : « Visa mexicain câblé pour Otto Gertrud répondez immédiatement quand partez Mexique. » L'adresse est : Gertrud Schröter, 29 boulevard d'Algérie, Paris 19^e.

Si cette combinaison réussit, nous aurons fait une importante économie d'argent et nous aurons ici des camarades très sûrs.

6. Christy C. *Moustakis* (né en 1911), diplômé d'Histoire et chômeur, faisait du « tourisme » au Mexique quand une camarade de collègue rencontrée par hasard lui avait présenté deux des collaborateurs de Trotsky, Jan Frankel et Joseph Hansen. Il remplissait déjà dans la maison des fonctions de garde du corps et chauffeur. Il allait adhérer au S.W.P. le 15 juin 1938.

[C'EST UN STÉNOGRAPHE QU'IL FAUT]¹

1^{er} juin 1938

Cher Camarade²,

Merci pour votre offre de collaboration. Cependant je crains qu'il n'y ait un malentendu dans toute cette histoire. Les camarades vous ont dit que j'avais besoin d'un secrétaire connaissant le russe. Ce n'est pas tout à fait exact. J'ai besoin d'un sténographe russe, ou tout au moins de quelqu'un sachant très bien taper à la machine, afin de pouvoir le faire directement sous ma dictée. C'est pour moi l'essentiel. Je n'écris presque pas à la main et suis contraint de dicter tout le livre. Si la personne qui tape à la machine le fait lentement, avec hésitation, en s'interrompant, cela casse ma pensée et me rend le travail presque impossible. Cependant vous n'écrivez rien à ce sujet.

Ce que vous indiquez de votre biographie montre que vous seriez un collaborateur très précieux, mais d'un tout autre type que celui dont j'ai actuellement besoin. En tout cas, pour résoudre la question, vous devez m'indiquer si vous savez taper à la machine.

1. Lettre à I. Mejsnář (8711), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Cette lettre adressée à Mejsnář par l'intermédiaire de J. Kopp figure dans le catalogue de Harvard parmi les lettres à Kopp.

2. Imanuel *Mejsnář* dit *Ždich* (1903-197 ?), désigné dans la correspondance par « Im. », avait milité dans les P.C. de Tchécoslovaquie, Allemagne et Pologne, où il avait rejoint l'Opposition de gauche en 1931. Kopp avait présenté sa candidature comme secrétaire de Trotsky et avait été appuyé par Neurath. Il habitait alors à Reichenberg (Liberec) en Tchécoslovaquie, zone germanophone.

L'ART RÉVOLUTIONNAIRE ET LA IV^e INTERNATIONALE¹

(1^{er} juin 1938)

Chers Camarades,

Je regrette profondément que les circonstances défavorables ne me permettent pas de prendre part à votre conférence. Les travailleurs d'avant-garde du monde entier en attendent des réponses aux problèmes les plus brûlants de leur lutte libératrice.

Je suis pourtant assez au courant de la discussion qui s'est déroulée dans divers pays sur les problèmes fondamentaux du mouvement ouvrier, et des documents qui sont soumis à votre examen, pour avoir le droit d'affirmer ma complète solidarité avec le travail que vous êtes appelés à effectuer.

Le prolétariat, dans tout le cours de son histoire, n'a jamais encore été aussi complètement trompé et trahi par ses organisations qu'il l'est aujourd'hui, vingt-cinq ans après le début de la première guerre mondiale et quelques années, peut-être quelques mois seulement, avant le début de la seconde guerre mondiale.

L'Internationale social-démocrate, comme le montre la dernière et toute récente expérience gouvernementale de Léon Blum en France², est l'auxiliaire de l'appareil d'Etat bourgeois

1. Lettre à la conférence internationale (T4356), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Cette lettre a été rédigée par Trotsky mais a été adressée à Rivera, afin d'être signée ou reprise par le peintre. Le catalogue de Harvard présente ce document comme une « lettre de Trotsky à Rivera », et les éditions françaises de *Littérature et Révolution* comme une lettre de Trotsky — dont on sait pourtant qu'il ne maniait pas le « pinceau » et ne se considérait pas comme « artiste de profession ». Ce texte prend place dans le courant de la discussion alors en cours entre Trotsky, André Breton et Diego Rivera.

2. Léon *Blum* (1872-1950), d'une famille bourgeoise, écrivain de talent et haut fonctionnaire, était vraiment entré « en politique » socialiste pendant la guerre : à l'époque de la scission de Tours, il avait été l'âme de la « résistance » socialiste, et, après la scission, le maître à penser de la S.F.I.O. Il avait dirigé le premier gouvernement de Front populaire en France de juin 1936 à juin 1937. En mars 1938, il avait proposé la formation d'un gouvernement d'union nationale.

qui l'appelle à son secours aux heures les plus difficiles pour accomplir le travail le plus honteux, en particulier pour préparer une nouvelle guerre impérialiste.

Le rôle de la III^e Internationale est — si c'est possible — encore plus criminel et plus nuisible, parce qu'elle couvre les services qu'elle rend à l'impérialisme de l'autorité, volée, de la Révolution d'Octobre et du bolchevisme.

Sur le sol d'Espagne, le stalinisme a montré avec une netteté particulière que, vis-à-vis de la révolution prolétarienne, il prenait sur lui de jouer le rôle de gendarme international que le tsarisme avait joué vis-à-vis de la révolution bourgeoise.

L'anarchisme officiel a, par sa honteuse politique en Espagne, convaincu les masses ouvrières du monde entier qu'elles n'ont plus le droit de compter sur lui. Comme la bureaucratie des deux Internationales pseudo-marxistes, la bureaucratie anarchiste a réussi à faire corps avec la société bourgeoise.

Pour que l'humanité ne fasse pas naufrage et ne se putréfie pas, le prolétariat a besoin d'une direction révolutionnaire perspicace, honnête et intrépide. Personne ne peut lui fournir cette direction, sauf la IV^e Internationale, appuyée sur toute l'expérience des défaites et des victoires précédentes.

Permettez-moi cependant de jeter un regard sur la mission historique de la IV^e Internationale, non seulement avec les yeux d'un révolutionnaire prolétarien, mais avec les yeux de l'artiste que je suis par profession. Je n'ai jamais séparé ces deux sphères de mon activité. Mon pinceau ne m'a jamais servi de jouet pour ma distraction personnelle ou pour la distraction des classes possédantes. Je me suis toujours efforcé de peindre les souffrances, les espoirs et la lutte des classes travailleuses, car c'est ainsi que je m'approche de la vie, et donc de l'art, qui en est une partie inséparable. L'actuelle crise sans issue du capitalisme entraîne une crise de toute la culture humaine, et entre autres de l'art.

Toute la situation mondiale pousse, d'une certaine manière, les artistes doués et sensibles sur la voie de la création révolutionnaire. Mais cette voie est hélas encombrée par les cadavres pourrissants du réformisme et du stalinisme.

Si l'avant-garde du prolétariat mondial trouve sa direction, l'art d'avant-garde trouvera de nouvelles perspectives et de nouveaux espoirs. Entretemps, la soi-disant Internationale communiste, qui n'apporte rien au prolétariat, sinon des défaites et des humiliations, continue à diriger la vie intellectuelle et l'activité artistique de l'aile gauche de l'intelligentsia internationale.

Les résultats de cette hégémonie sont particulièrement frappants en U.R.S.S., c'est-à-dire dans le pays où l'activité créatrice révolutionnaire aurait dû atteindre son développement le plus élevé. La dictature de la bureaucratie réactionnaire a étouffé ou prostitué l'activité intellectuelle de toute une génération. Il est impossible de regarder sans répulsion physique la reproduction des tableaux ou des sculptures soviétiques, dans lesquels des fonctionnaires armés de pinceaux et sous la surveillance de fonctionnaires armés de mausers, célèbrent les chefs « grands » et « géniaux », bien qu'ils soient en réalité privés de la moindre étincelle de génie et de grandeur. L'art de l'époque stalinienne entrera dans l'histoire comme l'expression la plus spectaculaire du déclin le plus profond qu'ait jamais subi la révolution prolétarienne.

Une nouvelle montée du mouvement révolutionnaire est seule capable d'enrichir l'art de nouvelles perspectives et de nouvelles possibilités. La IV^e Internationale ne peut évidemment se fixer la tâche de diriger l'art, c'est-à-dire de lui donner des ordres ou de lui prescrire des méthodes. Une telle attitude envers l'art ne peut pénétrer que dans la tête d'une bureaucratie moscovite ivre de sa toute-puissance. L'art et la science ne se cherchent pas de patrons : l'art, de par sa seule existence, les récuse. L'activité créatrice révolutionnaire a ses propres lois internes même lorsqu'elle sert complètement le développement social. L'art révolutionnaire est incompatible avec le mensonge, l'hypocrisie et l'esprit d'accommodement. Les poètes, les artistes, les sculpteurs, les musiciens, trouveront eux-mêmes leurs voies et leurs méthodes si le mouvement révolutionnaire des masses dissipe les nuées du scepticisme et du pessimisme qui assombrissent aujourd'hui l'horizon de l'humanité. La nouvelle génération de créateurs doit se convaincre que le visage des vieilles Internationales reflète le passé de l'humanité et pas son avenir.

REMARQUES SUR LA TCHÉCOSLOVAQUIE¹

(2 juin 1938)

Quelle serait la tactique des bolcheviks-léninistes en Tchécoslovaquie, face à l'agression de l'Allemagne fasciste ? En quoi cette tactique diffère-t-elle de celle qui est appliquée par exemple en Espagne et en Chine ?

Pourquoi la question porte-t-elle particulièrement sur la Tchécoslovaquie ? On peut poser la même question à propos de la France ou de tout autre pays. Je crois que la Tchécoslovaquie est un petit pays et que, dans l'éventualité d'une guerre, son existence serait directement menacée. Mais la différence entre la Tchécoslovaquie et la France réside dans le fait que la France a des colonies. C'est un pays impérialiste. La Tchécoslovaquie n'a pas de colonies. Mais la différence n'est qu'apparente. La Tchécoslovaquie est un pays impérialiste à tous égards. C'est un pays hautement développé, avec un capital financier à la tête d'une industrie très concentrée, la très importante industrie de guerre². C'est pourquoi la Tchécoslovaquie est un pays capitaliste développé, mais elle n'est pas seulement cela.

On a maintenant en Tchécoslovaquie une population d'environ 15 millions. Ce n'est pas un grand pays. Pour l'Europe, c'est un pays de dimensions moyennes. Sur cette population de 15 millions, il n'y a que 6 millions de Tchèques. Les statistiques officielles d'Etat recensent en même temps Tchèques et Slovaques (ce sont des nations différentes). Le fait de les classer ensemble n'est fait que pour donner une impression fautive. Les

1. Article rédigé sous forme de dialogue (T4357), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Les usines Skoda, de Plzen, étaient parmi les plus importantes usines d'armement d'Europe. Elles étaient étroitement liées au groupe Schneider que l'on tenait en France pour le type des « marchands de canon ».

Slovaques, 3,5 millions environ, se sentent un peuple opprimé et luttent pour leur autonomie. Puis les Allemands, les Allemands des Sudètes, 3,5 millions, et les Hongrois, presque un million. 7 ou 800 000 sont Ruthènes (partie de la Russie). Puis viennent les Polonais et les Juifs, mais en petit nombre. On voit qu'il y a 6 millions de Tchèques et 9 millions de minorités différentes opprimées par les Tchèques — sévèrement. Dans un sens national et économique, les Tchèques ont divers privilèges et, au cours de la dernière crise, la pression sur les minorités est devenue terrible³.

Vous voyez que, s'ils n'ont pas de colonies à l'extérieur, ils ont des colonies à l'intérieur et que le rapport arithmétique entre les Tchèques et les colonies internes est à peu près le même qu'entre la France et ses colonies, de six à neuf. Maintenant, les staliniens veulent obliger ces 15 millions d'hommes à défendre la démocratie ; mais ils ne disent pas que cette démocratie est l'une des plus médiocres du monde, à cette époque où le statut de toutes les démocraties est plutôt douteux. Ces minorités nationales sous l'oppression nationale de la démocratie tchèque ne défendront pas plus la démocratie que les Algériens et les Marocains ou les Indiens par rapport à l'Angleterre. Si on peut mettre en doute la « démocratie » de la Tchécoslovaquie pour 6 millions (de Tchèques), pour les 9 millions d'autres, c'est un appareil répressif.

Ces statistiques générales étaient nécessaires comme introduction aux questions politiques. Dans la première période, avec la création de la Tchécoslovaquie après la guerre, les classes bourgeoises des minorités nationales opprimées ont regardé avec espoir le nouvel Etat tchécoslovaque. Elles sont devenues patriotes. Hongrois, Allemands, Ruthènes, Slovaques, tous sont devenus patriotes, pour les raisons suivantes : d'abord il valait mieux être dans le camp des vainqueurs (et en outre la situation en Allemagne était très mauvaise du point de vue de la bourgeoisie). Partant de là, nous avons eu ce paradoxe que la minorité allemande a cherché de l'aide, non en Allemagne, mais

3. Dans son livre *Les Coups de Prague*, le socialiste allemand-des-Sudètes Kurt Weisskopf, un des rares à se proclamer patriote tchécoslovaque, souligne que la crise mondiale frappa plus le territoire des Sudètes et ajoute que « les mesures prises pour adoucir la misère furent sans imagination, hésitantes, inadéquates » ; il reproche aux Allemands des Sudètes d'avoir vu là un « mauvais coup contre eux » (pp. 29-30). Il témoigne pourtant de la situation : fils de médecin, il a vu les ouvriers tuberculeux, clients de son père, qui ne bénéficiaient d'aucune sécurité sociale... (p. 31).

à Prague. Deuxièmement, la situation en Allemagne était très inquiétante⁴. En Hongrie, il y a même eu une république soviétique en 1919 et il n'était pas évident que la contre-révolution était stable.

C'est la raison pour laquelle la bourgeoisie allemande est devenue patriote tchèque. La classe bourgeoise est, à cet égard, plus souple, en ce qu'elle subordonne ses sympathies et antipathies nationales à ses intérêts économiques. Il n'en était pas ainsi avec les ouvriers. Il n'était possible en Tchécoslovaquie d'unir les ouvriers des différentes nationalités qu'en séparant les ouvriers, en tant que classe, sur la base de leurs intérêts de classe, c'est-à-dire sur la base d'une politique révolutionnaire qui signifiait une opposition irréconciliable à l'Etat. C'était l'unique moyen d'avoir un prolétariat uni en Tchécoslovaquie. Mais grâce aux préjugés petits-bourgeois nationaux et aux politiques fausses déterminées par ces préjugés et les intérêts de la couche supérieure des ouvriers, le parti prolétarien était divisé en deux camps. Il y avait une social-démocratie tchèque, une social-démocratie allemande, des syndicats tchèques et des syndicats allemands. Puis, ces syndicats furent divisés par les Tchèques pour correspondre aux différents partis politiques, mais c'est un élément secondaire du tableau d'ensemble.

Maintenant la situation s'est modifiée depuis la prise du pouvoir par Hitler. L'Allemagne est devenue un Etat solide et fort avec une population de 68 millions environ et la bourgeoisie allemande de Tchécoslovaquie, opprimée dans une certaine mesure, commence à reporter ses espoirs et son patriotisme non plus vers Prague, mais vers Berlin. Les raisons en sont tout à fait claires. C'est une vaste arène pour le développement capitaliste, allemande — même langue, pas d'oppression nationale, une existence plus sûre. Dans un Etat plus fort. Mais ce qui est très important, c'est que ce tournant vers l'Allemagne du Capital allemand a entraîné la petite bourgeoisie allemande et pas seulement elle, mais aussi les ouvriers allemands et les social-démocrates allemands. Pourquoi ? Parce que les ouvriers allemands n'ont rien à espérer de la Tchécoslovaquie. Ils voient que la bourgeoisie dominante est soutenue par les syndicats tchèques. Ils sont démocrates (patriotes) et les ouvriers allemands, double-

4. De même que les nationalités non-russes tournèrent à partir de 1917 le dos à la révolution russe qui inquiétait leurs classes dirigeantes, de même la situation révolutionnaire qui prévalut en Allemagne pendant plusieurs années joua à cet égard un rôle répulsif.

ment opprimés en tant que classe et que nationalité, ne peuvent devenir des patriotes tchèques.

En outre, il n'y a plus en Tchécoslovaquie de parti révolutionnaire parce que les staliniens aussi sont patriotes. Ils disent aux 9 millions : « Il vous faut soutenir le gouvernement tchèque. » Ils peuvent tromper les ouvriers tchèques, mais ce n'est pas si facile avec les Allemands. Avec leur politique démocratique-patriotique, eux, comme les social-démocrates de la II^e Internationale, ont transformé la population allemande en chair à canon du fascisme et nous voyons dans les derniers câbles l'ampleur du succès de Henlein aux élections⁵. Il domine complètement les Allemands. On pouvait gagner contre l'Etat non seulement les ouvriers sudètes, mais les couches inférieures des villes, mais le démocrato-patriotisme du Front populaire divise les ouvriers selon les lignes nationales et en fait de la chair à canon⁶. Telle est la situation en Tchécoslovaquie.

Maintenant, en temps de paix comme en temps de guerre, quelle doit être la politique du parti prolétarien ? Naturellement, une opposition irréconciliable à l'Etat, à la bourgeoisie, et avancer le mot d'ordre que l'ennemi principal est dans notre pays — la classe dirigeante. On peut dire que cette politique va aider Hitler. On pourrait dire de même à propos de la France ou de tout autre pays. Mais la Tchécoslovaquie est, d'ores et déjà, prisonnière de Hitler. Sur la carte, depuis l'Anschluss, l'Allemagne referme ses pinces sur la Tchécoslovaquie. Elle n'a aucun accès à l'ouest vers ses alliés et c'est un pays qui doit importer des aliments, du blé, etc. C'est un pays voué à la catastrophe du point de vue militaire. La Tchécoslovaquie ne peut être sauvée que par une révolution en Europe, comprenant Allemagne et Tchécoslovaquie. Si on peut accepter théoriquement la position défaitiste de la classe ouvrière, la classe ouvrière peut servir les desseins militaires de Hitler. Cela peut être à son avantage au début. Mais seulement sur la carte militaire. Il ne s'agit pas de l'endroit où les lignes passent pendant la guerre, mais du destin des nations et des peuples.

5. Konrad Henlein (1898-1945), moniteur d'éducation physique, avait fondé en 1933 une Kameradschaftsbund d'idéologie autoritaire et élitiste, marquée de catholicisme médiéval et d'antisémitisme. Il servit ensuite de paravent aux nazis en tant que chef du S.D.P. (parti sudète allemand) dont il fut un zélé serviteur. Au mois de mai, ce parti avait obtenu plus de 70 % des voix dans les régions allemandes de Tchécoslovaquie.

6. Josef Guttman, ancien dirigeant du P.C.T., constatait à cette époque les progrès de ce dernier en pays tchèque et son effondrement ailleurs : le parti communiste était devenu le parti des patriotes tchèques.

La Tchécoslovaquie ne peut être sauvée du fascisme que par la révolution et la révolution ne peut être provoquée en Allemagne que par l'attitude des ouvriers des autres pays, parce que la force de Hitler consiste en ce que « nous avons été vaincus », « nous n'avons pas de colonies », « nous sommes le pays opprimé », « dans tous les autres pays les ouvriers soutiennent leur bourgeoisie ». En Tchécoslovaquie, c'est le Front populaire qui a fourni son armée à Henlein. La politique de Front populaire en France et en Tchécoslovaquie est le meilleur service qui puisse être rendu à Hitler. S'il y avait un parti révolutionnaire, il saperait l'idéologie des fascistes dans la mesure où il pourrait affecter les ouvriers. D'un autre côté, une politique révolutionnaire est contagieuse. Imaginez qu'en Tchécoslovaquie nous ayons une politique révolutionnaire et qu'elle mène à la conquête du pouvoir. Ce serait cent fois plus dangereux pour Hitler que le soutien patriotique de la Tchécoslovaquie. C'est pourquoi il est absolument obligatoire que nos camarades aient une politique défaitiste.

En Chine, on n'a pas un pays impérialiste, mais un pays arriéré qui est transformé en pays colonial par le Japon. (J'ai oublié de mentionner que la Tchécoslovaquie est membre de la corporation mondiale des pays impérialistes. Si elle n'a pas de colonies, elle a des prêts britanniques. Ces prêts ne sont possibles qu'à cause des colonies britanniques : de même pour l'aide militaire française. Elle est un maillon de la chaîne impérialiste.) La Chine est un pays isolé et, côté impérialiste, il n'est question que de se la partager.

Il n'y a pas d'analogie entre l'Espagne et la Chine. En Espagne, on a une guerre civile entre deux groupes de la bourgeoisie. Parce que les ouvriers n'ont pas de politique indépendante, nous assistons à la victoire du fascisme. C'est une guerre civile dans un pays capitaliste. C'est un type de situation très différent. Il est important, à cet égard, qu'à l'échelle interne de l'Etat il puisse y avoir conflit entre deux fractions de la classe dirigeante sur la meilleure forme de domination. Mais que ce soit sous la forme fasciste ou sous la forme démocratique, ils oppriment le peuple. En ce sens, c'est un combat entre fascisme et démocratie. Mais quand deux pays entrent en guerre, avec les complications internationales, cela ne peut jamais être une guerre entre la démocratie et le fascisme. La guerre se fait toujours pour les colonies, etc. C'est pourquoi il est tout à fait stupide de dire que la Tchécoslovaquie entrerait dans la guerre pour sauver la démocratie. Si la Tchécoslovaquie l'emportait, il

est vraisemblable que la clique militaire dominerait les minorités opprimées qui se révolteraient pendant la guerre. Elle ne peut vaincre qu'en tant qu'appareil militaire absolutiste.

Pour la Tchécoslovaquie, ce qui est important, ce n'est pas son salut économique-politico-militaire. Quel doit être son mot d'ordre ? Les Etats-Unis socialistes d'Europe. Pour la Tchécoslovaquie, c'est une question brûlante. Les Etats-Unis socialistes d'Europe ne peuvent être organisés que par une politique indépendante de la classe ouvrière et cette politique-là ne peut pas soutenir la bourgeoisie.

Quelle devrait être la politique des bolcheviks-léninistes si le gouvernement envoyait des troupes dans la région allemande ? Un parti révolutionnaire devrait-il combattre cela ?

Trotsky. — C'est une question de possibilités pratiques. Si nous le pouvons, si nous avons la force, bien sûr que nous combattons l'envoi de troupes dans la région allemande.

[SUR LE LIVRE DE ČERNÝ]¹

(4 juin 1938)

Cher Ami²,

J'ai reçu il y a quelque temps le livre très intéressant de Černý³. Mais il n'y était pas joint de lettre, de sorte que je ne connaissais pas le nom de l'expéditeur. C'est seulement maintenant que je reçois votre lettre, la deuxième. Je n'ai pas besoin de vous dire, cher ami, que vos paroles chaleureuses sont pour moi comme pour Natalie une grande, très grande satisfaction. C'est d'ailleurs la seule satisfaction qui nous reste : savoir que nous avons dans les diverses parties du monde des compagnons d'idées et des amis véritables et fidèles. Et comme vous faites partie de la vieille garde, votre amitié nous est doublement chère.

Le livre très sérieux de Černý est non seulement précieux, mais de plus il a une grande signification symptomatique : une tendance politique qui ne travaille pas seulement avec des articles mais qui commence à produire des livres, doit vraiment posséder une bonne dose de confiance en soi. Toutefois, il me semble que

1. Lettre à A. Neurath (9399) traduite de l'allemand, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alois *Neurath* (1886-1952), militant social-démocrate avant la guerre, rallié au communisme par la révolution russe, avait été le secrétaire de la section allemande du P.C.T. puis du P.C.T. et avait été membre du C.E. de l'I.C. jusqu'en 1926. Ce « zinovéviste » avait ensuite rejoint l'opposition brandlérienne, importante en pays sudète ; il avait rompu avec elle et demandé, avec son groupe, l'admission dans l'Opposition de gauche en 1932. Mais il avait été mal accueilli par les trotskystes tchèques pour qui il était le paragon de l'opportunisme. Depuis 1933, il était partisan de l'entrée dans les partis social-démocrates et son groupe — qui éditait le journal *Avant-Garde* — était une fraction organisée au sein du parti socialiste.

3. Le livre en question, signé Jaroslav Černý, était intitulé *Die Entscheidung entgegen*. Černý, était le pseudonyme de Neurath (qui était entré officiellement quelques mois auparavant dans la section tchécoslovaque unifiée). Mais Trotsky ne le savait pas encore.

Černý n'a pas encore tiré toutes les conséquences pratiques. Ou serait-ce une erreur de ma part ?

En ce qui concerne les doutes du camarade Guttman⁴ comme de plusieurs autres à propos de ce qu'on appelle la « proclamation » de la IV^e Internationale, j'y ai déjà répondu dans une lettre relativement longue et non personnelle, que vous avez déjà certainement eu en votre possession⁵. Ce qui me paraît fondamental, c'est d'en finir avec cet état d'esprit, aujourd'hui largement répandu, et qui parfois s'introduit dans nos rangs : on se sent comme dans une gare, attendant un train inconnu à un horaire inconnu. Parfois on appelle ce train n° 4, mais on ne sait pas exactement de quelle direction ni quand il viendra. Le mouvement est relativement lent, mais nous ne sommes plus à l'arrêt. Et c'est pourquoi il est très important que nos amis et nos ennemis comprennent que nous n'avons pas l'intention de changer de train. On ne peut donner confiance que lorsqu'on est soi-même confiant, surtout par ces fichus temps.

Natalie et moi-même vous adressons nos meilleurs vœux ; comment va votre santé, particulièrement vos yeux ?

Recevez une fraternelle poignée de main.

4. Josef *Guttman* (1902-1958), membre du P.C.T. en 1921, avait monté très vite dans son appareil. Membre du bureau politique, rédacteur en chef de *Rudé Pravo*, membre du secrétariat de l'I.C. et de son présidium, il s'opposa à la politique de la « troisième période » et fut exclu en 1933. Il avait organisé un réseau d'opposition et discuta dès cette époque avec les trotskystes tchèques. Il avait rompu publiquement en 1936 à propos des procès de Moscou et édita alors le journal *Proletar*. Il avait aussi été partie prenante dans l'unification des groupes tchécoslovaques de février 1938.

5. Cf. *Œuvres*, 17, pp. 274-277. Il s'agit d'une lettre à Kopp.

[L'AFFAIRE MÜNZENBERG]¹

(5 juin 1938)

Cher Ami²,

Il faudrait que vous écriviez de votre part à Adolphe³ pour que notre presse publie aussi tôt que possible une note sur Münzenberg⁴, ayant à peu près le contenu suivant :

Le prudent et habile Münzenberg est exclu du comité central du parti communiste allemand. Cette mesure n'est naturellement pas autre chose que la préparation de l'exclusion de Münzenberg du parti. Les bureaucrates agissent avec prudence car Münzenberg sait trop de choses. Mais, dépourvu de courage politique, Münzenberg laisse faire, c'est-à-dire permet de réaliser cette exclusion par échéances successives. Il croit peut-être obtenir de cette manière la grâce du G.P.U. On voit bien comment des diplomates madrés et rusés et des bureaucrates manœuvriers s'avèrent bien maladroits et stupides lors d'une crise décisive. La seule issue pour Münzenberg, comme le montrent les exemples

1. Lettre à J. Frankel (8169), dictée en français.

2. Sur Jan Frankel, cf. n. 4 p. 37. Il était parti aux Etats-Unis en novembre 1937 et Trotsky, dans ses lettres, le désigne en général par son pseudonyme de John *Glenner*.

3. *Adolphe* était le pseudonyme du secrétaire administratif du S.I., Rudolf *Klement* (1910-1938), un étudiant en philosophie de Hambourg, venu comme secrétaire à Prinkipo au début de 1933, et secrétaire administratif du S.I. depuis 1934. Prévenir *Klement*, c'était prévenir le S.I.

4. Willi *Münzenberg* (1889-1940) avait été le secrétaire de l'Internationale des jeunes socialistes, très actif pendant la guerre en Suisse, puis de l'Internationale des jeunes communistes. Il avait été transféré par l'I.C. et chargé des « affaires » diverses dans le « trust » qui portait son nom et s'occupait des entreprises de presse, cinéma et autres. On savait qu'il ne croyait pas à la culpabilité des accusés de Moscou et qu'il venait d'être exclu du K.P.D. Il était alors à Paris et avait, disait-on, refusé d'obtempérer à une convocation qui le rappelait en U.R.S.S.

de W. Krivitsky et d'A. Barmine⁵ est de rompre ouvertement ses liaisons avec le G.P.U., dénoncer ouvertement ses crimes et se mettre sous la protection de l'opinion publique. Mais il est à croire que Münzenberg ne le fera pas. Il va finir par payer cher son manque de courage et de fermeté politique. C'est d'ailleurs son affaire.

5. Walter *Krivitsky* était le pseudonyme de Samuel *Ginzburg* (1890-1940), un haut fonctionnaire du G.P.U. à l'étranger qui avait rompu après l'assassinat d'Igance Reiss. Alexandre Graff dit *Barmine* (1899-19) avait rompu avec Moscou en refusant d'obtempérer à son rappel alors qu'il était chargé d'affaires à Athènes. Tous deux avaient donné un aspect spectaculaire à leur rupture publique — et le G.P.U. ne les avait pas encore frappés, alors qu'il avait tué Reiss avant que sa défection soit connue.

LE MEXIQUE ET L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE¹

(5 juin 1938)

La campagne internationale que les milieux impérialistes mènent contre l'expropriation des entreprises pétrolières au Mexique par le gouvernement mexicain a été marquée par tous les traits des bacchanales de la propagande impérialisme, combinant l'impudence, l'hypocrisie et la spéculation sur l'ignorance avec l'assurance arrogante de l'impunité. Le signal de cette campagne a été donné par le gouvernement britannique quand il a décidé de boycotter le pétrole mexicain. Le boycottage, on le sait, implique toujours l'auto-boycottage qui s'accompagne donc de grands sacrifices de la part de celui qui boycotte. Jusqu'à récemment, la Grande-Bretagne était le plus gros consommateur de pétrole mexicain, pas par sympathie pour le peuple mexicain, naturellement, mais en fonction des avantages qu'elle y trouvait. En Grande-Bretagne, le principal consommateur de pétrole est l'Etat, avec sa marine gigantesque et une aviation qui grandit rapidement. Un boycottage du pétrole mexicain par le gouvernement britannique signifie donc un boycottage simultané non seulement de l'industrie britannique, mais de sa défense nationale. Le gouvernement de M. Chamberlain² a manifesté avec son habituelle franchise que les profits des brigands impérialistes passaient avant les intérêts même de l'Etat. Les classes opprimées et les peuples opprimés doivent enregistrer profondément cette conclusion fondamentale.

Aussi bien chronologiquement que politiquement, le soulè-

1. Article (T4539) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Arthur Neville Chamberlain (1869-1940), industriel conservateur, était depuis mai 1937 Premier ministre. Il s'efforçait de mobiliser l'« opinion publique » des pays occidentaux contre la nationalisation des compagnies pétrolières au Mexique, dont il voulait organiser le boycottage économique.

vement du général Cedillo³, est sorti de la politique de Chamberlain. La doctrine Monroe⁴ interdit à l'amirauté britannique d'appliquer un blocus militaire naval de la côte du Mexique. Il leur faut agir par l'intermédiaire d'agents à l'intérieur, qui, il est vrai, n'arborent pas ouvertement le drapeau anglais, mais servent pourtant les mêmes intérêts que Chamberlain — les intérêts d'une clique de magnats du pétrole. Dans le *Livre Blanc* publié par la diplomatie britannique il y a seulement quelques jours, nous pouvons être certains qu'il n'est pas question des négociations de ses agents avec le général Cedillo. La diplomatie impérialiste mène ses affaires les plus importantes sous le couvert du secret.

Afin de discréditer l'expropriation aux yeux de l'opinion publique bourgeoise, on la présente comme une mesure « communiste ». L'ignorance historique se combine ici avec la tromperie délibérée. Le Mexique semi-colonial est en train de lutter pour son indépendance nationale, politique et économique. C'est là la signification fondamentale de la révolution mexicaine à *cette* étape. Les magnats du pétrole ne sont pas des capitalistes de base, ils ne sont pas de la bourgeoisie ordinaire. S'étant emparés des ressources naturelles les plus riches d'un pays étranger, campés sur leurs milliards et soutenus par les forces militaires et diplomatiques de leur métropole, ils s'efforcent d'établir dans le pays soumis un régime de féodalisme impérialiste, leur subordonnant législation, jurisprudence et administration. Dans ces conditions, l'expropriation est l'unique moyen efficace de sauvegarder l'indépendance nationale et les conditions élémentaires de la démocratie.

La décision que prendra le développement ultérieur du Mexique dépend de façon décisive de facteurs de caractère

3. Saturnino *Cedillo* (1880-1939), un Indien, ancien bandit qui avait gagné des galons de général pendant la révolution, avait été le gouverneur de la province de San Luís Potosi dont il était le « cacique », du fait de son autorité sur les colonies d'anciens soldats. Ancien ministre de l'agriculture, il avait été écarté en 1937. Installé dans son ranch « Las Palomas », appuyé sur son armée privée (comprenant même quelques avions), il était soupçonné d'avoir des liens avec Franco et même Hitler. La Standard Oil et peut-être plusieurs compagnies texanes semblaient disposées à le soutenir dans un coup d'Etat qui aurait remis en question la nationalisation des pétroles mais était en contradiction avec la politique Roosevelt. Le soulèvement de Cedillo, au mois de mai, avait été un complet *fiasco*.

4. James *Monroe* (1758-1831) avait été le cinquième président des Etats-Unis, l'initiateur de l'« ère des bons sentiments » vis-à-vis des nations latino-américaines. La « doctrine Monroe », résumée par la formule « L'Amérique aux Américains », proclamée en 1823, exprimait la volonté des Etats-Unis d'étendre leur hégémonie à leur continent, mais excluait une intervention britannique.

international. Mais c'est une question pour l'avenir. La révolution mexicaine est en train de réaliser le même travail qu'ont réalisé, par exemple, les Etats-Unis d'Amérique en trois quarts du siècle dernier, en commençant par la guerre révolutionnaire pour l'Indépendance et en terminant par la guerre civile pour l'abolition de l'esclavage et l'unification nationale. Le gouvernement britannique a tout fait, à la fin du XVIII^e siècle, non seulement pour maintenir les Etats-Unis dans un statut de colonie, mais, plus tard, dans les années de guerre civile, il a soutenu les négriers du Sud contre les abolitionnistes du Nord, essayant au compte de ses intérêts impérialistes de précipiter la jeune république dans l'arriération économique et la désunion nationale.

Aux Chamberlain de cette époque aussi l'expropriation des propriétaires d'esclaves semblait une mesure « bolchevique » diabolique. En réalité, la tâche historique des Nordistes consistait à déblayer le terrain pour un développement démocratique indépendant de la société bourgeoise. C'est cette tâche précisément qu'est en train de résoudre à cette étape le gouvernement du Mexique. Le général Cárdenas⁵ prend place parmi les hommes d'Etat qui ont accompli un travail comparable à celui de Washington, Jefferson, Abraham Lincoln et du général Grant⁶. Et ce n'est bien entendu pas un hasard si, dans ce cas également, le gouvernement britannique se trouve de l'autre côté de la tranchée de l'Histoire.

La presse mondiale, en particulier la presse française, aussi absurde que cela puisse paraître, continue à introduire systématiquement mon nom dans la question de l'expropriation de l'industrie du pétrole. Si j'ai déjà une fois réfuté ce mensonge tout de suite, ce n'est pas du tout que je craigne « les responsabilités », comme l'a insinué un agent bavard du G.P.U. Au contraire, je considérerais comme un honneur de porter même

5. Lázaro Cárdenas (1895-1970), métis indien, général en 1924, s'était heurté à la toute-puissance des compagnies pétrolières quand il était gouverneur de province. Ministre en 1931, président en 1934, il avait pris un tournant à gauche et venait de nationaliser l'industrie pétrolière.

6. George Washington (1732-1799), héros de la Guerre d'Indépendance, fut le premier président des Etats-Unis. Thomas Jefferson (1743-1826), co-rédacteur et signataire de la Déclaration d'Indépendance, fut le troisième président des Etats-Unis de 1801 à 1809. Abraham Lincoln (1809-1965), 16^e président, avait dirigé les Nordistes (confédérés) pendant la guerre de Sécession et aboli l'esclavage. Ulysses S. Grant (1822-1885), ancien officier passé aux affaires, reprit du service comme colonel au début de la guerre civile et devint commandant en chef des forces confédérées. Il fut à son tour président des Etats-Unis de 1871 à 1878.

une part de responsabilité pour la mesure courageuse et progressiste prise par le gouvernement mexicain. Mais je n'ai pas pour cela la moindre base. J'ai d'abord appris dans la presse le décret d'expropriation. Mais, naturellement, ce n'est pas la question. En lançant mon nom, on poursuit un double objectif. D'abord, les organisateurs de cette campagne cherchent à donner à l'expropriation une coloration « bolchevique ». Deuxièmement, ils essaient de porter un coup à l'amour-propre national du Mexique. Les impérialistes essaient de présenter l'affaire comme si les hommes d'Etat du Mexique étaient incapables de déterminer leur propre voie. Quelle misérable et ignoble psychologie héréditaire de négriers ! C'est précisément parce que le Mexique appartient aujourd'hui encore à ces nations arriérées qui sont obligées aujourd'hui de lutter pour leur indépendance qu'il est apparu plus d'audace de pensée chez ses hommes d'Etat qu'il n'en a été donné aux reliquats d'un grand passé. Nous avons plus d'une fois été témoins dans l'histoire de phénomènes semblables !

L'hebdomadaire français *Marianne*⁷, organe bien connu du Front populaire français, affirme même que, dans la question du pétrole, le gouvernement du général Cárdenas agit non seulement d'accord avec Trotsky mais aussi... dans l'intérêt de Hitler. Il s'agit, voyez-vous, de priver du pétrole, en cas de guerre, les « démocraties » au grand cœur et, en sens inverse, de ravitailler l'Allemagne et les nations fascistes. Ce n'est pas d'un iota plus intelligent que les procès de Moscou. L'humanité apprend, non sans étonnement, que la Grande-Bretagne est privée de pétrole mexicain à cause de la mauvaise volonté du général Cárdenas et pas du fait de l'auto-boycottage de Chamberlain. Mais, alors, les « démocraties » possèdent un moyen simple de paralyser le complot « fasciste » : qu'elles achètent du pétrole mexicain, encore du pétrole mexicain, toujours du pétrole mexicain ! Toute personne honnête et sensée ne doute absolument pas que, si le Mexique devait se trouver obligé de vendre son or liquide aux pays fascistes, la responsabilité en incomberait entièrement et complètement aux gouvernements des « démocraties » impérialistes.

Dans le dos de *Marianne* et des gens de son acabit, il y a les souffleurs de Moscou. Au premier coup d'œil, cela paraît absurde puisque d'autres souffleurs de la même école se servent

7. *Marianne* était dirigée par Emmanuel Berl et tirait autour de 120 000 exemplaires.

de livrets diamétralement opposés. Mais tout le secret consiste en ce que les amis du G.P.U. adaptent leurs idées en fonction des degrés géographiques de latitude et de longitude. Si certains d'entre eux promettent de soutenir le Mexique, d'autres peignent le général Cárdenas comme un allié de Hitler. De ce dernier point de vue, il faudrait considérer le soulèvement pétrolier de Cadillo, semble-t-il, comme une lutte dans l'intérêt de la démocratie mondiale.

Abandonnons pourtant les pitres et les intrigants à leur sort. Ce n'est pas à eux que nous pensons, mais aux ouvriers ayant une conscience de classe, dans le monde entier. Sans succomber aux illusions et sans crainte de la calomnie, les ouvriers avancés soutiendront totalement le peuple mexicain dans sa lutte contre les impérialistes. L'expropriation du pétrole, ce n'est ni du socialisme, ni du communisme. Mais c'est une mesure hautement progressiste d'auto-défense nationale. Marx, bien sûr, ne considérait pas Abraham Lincoln comme un communiste ; mais cela ne l'empêchait pas de nourrir la plus profonde sympathie pour la lutte que Lincoln dirigeait. La 1^{re} Internationale envoya au président de la guerre civile un message de salut et Lincoln, dans sa réponse, apprécia hautement ce soutien moral.

Le prolétariat international n'a aucune raison d'identifier son programme avec le programme du gouvernement mexicain. Les révolutionnaires n'ont nul besoin de changer de couleur, de s'adapter et de jouer les flatteurs à la manière de l'école du G.P.U. de ces courtisans qui, au moment du danger vont vendre et trahir le camp le plus faible. Sans abandonner sa propre identité, chaque organisation ouvrière honnête dans le monde entier, et avant tout la Grande-Bretagne, a le devoir de prendre une position intransigeante face aux brigands impérialistes, leur diplomatie, leur presse et leurs mercenaires fascistes. La cause du Mexique, comme la cause de l'Espagne, comme la cause de la Chine, est la cause de la classe ouvrière internationale. La lutte autour du pétrole mexicain n'est qu'une des escarmouches de la ligne avancée des batailles à venir entre les oppresseurs et les opprimés.

[LE LIVRE SUR MARX]¹

(6 juin 1938)

Cher M. Mendel²,

M. Rühle³ vous a écrit au sujet du livre sur Marx. Permettez-moi d'exprimer ici mon opinion du point de vue d'un homme qui est au premier chef intéressé à ce que le livre projeté présente les enseignements de Marx sous une forme aussi parfaite que possible. Il y a quelques semaines, j'ai étudié avec M. Rühle ses dossiers sur Marx, réunis et classés au cours d'années de travail. Je ne crois pas que l'on puisse trouver quelqu'un au monde — à l'exception peut-être du célèbre érudit marxiste russe Riazanov⁴ — qui puisse donner une somme des enseignements de Marx aussi autorisés que M. Rühle. Il serait également tout à fait compétent pour écrire l'introduction nécessaire. Si vous le jugez nécessaire ou avantageux pour le succès de l'entreprise, je peux écrire l'introduction et porter la responsabilité de l'ensemble du travail en préparant avec M. Rühle le texte définitif. Dans ce cas, il faudrait mettre sur le

1. Lettre à A. O. Mendel (9042), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alfred O. Mendel (-) était un intellectuel d'origine allemande qui dirigeait à New York la maison d'éditions Longmans Green qui avait sollicité Trotsky pour la présentation de textes choisis de Marx.

3. Otto Rühle (1874-1943), député social-démocrate au Reichstag, avait voté avec Liebknecht contre les crédits de guerre en 1915. Membre du K.P.D. où il inspirait l'aile « gauchiste », puis membre du K.A.P.D., il avait été l'un des théoriciens du spontanisme, à la limite de l'anarchisme. Il était aussi un pédagogue et un marxologue de réputation mondiale. Il s'était réfugié au Mexique après un séjour à Prague et avait fait partie de la commission Dewey. Il était revenu à la social-démocratie et entretenait avec Trotsky des relations de bon voisinage.

4. David B. Goldendakh, dit Riazanov (1870-1938), militant marxiste depuis 1889, avait organisé cercles et syndicats clandestins tout en étudiant Marx dont il était devenu le meilleur spécialiste mondial. Il avait dirigé l'institut Marx-Engels de 1921 à son arrestation, en 1931.

livre nos deux noms, le mien et celui de M. Rühle. M. Rühle m'a dit que pour sa part il n'insistait pas là-dessus et qu'il suffirait que je le nomme dans l'introduction. Mais je ne crois pas pouvoir accepter cet excès de modestie.

En tout cas vous avez le choix entre transmettre tout le travail à M. Rühle tout seul ou à notre collaboration à tous deux.

[L'OBSTACLE MOLINIÉRISTE]¹

(9 juin 1938)

Cher Camarade²,

Je vous écris cette lettre après bien des hésitations, car mon expérience m'a montré qu'il est bien difficile de convaincre les amis français de la nécessité d'une manœuvre prudente et énergique envers tel ou tel adversaire. On se laisse entraîner par ses sentiments, par une « intransigeance » psychologique, et on arrive au résultat zéro.

Il s'agit toujours de l'organisation Molinier³. C'est le plus grand obstacle pour le développement de notre section. Cette doublure jette une lueur extrêmement défavorable sur la IV^e Internationale et repousse les ouvriers. On se dit : oui, les idées sont bonnes, mais ils ne sont capables de rien.

Il faut savoir utiliser la prochaine conférence⁴ pour régler cette question pénible. Je suppose que Molinier va faire une tentative de participer à la conférence. Notre section va naturellement s'y opposer. Mais cela ne suffit pas. Une attitude

1. Lettre à A. Bardin (7323), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alexis *Bardin* (né en 1906), était en 1935, lors de l'arrivée de Trotsky à Domène, professeur de dessin industriel à l'école Vaucanson à Grenoble, franc-maçon, militant de la S.F.I.O. et du comité de vigilance des intellectuels antifascistes, et... frère de deux militants trotskystes, dont il avait accepté d'être l'intermédiaire auprès de Trotsky. Trotsky l'avait gagné. Membre du C.C. du P.O.I., il travaillait à Paris.

3. Raymond *Molinier* (né en 1904) avait été l'un des fondateurs de *La Vérité*, puis de l'organisation française de l'Opposition, la Ligue communiste, dont il avait été le principal dirigeant jusqu'à son entrée dans la S.F.I.O., puis le G.B.L. En désaccord avec Trotsky au moment de la sortie de la S.F.I.O., il avait lancé le journal *La Commune*, faisant exploser ainsi le groupe. Depuis 1936, il dirigeait sa propre organisation, le P.C.I. (parti communiste internationaliste), rival du P.O.I., la section officielle.

4. Il s'agit de la conférence internationale en préparation depuis plusieurs mois, dont Trotsky pensait qu'elle serait la dernière avant la guerre.

purement négative laisserait toutes les choses comme elles sont maintenant, c'est-à-dire en très mauvais état. D'ailleurs la conférence internationale ne pourrait pas répondre par un simple non-recevoir à n'importe quelle organisation qui propose son adhésion. C'est pourquoi je crois que la conférence devrait nommer le cas échéant une commission spéciale pour analyser le caractère du P.C.I. (sa composition, sa politique, ses ressources financières, etc.). La même commission devrait naturellement poser aussi la question personnelle de Molinier. Si l'investigation de la commission démontre que la majorité du P.C.I. ne cherche autre chose que de s'incliner devant la IV^e, on pourrait très bien formuler des conditions. Par exemple, Molinier abandonne la France pour les Etats-Unis où il reste pendant deux ans, sans être accepté par la section américaine. Pendant deux ans il doit démontrer, par son attitude, son droit à la réintégration. Les nouveaux membres du P.C.I. peuvent entrer comme membres effectifs dans le P.O.I. Les anciens membres, ceux qui ont quitté le P.O.I., doivent passer par un stage, mettons de six mois. Tout cela à titre d'exemple. Je ne crois pas qu'on puisse régler toute la question définitivement, mais on pourrait bien ébranler cet obstacle qu'est le P.C.I. et, si Molinier et ses amis refusent d'accepter la décision de la conférence, cette dernière pourrait voter une motion en pleine connaissance de cause et porter ainsi un coup décisif au groupe Molinier. En passant, on peut désarmer Vereeken⁵ et ses semblables qui ont commencé à flirter avec le P.C.I. L'avantage d'un tel procédé est énorme. Mais il exige une attitude calme, ferme, et intelligente de la part de la direction du P.O.I. Ne pas s'opposer à la constitution de la commission, ne pas brûler les étapes lors de l'investigation, ne pas compromettre le plan par des articles ou même des conversations imprudentes avant et pendant la conférence. Dans ce cas-ci, tous les atouts seraient entre vos mains, car la décision qui interdit à Molinier de s'occuper des affaires garde toute sa vigueur et sa déloyauté est un fait patent.

Cette lettre est strictement confidentielle. Je considérerais sa divulgation, directe ou indirecte, par n'importe quel camarade, comme un geste de déloyauté.

5. Le Belge Georges Vereeken (1898-1978), un des fondateurs de l'opposition de gauche en Belgique, multipliait depuis plusieurs années, les manifestations d'opposition à la politique de Trotsky et du S.I. Il se rapprochait effectivement du P.C.I.

[PROBLÈMES D'AVANT CONFÉRENCE]¹

(9 juin 1938)

Cher Ami,

1. La réponse de Diego [Rivera]² concernant Eiffel³ vous a été envoyée depuis longtemps. Il me semble un peu, par vos lettres, que le S.I. se sent quelque peu sur la défensive envers Vereeken. C'est faux. Il faut prendre l'offensive d'une manière tranquille, amicale, mais catégorique et implacable. J'aurais proposé de formuler un document spécial englobant toutes les fautes de Vereeken sur le plan politique, sur le plan organisationnel, sur le plan personnel.

2. Sneevliet⁴ souligne qu'on lui propose de participer à la conférence seulement avec voix consultative. Je crois que, sur ce point, il faut faire tout de suite une concession, c'est-à-dire lui proposer la voix délibérative, naturellement à la condition qu'il

1. Lettre au S.I. (8059), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Diego Rivera (1886-1957), peintre mondialement connu, avait été membre du P.C. mexicain, puis avait rejoint l'opposition de droite. Il avait rallié la section mexicaine en 1936, joué un rôle déterminant dans l'obtention du visa pour Trotsky à qui il avait prêté la « maison bleue » de Coyoacán. Il était lié à Trotsky, mais avait été mis au ban de la section mexicaine.

3. Eiffel était le pseudonyme de l'ethnologue allemand Paul Kirchhoff (1900-1972), ancien dirigeant de la section allemande, qui avait rompu en 1934 et était arrivé au Mexique en novembre 1936 ; il avait accusé Trotsky de dicter à la section mexicaine une politique opportuniste destinée à « assurer » son asile ! Diego Rivera et Octavio Fernández qui voyaient en lui l'inspirateur du dirigeant de la section mexicaine, L. Galicia, l'accusaient d'être un agent du G.P.U. Cette accusation avait provoqué une certaine émotion en Europe et le S.I. avait demandé des éléments, que Rivera avait été chargé de fournir. Notons la réserve de Trotsky qui n'expliquera que plus tard qu'il s'agissait, à ses yeux, d'une attaque sans fondement contre un sectaire sans espoir.

4. Henk Sneevliet (1883-1942), pionnier du mouvement communiste aux Pays-Bas et en Asie, dirigeant du R.S.A.P., avait commencé à partir de 1936 à prendre ses distances vis-à-vis du mouvement pour la IV^e Internationale. Il était effectivement lié à Vereeken.

s'engage, comme tous les autres, à respecter les décisions communes. Je n'ai pas la moindre illusion sur la bonne (plutôt la mauvaise) volonté de Sneevliet. Mais il ne faut pas lui permettre de rejeter même 1/100 de responsabilité pour la rupture sur nous. Il faut aussi élaborer un document spécial énumérant toutes les tentatives de soulever une discussion théorique et politique avec lui, toutes ses fautes, toutes ses accusations fausses, ses actes de grossièreté et de déloyauté envers diverses sections et camarades. Un document pareil serait d'une grande utilité.

3. Si Sneevliet me paraît définitivement perdu pour le mouvement révolutionnaire (je serais heureux de me tromper, mais c'est à Sneevliet de démontrer mon erreur), je n'ai pas encore la même impression sur Vereeken. Peut-être ai-je encore des illusions. En tout cas, il faut faire une dernière tentative de le sauver pour le mouvement. Mais cette tentative peut réussir à la seule condition que l'on lui montre une fois pour toutes que nous en avons assez de son sectarisme, opportunisme, individualisme, anarchisme. En même temps, je ne crois pas que nous puissions l'accepter pour le nouveau S.I. Il doit à mon avis recevoir un sévère avertissement.

4. Que se passe-t-il avec Dauge⁵? S'agit-il d'une véritable maladie ou d'un conflit intérieur? Malgré toutes ses fautes provenant d'un passé social-démocrate, Dauge est politiquement supérieur à Vereeken. Ses articles, bien qu'il parle un peu trop de lui-même, ont toujours un objectif politique, c'est-à-dire d'action, tandis que Vereeken ne donne que des commentaires abstraits, scolastiques, qui ne mènent à rien, ce qui stérilise *La Lutte ouvrière* belge.

5. Quelle est l'attitude de Lesoil⁶? Je ne puis m'imaginer qu'il soutient la politique de Vereeken envers le P.O.U.M., Sneevliet, etc.

6. La section russe doit naturellement être représentée dans les mêmes conditions qu'à la conférence précédente. Les amis sur place doivent régler qui sera (seront) le (les) délégués. On peut très bien accepter deux délégués.

5. Walter Dauge (1907-1944), dirigeant des J.G.S. du Borinage, avait été l'animateur de l'opposition de gauche dans le P.O.B. avant de diriger la section belge, le P.S.R. (parti socialiste révolutionnaire). Trotsky avait relevé sa longue absence des réunions de direction de ce parti.

6. Léon Lesoil (1892-1942), géomètre dans les mines, était devenu communiste en Russie où il était soldat. Membre du C.C. du P.C. exclu avec l'Opposition en 1928, il dirigeait la Fédération de Charleroi et la « section belge » pendant la période entriste. Mais, depuis 1936, il devait lutter contre une terrible dépression.

7. Il serait bon que le secrétariat invite à la conférence, à titre personnel, Diego Rivera.

8. Je ne puis nullement me solidariser avec le boycottage de *Der einzige Weg* de la part des dirigeants de notre section allemande. Quelle que soit l'origine de la revue, elle existe, elle représente la IV^e Internationale et elle est utile. Il faut donc la soutenir. Mais je ne me solidarise aucunement avec la composition de la rédaction et les procédés techniques (cinq copies, etc.)⁷. Je comprends que les camarades allemands ne veuillent pas accepter ces conditions pour envoyer leurs représentants dans la rédaction. C'est leur droit en attendant la décision de la conférence. Mais boycotter la revue existante, c'est criminel. Le camarade Held⁸ m'a énuméré les fautes de la rédaction. Il me semble avoir raison sur certains points. Mais il s'agit de questions secondaires, de fautes de rédaction et nullement de principe. Je continue à penser que l'attitude du camarade Adolphe dans cette question ne fut pas juste. Comme permanent du S.I., il aurait dû avoir une attitude beaucoup plus prudente dans la question allemande⁹. J'espère qu'une commission spéciale de la conférence pourra régler cette question.

7. Trotsky avait appris que le comité de rédaction de la revue *Der einzige Weg*, créée par le S.I. avec les sections suisses, tchèques et autrichiennes avait des exigences véritablement maniaques sur le plan technique, par exemple la remise de cinq exemplaires de chaque article proposé, etc.

8. La revue avait été fondée par le S.I. en tant que revue théorique de langue allemande. Les dirigeants de la section allemande à Paris, Johre-Fischer, considéraient qu'il s'agissait d'une entreprise dirigée contre eux et n'avaient pas tout à fait tort. Johre-Fischer boycottait la revue. Heinz Epe, qu'on appelait Walter Held (1912-1942), réfugié en Norvège où il avait beaucoup rencontré Trotsky, soutenait de façon générale Johre-Fischer, mais collaborait aussi à *Der einzige Weg*. Il avait informé Trotsky sur cette question.

9. Cette lettre, formellement adressée au S.I., l'était au premier chef à son secrétaire administratif, Adolphe (R. Klement) lequel avait bel et bien abusé de son poste au S.I. pour régler ses comptes avec Johre-Fischer.

LA BUREAUCRATIE TOTALITAIRE ET L'ART¹

(10 juin 1938)

La révolution d'Octobre avait donné une magnifique impulsion à l'art dans tous les domaines. Au contraire, la réaction bureaucratique a étranglé la production artistique de sa main totalitaire ! Rien d'étonnant ! L'art courtois de la monarchie absolue lui-même était basé sur l'idéalisation et non sur la falsification.

Cependant, l'art officiel de l'Union soviétique — et il n'y a pas là-bas d'autre art — est basé sur une grossière falsification, dans le sens le plus direct et le plus immédiat du terme. Le but de la falsification est de magnifier « le chef », de fabriquer artificiellement un mythe du héros.

Très récemment, le 27 avril de cette année, le journal officieux *Izvestija* a publié le cliché d'un nouveau tableau représentant Staline comme l'organisateur de la grève de Tiflis en mars 1902. Mais, comme le montrent des documents publiés depuis longtemps, Staline se trouvait alors en prison, et, au surplus, pas à Tiflis, mais à Batoum. Cette fois-ci, le mensonge sautait aux yeux. Les *Izvestija* durent s'excuser, le lendemain, de leur déplorable erreur. Ce qu'il advint du tableau, payé par les fonds de l'Etat, personne ne le sait. Des dizaines, des centaines, des milliers de livres, de films, de peintures, de sculptures animent et magnifient des épisodes « historiques » comme le précédent, qui n'eurent jamais lieu. Ainsi, dans plusieurs tableaux se référant à la Révolution d'Octobre, on n'oublie jamais de représenter, avec Staline à la tête, un « centre

1. Article (T4360), dont la traduction du russe a été révisée, avec la permission de la Houghton Library.

révolutionnaire » qui n'a jamais existé². Alexis Tolstoï³, en qui le courtisan a étranglé l'artiste, a écrit un roman où il glorifie les succès militaires de Staline et de Vorochilov à Tsaritsyne. En réalité, et comme en témoignent les documents, l'armée de Tsaritsyne, — une des deux douzaines d'armées de la Révolution — a joué le rôle le plus lamentable. Il est impossible de contempler sans une répulsion physique mêlée d'horreur, la reproduction de tableaux et sculptures soviétiques dans lesquels des fonctionnaires armés d'un pinceau, sous la vigilance de fonctionnaires armés de mausers, glorifient les chefs « grands » et « géniaux », privés en réalité de la moindre étincelle de génie et de grandeur. L'art de l'époque stalinienne entrera dans l'histoire comme l'expression la plus patente du profond déclin de la révolution prolétarienne.

Cependant, le phénomène ne se limite pas aux frontières de l'U.R.S.S. A la recherche d'une nouvelle orientation, l'« intelligentsia » presque révolutionnaire de l'Occident, sous l'apparence d'une tardive reconnaissance de la révolution d'Octobre, est tombée à genoux devant la bureaucratie soviétique. Bien entendu, les artistes qui ont du caractère et du talent sont restés éloignés. A plus forte raison ont surgi au premier plan les ratés, les arrivistes et les sans talent de toute espèce. Malgré sa grande amplitude, tout ce mouvement militarisé n'a engendré, à cette heure, aucune production capable de survivre à son auteur ou à ses inspireurs du Kremlin.

Pourtant, la captivité de Babylone de l'art révolutionnaire ne peut durer et ne durera pas éternellement. L'écroulement ignominieux de la politique lâche et réactionnaire des « fronts populaires » en Espagne et en France, d'une part, les faux judiciaires de Moscou de l'autre, marquent l'avènement d'un grand changement de direction, non seulement dans le domaine de la politique, mais aussi dans celui de l'idéologie révolutionnaire. Seule une nouvelle montée du mouvement émancipateur de l'humanité est capable d'enrichir l'art avec de nouvelles possibilités. Le parti révolutionnaire ne peut assurément pas se fixer la tâche de « diriger » l'art. Semblable prétention ne peut

2. Au sujet du « centre militaire révolutionnaire » dont la création fut effectivement décidée, mais qui n'eut jamais aucune existence réelle, cf. *Œuvres*, 7, pp. 121-123.

3. Alexis N. Tolstoï (1883-1945), écrivain néo-réaliste avant la guerre, avait soutenu les Blancs, émigré, puis était revenu dans son pays en 1923. Il commença à soutenir Staline dans l'élaboration de son mythe dans le milieu des années trente.

venir qu'à l'esprit de gens enivrés de l'omnipotence de la bureaucratie de Moscou. L'art, comme la science, non seulement ne demandent pas d'ordres, mais, de par leur essence même, ne les tolèrent pas. La création artistique a ses lois, y compris lorsqu'elle sert consciemment un mouvement social. L'art révolutionnaire, de même que toute activité véritablement créatrice, est incompatible avec le mensonge, la fausseté et l'esprit d'adaptation. Les poètes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, trouveront par eux-mêmes leurs voies et leurs méthodes, si le mouvement émancipateur des classes et des peuples opprimés dissipent les nuages du scepticisme et du pessimisme qui obscurcissent actuellement l'horizon de l'humanité. La première condition d'une telle renaissance et d'une telle ascension est le renversement de la tutelle asphyxiante de la bureaucratie du Kremlin.

[LA DERNIÈRE CHANCE]¹

(12 juin 1938)

Cher Camarade Lesoil,

Je considère la situation de la section belge comme bien délicate. Je trouve que la politique du camarade Vereeken se développe de plus en plus dans une direction antimarxiste. Il n'y a pas une seule question importante depuis 1933 où on n'aurait pas vu Vereeken appuyer une position fautive, tantôt sectaire, tantôt opportuniste. Il me semble que ses propres zigzags et extravagances l'ont aigri lui-même et qu'il cherche querelle à tout le monde, sauf aux adversaires de la IV^e Internationale. A quoi peut bien mener cette attitude ? Il est absurde de croire que nos sections puissent accepter le plan de se changer en un agglomérat de groupes et de cliques qui se « réclament » de la IV^e Internationale. Un tel procédé signifierait tout simplement mettre une croix sur la lutte théorique et politique que nous avons menée depuis dix ans, sur les délimitations, les scissions et les séparations qui en furent le produit, pour faire table rase et recommencer à nouveau toute l'histoire. Non, vraiment, un tel nihilisme envers sa propre tendance est étonnant, même chez un homme aussi individualiste et capricieux que le camarade Vereeken. Je le répète : où tout cela peut-il mener ? Je ne vois cependant pas une réaction suffisante de la part de la section belge. Il ne s'agit nullement de questions secondaires ou de « méthodes » comme le répète, avec une obstination un peu naïve, Vereeken. Il s'agit des fondements même de notre tendance. Personne dans nos rangs, autant que je sache, n'est plus disposé à permettre à Vereeken de jouer avec des principes qui ont été chèrement payés. Ah non !

1. Lettre à Lesoil (8881) en français, avec la permission de la Houghton Library.

Vous me demanderez peut-être si je veux la scission avec Vereeken et sa fraction. Je vous répondrai franchement : non. J'ai tenté de faire tout pour prévenir en son temps la scission criminelle provoquée par Vereeken. J'ai tenté d'aider notre section belge à reconstituer son unité. Je n'ai pas perdu complètement l'espoir de sauver Vereeken pour notre mouvement, mais je dois vous dire franchement que je considère la prochaine conférence comme la dernière occasion de redresser la situation.

Vous connaissez bien l'histoire de Molinier. Ce sont ses amis les plus proches qui l'ont perdu. J'ai cent fois eu des discussions avec eux (Henri M[olinier], Frank, Meichler² et autres) pour tenter de les persuader qu'on ne pouvait sauver Molinier pour le mouvement qu'en le soumettant à une discipline implacable. Je n'ai pas réussi. Je crois devoir donner le même conseil aux amis et collaborateurs de Vereeken. Il se trouve sur une pente. Il faut le prendre énergiquement par le bras, le secouer amicalement mais implacablement, pour lui faire comprendre qu'on ne fait pas de politique avec des caprices, improvisations et petites combinaisons personnelles. Voilà mon opinion, cher ami. Vous pouvez faire de cette lettre tout emploi que vous jugerez bon. Elle n'est inspirée que par le souci des intérêts de notre organisation belge.

2. Henri *Molinier* (1898-1944), frère aîné de Raymond Molinier, ingénieur, était politiquement lié à son frère et membre du P.C.I. mais Trotsky lui avait conservé sa confiance personnelle. Pierre *Frank* (1905-1984), fils d'émigrés russes, ingénieur chimiste, avait été depuis 1929 étroitement associé à Raymond Molinier et était avec lui l'un des principaux dirigeants du P.C.I. Jean *Meichler* (1898-1941) était un collaborateur de Frank et Molinier dans les années trente : Trotsky ignorait sans doute quand il écrivait cette lettre qu'il avait quitté le P.C.I.

[TOUJOURS LA CONFÉRENCE]¹

(12 juin 1938)

Cher ami,

1. Il faut absolument inviter à la conférence Diego Rivera à titre personnel. Dans la lettre d'invitation, il faudrait souligner que la IV^e Internationale apprécie hautement de compter dans ses rangs le plus grand artiste de l'époque contemporaine et un révolutionnaire implacable. Nous devons montrer envers Diego Rivera au moins la même attention que Marx a eue pour Freiligrath et Lénine pour Gorky². Diego Rivera dépasse Freiligrath et Gorky de beaucoup par son importance dans le domaine de l'art et, ce qui est un cas absolument unique dans l'histoire, ce grand peintre est un vrai révolutionnaire, tandis que Freiligrath n'était qu'un petit-bourgeois « sympathisant » et Gorky un compagnon de route un peu équivoque.

2. Je ne suis pas d'accord que notre organisation hollandaise doive simplement se considérer [comme] fraction du parti de Sneevliet. Tout au contraire. Si notre organisation compte cinquante membres (je vous donne ce chiffre comme exemple) il faut assigner cinq d'entre eux à la lutte contre Sneevliet et les quarante-cinq autres au travail dans les syndicats réformistes et autres organisations de masse. Autrement, nous aurons une secte stérile, comme il y en a eu beaucoup.

3. Je vous envoie copie d'une lettre à Lesoil pour information du S.I. mais non pour diffusion.

1. Lettre au S.I. (8059), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Ferdinand *Freiligrath* (1810-1876), poète de langue allemande avait été proche de la Ligue des communistes. Maksim M. Pechkov, dit *Gorky* (1868-1936) avait été membre du parti bolchevique, puis sympathisant inégal.

[UN LIVRE SUR LE FASCISME]¹

(12 juin 1938)

Cher camarade,

Je lis maintenant le livre de Rossi² sur le fascisme en Italie. L'auteur s'efforce de rester courtois envers la vérité historique, mais aussi envers Léon Blum. Il donne cependant beaucoup de faits d'un intérêt capital, ce qui fait que le livre devient beaucoup plus intelligent et honnête que l'auteur. Les chapitres qui montrent comment les petites bandes armées, agissant d'un ou deux centres vers la périphérie, détruisent et démoralisent une grandiose organisation ouvrière, apportent un enseignement vraiment précieux. Le rôle de la bureaucratie et de la police comme des complices décisifs du fascisme est aussi suffisamment caractérisé pour compromettre définitivement l'espoir idiot de venir à bout du fascisme à l'aide de l'appareil bureaucratique et militaire de l'Etat capitaliste. Il me semble que tous nos camarades devraient bien étudier ce livre, en en rejetant la philosophie volontairement ambiguë et malhonnête de l'auteur, pour se pénétrer des enseignements qui découlent du livre.

Vereeken est devenu un facteur extrêmement destructeur dans notre mouvement. Je crois qu'il faut mener une lutte implacable contre lui. C'est d'ailleurs le seul moyen de sauver la section belge et peut-être Vereeken lui-même. Quelle est l'attitude de Lesoil? Je ne puis pas m'imaginer qu'il puisse être d'accord avec Vereeken.

1. Lettre à J. Rous (9972), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit du livre d'A. Rossi, *La Naissance du Fascisme*, qui venait de paraître à Paris. En réalité A. Rossi était un des pseudonymes d'Angelo Tasca (1892-1960), un ancien de l'*Ordine nuovo*, puis du P.C.I. qui avait été longtemps délégué à l'I.C. sous le nom de *Serra*. Exclu avec les « droitiers », il était revenu à la social-démocratie et écrivait dans *Le Populaire* sous le nom d'André Leroux. Trotsky l'avait su. S'en souvenait-il? Ce n'est pas certain, bien qu'il ait politiquement situé l'auteur de ce livre de qualité.

[AUTOUR DE L'ENQUÊTE]¹

(12 juin 1938)

Cher Ami²,

Le tableau que vous donnez dans votre dernière lettre de l'état de l'investigation en relation avec l'état politique est bien convaincant. C'est à peu près ainsi que nous nous représentons la situation ici, moins les précisions. Que pensez-vous, si je m'adresse directement d'ici au juge d'instruction, avec copie de la lettre au ministre de la Justice ou au chef du gouvernement, avec le dessein de publier cette lettre si les choses continuent à ne pas marcher. Je l'aurais déjà fait dès la réception de votre lettre, mais vous m'avez annoncé une lettre de Gérard³ [Rosenthal] qui n'est cependant pas arrivée.

Beaucoup de journaux des Etats-Unis et du Mexique avaient publié, quelques jours après la mort de Léon, une courte déclaration de l'avocat de Trotsky, Gérard Rosenthal, disant : « On fera tout le nécessaire pour l'investigation, quoique l'on soit sûr que la mort soit naturelle. » Les camarades américains, aussi bien que nous, furent bien étonnés de cette déclaration. Comment a-t-elle pu se produire ? Avec qui Rosenthal a-t-il parlé à ce moment-là ? C'est lui seul qui pourrait peut-être débrouiller cette énigme⁴.

1. Lettre à A. Rosmer (9896), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alfred Griot, dit *Rosmer* (1877-1964) était en 1914 membre du noyau internationaliste de *La Vie ouvrière* à Paris et s'y était lié d'amitié avec Trotsky. Il avait constitué avec lui l'opposition de gauche internationale en 1929-1930, mais s'était retiré. Les relations entre les deux hommes interrompues en 1930, avaient repris en 1936 et Trotsky avait chargé Alfred Rosmer de le représenter dans les difficiles négociations et les mesures à prendre pour une enquête après la mort à Paris de son fils Léon Sedov.

3. Gérard *Rosenthal* (né en 1903), avocat de Trotsky, était aussi l'un des dirigeants du P.O.I.

4. Rosenthal devait démentir avoir jamais fait à quiconque une déclaration de ce genre.

En tout cas, il faut chercher des moyens de pression. Si la presse française est presque inaccessible ; nous avons toujours les réserves de la presse des Etats-Unis et du Mexique. Par ces voies détournées, on peut bien faire pression sur la presse française et sur les autorités. La seule chose qui me gêne, c'est le manque d'information, car j'ai peur d'entrer en collision quelconque avec vous.

Quant à la situation générale, il semble que le Front populaire se soit donné pour tâche d'aplanir dans le délai le plus court tous les obstacles sur la voie du fascisme.

On a vraiment l'impression que le seul gouvernement courageux et honnête de cette époque, c'est le gouvernement Cárdenas.

[LA VENTE DES ARCHIVES]¹

(13 juin 1938)

Cher Camarade Despres²,

Il y a deux mois, j'ai reçu un manuscrit du professeur Louis Gottschalk³, de Chicago, contenant une analyse de mon *Histoire de la Révolution russe*. La critique est écrite dans un esprit d'animosité et avec un tel manque d'objectivité que j'ai supposé que l'auteur était ou un fasciste allemand ou un ami du G.P.U. Il serait très facile de démontrer que l'homme connaît différents textes concernant la révolution française, mais qu'il est tout à fait aveugle devant les processus internes de la révolution. Mais je n'ai pas de temps pour un tel travail et ne suis pas certain que l'homme est digne d'attention. En même temps, j'ai entendu dire qu'il est intéressé à l'achat d'une partie de mes archives pour l'Université et qu'il viendra bientôt au Mexique et entrera peut-être en rapports avec moi dans ce but.

Je vous serais infiniment reconnaissant si vous pouviez me donner toute l'information sur M. Gottschalk qui m'a été présenté comme un ami à vous. Est-ce vrai ? Je me souviens que vous avez cité un ami professeur de l'Université de Chicago qui vous avait donné une impression tout à fait contraire de mon histoire. J'espère que ce n'est pas le même homme⁴.

1. Lettre à L. Despres (7676), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Leon Mathis Despres (né en 1907) était un avocat de Chicago, ami d'Albert Glotzer, qui avait rendu visite à Trotsky à Coyoacán.

3. Louis R. Gottschalk (1899-1975), un fils d'émigrés russes, avait fait de brillantes études d'histoire et était devenu le spécialiste nord-américain de la Révolution française. Il enseignait à Chicago depuis 1928.

4. C'était bien de Gottschalk qu'il s'agissait, mais Trotsky prenait pour des signes d'une hostilité d' « agent » l'agressivité « normale » d'un universitaire chargé d'une critique.

Gottschalk est-il en relations avec les staliniens? Son intérêt pour mes archives n'aurait-il un caractère particulier? Donnez-moi, je vous prie, toutes les informations que vous avez.

[PROBLÈMES D'INTENDANCE]¹

(13 juin 1938)

Cher Ami,

Le visa pour Otto [Schüssler] et Trude [Schröter] est, comme vous le savez, arrangé par télégramme. J'espère qu'on lui a envoyé le télégramme demandant la date de son voyage. Nous les attendons tous les deux avec une grande impatience. Cependant une lettre d'Otto est arrivée aujourd'hui où il me communique que, faute d'argent, Trude va rester quelque temps à Paris. C'est presque un désastre. La situation dans la maison est bien difficile. Nous sommes nombreux et le service de la maison est assuré en grande partie, en trop grande partie, par Natalia.

Si j'ai bien compris vos lettres précédentes, il y avait à New York une réserve pour assurer la garde. Grâce à la combinaison avec Christy [Moustakis] et Otto [Schüssler], ces dépenses sont réduites à un tiers (Hank). Ne pourrait-on pas envoyer de New York immédiatement, par câble, la somme nécessaire pour le voyage de Trude ici ? Van dit que cela pourrait être une centaine de dollars. Peut-être pourrait-on faire un emprunt que je couvrirai courant juillet par le nouveau paiement de Harpers. Il faut coûte que coûte assurer la venue de Trude. Autrement, toute la maison va s'écrouler. Je vous prie de faire tout ce qui est humainement possible pour régler cette question. L'arrivée d'Otto et de Trude créerait ici des conditions assez favorables et stables pour les temps à venir et réduirait, je le répète, les dépenses des camarades américains au minimum.

1. Lettre à Jan Frankel, dictée en français (8170), avec la permission de la Houghton Library.

2. Gertrud Schröter était une cuisinière efficace et l'avait démontré notamment pendant le séjour de Barbizon.

[LES BESOINS DOCUMENTAIRES]¹

(14 juin 1938)

Cher Camarade Kogan²

Je vois que vous vous êtes mis au travail très sérieusement et j'en éprouve une grande reconnaissance. Votre compte rendu de l'article de Stetsky³ est magnifique et me sera très utile. Cet article provient bien sûr de *Krasnaia Nov'* (vous indiquez par erreur *Krasnaia Niva*). Je ne pense pas que vous ayez besoin d'indications supplémentaires. J'ai besoin de dates précises, de citations caractéristiques précises ayant trait à la lutte de Staline contre l'Opposition, à sa politique générale, à ses contradictions avec lui-même, etc. Les faits caractérisant les zigzags de sa politique internationale, tant dans la diplomatie soviétique que dans le Comintern, sont particulièrement importants.

Merci encore

1. Lettre à L. Kogan (8700) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Aleksei I. Stetsky (1896-1938), bolchevik de la génération de 1917, avait été l'un des diplômés de l'Institut des professeurs rouges qui constituaient dans les années vingt l'entourage de Boukharine et s'était particulièrement distingué contre l'Opposition de gauche. Il avait rallié Staline ensuite, mais était en prison ou déjà exécuté, quand Trotsky écrivait cette lettre.

[PROBLÈMES D'ÉDITION]¹

(14 juin 1938)

Cher Camarade Wasserman²,

Il m'est tout à fait impossible d'écrire une introduction aux lettres de Rosa Luxemburg³. Je suis entièrement absorbé par mes livres et une introduction devrait être digne de Rosa.

Ce serait très bien de publier *J'Avoue*⁴, à la condition que ce soit dans une excellente traduction, ce qui n'est pas si facile. Diego Rivera a promis d'illustrer le livre si on lui envoie à temps les parties de la traduction.

J'espère recevoir le rapport final de la commission Dewey en un nombre suffisant d'exemplaires afin d'impressionner l'opinion publique d'ici. Il me faudrait au moins quinze exemplaires.

Ne vous occupez pas plus longtemps des livres de Breton. Nous les avons obtenus ici. J'ai été très heureux d'apprendre par vous que M. Meyer Schapiro⁵ ne nous était pas hostile, mais sympathique. Je lui écris aujourd'hui⁶.

1. Lettre à J. Wasserman (10790) ; traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jac *Wasserman* (né en 1908) dirigeait la maison d'édition de New York Pioneer Publishers qui dépendait du S.W.P.

3. Il s'agit des lettres écrites en prison par Rosa *Luxemburg* (1871-1919) militante de la social-démocratie polonaise, puis allemande, internationaliste pendant la guerre, fondatrice du P.C. allemand, assassinée en janvier 1919 à Berlin.

4. Il s'agissait du livre d'un ex-communiste allemand, Wolf Weiss, venu travailler en U.R.S.S. au début des années trente et du récit qu'il faisait de son séjour en prison en 1935 et des interrogatoires qu'il y avait subis. Libéré et autorisé à quitter l'U.R.S.S., Weiss avait pris contact avec les trotskystes en Tchécoslovaquie. Trotsky cherchait à faire publier son travail.

5. Meyer *Schapiro* (né en 1904), professeur d'art à New York, était l'un des intellectuels les plus éminents de cette époque.

6. La lettre en question (10020), très brève, est également datée du 14 juin. Trotsky y dit à Meyer Schapiro sa joie de savoir qu'il appartient « au camp des amis ».

[PROBLÈMES DE DIRECTION]¹

(14 juin 1938)

Cher Camarade Demby²,

Merci pour vos très intéressantes informations sur les Y.P.S.L.

A mon avis, l'ouverture des organismes dirigeants n'est pas une bonne innovation. Un comité central assume ses responsabilités devant le parti dans son ensemble et chacun de ses membres doit être totalement libre d'exprimer son point de vue à l'intérieur du comité central. Autrement sa réunion prend le caractère d'une réunion ouverte du parti et chacun doit penser non seulement à la décision du comité dans son ensemble mais à son propre rôle aux yeux de la base. Le comité central doit naturellement inclure aussi des éléments jeunes et inexpérimentés pour lesquels le comité est l'unique école supérieure possible de politique révolutionnaire. La plupart de ces éléments inexpérimentés seraient très embarrassés de prendre la parole dans une session publique afin de ne pas se compromettre. De sorte que l'ouverture des portes donne un privilège aux membres les plus autorisés au détriment de ceux qui le sont moins. C'est une fausse « démocratie », surtout quand on a à discuter de nouvelles questions sur lesquelles la conférence n'a pas d'opinion définie.

L'idée d'un jour particulier pour défendre Ta Tu Thau³ me

1. Lettre à F. Demby (7671) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Frank A. Demby était le pseudonyme militant d'Edward L. Sard (né en 1913), d'abord membre du groupe gauchiste de B.J. Field, venu à la fraction trotskyste dans le S.P. et devenu dirigeant des Y.P.S.L., organisation des jeunes socialistes liée au S.W.P., qui avait été l'un de leurs trois délégués en Europe.

3. Demby proposait l'organisation d'une « journée internationale Ta Tu Thau ». *Ta Tu Thau* (1906-1945), fils de charpentier, étudiant travailleur en France, avait rompu avec le P.C. pour rejoindre le groupe de *La Vérité*. Il avait été expulsé de France après la manifestation de mai 1930 et avait fondé l'Opposition communiste à Saïgon. Il y animait également le journal *La Lutte*. Il venait d'être arrêté pour la sixième fois par les autorités coloniales.

paraît très bonne mais ce serait mieux de l'élargir pour inclure d'autres camarades, par exemple Erwin Wolf⁴, pour rappeler son sort aux autorités espagnoles. Quant à la question de savoir si le jour du 14 juillet convient ou non, je n'en suis pas juge.

Concernant le camarade Stiler⁵, parlez, je vous prie, de cette question avec les camarades Glenner et Cannon⁶.

4. Erwin Wolf (1902-1937), Allemand de Tchécoslovaquie, avait adhéré alors qu'il était étudiant à Berlin en 1932. Emigré à Paris en 1933, il était entré à la direction du groupe I.K.D., puis au S.I. Il avait été secrétaire de Trotsky de novembre 1935 à juillet 1936 en Norvège. Envoyé en Catalogne où il était arrivé au lendemain des journées de mai, il avait disparu, vraisemblablement exécuté par le G.P.U.

5. Bob Stiler était le pseudonyme de parti de Robert Reiff (né en 1913), membre de la direction des Y.P.S.L. responsable du travail « anti-militariste » et du « service d'ordre », que Demby voulait faire prendre à Coyoacán comme secrétaire-garde.

6. James P. Cannon (1890-1974), ancien des I.W.W. et du S.P., un des fondateurs du P.C. et dirigeant de l'une de ses trois fractions « historiques », avait fondé l'Opposition de gauche aux E.U. en 1928. Dirigeant du S.W.P. il avait rendu visite à Trotsky en mars.

[PROJETS LITTÉRAIRES]¹

(17 juin 1938)

Cher M. Collins²,

Je suis très heureux que vous ayez réussi à conclure un contrat avec une maison d'édition aussi importante que Harper's.

En ce qui concerne mon travail sur les deux livres³, je suis moi-même grandement satisfait de ses progrès. La plus grande difficulté pour moi a été la recherche dans les revues, journaux, etc. Ce travail est maintenant bien organisé. Je n'ai pas moins de six jeunes amis travaillant à mes livres à Paris, trois à New York et trois ici, à Coyoacán, dans la bibliothèque comme dans mes propres archives. Nous avons réussi ainsi à réunir et à classer les dossiers sur Staline et à compléter deux, déjà riches, sur Lénine. La partie la plus difficile est la jeunesse de Staline. Je crois être maintenant en possession de tous les matériaux disponibles. Le premier chapitre pourrait être remis à la fin de ce mois ou au début de juillet, si, comme je l'espère, je reçois à temps quelques éléments complémentaires. Mais mes amis ont réussi aussi à me procurer la vieille encyclopédie russe (86 volumes) qui représente une aide inestimable pour mon travail, surtout dans les conditions actuelles.

Ma santé, qui est aussi un facteur important dans le travail, est meilleure qu'elle n'a jamais été dans mes dix dernières années et ma semaine de travail est de plus de 48 heures. En résumé, je suis certain de pouvoir remettre le manuscrit au traducteur régulièrement, sans interruption, en commençant en juillet.

1. Lettre à A. Collins (7606), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Alan Copeland *Collins* (1902-1968) était le directeur de l'agence littéraire Curtis Brown.

3. Il s'agit des deux livres sur Lénine et Staline.

L'ART ET LA RÉVOLUTION¹

(17 juin 1938)

Vous m'avez aimablement proposé de donner mon opinion sur l'état actuel de l'art. Je ne le fais pas sans hésitation. Depuis mon livre *Littérature et Révolution* (1923), je ne suis jamais revenu sur les questions de la création artistique et n'ai pu suivre que par à-coups les manifestations récentes dans ce domaine. Loin de moi la prétention de donner une réponse exhaustive. L'objet de cette lettre est de poser correctement le problème.

De façon générale, l'homme exprime dans l'art son exigence de l'harmonie et de la plénitude de l'existence — c'est-à-dire du bien suprême dont le prive justement la société de classe. C'est pourquoi la création artistique est toujours un acte de protestation contre la réalité, conscient ou inconscient, actif ou passif, optimiste ou pessimiste. Tout nouveau courant en art a commencé par la révolte. La force de la société bourgeoise a été, pendant de longues périodes historiques, de se montrer capable de discipliner et d'assimiler tout mouvement « subversif » en art et de l'amener jusqu'à la « reconnaissance » officielle, en combinant pressions et exhortations, boycottages et flatteries. Mais une telle reconnaissance signifiait au bout du compte l'approche de l'agonie. Alors, de l'aile gauche de l'école légalisée ou de la base, des rangs de la nouvelle génération de la bohème artistique, s'élevaient de nouveaux courants subversifs qui, après quelque temps, gravissaient à leur tour les degrés de l'académie.

C'est par de telles étapes que sont passés le classicisme, le romantisme, le réalisme, le symbolisme, l'expressionnisme, le mouvement décadent... Mais le mariage entre l'art et la bourgeoisie ne demeura, sinon heureux, du moins stable qu'aussi

1. Lettre à *Partisan Review* (T4366), dans une traduction nouvelle du russe, avec la permission de la Houghton Library. On a mis entre [] les passages qui n'ont pas été repris dans la publication en russe.

longtemps que dura l'ascension de la société bourgeoise, qu'aussi longtemps qu'elle se montra capable de maintenir politiquement et moralement le régime de la « démocratie », non seulement en lâchant la bride aux artistes, en les gâtant de toutes sortes de manière, mais également en faisant quelques aumônes aux couches supérieures de la classe ouvrière, en domestiquant les syndicats et les partis ouvriers. Tous ces phénomènes sont à mettre sur le même plan.

Le déclin actuel de la société bourgeoise provoque une exacerbation insupportable des contradictions sociales qui se traduisent inévitablement en contradictions individuelles, donnant naissance à une exigence d'autant plus brûlante d'un art libérateur. Mais le capitalisme décadent est déjà incapable d'offrir les conditions minimales de développement aux courants artistiques qui répondent si peu que ce soit à l'exigence de notre époque. Il a une peur superstitieuse de toute nouveauté, car ce dont il s'agit pour lui n'est ni de s'amender ni de se réformer, c'est seulement une question de vie ou de mort. Les masses opprimées vivent de leur propre vie et la bohème est une base trop étroite. D'où le caractère de plus en plus convulsif des nouveaux courants, allant sans cesse de l'espoir au désespoir. Les écoles artistiques de ces dernières décennies, le cubisme, le futurisme, le dadaïsme, le surréalisme, se succèdent sans atteindre leur plein développement. L'art, qui est l'élément le plus complexe, le plus sensible et en même temps le plus vulnérable de la culture est le premier à souffrir de la décadence et du pourrissement de la société bourgeoise.

Il est impossible de trouver une issue à cette impasse par les moyens propres à l'art. Il s'agit de la crise d'ensemble de la culture, depuis ses fondements économiques jusqu'aux plus hautes sphères de l'idéologie. L'art ne peut ni échapper à la crise ni évoluer à l'écart. Il ne peut assurer par lui-même son salut. Il périra inévitablement, comme l'art grec a péri sous les ruines de la société esclavagiste, si la société contemporaine ne parvient pas à se reconstruire. Cette tâche revêt un caractère entièrement révolutionnaire. C'est pourquoi la fonction de l'art à notre époque se définit par sa relation avec la révolution.

Mais sur cette voie, justement, l'Histoire a tendu aux artistes un grandiose guet-apens. Toute une génération d'intellectuels « de gauche » a, au cours des dix ou quinze dernières années, tourné ses regards vers l'Est, et, à des degrés divers, a lié son destin, sinon à celui du prolétariat révolutionnaire, du moins à la révolution triomphante. Mais ce n'est pas la même chose. Dans

la révolution triomphante, il n'y a pas seulement la révolution, mais aussi la nouvelle couche privilégiée qui s'est hissée sur ses épaules. Au fond, l'intelligentsia « de gauche » a changé de maître. Y a-t-elle beaucoup gagné ?

La révolution d'Octobre a donné une impulsion magnifique à l'art dans tous les domaines. La réaction bureaucratique, à l'inverse, a étouffé la création artistique de sa main totalitaire. Rien d'étonnant à cela ! L'art est fondamentalement émotion, il exige une sincérité totale. Même l'art courtisan de la monarchie absolue était fondé sur l'idéalisation et non sur la falsification. Tandis que l'art officiel en Union Soviétique — et il n'en existe pas d'autre là-bas — partage le sort de la justice totalitaire, c'est-à-dire le mensonge et la fraude. Le but de la justice, comme celui de l'art, c'est l'exaltation du « chef », la fabrication artificielle d'un mythe héroïque. L'histoire humaine n'avait encore rien vu de semblable, tant par l'ampleur que par l'impudence. Quelques exemples ne seront pas inutiles.

L'écrivain soviétique bien connu Vsiévolod Ivanov² a rompu récemment son silence pour proclamer son ardente solidarité avec la justice de Vychinsky³. L'extermination massive des vieux-bolcheviks, ces « émanations putrides du capitalisme » suscite, chez les artistes, selon les termes d'Ivanov, une « haine créatrice ». Ecrivain d'un romantisme prudent, par nature lyrique et secret, Ivanov ressemble par beaucoup d'aspects à Gorky, mais il a moins de rayonnement. N'étant pas un courtisan-né, il préféra se taire tant que c'était possible, mais il vint un moment où le silence pouvait signifier la mort civique, voire physique. Ce n'est pas la « haine créatrice » mais une terreur paralysante qui guide la plume de tels écrivains.

Alexis Tolstoï, en qui le courtisan a définitivement supplanté l'artiste, a écrit un roman spécialement destiné à la glorification des exploits militaires de Staline et de Vorochilov⁴ à Tsaritsyne. En réalité, ainsi qu'en témoignent des documents impartiaux,

2. Vsiévolod V. *Ivanov* (1895-1963), ancien s.r., romancier, était devenu l'un des écrivains d'après 1917 qu'on appelait « les compagnons de route » : Trotsky lui avait consacré quelques pages dans *Littérature et révolution*.

3. Andréi E. *Vychinsky* (1883-1954), un ancien menchevik qui avait soutenu un gouvernement « blanc » pendant la guerre civile, avait rallié les bolcheviks à la onzième heure. Recteur de l'université de Moscou et chasseur d'étudiants trotskystes, il était devenu procureur général de l'U.R.S.S. et avait requis dans les grands procès contre les compagnons de Lénine.

4. Klementi E. *Vorochilov* (1880-1969), vieil ouvrier bolchevique, avait servi dans l'Armée rouge et s'était lié à Staline sur le front Sud, à Tsaritsyne (future Stalingrad).

l'armée de Tsaritsyne (il y avait plus de vingt armées de la révolution) a joué un rôle assez lamentable. Les deux « héros » furent rappelés de leurs postes⁵. Si le souvenir de l'extraordinaire Tchapaïev⁶, un des vrais héros de la guerre civile, est perpétué dans un film soviétique, c'est uniquement parce qu'il n'a pas vécu jusqu'à l'époque de Staline, où, à coup sûr, il aurait été fusillé comme agent fasciste. Le même Alexis Tolstoï a écrit une pièce qui a pour thème l'année 1919 : « La Campagne des quatorze puissances. » Les héros principaux en sont, d'après l'auteur, Lénine, Staline et Vorochilov. « Leurs figures (il s'agit de Staline et de Vorochilov) couvertes de gloire et d'héroïsme éclairent toute la pièce. » C'est ainsi qu'un écrivain de talent, qui porte le nom du plus grand et du plus sincère des réalistes russes, est devenu un fabricant de « mythes » sur commande !

Il y a peu, le 27 avril dernier, l'organe gouvernemental officieux, les *Izvestia*, a publié un cliché d'un nouveau tableau représentant Staline comme l'organisateur de la grève de Tiflis en mars 1902. Mais, ainsi qu'il ressort de documents publiés depuis bien longtemps, Staline était alors en prison, et de plus, non pas à Tiflis, mais à Batoum. Cette fois, le mensonge était trop éclatant ! Les *Izvestia* ont dû le lendemain présenter des excuses pour ce quiproquo regrettable. Ce qu'il advint de ce malencontreux tableau, réalisé aux frais de l'Etat, nul ne le sait.

Des dizaines, des centaines, des milliers de livres, de films, de toiles, de sculptures, restituent et exaltent de semblables épisodes « historiques ». Ainsi, dans de nombreux tableaux se rapportant à la révolution d'Octobre, est représenté un « centre » révolutionnaire dirigé par Staline, et qui n'a jamais existé. L'élaboration, par étapes, de ce faux, mérite qu'on s'y arrête. Léonid Sérébriakov⁷, qui fut par la suite fusillé lors du procès

5. Sur la façon dont, sur ce point entre autres, Vorochilov écrivait l'histoire, cf. l'article de N. Markine (L. Sedov), « Staline et la guerre civile ou comment on écrit l'Histoire », *Cahiers Léon Trotsky* n° 13, pp. 74-90.

6. Vassili I. Tchapaïev (1887-1919), fils de paysans, musicien ambulant, sous-officier pendant la guerre, était devenu anarchiste en 1917 puis avait été élu commandant de son régiment. Entré dans l'Armée rouge en 1918, il avait commandé successivement une brigade, puis une division et un groupe d'armées. Il avait réprimé des troubles paysans en 1918, refusé l'année suivante de suivre à l'Académie de l'état-major des cours donnés par des officiers tsaristes. Il avait été tué dans la rivière Oural en tentant d'échapper à la nage à une attaque surprise de Cosaques contre son poste de commandement.

7. Leonide P. Sérébriakov (1880-1937), ouvrier métallurgiste, membre du parti en 1905, avait été secrétaire du parti en 1920, puis membre de l'Opposition de gauche en 1923. Exclu en 1927, il avait capitulé en juin 1929. Il avait été condamné à mort lors du deuxième procès de Moscou en janvier 1937.

Piatakov-Radek⁸, attira mon attention en 1924 sur la publication dans la *Pravda*, sans aucun commentaire, d'extraits du protocole du comité central pour la fin de l'année 1917. En tant qu'ancien secrétaire du comité central, Sérébriakov avait de nombreux liens, en coulisse, avec l'appareil du parti, et il savait bien dans quel but avait été faite cette publication inattendue : c'était le premier pas, encore prudent, sur la voie de la création du mythe stalinien, qui occupe aujourd'hui dans l'art soviétique une place de choix.

Avec le recul de l'histoire, l'insurrection d'Octobre apparaît beaucoup plus planifiée et monolithique qu'elle ne le fut en réalité. Il ne faut pas voir, en réalité, une insuffisance dans les hésitations, dans la recherche de voies parallèles, ni dans les initiatives fortuites qui n'ont pas eu de développement ultérieur. Ainsi, à la réunion improvisée du comité central du 16 octobre, on prit la décision de remplacer le conseil constituant l'état-major de l'insurrection par le « centre » auxiliaire du parti, composé de Sverdlov, Staline, Boubnov, Ouritsky, et Dzerjinsky⁹. Au même moment, à la session du conseil de Petrograd, fut créé le comité militaire révolutionnaire, qui développa, dès le début de son existence, une activité si résolue dans la préparation de l'insurrection, que le « centre » dont le projet avait été formé la veille fut complètement oublié, y compris par ses propres membres. Nombre d'improvisations semblables ont sombré dans le tourbil-

8. Iouri G. *Piatakov* (1890-1937), bolchevik en 1910, ancien « communiste de gauche », chef du gouvernement soviétique en Ukraine, membre de l'Opposition de gauche en 1923, avait capitulé en 1928 et avait été réintégré à de hautes fonctions. Mais il avait été condamné à mort au procès de janvier 1937 et exécuté. Avec lui, le plus connu des journalistes soviétiques, Karl B. Sobelsohn, dit *Radek* (1885-1939), un vétéran du mouvement socialiste polonais, puis allemand, qui avait aussi été membre de l'Opposition de gauche qu'il avait reniée en 1929. Il n'avait pas été condamné à mort lors de son procès.

9. Iakov M. *Sverdlov* (1885-1919), membre du parti en 1901 alors qu'il était préparateur en pharmacie, avait connu des années de clandestinité, de prison et de bague. Elu au C.C. à la conférence d'avril 1917, il en était devenu le secrétaire. Après Octobre, il était président de l'exécutif des soviets, chef de l'Etat soviétique. L'appareil du parti fut construit après sa mort. Andréi S. *Boubnov* (1883-1940), étudiant en agronomie, membre du parti en 1903, membre de l'Opposition en 1923, l'avait reniée en 1924. Au moment où Trotsky écrivait ce texte, il avait été arrêté. Moïseï S. *Ouritsky* (1873-1918) avait milité à partir de 1897, rejoint le groupe de Trotsky en exil, les bolcheviks en 1917. Chef de la tchéka de Pétrograd, il avait été assassiné par un étudiant s.r. nommé Kanesiger. Feliks E. *Dzerjinsky* (1877-1926), militant depuis 1894, membre du parti social-démocrate de Pologne et Lithuanie de Rosa Luxemburg, était entré au C.C. du P.O.S.D.R. pour représenter ce parti lors du congrès de Stockholm en 1906. Il avait derrière lui en 1917 un total de onze années de prison, bague, exil. Plus tard chef de la Tcheka, il mourut d'une crise cardiaque.

lon de ce temps¹⁰ ! Staline n'est jamais entré au comité militaire révolutionnaire, il ne s'est pas montré à Smolny, c'est-à-dire à l'état-major de la révolution, il n'a été lié en rien aux préparatifs de l'insurrection, mais est resté à la rédaction de la *Pravda*, écrivant des articles ternes, que peu de gens lisaient. Personne, au cours des années qui ont suivi, n'a évoqué le « centre pratique ». Dans les mémoires rédigées par des acteurs de l'insurrection — et il n'y a pas d'oublis dans ce genre d'écrits —, le nom de Staline n'est jamais cité. Staline lui-même, dans un article publié dans la *Pravda* du 7 novembre 1918, à l'occasion de l'anniversaire de la Révolution d'Octobre, énumérant tous les organismes, et toutes les personnes ayant pris part à la révolution, ne dit pas un mot du « centre pratique ». Et pourtant, un vieux procès-verbal de protocole, découvert par hasard en 1924 et assorti d'un commentaire mensonger, a servi de base à la légende bureaucratique. Dans tous les ouvrages de référence, les notices biographiques, et même dans la dernière édition des manuels scolaires, figure le « centre » révolutionnaire, avec, à sa tête, Staline. Personne, en l'occurrence, ne s'est soucié, ne serait-ce que par décence, de nous expliquer où et quand siégeait ce centre, quels ordres il donnait, et à qui, s'il a établi des protocoles, et où ils se trouvent. Nous avons là tous les éléments des procès de Moscou.

Avec une docilité remarquable, ce qu'on appelle l'art soviétique a fait de ce mythe un des sujets favoris de la représentation artistique. Sverdlov, Dzerjinsky, Ouritsky, et Boubnov, sont représentés en couleurs et en relief, assis ou debout, entourant Staline et manifestant une attention intense à ses paroles. Le local où se tient la réunion a un caractère intentionnellement mal défini, afin d'éviter toute question embarrassante sur l'adresse à laquelle il se trouve. Que peut-on attendre d'artistes contraints de peindre la représentation grossière d'une falsification historique évidente pour eux-mêmes ?

Le style actuel de la peinture officielle soviétique porte le nom de « réalisme socialiste ». Ce nom même a certainement été donné par quelque chef de bureau des affaires artistiques. Le réalisme consiste à imiter les daguerréotypes qu'on faisait dans les provinces pendant le dernier quart du XIX^e siècle ; le caractère « socialiste », à coup sûr dans la manière de montrer les

10. Cette question est examinée en détail dans mon Histoire de la Révolution russe, au chapitre « Légendes de la bureaucratie » (Note de L. Trotsky).

événements, avec les procédés des photographies guindées — c'est-à-dire qu'on ne sait jamais où ils ont lieu. On ne peut s'empêcher d'éprouver un écœurement physique — c'est à la fois comique et effrayant — à la lecture des poèmes et des nouvelles, à la vue des photos de tableaux ou de sculptures dans lesquels des fonctionnaires armés de plumes, de pinceaux ou de burins, sous la surveillance d'autres fonctionnaires armés de Mausers, chantent les louanges de chefs « prestigieux » et « géniaux », qui n'ont en réalité pas la moindre étincelle de génie ou de grandeur. L'art de l'époque stalinienne restera comme l'expression la plus crue de la profonde décadence de la révolution prolétarienne.

Mais cela ne se limite pas aux frontières de l'U.R.S.S. Sous couvert de reconnaissance tardive de la Révolution d'Octobre, l'aile « gauche » de l'intelligentsia occidentale s'est mise à genoux devant la bureaucratie soviétique. Les artistes doués de caractère et de talent sont, en règle générale, marginalisés. Et c'est ainsi qu'avec le plus grand sans-gêne, des ratés, des carriéristes, des gens dépourvus de dons se sont propulsés au premier rang. On a inauguré l'ère des centres et des bureaux de toutes sortes, des secrétaires des deux sexes, des inévitables lettres de Romain Rolland¹¹, des éditions subventionnées, des banquets et des congrès, où il est difficile de découvrir la ligne de démarcation entre l'art et le G.P.U. Malgré sa vaste extension, ce mouvement de militarisation n'a pas donné naissance à une seule œuvre qui puisse immortaliser son auteur ou ceux qui, du Kremlin, l'ont inspirée.

Dans le domaine de la peinture, la Révolution d'Octobre a trouvé son meilleur interprète, non en U.R.S.S., mais dans le lointain Mexique, non au milieu des « amis » officiels, mais en la personne d'un « ennemi du peuple » notoire que la IV^e Internationale est fière de compter dans ses rangs. Imprégné de la culture artistique de tous les peuples et de toutes les époques, Diego Rivera a su demeurer mexicain dans les fibres les plus profondes de son génie. Ce qui l'a inspiré dans ses fresques grandioses, ce qui l'a transporté au-dessus de la tradition artistique, au-dessus de l'art contemporain et, d'une certaine

11. Romain Rolland (1866-1944), écrivain, romancier et dramaturge, était en Suisse pendant la guerre et y avait écrit son fameux texte *Au-dessus de la Mêlée*. Hostile à la révolution russe à l'époque de Lénine et Trotsky, il avait développé les thèmes de la non-violence, mais, depuis quelques années, avait apporté sa caution au régime stalinien, notamment à l'occasion des procès.

façon, au-dessus de lui-même, c'est le souffle puissant de la révolution prolétarienne. Sans Octobre, sa capacité créatrice à comprendre l'épopée du travail, son asservissement et sa révolte n'auraient jamais pu atteindre pareille puissance et pareille profondeur. Voulez-vous voir de vos propres yeux les ressorts secrets de la révolution sociale? Regardez les fresques de Rivera! Vous voulez savoir ce que c'est qu'un art révolutionnaire? Regardez les fresques de Rivera!

Approchez-vous un peu de ces fresques et vous verrez sur certaines d'entre elles des éraflures et des taches faites par des vandales pleins de haine, des catholiques et autres réactionnaires parmi lesquels, évidemment, des staliniens. Ces coups et ces blessures donnent aux fresques une vie plus intense encore. Ce n'est pas seulement un « tableau », l'objet d'une consommation esthétique passive, qui est sous nos yeux, mais un fragment vivant de la lutte sociale. Et en même temps, c'est un sommet de l'art.

Seule la jeunesse historique d'un pays qui n'a pas encore dépassé le stade de la lutte pour l'indépendance nationale a permis au pinceau socialiste révolutionnaire de Rivera de décorer les murs des établissements publics du Mexique¹².

Aux Etats-Unis, les choses se sont passées plus mal et se sont finalement gâtées. De même que les moines du Moyen Age effaçaient par ignorance les parchemins, les œuvres de la culture antique, pour les recouvrir ensuite de leur délire scolastique, de même, les héritiers de Rockefeller, par une malveillance délibérée cette fois, ont recouvert les fresques du grand Mexicain de leurs banalités décoratives¹³. Ce nouveau palimp-

12. Parmi ces fresques, les « murales » au Mexique, citons celles du Palais National dans la capitale, du Palais des Beaux-Arts, du ministère de l'éducation et de celui de la santé, du Palais Cortés à Cuernavaca, etc.

13. Trotsky vise ici le « grand ancêtre », John D. Rockefeller (1839-1937), le fondateur de la Standard Oil. L'affaire des « fresques » de Rivera avait été un énorme scandale. Le peintre avait été engagé par les Rockefeller pour décorer l'entrée du « centre Rockefeller » dans l'édifice R.C.A. à Radio-City, Detroit, sur le thème de « l'homme à la croisée des chemins, regardant avec espoir et une vision élevée le choix d'un avenir nouveau et meilleur » ; il avait remis un projet détaillé qui avait été accepté et commandé ferme pour 24 000 dollars. Il avait commencé ce travail en mars 1933. Le 24 avril de cette année, le journal *World Telegram* publia une dépêche titrée « Rivera peint des scènes d'activités communistes et John D. le paie pour cela ». Au début de mai, Nelson D. Rockefeller (l'un des « héritiers », avec sa sœur Mrs Nelson D. Aldrich) demandait à Rivera de remplacer le visage de Lénine, pourtant compris dans le projet, par un visage anonyme. Rivera refusa, mais, à titre de compromis proposa d'introduire, à côté de Lénine, le visage d'Abraham Lincoln comme autre symbole de dirigeant de combat d'émancipation. La réponse des Rockefeller fut

seste¹⁴ ne fait qu'immortaliser le sort de l'art humilié dans la société bourgeoise en pleine décomposition.

La situation n'est pas meilleure dans le pays de la Révolution d'Octobre. Bien que cela soit au premier abord incroyable, il n'y a place pour l'art de Diego Rivera ni à Moscou, ni à Leningrad, ni dans un quelconque endroit de l'U.R.S.S. où la bureaucratie se construit des palais et des monuments grandioses. Comment la clique du Kremlin admettrait-elle dans ses palais un artiste qui ne dessine pas d'icônes à l'effigie du « chef », ni de portrait grandeur nature du cheval de Vorochilov ? La fermeture des portes soviétiques devant Diego Rivera marque d'une flétrissure indélébile la dictature totalitaire.

La dictature totalitaire va-t-elle longtemps encore étouffer, piétiner, rejeter dans l'ombre tout ce dont dépend l'avenir de l'humanité ? Des indices qui ne trompent pas nous disent que non. Le honteux, le lamentable effondrement de la politique couarde et réactionnaire des fronts populaires en Espagne et en France, d'une part, les faux judiciaires produits par Moscou d'autre part, sont le signe qu'approche un grand bouleversement, non seulement dans le domaine politique, mais aussi dans le domaine plus vaste de l'idéologie révolutionnaire. Même les « amis » mal inspirés — non pas, bien sûr, la foule des gens pleins d'esprit et de morale de *New Republic* et de *Nation*¹⁵ — commencent à se lasser du joug et du knout. L'art, la culture, la politique, ont besoin de nouvelles perspectives. Faute de quoi, l'humanité ne pourra aller de l'avant. Mais jamais encore les perspectives n'ont été aussi menaçantes et catastrophiques qu'aujourd'hui. C'est pourquoi la panique est actuellement le sentiment dominant de l'intelligentsia désorientée. Ceux qui opposent au joug de Moscou un scepticisme irresponsable ne pèsent pas lourd dans la balance de l'Histoire. Le scepticisme n'est qu'une autre forme de la démoralisation, et il ne vaut pas mieux.

de recouvrir d'abord les peintures, puis, en dépit de promesses réitérées, de les détruire nuitamment, le 9 février 1934. Cette affaire, qui mettait en jeu le problème de la liberté artistique comme celui de la loyauté en affaires, souleva un courant d'indignation dans les milieux artistiques aux Etats-Unis. Diego Rivera a raconté l'affaire, avec Bertram D. Wolfe, dans l'introduction à *Portrait of America*.

14. Un « palimpseste » est un parchemin dont on a effacé le texte pour en écrire un autre.

15. *Nation* et *New Republic*, deux hebdomadaires « libéraux » américains, dont l'attitude avait été assez douteuse au moment des procès de Moscou et de la contre-enquête, étaient les cibles favorites de Trotsky quand il abordait la question de la presse.

Derrière l'attitude, actuellement à la mode aujourd'hui qui consiste à se détourner à la fois de la bureaucratie stalinienne et de ses adversaires révolutionnaires, se cache, neuf fois sur dix, un triste état de prostration devant les difficultés et les dangers de l'Histoire. Cependant, les subterfuges verbaux et les petites ruses ne seront d'aucun secours à personne. Personne n'obtiendra ni sursis, ni prix de faveur. Devant la menace d'une période de guerre et de révolution, il faut apporter à tous une réponse : aux philosophes, aux poètes, aux artistes, comme aux simples mortels.

Je me suis plongé dans la lecture d'une lettre curieuse parue dans un numéro de *Partisan Review*, écrite par un rédacteur, que je ne connais pas, de la revue de Chicago. Donnant son sentiment à votre publication (par suite, je l'espère, d'un malentendu), il écrit : « Je ne nourris cependant (?) aucun espoir à l'égard des « trotskystes », ni des autres résidus anémiques qui n'ont pas une base de masse ». Ces propos hautains en disent plus long sur l'auteur lui-même qu'il ne l'aurait voulu. Ils montrent d'abord que les lois de l'Histoire ne sont pour lui qu'un livre à succès. Aucune idée progressiste n'est partie d'une « base de masse ». C'est au bout du compte qu'une idée rencontre les masses, si, bien entendu, elle répond elle-même aux exigences du mouvement de l'Histoire. Tous les grands mouvements ont commencé comme « résidus » de mouvements antérieurs. Le christianisme a d'abord été un « résidu » du judaïsme. Le protestantisme un « résidu » du catholicisme abâtardi. Le groupe Marx-Engels s'est constitué comme « résidu » de la gauche hégélienne. L'Internationale Communiste s'est formée pendant la guerre à partir des « résidus » de la social-démocratie internationale. Si ces précurseurs se sont révélés aptes à se constituer une base de masse, c'est seulement parce qu'ils n'ont pas eu peur d'être isolés. Ils savaient par avance que la qualité de leurs idées se changerait en quantité. Ces « résidus » n'ont pas souffert d'anémie ; au contraire, ils se sont assimilés la quintessence des grands mouvements historiques du passé.

Autrement, ainsi que je l'ai dit, le mouvement progressiste de l'art n'aurait pas accompli grand-chose. Lorsque le mouvement artistique dominant a épuisé ses ressources créatrices, il s'en dégage des « résidus » créateurs, capables de regarder le monde d'un œil neuf. Plus les initiateurs sont audacieux dans leur pensée et dans leurs procédés, plus leur opposition aux autorités établies, qui s'appuient sur le conservatisme de la « base de masse », est radicale, et plus les routiniers, les sceptiques, et les

snobs sont enclins à voir dans les novateurs des toqués impuissants ou des « résidus anémiques ». Mais finalement, les routiniers, les sceptiques et les snobs se déshonorent — la vie leur passe sur le corps.

La bureaucratie thermidorienne, à laquelle on ne peut dénier une intuition quasi animale du danger et un puissant instinct de conservation, n'est sûrement pas susceptible de considérer ses adversaires révolutionnaires avec la morgue hautaine qui va souvent de pair avec la légèreté et l'inconsistance. Dans les procès de Moscou, Staline, qui n'est pas un adepte des jeux de hasard, joue, avec la carte de la lutte contre le « trotskysme », le destin de l'oligarchie du Kremlin et son destin personnel. Comment expliquer ce fait ? La campagne internationale forcenée contre le « trotskysme », à laquelle on chercherait en vain, dans l'Histoire, un parallèle, serait totalement inexplicable si les « résidus » n'avaient acquis une puissante force vitale. Les jours à venir dessilleront les yeux de ceux qui ne voient pas encore cela aujourd'hui.

Et en quelque sorte, pour conclure son autoportrait par un trait brillant, le correspondant de Chicago de *Partisan Review* promet — quelle vaillance ! — qu'il ira avec vous dans un futur camp de concentration fasciste ou « communiste ». Ce n'est pas mal comme programme ! Trembler à l'idée du camp de concentration n'est évidemment pas bon. Mais est-ce bien mieux de se destiner par avance, à soi-même et à ses idées, un refuge si peu accueillant ? Avec l'amoralisme propre aux bolcheviks, nous sommes prêts à reconnaître que les gentlemen anémiques qui capitulent avant le combat et sans combat, ne méritent effectivement rien d'autre que le camp de concentration.

Il en irait tout autrement si le correspondant de *Partisan Review* avait dit tout simplement : en matière de littérature et d'art, nous ne voulons ni de la tutelle des « trotskystes », ni de celle des staliniens. Cette revendication est, dans son essence, parfaitement juste. On peut simplement objecter que l'adresser à ceux qu'il appelle « trotskystes », ce serait enfoncer des portes ouvertes. Le fondement idéologique de la lutte entre la IV^e Internationale et la III^e consiste en une profonde contradiction dans la conception, non seulement des tâches du parti, mais de toute la vie en général, matérielle et morale, de l'humanité. La crise actuelle de la culture est avant tout la crise de la direction révolutionnaire. Le stalinisme est, dans cette crise, la principale force réactionnaire. Sans un nouveau drapeau et un nouveau programme, il est impossible de créer une base de masse

révolutionnaire ; il est donc impossible de sortir la société de l'impasse. Mais un parti authentiquement révolutionnaire ne peut ni ne veut se donner pour tâche de « diriger », et encore moins de placer sous ses ordres, l'art, ni avant ni après la prise du pouvoir. Une pareille prétention ne peut surgir que dans le crâne de la bureaucratie ignare et impudente, ivre de son pouvoir absolu, et qui est devenue l'antithèse de la révolution prolétarienne. L'art, comme la science, non seulement n'a pas besoin *d'ordres*, mais il ne peut, par sa nature même, les supporter. La création artistique a ses lois, même lorsqu'elle est consciemment au service du mouvement social. La création intellectuelle est incompatible avec le mensonge, la falsification et avec l'opportunisme. L'art peut être un grand allié de la révolution, pour autant qu'il reste fidèle à lui-même. Les poètes, les artistes, les sculpteurs, les musiciens, trouveront eux-mêmes leurs voies et leurs méthodes, si les mouvements libérateurs des classes et des peuples opprimés dispersent les nuages du scepticisme et du pessimisme qui assombrissent en ce moment l'horizon de l'humanité. La première condition d'une telle renaissance, c'est le renversement de la tutelle étouffante de la bureaucratie du Kremlin.

Je souhaite à votre revue de prendre place dans l'armée victorieuse du socialisme et non dans un camp de concentration.

NON, CE N'EST PAS PAREIL !¹

(18 juin 1938)

*Workers Age*² du 11 juin publie un article qui défend les nombreuses années de soumission à la bureaucratie thermidorienne de Lovestone³ et compagnie.

Dans mon étude sur la morale⁴, j'ai souligné l'attitude criminelle de Brandler⁵ et Lovestone sur les procès de Moscou. La réponse de Lovestone est la suivante : « Oui, nous nous sommes trompés, mais Trotsky aussi sur le procès des mencheviks en 1931⁶. Quelle est la différence ? »

Nous allons brièvement expliquer la différence à ces messieurs. Les mencheviks sont un parti petit-bourgeois conservateur, lié à l'impérialisme. Pendant la révolution d'Octobre, ils étaient alliés à la bourgeoisie contre le prolétariat. Pendant la guerre civile, la droite des mencheviks (Maisky, Troianovsky⁷ et

1. Article (T4368) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. *Workers Age* était l'organe de l'Independent Labor League, alors dirigée par Jay Lovestone.

3. Né Jakob Liebststein, Jay Lovestone (né en 1898) avait été un des pionniers en même temps qu'un des plus jeunes dirigeants du P.C. américain avant d'en être exclu en 1929. Il avait dirigé alors le groupe américain qui se réclamait de l'Opposition de droite (I.V.K.O.) dite « brandlérienne ».

4. « Leur Morale et la Nôtre », *Œuvres*, 17, pp. 159-196.

5. Heinrich Brandler (1881-1967), dirigeant du K.P.D. de 1921 à 1923, avait dirigé ensuite l'Opposition (K.P.-O) de droite. Il avait affirmé l'authenticité des aveux des accusés du premier procès.

6. En mars 1931 s'était déroulé à Moscou un procès d'un prétendu « centre menchevique » : les accusés avouaient leurs « crimes ». Trotsky avait cru aux aveux et à la culpabilité des accusés et avait reconnu son erreur en 1936, sur les instances de Sedov.

7. Maisky était ambassadeur à Londres et Troianovsky à Washington. Ivan M. Liakhovetsky dit Maisky (1884-1975) avait été ministre d'un gouvernement blanc et, pour cela, exclu par les mencheviks. Aleksandr A. Troianovsky (1882-1955) avait renié les bolcheviks bien avant la guerre et appartenait aussi jusqu'en 1920 à la droite menchevique.

bien d'autres) se sont rangés du côté des impérialistes, certains les armes à la main.

Les émigrés mencheviques de Paris considèrent que Léon Blum, l'employé des trusts et le bourreau des peuples coloniaux, est leur ami et chef. Dans ces circonstances, des formes différentes d'un bloc entre les mencheviks russes, surtout leurs représentants individuels, ou leurs groupes, et les impérialistes, sont parfaitement possibles, tant aujourd'hui qu'à l'avenir, comme elles le furent par le passé.

Les accusés du procès des mencheviks en 1931 étaient soit peu connus, soit totalement inconnus, des gens, en tout cas, dont le passé politique n'offrait aucune garantie, et dont les idées politiques à l'époque du procès étaient totalement inconnues⁸. Si, en fonction des circonstances que je viens d'indiquer, j'ai admis la possibilité que ces mencheviks ou d'autres, ou d'anciens mencheviks, étaient réellement engagés dans des intrigues ou des combines impérialistes, je n'ai cependant pas le moins du monde pris la défense de la bureaucratie ni de la justice stalinienne. Au contraire, j'ai continué ma lutte irréconciliable contre l'oligarchie de Moscou.

Mais l'affaire était — avec la permission de M. Lovestone — quelque peu différente avec les procès contre les « trotskystes ». Par tout son passé, ce groupe avait montré qu'il était peu enclin à l'amitié avec la bourgeoisie et l'impérialisme. Les écrits des « trotskystes » ont été et sont encore accessibles. Zinoviev et Kamenev étaient des figures de dimension internationale. Je crois d'ailleurs que Lovestone les connaissait personnellement assez bien. L'accusation contre eux était politiquement et psychologiquement absurde. Les procès contre les « trotskystes » ont eu lieu cinq ans après celui des mencheviks. Pendant ces cinq années, la bureaucratie thermidorienne avec ses méthodes de faux et d'amalgame.

L'ignorer, ne pas le voir, n'était possible que pour qui ne voulait ni le savoir ni le voir. C'est précisément à cette catégorie qu'appartiennent Brandler, Lovestone et leurs amis. Ils n'ont pas cru un seul instant que Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Smirnov, Radek, Piatakov⁹ et les autres étaient des terroristes contre-révolutionnaires, des alliés des fascistes, etc. Lovestone et compagnie ne sont bons à rien en tant que marxistes, mais

8. Trotsky connaissait au moins l'un des accusés, l'historien Soukhanov, mais, comme il l'indique, certainement pas « ses idées de l'époque ».

9. Trotsky énumère ici quelques-uns des accusés des deux premiers procès de Moscou. Sur Radek et Piatakov, accusés du second, cf. n. 8 p. 86. Zinoviev,

personne ne les prend pour des imbéciles. *Ils savaient très bien qu'on était en présence d'une imposture gigantesque.* Mais, comme, dans leur politique petite-bourgeoise, couarde et conservatrice, ils avaient solidement lié leur réputation à celle de la bureaucratie thermidorienne, ils ont tenté de la suivre jusqu'au bout, dans l'espoir que Staline arriverait à violer l'opinion publique. Au fond de leur cœur, ils espéraient qu'à cause de ce service, le Kremlin finirait par les « reconnaître » et les rappellerait à leurs « fonctions ». Ce n'est que lorsqu'ils se sont aperçus que le super-imposteur de Moscou avait ignominieusement échoué qu'ils ont battu en retraite et reconnu à mi-voix leur « légère » erreur.

En France, à la fin du siècle dernier, un officier juif, Dreyfus¹⁰, a été accusé d'espionnage. Dreyfus était un inconnu. On pouvait être démocrate, socialiste, adversaire de l'antisémitisme, etc. profondément sincère et admettre encore la possibilité que Dreyfus ait réellement pu être un espion : ce sont des choses qui arrivent avec les officiers. Mais c'est tout à fait autre chose que de défendre l'état-major général français et toutes sortes de canailles réactionnaires et de participer à la campagne de presse anti-sémite.

Entre ces deux erreurs, Messieurs du *Workers Age*, il y a une différence ! L'une était un épisode, l'autre découle organiquement d'une politique complètement pourrie.

Je n'écris pas cela pour Lovestone et sa clique. Le cas de ces gens est désespéré. Pendant quinze ans, ils n'ont été que l'ombre des divers groupes à l'intérieur de la bureaucratie soviétique. Lovestone a été zinoviéviste avec Zinoviev, boukharinien avec Boukharine¹¹, stalinien avec Staline. Pendant quinze ans, il a

Kamenev et Smirnov avaient tous trois été exécutés à l'issue du premier, en août 1936. Grigori E. Radomylsky, dit Zinoviev (1883-1936), avait été proche collaborateur de Lénine en émigration, président du Soviet de Pétrograd, membre du B.P., président de l'I.C. Lev B. Rosenfeld dit Kamenev (1883-1936), beau-frère de Trotsky, avait été responsable de la fraction bolchevique à la Douma avant 1914, membre du C.C., du B.P. et associé politique de Zinoviev. L'ouvrier mécanicien Ivan N. Smirnov (1881-1936), surnommé par Lénine « la conscience du parti » et par le parti « le Lénine de Sibérie », avait été membre de l'Opposition de gauche depuis 1923 ; il avait capitulé en 1929 mais était revenu vers l'Opposition de gauche en 1932 et avait impulsé la même année la constitution du « bloc des oppositions ».

10. Il s'agit évidemment du capitaine Alfred Dreyfus (1859-1935) et de son « affaire », qui divisa l'opinion française ; Trotsky donne ces explications parce qu'il écrit pour le journal américain *Socialist Appeal*.

11. Nikolai I. Boukharine (1888-1938) que Lénine appelait « l'enfant chéri du parti », ancien membre du C.C. et du B.P., ancien président de l'I.C., etc., avait été exécuté au lendemain du troisième procès de Moscou.

répété toutes les calomnies et tous les faux contre les prétendus « trotskystes ». La fraternisation qu'il a affichée en 1936 avec Iagoda et Vychinsky était un maillon naturel dans cette chaîne honteuse. Lovestone n'est pas rééduquable. Mais, dans les rangs de ceux que l'on appelle les lovestonistes, il se trouve incontestablement des gens parfaitement sincères qui ont été systématiquement trompés. C'est pour eux que j'écris ces lignes.

12. En soutenant, en 1936, la thèse de l'authenticité et de la véracité des aveux des accusés, Brandler et Lovestone avaient effectivement cautionné les metteurs en scène. Henrik G. *Iagoda* (1891-1938), vice-président du G.P.U. en 1924, était devenu en 1934 commissaire à l'intérieur (N.K.V.D.) et avait mis en scène le premier procès, à l'issue duquel, accusé par Staline d'avoir « quatre ans de retard », il avait été remplacé par Ejov. Il avait été exécuté en même temps que Boukharine.

[GARDE & SECRÉTARIAT]¹

(18 juin 1938)

Cher Ami,

1. Gottschalk a écrit un article pour la revue de l'Université de Chicago sur mon *Histoire de la révolution russe* d'une manière hostile extrêmement partisane. Il m'a envoyé son article en me demandant une réponse. Je n'ai pas répondu à cette lettre parce que j'ai pensé que c'était une provocation stalinienne ou fasciste. Dans ce cas, que signifie son intérêt pour mes archives ? Je n'ai pas la moindre confiance dans cette initiative².

2. Moustakis peut rester ici environ trois mois. Je ne sais si tout ce temps sera nécessaire car les camarades germano-autrichiens à Paris comme en France sont dans une très mauvaise situation³. Tous souhaitent venir au Mexique. Il serait absurde dans ces conditions d'enlever un camarade américain à son travail de parti et de priver un exilé allemand de maison et de pain. En tout cas, dans les deux prochains mois, il ne peut pas être question qu'un nouveau camarade américain vienne ici pour la *garde*. Le service que les camarades américains peuvent me rendre dans cette affaire, c'est de faciliter la venue aussi rapide que possible d'Otto et de Gertrude. L'autre service est d'écrire une lettre officielle à Moustakis l'invitant officiellement à rester ici au moins les deux prochains mois. Il est très consciencieux et personnellement agréable. Il est aussi un bon chauffeur.

1. Lettre à J. Frankel (8171), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sur le professeur d'histoire de Chicago Louis Gottschalk et son article, cf. n. 3, p. 74. Frankel venait d'écrire à Trotsky que Gottschalk était intéressé par l'éventuel achat des archives par son université.

3. Il semble d'après la correspondance de Coyoacán qu'il ne se soit pas agi de « germano-autrichiens » de Paris, mais surtout de germanophones des Sudètes de Tchécoslovaquie.

3. La question très importante, la plus importante de toutes, est de trouver une dactylo russe permanente. Si la jeune fille tchèque est une *bonne dactylo*, je suis prêt à l'accepter immédiatement. Les appréhensions politiques ne sont pas très sérieuses dans son cas⁴. Une fille de dix-huit ans ne peut pas se livrer à des conspirations dans notre maison : nous sommes plus forts. Dans deux ou trois mois, elle serait complètement assimilée. Je demande à tous les amis de concentrer leur attention sur *cette* question et pas sur celle de la garde. Avec Hank, qui est excellent, avec Moustakis et Otto, nous sommes absolument en sécurité pour la prochaine période.

4. Ce qui est nécessaire, c'est un remplacement pour Joe [Hansen] en septembre. Demby propose Stiler. Je ne le connais pas. Il m'est recommandé par des gens qui le connaissent comme un bon camarade doué, mais ce dont nous avons besoin c'est d'un bon sténographe et d'un « bureaucrate » compétent. Pour cette fonction, je préférerais personnellement une femme, pas un homme, parce que toute mon expérience sur un longue période montre que ce travail est incomparablement mieux fait par des femmes. Mais cette question n'est pas si urgente, ni même si importante : mon travail anglais sera très réduit dans la prochaine période. Un secrétaire anglais pourrait être d'une grande valeur dans la prochaine période dans un seul cas — s'il pouvait traduire directement du russe en anglais parce que Sara et Van sont maintenant trop occupés pour des traductions en anglais et je préfère envoyer directement à New York les manuscrits russes.

4. Les camarades tchécoslovaques de Trotsky soupçonnaient la candidate secrétaire de Brno d'être un agent du G.P.U. : c'est ce qu'il appelle des « appréhensions » et qu'il entreprend de « balayer » !

5. Joseph Hansen (1910-1979), né dans une famille de Mormons, avait été recruté à la C.L.A. en 1934 à l'université de Salt Lake City. Il avait travaillé ensuite à San Francisco au journal du syndicat des marins et, en septembre 1937, était venu à Mexico comme secrétaire et garde.

**[COMPTER
SUR LE FACTEUR TEMPS]¹**
(18 juin 1938)

Cher Ami,

J'ai reçu votre lettre relatant le résultat de la dernière entrevue². Je suis complètement sûr que, si vous n'avez pas réussi, personne d'autre n'aurait pu réussir à votre place. La meilleure chose, c'est d'abandonner totalement l'affaire, en laissant le facteur temps faire son œuvre pacificatrice³. Je regrette beaucoup les ennuis que cette affaire vous a causés, à vous et aux autres amis.

Je n'ai pas reçu la lettre annoncée de Gérard. Je voudrais bien avoir des précisions pour pouvoir m'adresser directement au juge d'instruction.

Nous sommes extrêmement pressés, ce qui exprime (*sic*) la brièveté de cette lettre.

1. Lettre à A. Rosmer (9897), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit probablement de l'entrevue du 3 juin avec Henri Molinier et Jeanne que Rosmer raconte dans sa lettre du 4 juin et qu'il a trouvé « tout à fait décevante et même décourageante ». En fait l'affaire devenait très inquiétante puisque Jeanne Molinier avait déclaré qu'elle serait seule à disposer des papiers laissés par Léon en vertu du testament de ce dernier. Rosmer pensait qu'Henri Molinier, en épit de paroles conciliantes, la poussait dans ce sens. Gérard Rosenthal, Lola Estrine et Alexis Bardin avaient également assisté à cette réunion.

3. On remarquera la modération de Trostky sur une question qui allait pourtant très vite s'envenimer.

[L'EXTRADITION DES TERRORISTES]¹

(19 juin 1938)

Cher Camarade Kogan,

Nous n'avons aucun numéro du journal *Krasnaia Nov'*². Votre référence à l'article de Brajnine exigeant l'extradition des terroristes m'a beaucoup intéressé. Il serait bien de regrouper tous les documents qui se rapportent à cette question : l'initiative de la création d'un tribunal dépendant de la Société des Nations, l'intervention de Litvinov³, les articles de la presse soviétique, etc. Vous pourriez peut-être écrire un article sur ce thème dans *New International*; ces documents me seraient très utiles pour mon livre.

Du *Bolchevik*, nous ne possédons que les numéros suivants : N° 24 de 1934, N° 4, 5, 6, 7, 8 et 18 de 1935.

1. Lettre à L. Kogan (8701) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. *Krasnaia Nov'* était une revue littéraire de qualité longtemps animée par le « trotskyste » Voronsky.

3. Maksim M. Wallach dit *Litvinov* (1871-1959), vieux bolchevik, longtemps émigré à Londres, avait en qualité de commissaire aux affaires étrangères, représenté l'U.R.S.S. à la S.D.N. à Genève et réclamé des accords internationaux contre le terrorisme en 1934 au lendemain de l'attentat de Marseille contre le roi Alexandre de Yougoslavie.

**[L'ARTICLE
« ART ET RÉVOLUTION »]**¹
(21 juin 1938)

Cher M. Rahv²,

Il y a quatre jours, nous vous avons envoyé le texte russe d'un article « Art et Révolution », écrit spécialement pour *Partisan Review*. Tous, nous avons été trop occupés pour avoir la possibilité de vous assurer une traduction anglaise. J'espère que vous pouvez vous débrouiller pour en avoir une bonne à New York. Demain matin, nous vous enverrons par avion une traduction française pour faciliter votre vérification du texte anglais.

Breton³ est très anxieux de réserver cet article en exclusivité pour sa publication française *Minotaure*, pour un numéro spécial consacré à la peinture de Diego Rivera d'un côté et la peinture soviétique officielle de l'autre. Je ne pouvais évidemment pas lui donner l'article que je vous avais déjà envoyé et il n'a pas insisté après que je lui aie eu expliqué la situation. Mais si vous voulez vous-même lui céder l'article ou si vous ne trouvez pas qu'il convienne pour votre revue, je vous prie de prendre contact avec moi tout de suite car Breton quitte le Mexique à la fin du mois.

1. Lettre à P. Rahv (9769), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Philip *Rahv* (1908-1973), né en Ukraine russe, était arrivé aux Etats-Unis en 1922, avait rejoint le P.C. en 1932 et participé en 1934 à l'animation des Clubs John Reed, co-fondant *Partisan Review*. Il avait été exclu du P.C. après sa protestation contre le premier procès de Moscou et avait décidé de ressusciter *Partisan Review* comme revue indépendante.

3. André *Breton* (1896-1966) était venu au Mexique en mission culturelle et avait rencontré Trotsky avec qui il avait eu de longues discussions.

[LA DÉMISSION DE VEREEKEN]¹

(22 juin 1938)

Chers Camarades,

Je viens à l'instant de recevoir la nouvelle de la démission du parti du camarade Vereeken². C'est une tout à fait mauvaise nouvelle pour notre mouvement, car Vereeken a des qualités peu communes de dévouement et d'énergie. Mais c'est une chose particulièrement tragique pour Vereeken lui-même, car notre mouvement, qui est profondément révolutionnaire et non moins profondément réaliste, était le seul qui pouvait le sauver de ses traits négatifs, son sectarisme, son manque de solidarité et une susceptibilité tout à fait exceptionnelle. Vereeken se trompe lourdement s'il pense pouvoir « servir sa classe » hors du mouvement³. Pour ma part, je puis seulement espérer que, tôt ou tard, il trouvera à nouveau la voie de la IV^e Internationale, car c'est le seul et unique chemin, pour servir le prolétariat à notre époque.

Les raisons que Vereeken donne pour sa décision sont tout à fait inacceptables et ne font que révéler l'état de frénésie permanente qui est devenu si caractéristique de Vereeken. Il accuse T[rotsky], le S.I. et « ceux qui les soutiennent inconditionnellement » (?) de vouloir le « liquider » à tout prix. Quelles

1. Lettre au P.S.R. (T4369), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. C'était le 8 juin que Vereeken avait remis sa démission en invoquant notamment la lettre du 24 mai qu'il considérait comme un « ultimatum ».

3. La déclaration de Vereeken telle qu'elle était rapportée dans le procès-verbal contenait notamment le passage suivant : « Pour remettre sur ses pieds tout ce que Léon Trotsky et Klement ont mis sur sa tête, cela équivaut à une dépense d'énergie que Vereeken ne veut plus dépenser. Il se « liquide » donc dans le parti pour ne pas être liquidé en tant que militant révolutionnaire. Il veut, malgré tout, pouvoir servir sa classe. »

pourraient être les raisons d'un projet aussi inexplicable et abominable ? Nous ne sommes pas riches en camarades totalement dévoués à notre mouvement. Au contraire, je pense que tous les dirigeants de notre mouvement ont fait et sont prêts à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour garder Vereeken dans nos rangs. Tout, sauf de lui céder sur les principes même de la IV^e Internationale. Il serait facile de démontrer que, bien loin d'avoir été attaqué et persécuté par les autres, c'est Vereeken lui-même qui a attaqué le S.I. et les directions de presque toutes les sections sauf celles qui piétinaient les principes du marxisme, qui a fait une dérision de notre discipline internationale et a fraternisé avec nos pires ennemis. Les documents qui servent de prétexte immédiat à la démission de Vereeken ne sont que des actes d'auto-défense contre les attaques absolument injustifiées venant de Vereeken. Par le moyen de ces attaques, il cherchait à dissimuler ses propres erreurs passées. Cet état de frénésie n'est pas un mal individuel, mais caractérise plutôt un état d'esprit politique particulier. Voici ce qu'en dit le *Programme de Transition* :

« Comme les sectaires, de même que les confusionnistes et faiseurs de miracles de toutes sortes, reçoivent à chaque instant des chiquenaudes de la part de la réalité, ils vivent dans un état d'irritation continuelle, se plaignant sans cesse du « régime » et des « méthodes », et s'adonnent aux petites intrigues. »

Il y a quelques jours, j'ai reçu du camarade V[ereeken] une déclaration sur les élections municipales. Ses arguments m'ont paru faux du début à la fin. Vous savez que j'ai considéré et que je considère encore le soutien de notre parti à van Zeeland⁴, comme une erreur extrêmement sérieuse et dangereuse. Quand V[ereeken] le réaffirme, il a raison. Mais cette erreur ne justifie pas l'abstentionnisme. Si le parti, du fait des tendances sectaires de sa direction, est affaibli au point de ne pouvoir participer aux

4. Paul van Zeeland (1893-1937), social-chrétien était premier ministre d'un gouvernement d'union nationale lorsqu'il décida, au début de 1937, de s'opposer, dans une élection partielle à Bruxelles à la candidature du chef « rexiste » (fascisme belge) Léon Degrelle. Le 10 mars, le P.O.B. et le P.C. avaient annoncé qu'ils n'opposeraient aucun candidat et soutiendraient le premier ministre. La conférence nationale du P.S.R., le 21 mars, avait décidé de ne pas présenter non plus de candidat, en invoquant le manque d'argent et en manifestant sa crainte d'être accusé de « division ».

élections, il doit le dire ouvertement et non dissimuler sa faiblesse par des arguments artificiels et scolastiques.

« Les notes sur le mouvement ouvrier (pour *La Lutte*) diminuent semaine après semaine. » Je l'ai lu dans votre compte-rendu du 8 juin 1938. Ce simple fait résume toute une ligne politique, c'est-à-dire sa faiblesse. Quand le parti tourne le dos aux ouvriers, les ouvriers le paient en nature. Il faut à tout prix s'enraciner dans les syndicats. Vous devez vous enraciner dans la jeunesse. A mon avis, l'orientation de votre congrès devrait être : assez de phrases creuses, assez de répétition de formules abstraites à notre propre usage ! Vers les masses, encore vers les masses, toujours vers les masses !

Nous avons pu observer en France en 1936 un mouvement d'une puissance et d'une vigueur incomparables. Nous avons dit : c'est là une situation prérévolutionnaire au sens le plus concret et le plus immédiat du terme. Peut-on douter une minute que, si ce mouvement avait trouvé une direction qui eût exprimé ses aspirations, si peu que ce soit, la révolution prolétarienne serait aujourd'hui en France un fait accompli ? Mais toutes les organisations officielles ont réuni leurs efforts pour tromper, briser, égarer, saboter et paralyser le mouvement révolutionnaire. Ont-elles réussi ? Oui, au moins dans une certaine mesure, car elles ont affaibli les chances de la révolution prolétarienne au profit du fascisme. Nous avons eu une nouvelle démonstration de la puissance des trois Internationales — la II^e, la III^e et celle d'Amsterdam⁵ — puissance qui a sa source la plus profonde dans la bureaucratie de Moscou et la trahison ouverte et perfide du Comintern. Dans ces conditions, vouloir rester au dehors de la classe ouvrière, attendre qu'elle tourne effectivement ses regards vers nous, c'est un programme qui n'est bon que pour les plus stériles des sectaires, ceux qui, comme l'a dit Engels, ne sont révolutionnaires que dans leur propre imagination.

Je pense, chers camarades, que le projet de programme présenté par le S.I. répond bien dans son orientation générale aux besoins de notre parti belge. La question est seulement de ne pas se contenter d'une *acceptation* abstraite de ce programme, mais de passer immédiatement à son *application*. La condition préalable est d'en avoir fini sans ménagements avec tous les vestiges du sectarisme. Dans cette situation, la démission de Vereeken ne peut que revêtir un caractère symbolique.

5. Il s'agit de la Fédération syndicale internationale.

Camarades, le temps est plus précieux que jamais. Ne le gaspillez pas. Prenez courageusement un tournant. Que les hésitants, les faibles, les dilettantes s'en aillent ! Enracinez-vous dans les syndicats, enracinez-vous dans la jeunesse, faites de votre journal l'instrument et l'expression de votre travail dans les masses. Si vous réussissez à opérer ce tournant, votre congrès marquera une étape cruciale dans le développement de votre parti.

Mes salutations révolutionnaires les meilleures accompagnent votre travail.

[LA QUESTION CHEN DUXIU]¹

(25 juin 1938)

Cher Camarade Glass²,

Merci pour votre intéressante information de Chine. Je suis absolument incapable d'élaborer quelque chose comme un programme spécial pour les camarades chinois. Non seulement parce que je dois maintenant écrire mon livre, mais parce que c'est extrêmement difficile de donner des conseils pratiques sans information concrète. Vos critiques et suggestions me semblent justes et il me serait maintenant très difficile sans des études sérieuses d'y ajouter quoi que ce soit d'essentiel.

La question qui m'intéresse beaucoup est la sécurité personnelle de Chen Duxiu³. C'est une question politique importante. Je n'ai pas le moindre doute que les staliniens vont l'assassiner pendant la guerre. Je ne crois pas non plus qu'il serait raisonnable pour lui d'aller vers la britannique Hong Kong : il apparaîtrait alors comme un émigré politique et nous ne connaissons pas l'attitude qu'aura le gouvernement britannique. Il devrait aller aux Etats-Unis avec, si possible, le consentement du gouvernement chinois. L'attitude de Washington dépend dans une large mesure de l'opinion publique, l'opinion publique des travailleurs.

1. Lettre à F. Glass (8253), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. C. Frank Glass (né en 1901) avait milité au P.C. en tant que chômeur, puis permanent en Afrique du Sud et était allé en Chine où il était devenu journaliste au début des années 30.

3. *Chen Duxiu* (1879-1942), célèbre professeur de littérature, avait animé déjà pendant la guerre des revues qui amorçaient un réveil et une radicalisation en Chine. Gagné au marxisme, il avait fondé le P.C. chinois dont il avait été le premier secrétaire général. Rendu responsable de la défaite, il fut le « bouc émissaire » en 1927, organisa une opposition puis rejoignit l'Opposition de gauche, dont les divers groupes fusionnèrent sous sa direction en mai 1931. Il avait été arrêté en août 1932 et venait d'être libéré avec d'autres prisonniers politiques.

Chen Duxiu pourrait développer aux Etats-Unis une propagande très efficace en faveur de la Chine et contre l'impérialisme japonais. En tant qu'authentique Chinois, vieux révolutionnaire et homme politique indépendant, il aurait mille fois plus d'influence sur les travailleurs américains que les agents de Moscou. Tchiang Kai-chek⁴ peut très bien le comprendre. Un compromis pratique avec le gouvernement sur cette base serait absolument acceptable dans la situation actuelle (naturellement pas un compromis sur les trois principes de Sun Yat-sen⁵).

Il faut à tout prix lui faire parvenir cette proposition et même avec un extrait de ma lettre qu'il puisse montrer officieusement aux autorités. Il doit partir. C'est très important du point de vue de toute la situation internationale, plus important qu'il ne semble au premier coup d'œil.

Je peux parfaitement comprendre que Chen Duxiu demeure très prudent envers notre section. Il est trop connu dans le pays et chacun de ses pas est contrôlé par les autorités. Il est certain qu'il y a des agents provocateurs, particulièrement des staliniens, c'est-à-dire des agents du G.P.U., dans les rangs de notre section chinoise. Dans ces conditions, Chen Duxiu pourrait être facilement impliqué dans quelque infâme imposture, fatale pour lui et très préjudiciable pour la IV^e Internationale. La situation est très difficile pour lui, sinon déjà intolérable. Il faut à tout prix qu'il s'en aille. C'est ma plus profonde conviction.

En ce qui concerne Nel-Sih⁶, je ne lui répondrai pas. On ne peut pas lui faire confiance, la situation est trop grave, et je ne suis pas sûr qu'il ne joue pas un double jeu.

4. *Tchiang Kai-chek* (1887-1975) (translittération actuelle : Jiang Jieshi) général du gouvernement nationaliste du Sud, avait pris le pouvoir en 1927, en noyant dans le sang le prolétariat chinois. Il gouvernait en dictateur la Chine agressée par le Japon.

5. *Sun Yat-sen* (1866-1925) (translittération actuelle : Sun Zhongshan) était le père du nationalisme chinois et de son parti, le Guomindang. Ses « trois principes » étaient le nationalisme, la démocratie et le bien-être du peuple.

6. *Nel Sih* était l'un des pseudonymes de *Liu Renjing* (né en 1899) un des premiers marxistes chinois qui avait vécu à Moscou et y avait rejoint l'Opposition de gauche. Il avait visité Trotsky à Prinkipo et combattu avec acharnement Chen Duxiu qu'il considérait comme « oppotunisme ». Arrêté en 1935, il avait capitulé devant le Guomindang, mais on ne le savait pas encore...

[IL FAUT TOURNER]¹

(25 juin 1938)

Cher Camarade Dauge,

A peine a-t-on lu la nouvelle de votre rétablissement² qu'on trouve de nouveau dans les procès-verbaux la nouvelle d'une prochaine opération, de l'appendicite. Vraiment, c'est désolant. Nos camarades subissent des coups de tous les côtés, même dans leurs propres intestins. J'espère bien que l'opération est déjà accomplie³ avec succès et que vous êtes en voie de rétablissement.

Je joins la copie d'une lettre écrite pour votre prochain congrès. Je serais bien heureux d'avoir quelques mots de vous avec votre appréciation de la situation générale. Je persiste à croire qu'il y avait deux facteurs qui paralysaient le parti : la fausse politique syndicale dans le Borinage et la fausse politique générale de Vereeken. Un tournant décisif, radical, je pourrais dire héroïque, est nécessaire. C'est la tâche du congrès.

Le sort de Vereeken montre qu'on ne peut pas jouer impunément avec les principes. Vereeken faisait de l'escrime, ne prenait lui-même qu'à moitié au sérieux ses critiques et ses extravagances. Mais ces jeux de cache-cache avec les idées ont leur propre logique. Ses partisans prenaient tout cela au sérieux et arrivèrent ainsi à la conclusion que notre politique était « centriste ». C'est par ce procédé que Vereeken a réussi à s'isoler de tous côtés. Se trouvant dans un cul-de-sac, il a fait un geste de désespoir. Une grande leçon !

Mes meilleurs souhaits pour votre santé !

1. Lettre à W. Dauge (7668), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Dauge souffrait d'une maladie d'estomac.

3. Vereeken avait démissionné le 8 juin.

[LA RECHERCHE SUR STALINE]¹

(26 juin 1938)

Cher Camarade²,

Nous avons reçu les documents et le *Biulleten*. Merci beaucoup pour tout. Peut-être ne valait-il pas la peine de publier mon article « Le 20^e anniversaire³ », rédigé pour la presse américaine : il n'offre rien de neuf aux lecteurs du *Biulleten*. Mais ce n'est pas très important. Il est honteux de la part de Krivitsky et des autres de ne pas donner d'informations pour le *Biulleten* et de les réserver aux mencheviks⁴. Ces gens qui hier se disaient bolcheviks ! Ils n'étaient en vérité que de petits fonctionnaires bourgeois au service de Staline, rien de plus.

Les extraits du livre d'Iremachvili⁵ me conviennent parfaitement. Je pense que l'on peut accorder foi à ses mémoires pour l'essentiel. Souvarine l'entourait de méfiance. N'est-ce pas simplement parce que Souvarine ne connaît pas l'allemand ? Iremachvili a raconté cinq ans plus tôt ce que les biographes officiels ont affirmé ensuite, ouvertement, ou de façon détournée, le plus souvent par d'éloquents silences. Que savez-vous d'Iremachvili ?

1. Lettre à L. Estrine (7716), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Sur L. Estrine, cf. p. 250.

2. Malgré ce masculin singulier, la suite de la lettre montre qu'elle est adressée aux deux principaux collaborateurs de Sedov, Lola Estrine et Zborowski — un agent du G.P.U. infiltré : tous deux s'occupaient du *Biulleten* et aidaient Trotsky dans son travail sur la biographie de Staline.

3. Cf. *Œuvres*, 16 pp. 58-66.

4. Walter Krivitsky était le pseudonyme sous lequel on connaissait l'agent du G.P.U. Samuel Ginzburg (1889-1941), un agent du G.P.U. qui avait fait défection peu après l'exécution de Reiss, qui avait été son ami d'enfance. Il collaborait à la presse menchevique.

5. Le livre en question avait paru en Allemagne en 1932 : J. Iremaschwili, *Stalin und die Tragödie Georgiens*. L'auteur avait l'âge de Staline, dont il avait été le condisciple à l'école religieuse de Gori, puis au séminaire de Tiflis : il donnait un témoignage intéressant sur l'enfance de Staline.

Pourquoi estimez-vous que l'on doive s'en méfier ? Pour la seule raison que cet ancien menchevik est devenu national-socialiste⁶ ? Indiquez-moi, s'il vous plaît, tout ce que vous savez à son sujet.

Je suis très reconnaissant à Nikolaïevsky⁷ d'être prêt à m'accorder sa collaboration cette fois encore. Pour ma part, je serais très heureux de lui être utile en quoi que ce soit. Peut-être a-t-il besoin de livres ou de revues américaines ? Je ferai volontiers tout ce que je pourrai.

Les bruits qui circulent indiquant que je n'aurais pas élevé de protestations à propos des accusations contre Dan⁸ sont simplement ridicules. Je n'ai pas élevé de protestations à propos des accusations contre Rosmer, Eastman, Souvarine⁹ et bien d'autres. Le travail que nous avons mené à travers la commission de New York revêt un caractère général et non personnel, il s'étend à tous ceux qui ont été calomniés. En ce qui concerne Dan, personnellement, seuls des idiots peuvent croire qu'il est lié à la Gestapo (ou je ne me souviens à quoi).

La rédaction du *Biulleten* de New York a envoyé une sorte de mandat moral¹⁰. Je m'y associe pleinement. Je pense que deux et même trois camarades peuvent faire partie de la délégation en fonction de la situation et des conditions que la « direction » définira.

6. Plus nuancé, dans son *Staline*, Trotsky écrit d'Iremachvili qu'il était devenu « national-socialiste à sa manière ».

7. Boris I. Nikolaïevsky (1887-1966), historien menchevique, travaillait à l'époque à Paris où il dirigeait une annexe de l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam : Trotsky ignorait alors qu'il avait en dépôt le plus précieux de ses archives que lui avait confiées Sedov. On ne le sait que depuis 1983.

8. Fedor I. Gourvitch, dit Dan (1871-1947), médecin, membre du groupe L'Emancipation du Travail de Plékhanov, avait été l'un des principaux dirigeants des mencheviks en Russie, puis en exil. Lors du procès contre Boukharine et autres, l'accusé Tchernov, un ancien menchevik, avait « avoué » avoir reçu des instructions de Rykov et Tomsy pour prendre contact à Berlin avec Dan. Il avait également « avoué » avoir reçu de Dan des « directives, etc. Dans les milieux socialistes d'Europe, on assurait que Trotsky n'avait pas pris la plume pour réfuter les accusations portées contre Dan.

9. Max Eastman (1883-1969) un des premiers Américains à sympathiser avec la révolution russe, ami de Trotsky et son traducteur, avait été mentionné par les « aveux » de Rakovsky comme un « agent britannique ». Krestinsky avait mis en cause Rosmer. Quant à Boris Lifshitz, dit Souvarine (né en 1893) qui avait été l'un des premiers communistes en France, avant d'être exclu pour sa défense de Trotsky, il avait été cité par Staline, un peu avant ce procès, avec d'autres comme Arkadi Maslov.

10. Rae Spiegel et J. Vanzler avaient constitué à New York un groupe d'« amis du *Biulleten Oppositsii* » : ils avaient envoyé un « mandat moral » en vue de la représentation du « groupe russe » à la conférence, un problème épineux à cause des soupçons que Pierre Naville nourrissait — à juste titre — à l'égard de Zborowski.

En ce qui concerne la recherche d'extraits des articles et discours de Staline, il est important d'accorder une attention particulière aux questions suivantes :

- la révolution chinoise
- le comité anglo-russe
- le programme du Comintern
- la troisième période

Il n'est pas utile de recopier les articles en entier ; il suffit d'en choisir le point central, en donnant avec précision les indications de date et autres (les extraits d'Iremachvili ont été extrêmement bien pris). J'espère vous donner, pour le prochain numéro du *Biulleten* un petit article sous forme d'éditorial sur la défense de l'Armée rouge. De façon générale, vous êtes amplement pourvus de documents de notre part.

[PROTESTATION]¹

(28 juin 1938)

Monsieur,

J'inclus une lettre pour publication dans le prochain numéro de *Ken*. J'ai consulté mon avocat et ami, M. Albert Goldman², de Chicago, sur l'ensemble de cette affaire que je considère comme très importante tant du point de vue politique que personnel. M. Goldman m'a conseillé de vous adresser une lettre de réfutation, et de vous donner ainsi la possibilité de corriger la déloyauté de votre collaborateur.

J'espère avec confiance que ce sera le procédé le plus court et le plus simple pour régler cette affaire très désagréable.

Monsieur,

Dans le numéro de mai de la revue *Ken*, j'ai été surpris de voir un article sur moi écrit par M. Alvin J. Josephy³, se présentant comme le résultat d'une interview avec moi. Le 23 août 1937, il y a presque un an, M. Josephy, se présentant comme un représentant du *New York Herald Tribune*, m'envoya

1. Lettre à *Ken* (8633), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Albert *Goldman* (1897-1960), avait fait ses études de droit tout en gagnant sa vie et en militant. Il était devenu avocat en 1925 et avait plaidé presque exclusivement pour l'I.L.D., organisation de défense du P.C. américain dont il était membre depuis 1920. Sérieusement ébranlé par un séjour en U.R.S.S. en 1930, il avait rejoint les trotskystes en 1933, après son exclusion, les avait quittés pour le parti socialiste dont il était sorti avec eux. Il était devenu en 1937 l'avocat américain de Trotsky.

3. Alvin M. *Josephy Jr* (né en 1915), entré au *New York Herald Tribune* en 1937, était diplômé d'économie des affaires. Il avait fait croire qu'il était envoyé par le grand quotidien alors qu'il travaillait en « free lance » et cherchait un article à « placer ».

un certain nombre de questions écrites auxquelles il me demandait de répondre pour les lecteurs de ce journal. Compte tenu de l'importance de ces questions, je lui ai répondu par écrit, et M. Josephy a signé l'accord suivant : « Les réponses données doivent être imprimées en entier et exactement comme elles ont été écrites. Autrement il faudra me les retourner. » En dépit de cet engagement catégorique, M. Josephy a introduit de nombreux changements et omissions, apparemment avec l'objectif d'obscurcir les causes de la défaite de la Révolution espagnole. Il a accompagné ces distorsions conscientes de mes réponses d'un commentaire hostile qui aurait été impossible s'il n'avait pas déformé mes réponses à moi.

Comme s'il voulait prouver lui-même sa mauvaise volonté, M. Josephy affirme au début de son article : « Il (Trotsky) et Rivera ne se parlent plus l'un à l'autre, bien que l'un soit l'hôte de l'autre. » La raison de cela, il la donne dans le caractère « égocentrique » des deux hommes, etc. Toute l'histoire est une pure invention. Je n'ai pas eu le moindre conflit avec Diego Rivera, sur aucune question. Depuis mon arrivée au Mexique, nous avons été liées par la plus étroite amitié personnelle, libre de toute ombre. Je m'abstiens d'énumérer les affirmations fausses d'importance mineure faites par M. Josephy et indique seulement les points suivants, omis dans l'article en dépit de son accord signé pour les publier.

[SE DÉLIMITER DES LIBÉRAUX]¹

(29 juin 1938)

Chère Rae²,

Joe [Hansen] m'a communiqué l'information de votre lettre suivant laquelle mon article sur la morale³ a provoqué un vif mécontentement chez MM. Dewey, Sidney Hook⁴ et autres, et qu'ils avaient l'intention d'écraser ma mauvaise philosophie. Je suis très content d'entendre cela. Avec les libéraux et radicaux honnêtes, nous avons un « front unique » avec un objectif pratique : démasquer l'imposture. Mais dans tout front unique honnête, aucune des deux parties ne renonce à son droit de libre critique. Le Dr Dewey en a fait un large usage en annonçant le verdict à la radio. A cet égard, nos camarades ont été plus réservés, et même trop réservés selon mon opinion. Une polémique ouverte rétablira les choses dans leurs proportions et rapports naturels. J'espère que Max Eastman répondra aussi. Le caractère très confus et équivoque de son amitié pour nous est extrêmement préjudiciable à notre mouvement. Des amis qui disent de nous : « Ce sont d'excellentes gens, intelligents,

1. Lettre à Rae Spiegel (10503), traduite de l'anglais avec la permission de la Houghton Library.

2. Rae Spiegel (née en 1910), était venue à Coyoacán après avoir appris dans ce but le russe et la sténo en cette langue. Elle venait de repartir. Trotsky avait pour elle beaucoup d'amitié.

3. « Leur Morale et la Nôtre », *Œuvres*, 17, pp. 159-196.

4. John Dewey (1859-1952), philosophe et pédagogue, théoricien du « pragmatisme », avait présidé la commission d'enquête sur les procès de Moscou ; tout en défendant Trotsky et les victimes du stalinisme, il voyait dans le stalinisme le développement naturel du bolchevisme, ce que Trotsky contestait. Sydney Hook (né en 1902) avait été élève de Dewey, et également professeur à l'université Columbia. Il avait évolué vers le marxisme au début des années trente. Il avait poussé à la fusion de la C.L.A. et de l'A.W.P. dans le W.P.U.S. sans entrer dans ce dernier et servi en 1936 d'intermédiaire dans la négociation avec les socialistes pour l'« entrée ».

honnêtes, admirablement courageux, mais... leur théorie est mauvaise, leur politique est fautive, ils sont incapables de créer une organisation, etc. », sont les pires, les plus dangereux ennemis de la IV^e Internationale. Ou plutôt ils sont d'autant plus dangereux que nous sommes plus diplomates et tolérants.

Il faut absolument nous délimiter ouvertement de ces amis. Tout jeune ouvrier ou intellectuel qui s'intéresse à nous doit savoir que ces amis appartiennent au camp de la démocratie bourgeoise radicale et pas au camp révolutionnaire du prolétariat. Ce n'est qu'à ces conditions que l'« amitié » dans certains cas peut être utile aux deux camps. Le même est deux fois plus vrai en ce qui concerne de misérables philistins comme Eugene Lyons, qui participe aux banquets de Pioneer Publishers et, tout de suite après, fait une conférence devant les Russes gardes-blancs et leur explique que ces pauvres « trotskystes » ne sont que les débris d'un passé révolu. Non, Dieu nous préserve de tels amis.

Mes salutations les plus chaleureuses à vous et Max [Sterling]⁵. Où êtes-vous ? Avez-vous trouvé du travail ? Ici nous travaillons dur avec Sara [Weber] au livre sur Staline qui avance très vite.

P.-S. Que les pauvres acrobates de *Modern Monthly* soient obligés de se délimiter de nous est un excellent symptôme. Personne ne peut nous compromettre autant que des gens comme Calverton⁶ et compagnie. En se délimitant, ils nous aident à montrer à la jeune génération que nous sommes d'un bois tout à fait différent.

5. Mark Shapiro, dit Max *Sterling* (né en 1907), était le compagnon de Rae Spiegel qu'il avait rejointe au Mexique ; Trotsky le connaissait donc depuis 1936.

6. George Goetz, dit Victor Francis *Calverton* (1900-1940) était depuis 1923 le directeur de *Modern Monthly* ; il avait été proche de Muste et des trotskystes. Trotsky ne lui pardonnait pas d'avoir conservé dans la liste de ses collaborateurs le nom de Carleton Beals qu'il accusait d'avoir joué le jeu du G.P.U. contre la commission d'enquête.

[MERCİ DU TRAVAIL]¹

(30 juin 1938)

Chère Camarade Denise²,

J'ai reçu le paquet d'extraits de Michelet³. Je les ai regardés immédiatement. Ils me seront d'une grande utilité. J'attends les autres, surtout ceux de Mathiez⁴. Il n'est pas nécessaire de vous dire que je vous suis chaleureusement reconnaissant à vous et à tous ceux qui participent au travail. Vous m'enverrez, s'il vous plaît, la liste de leurs noms, pour me donner la possibilité de les remercier dans la préface.

Que va-t-on faire en France avec l'article sur la morale (« Leur Morale et la Nôtre ») ?

Je dois me plaindre de la mauvaise traduction d'articles précédents : sur Léon, sur la guerre, etc. Si la traduction de l'article sur la morale est de la même qualité, mieux vaut ne pas le publier du tout. Dites-le, chère Denise, à Naville⁵ et aux autres camarades qui s'en occupent.

Nous sommes ici en très bons termes avec Breton et sa femme⁶. Ils habitent la maison de Diego et restent jusqu'au 1^{er} août.

1. Lettre à D. Naville (9345), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Denise Kahn, épouse *Naville* (1896-1969), compagne de Pierre Naville, travaillait pour Trotsky dans les bibliothèques parisiennes afin de réunir les textes dont il avait besoin.

3. Jules *Michelet* (1798-1874) avait été professeur au Collège de France. C'est à son *Histoire de la Révolution française* que Trotsky s'intéressait alors, dans le cadre de son travail sur Staline.

4. Albert *Mathiez* (1874-1932), historien de la Révolution française, « réhabilita » Robespierre contre Danton. Il collabora à l'*Humanité*.

5. Il s'agit évidemment de Pierre *Naville* (né en 1906) qui avait été l'un des fondateurs de l'Opposition de gauche en France et était à l'époque un des dirigeants du P.O.I.

6. André Breton qui, rappelons-le, était arrivé à la fin d'avril au Mexique pour une série de conférences, avait déjà rencontré Trotsky à plusieurs reprises. Il était accompagné de sa compagne, Jacqueline *Lamba* (née en 1910).

L'INDUSTRIE NATIONALISÉE ET LA GESTION OUVRIÈRE¹

(juin 1938)

Dans les pays industriellement arriérés, le capital étranger joue un rôle décisif. D'où la faiblesse relative de la bourgeoisie *nationale* par rapport au prolétariat *national*. Ceci crée des conditions particulières du pouvoir d'Etat. Le gouvernement louvoie entre le capital étranger et le capital indigène, entre la faible bourgeoisie nationale et le prolétariat relativement puissant. Cela confère au gouvernement un caractère bonapartiste *sui generis* particulier. Il s'élève pour ainsi dire au-dessus des classes. En réalité, il peut gouverner, soit en se faisant l'instrument du capital étranger et en maintenant le prolétariat dans les chaînes d'une dictature policière, soit en manœuvrant avec le prolétariat et en allant même jusqu'à lui faire des concessions et conquérir ainsi la possibilité de jouir d'une certaine liberté à l'égard des capitalistes étrangers. La politique actuelle du gouvernement en est au second stade : ses plus grandes conquêtes sont les expropriations des chemins de fer et de l'industrie pétrolière.

Ces mesures sont intégralement du domaine du capitalisme d'Etat. Toutefois, dans un pays semi-colonial, le capitalisme d'Etat se trouve sous la lourde pression du capital privé étranger et de ses gouvernements, et il ne peut se maintenir sans le soutien

1. Cet article ne figure dans aucune archive de Trotsky. Il a été découvert et identifié en avril 1946, lors d'une visite de Joe Hansen chez le vieux militant mexicain Rodrigo *García Treviño* (né en 1902). Ce dernier, qui était l'un des dirigeants de la C.T.M., proche de Francisco Zamora, et avait des contacts avec Trotsky avait tenté de persuader ce dernier de l'importance de la gestion ouvrière décidée par le gouvernement Cárdenas pour les chemins de fer et les entreprises pétrolières nationalisées. Trotsky fut apparemment ébranlé puisqu'il annonça qu'il allait réfléchir. Ce texte est le résultat de ses réflexions qu'il envoya quelques jours après à *García Treviño*. L'exemplaire trouvé chez *García Treviño* portait des corrections manuscrites de Trotsky et il n'y a pas de doute quant à son authenticité.

actif des travailleurs. C'est pourquoi il s'efforce, sans laisser glisser de ses mains le pouvoir réel, de placer sur les organisations ouvrières une partie importante de la responsabilité pour la marche de la production dans les branches nationalisées de l'industrie.

Que devrait être dans ce cas la politique du parti ouvrier ? Ce serait évidemment une erreur désastreuse, une parfaite escroquerie, que d'affirmer que la route vers le socialisme ne passe pas par la révolution prolétarienne mais par la nationalisation par l'Etat bourgeois de diverses branches de l'industrie et de leur transfert aux mains des organisations ouvrières. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le gouvernement bourgeois a effectué lui-même la nationalisation et a été obligé de demander la participation ouvrière à la gestion de l'industrie nationalisée. On peut, bien entendu, esquiver le problème en citant le fait que, sauf si le prolétariat s'empare du pouvoir, la participation des syndicats à la gestion des entreprises de capitalisme d'Etat ne peut donner de résultats socialistes. Cependant, une politique aussi négative de la part de l'aile révolutionnaire ne serait pas comprise par les masses et ne contribuerait qu'à renforcer les positions opportunistes. Pour les marxistes, il ne s'agit pas de construire le socialisme des mains de la bourgeoisie, mais d'utiliser les situations qui se présentent dans le cadre du capitalisme d'Etat et de faire progresser le mouvement révolutionnaire des ouvriers.

La participation aux parlements bourgeois ne peut plus désormais donner de résultats positifs importants ; dans certaines conditions, elle conduit même à la démoralisation des députés des ouvriers. Mais aux yeux des révolutionnaires, cela ne constitue nullement un argument en faveur de l'antiparlementarisme.

Il serait inexact d'identifier la politique de participation des ouvriers à la gestion de l'industrie nationalisée et la participation des socialistes à un gouvernement bourgeois (ce que nous appelions *ministérielisme*). Tous les membres du gouvernement sont liés les uns aux autres par les liens de solidarité. Un parti qui est représenté au gouvernement est responsable de toute la politique gouvernementale, dans son ensemble. La participation à la gestion d'une branche donnée de l'industrie laisse l'entière possibilité d'une opposition politique. Dans le cas où les représentants des ouvriers sont en minorité dans la gestion, ils ont l'entière possibilité de le dire et de publier leurs propositions qui

ont été repoussées par la majorité, de les porter à la connaissance des travailleurs, etc.

On peut comparer la participation des syndicats à la gestion de l'industrie nationalisée à la participation des socialistes aux *municipalités*, où les socialistes remportent parfois la majorité et sont ainsi amenés à gérer une importante économie municipale, alors que la bourgeoisie domine toujours l'Etat et que les lois de la propriété bourgeoise demeurent en vigueur. Dans la municipalité, les réformistes s'adaptent passivement au régime bourgeois. Sur ce terrain, les révolutionnaires font tout leur possible dans l'intérêt des travailleurs et, en même temps, enseignent à chaque étape aux travailleurs qu'une politique municipale est impuissante sans la conquête de l'appareil d'Etat.

La différence, bien entendu, réside en ce que, dans le domaine des municipalités, les ouvriers s'emparent de certaines positions par des élections démocratiques, tandis que, dans celui de l'industrie nationalisée, c'est le gouvernement lui-même qui les invite à prendre certains postes. Mais cette différence est purement formelle. Dans l'un et l'autre cas, la bourgeoisie est obligée de concéder aux ouvriers certaines sphères d'activité. Et les travailleurs les utilisent *dans leur propre intérêt*.

Il serait léger de fermer les yeux sur les dangers qui découlent d'une situation dans laquelle les syndicats jouent un rôle dirigeant dans l'industrie nationalisée. La base en est le lien entre les sommets des dirigeants syndicaux et l'appareil du capitalisme d'Etat, la transformation des représentants mandatés du prolétariat en otages de l'Etat bourgeois. Mais si grand que puisse être ce danger, il ne constitue qu'une partie d'un danger, ou plus exactement, d'une maladie générale, à savoir la dégénérescence bourgeoise des appareils syndicaux à l'époque impérialiste, pas seulement dans les vieux centres des métropoles mais également dans les pays coloniaux². Les dirigeants syndicaux, dans l'écrasante majorité des cas, sont des *agents politiques* de la bourgeoisie et de son Etat. Dans l'industrie nationalisée, ils peuvent devenir et ils sont déjà en train de devenir ses *agents administratifs* directs. Contre cela, il n'y a que la lutte pour l'indépendance du mouvement ouvrier en général, et en particulier pour la formation dans les syndicats de solides noyaux révolutionnaires capables, tout en préservant l'unité du mouve-

2. Trotsky est en train de découvrir le mouvement syndical dans les pays non développés. Il trace ici les premières considérations qui seront à la base de son texte sur « Les Syndicats à l'époque de l'impérialisme ».

ment syndical, de lutter pour une politique de classe et pour que les organismes dirigeants soient composés de révolutionnaires.

Un danger d'une autre sorte réside dans le fait que les banques et autres entreprises capitalistes dont une branche, d'industrie nationalisée, dépend au sens économique du terme, peuvent utiliser et utiliseront des méthodes particulières de sabotage pour faire obstacle à la gestion ouvrière, pour la discréditer et la pousser au désastre. Les dirigeants réformistes essaieront d'écarter ce danger en s'adaptant servilement aux exigences de leurs fournisseurs capitalistes et en particulier des banques. Les dirigeants révolutionnaires, au contraire, tireront du sabotage des banques la nécessité de les exproprier et d'établir une *banque nationale unique* qui serait le centre comptable de l'économie tout entière. Bien entendu, cette question doit être indissolublement liée à la question de *la conquête du pouvoir par la classe ouvrière*.

Les différentes entreprises capitalistes, nationales et étrangères, vont inévitablement commencer à comploter avec les institutions de l'Etat pour faire obstacle à la gestion ouvrière de l'industrie nationalisée. Par ailleurs les organisations ouvrières qui participent à la gestion des différentes branches de l'industrie nationalisée doivent s'unir pour échanger leurs expériences, se soutenir économiquement les unes les autres, agir en unissant leurs forces sur le gouvernement, les conditions du crédit, etc. Un tel bureau central de la gestion ouvrière des branches nationalisées de l'industrie doit être évidemment en contact étroit avec les syndicats.

Pour résumer, on peut dire que ce nouveau domaine de travail comporte à la fois les possibilités et les dangers les plus grands. Les dangers consistent en ce que, par l'intermédiaire de syndicats contrôlés, le capitalisme d'Etat peut tenir les ouvriers en échec, les exploiter cruellement et paralyser leur résistance. Les possibilités révolutionnaires consistent en ce que, s'appuyant sur leurs positions dans des branches exceptionnellement importantes de l'industrie, les ouvriers peuvent de toutes leurs forces lancer leur attaque contre les forces du capital et contre l'Etat bourgeois. Laquelle de ces possibilités va-t-elle prévaloir ? Dans combien de temps ? Il est naturellement impossible de le prédire. Cela dépend entièrement de la lutte entre les diverses tendances au sein de la classe ouvrière, de l'expérience des ouvriers eux-mêmes, de la situation mondiale. En tout cas, pour utiliser cette forme nouvelle d'activité dans l'intérêt de la classe ouvrière et pas de l'aristocratie et de la bourgeoisie ouvrière, il n'y a qu'une

condition qui soit nécessaire : l'existence d'un parti marxiste révolutionnaire qui étudie avec soin chaque forme d'activité ouvrière, critique toute déviation, éduque et organise les travailleurs, gagne de l'influence dans les syndicats et assure une représentation ouvrière révolutionnaire dans l'industrie nationalisée.

[ÉDITIONS FRANÇAISES]¹

(1^{er} juillet 1938)

Cher Monsieur Grasset²,

La mort de mon fils Léon Sedov³ a interrompu nos relations. J'essaie par cette lettre de les rétablir.

On m'a écrit que la presse, pour des raisons faciles à comprendre, a fait un silence complet autour de mon dernier livre et que la vente en a été extrêmement modeste. Je le regrette, surtout pour votre maison qui a été si amicale pour moi. J'espère cependant que les grands événements qui approchent en U.R.S.S. vont de nouveau mettre ces livres à l'ordre du jour de l'opinion publique.

Je ne sais même pas si vous avez mené les pourparlers avec Rieder jusqu'au bout et quels sont les résultats⁴. Les documents de Léon Sedov, à cause de sa mort assez mystérieuse, me sont toujours inaccessibles⁵. Cependant, voilà trois mois, après en avoir terminé avec l'investigation sur les procès de Moscou, que je travaille simultanément sur deux livres indépendants, *Lénine* et *Staline*. Les éditions Harpers, qui ont acheté les deux livres, insistent [pour] que celui sur Staline soit le premier. Je me suis engagé à le livrer en six mois et celui sur Lénine dans les douze

1. Lettre à B. Grasset (8366), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Bernard Grasset (1881-1955), éditeur parisien connu pour son audace, avait édité *La Révolution trahie* et *Les Crimes de Staline*.

3. Léon Sedov (1936-1938), fils et collaborateur de Trotsky, était mort au mois de février précédent. C'était lui qui assurait les relations de son père avec les journaux et les éditeurs français.

4. Bernard Grasset avait envisagé le rachat des droits sur les grands livres de Trotsky détenu par les éditions Rieder.

5. Dans un premier temps, les archives de Sedov avaient été placées sous scellés. Maintenant Jeanne Martin faisait des difficultés pour les faire parvenir à Trotsky.

6. Bernard Grasset était intéressé par le *Staline*.

LÉON TROTSKY

mois postérieurs. Je me permets de vous envoyer le premier chapitre du livre sur Staline pour que vous puissiez décider s'il est susceptible de vous intéresser.

Je vous serais reconnaissant de me répondre aussi tôt que possible, surtout concernant la dernière question.

IL FAUT CHASSER DES SOVIETS LA BUREAUCRATIE ET LA NOUVELLE ARISTOCRATIE¹

(3 juillet 1938)

J'ai reçu, au sujet du mot d'ordre qui apparaît en tête de cet article, quelques remarques critiques qui sont d'un intérêt général et méritent donc qu'il y soit répondu non dans une lettre personnelle, mais dans un article².

Citons d'abord ces critiques.

L'exigence de « chasser des soviets la bureaucratie et la nouvelle aristocratie », ne tient pas compte, selon mon correspondant, des graves conflits sociaux qui existent à l'intérieur de la bureaucratie et de l'aristocratie, dont des fractions passeront dans le camp du prolétariat, comme il est dit dans un autre passage de la même thèse (le projet de programme).

Cette exigence (« chasser... la bureaucratie... ») établit une base fautive (« mal définie ») pour le fait que des dizaines de millions de personnes (y compris les ouvriers qualifiés) sont privés du droit de vote.

Cette exigence est en contradiction avec la partie du programme qui affirme que « la démocratisation des soviets est impossible sans la légalisation des partis soviétiques. Les ouvriers et les paysans eux-mêmes indiqueront librement par leur vote quels partis ils reconnaissent comme des partis soviétiques ».

1. Article pour le bulletin intérieur (T4371), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. La phrase qui figure comme titre de l'article de Trotsky est extraite du passage du *Programme de Transition* dans lequel il avait défini les grands traits de la « révolution politique ». Trotsky avait reçu une lettre d'un dirigeant américain qui la critiquait. Ce dirigeant, Joseph Friedman, dit Joe Carter (1910-195 ?) avait été, tout jeune, un dirigeant des jeunesses socialistes (Y.P.S.L.) à New York. Il était passé aux J.C. (Y.W.L.) en 1928 et presque aussitôt, à 18 ans, à l'Opposition de gauche et avait été exclu au mois de décembre du P.C. américain. Il avait dirigé ensuite la Youth Spartacus League et était membre du comité national du S.W.P. Il était un adversaire permanent de Cannon. Trotsky voulait que la discussion qu'il soulevait soit portée devant tous les militants.

« En tout cas », poursuit l'auteur de la lettre, « il ne semble pas y avoir de raison politique valable pour décider *a priori* de priver du droit de vote des groupes sociaux entiers de la société russe d'aujourd'hui. La privation du droit de vote devrait reposer sur des actes politiques de violence commis par des groupes ou des individus contre le nouveau pouvoir soviétique ».

Finalement, l'auteur de cette lettre souligne également que c'est la première fois que le mot d'ordre de « privation du droit de vote » est mis en avant, qu'il n'y a pas eu de discussion à ce sujet, et qu'il serait préférable de renvoyer cette question à un examen approfondi après la conférence internationale.

Telles sont les raisons et les arguments de mon correspondant. Malheureusement je ne peux en aucune façon les accepter. Ils expriment une attitude formelle, juridique, purement constitutionnelle, sur une question qu'il faut précisément aborder d'un point de vue politique-révolutionnaire. La question n'est pas de savoir qui les nouveaux soviets priveront du pouvoir quand ils auront été définitivement établis : on peut laisser tranquillement à l'avenir le soin d'élaborer la nouvelle constitution soviétique. La question, c'est *comment se débarrasser de la bureaucratie soviétique*, qui opprime et vole les ouvriers et les paysans, qui mène à leur ruine les conquêtes d'Octobre, et qui constitue l'obstacle principal sur la voie de la révolution internationale. Nous sommes depuis longtemps arrivés à la conclusion que cela ne peut être réalisé que par le renversement violent de la bureaucratie, c'est-à-dire par une nouvelle révolution politique.

Bien entendu, il y a dans les rangs de la bureaucratie des éléments révolutionnaires sincères du type de Reiss³. Mais ils ne sont pas nombreux et, en tout cas, ils ne déterminent pas la physionomie politique de la bureaucratie, laquelle est une caste thermidorienne centralisée, couronnée par la clique bonapartiste de Staline. On peut être sûr que, plus déterminé sera le mécontentement des travailleurs et plus s'accroîtra la différenciation à l'intérieur de la bureaucratie. Mais, pour atteindre cet objectif, il nous faut d'une part comprendre théoriquement, mobiliser politiquement et organiser *la haine des masses contre la bureaucratie en tant que caste dirigeante*. De véritables soviets

3. Ignace Reiss était le nom sous lequel avait été connu, après sa mort, l'agent du G.P.U. Ludwig, de son vrai nom Ignacy S. Poretski (1899-1937) : vieux communiste polonais au service des renseignements de l'Armée rouge, haut fonctionnaire du G.P.U. en Occident, il avait décidé de rompre avec Staline et de rejoindre la IV^e Internationale : il avait été assassiné en Suisse au début de septembre 1937.

d'ouvriers et de paysans ne peuvent surgir que dans le cours du soulèvement contre la bureaucratie. De tels soviets s'opposeront farouchement à l'appareil militaro-policier de la bureaucratie. Comment pourrions-nous donc admettre dans les soviets les représentants du camp contre lequel se produit le soulèvement ?

Des critères erronés

Mon correspondant, je l'ai déjà indiqué, considère que les critères pour désigner la bureaucratie et l'aristocratie sont erronés (« mal définis ») puisqu'ils conduisent au rejet *a priori* de dizaines de millions de personnes. C'est précisément en cela que réside l'erreur centrale de l'auteur de cette lettre. Il ne s'agit pas d'une *détermination* « constitutionnelle », appliquée sur la base de critères juridiques déterminés, mais de la *véritable auto-détermination des camps en lutte*. Les soviets ne peuvent apparaître qu'au cours de la lutte décisive. Ils seront créés par ces couches de travailleurs qui se seront mises en mouvement. La signification des soviets réside précisément dans le fait que leur composition n'est pas déterminée par des critères formels, mais par la dynamique de la lutte des classes. Certaines des couches de « l'aristocratie » soviétique oscilleront entre le camp des ouvriers révolutionnaires et le camp de la bureaucratie. Leur entrée dans les soviets et sa date dépendront du développement général de la lutte et de l'attitude qu'adopteront à son égard les différents groupes de l'aristocratie soviétique. Ceux des éléments de la bureaucratie et de l'aristocratie qui passeront du côté des rebelles au cours de la révolution trouveront certainement place dans les soviets. Mais cette fois, pas en qualité de bureaucrates et d'« aristocrates », mais en qualité de participants à la rébellion contre la bureaucratie.

L'exigence de « chasser des soviets » la bureaucratie ne peut en aucun cas être opposée à celle de la légalisation des partis soviétiques. En réalité, ces mots d'ordre se complètent l'un l'autre. Actuellement les soviets ne sont qu'un appendice décoratif de la bureaucratie. C'est seulement en chassant la bureaucratie — ce qui est impensable en dehors d'un soulèvement révolutionnaire — qu'on pourra régénérer la lutte entre différentes tendances et différents partis à l'intérieur des soviets. « Les ouvriers et les paysans eux-mêmes indiqueront librement par leur vote quels partis sont soviétiques », dit la thèse. Mais c'est

précisément pour cela qu'il faut avant tout bannir des soviets la bureaucratie.

Il est en outre faux de dire que ce mot d'ordre représente quelque chose de nouveau dans les rangs de la IV^e Internationale. Il est possible que sa formulation soit nouvelle, mais pas son contenu. Pendant longtemps, nous avons été sur la position de la *réforme* du régime soviétique. Nous espérions qu'en organisant la pression des éléments de l'avant-garde, l'Opposition de gauche serait capable, avec l'aide des éléments progressistes de la bureaucratie elle-même, de réformer le système soviétique. Nous ne pouvions éviter cette étape. Mais le cours ultérieur des événements a au moins réfuté la perspective d'une transformation pacifique du parti et des soviets. D'une position en faveur de la *réforme*, nous sommes passés à la position de la *révolution*, c'est-à-dire du renversement de la bureaucratie par la violence. Mais comment peut-on simultanément renverser la bureaucratie par la violence et lui accorder une place légale dans les organes de l'insurrection ? Si l'on envisage jusqu'au bout les tâches révolutionnaires auxquelles sont confrontés l'ouvrier et le paysan soviétique, il nous faut admettre que le mot d'ordre qui sert de titre à cet article est juste, évident et urgent. C'est pourquoi, selon moi, la conférence internationale devrait le ratifier⁴.

4. Trotsky écrit ensuite à Carter : « Cher Camarade Carter, Du fait du caractère général de votre lettre, j'ai préféré, dans l'intérêt de l'affaire, y répondre dans un article que j'inclus pour le comité national. Vous pouvez la publier dans le *Bulletin intérieur* ou autrement, si vous le jugez nécessaire » (Lettre à Carter, 4 juillet 1938, 7574, avec la permission de la Houghton Library, traduite de l'anglais).

STALINE ET SES COMPLICES CONDAMNÉS¹

(5 juillet 1938)

Le texte du verdict de la commission internationale d'enquête a été publié sous le titre *Not Guilty* (Non coupables), verdict rendu nominalement sur Léon Trotsky et Léon Sedov, mais qui concerne en fait Staline et ses complices. Rappelons d'abord les noms des juges :

John Dewey, président de la Commission, philosophe américain connu, grand professeur à l'université de Columbia et qui fait autorité dans le monde entier sur les questions pédagogiques.

*John Chamberlain*², avocat américain, critique littéraire au *New York Times* depuis de longues années, chargé de cours à l'université de Columbia pour le journalisme.

*Edward Ross*³, le plus grand sociologue américain, professeur à l'université de Wisconsin.

*Benjamin Stolberg*⁴, publiciste américain connu pour ses travaux sur les questions du mouvement ouvrier.

*Carlo Tresca*⁵, chef de l'anarcho-syndicalisme américain,

1. Communiqué de presse (T 4375), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. *John Chamberlain* (né en 1903) était notamment l'auteur de *Farewell to Reform* (Adieu à la Réforme).

3. *Edward Allsworth Ross* (1886-1951) avait voyagé en Russie pendant la révolution et rencontré Trotsky qu'il avait même interviewé ; mais Trotsky ne s'était pas encore rendu compte que ce « commissaire » était l'homme qui l'avait interviewé autrefois.

4. *Benjamin Stolberg* (1891-1951), d'origine allemande, avait, comme Ross, participé au comité de défense de Trotsky avant de rejoindre la commission d'enquête.

5. *Carlo Tresca* (1879-1943), socialiste en Italie, émigré aux Etats-Unis au début du siècle, devenu anarcho-syndicaliste, avait été l'âme des I.W.W. au côté de Bill Haywood. Editeur d'*Il Martello*, périodique politique en italien de New York, il était connu pour son combat pour les Droits de l'Homme et la haine que lui portaient les fascistes. Il avait fait partie de la commission Dewey et dénoncé en début de l'année les crimes du G.P.U. en Espagne.

éditeur du journal *Il Martello*, et qui a dirigé de nombreuses grèves.

*Suzanne LaFollette*⁶, secrétaire de la commission, écrivain connu et rédactrice de publications radicales.

Alfred Rosmer, personnage important du mouvement ouvrier français, membre du comité exécutif du Comintern en 1920-1921 et rédacteur en chef de *l'Humanité* en 1923-1924.

Otto Rühle, depuis longtemps membre de l'aile gauche de la social-démocratie allemande, compagnon d'armes de Karl Liebknecht, auteur d'une biographie de Karl Marx.

*Wendelin Thomas*⁷, ancien dirigeant de la révolte des marins allemands du 7 novembre 1918, puis député au Reichstag (1920-1924).

*Francisco Zamora*⁸, ancien membre du comité exécutif de la Confédération du Travail Mexicain, professeur d'économie politique, éminent publiciste marxiste.

Le conseiller juridique de la commission était *John Finerty*⁹, avocat libéral connu aux Etats-Unis.

Tous les membres de la commission ont derrière eux un long passé méritant dans les divers domaines de la vie sociale, scientifique et politique. Ils ont tous défendu la révolution d'Octobre contre les calomnies de la réaction. Beaucoup d'entre eux ont participé à des campagnes contre les procès à sensation

6. *Suzanne LaFollette* (née en 1893), journaliste, nièce du fameux sénateur progressiste Robert M. LaFollette, avait dirigé pendant plusieurs années *The New Freeman* (Le Nouvel Homme Libre). Figure typique du « libéralisme » américain — défenseur des libertés — elle avait été secrétaire de la commission et avait effectué un énorme travail. Le 6 juillet Trotsky lui écrivait (8770) : « J'ai reçu le premier exemplaire de *Not Guilty*. Ce livre demeurera comme un monument d'intelligence, de passion et de patience. Acceptez mon admiration amicale » (avec la permission de la Houghton Library, traduit de l'anglais).

7. *Wendelin Thomas* (né en 1884), avait été député au Reichstag puis fonctionnaire de l'I.C., et avait rompu avec le K.P.D. en 1933. Il avait émigré aux Etats-Unis. C'est avec lui que Trotsky avait polémique au sujet de Cronstadt.

8. *Francisco Zamora Padilla* (né en 1891) était un des personnages publics les plus connus du Mexique : Nicaraguayen de naissance, il avait été le grand journaliste de la révolution mexicaine, père du journalisme moderne avec la fondation d'*El Universal*. Economiste et professeur d'économie à Mexico, c'est lui qui avait introduit les idées de Marx dans le pays. Il avait milité à la C.T.M. avant que Lombardo Toledano soit gagné à Moscou et entretenait de bonnes relations avec Trotsky.

9. *John Finerty* (1885-1967), avocat à Washington puis New York était passé du droit des affaires aux droits de l'Homme ; défendant précisément les victimes des lus célèbres procès « fabriqués » aux Etats-Unis, Sacco, Vanzetti, Tom Mooney (cf. n. 10). Il était l'avocat de la commission.

de Sacco et Vanzetti, de Tom Mooney¹⁰, etc. Sauf A. Rosmer, qui a été, à certains moments, très lié politiquement à L. D. Trotsky, tous les autres membres de la commission, aussi bien pour leur majorité libérale que pour leur minorité marxiste, tous ont toujours été et restent des adversaires du prétendu « trotskysme ».

La commission a travaillé sous pression pendant plus de huit mois ; elle a questionné de nombreux témoins, directement ou par l'intermédiaire d'une sous-commission spéciale à Paris, elle a étudié des centaines de documents et formulé ses conclusions dans le verdict qui contient 422 pages d'une écriture serrée.

Chaque point de l'accusation contre Trotsky et Sedov, chacun des aveux des accusés, chaque témoignage, est repris de façon exhaustive dans des paragraphes différents. Le texte du verdict contient 247 de ces paragraphes.

Il est évidemment impossible de donner ici le contenu complet du livre qui restera toujours un monument d'honnêteté, de clairvoyance politique et juridique et d'application inlassable. Tous les faits, toutes les dates, tous les témoignages et arguments, disséminés dans les comptes rendus officiels des procès de Moscou comme dans les publications critiques et polémiques des amis ou des adversaires du G.P.U., ont été soumis à une analyse minutieuse. Tous les faits douteux ont été éliminés pour ne conserver que les faits indiscutables d'où sont tirées des conclusions tout aussi indiscutables. Vous les connaissez :

Le paragraphe 246 dit : « Sur la base de toutes les données examinées ici et de toutes les conclusions établies, nous décidons que les procès d'août 1936 et de janvier 1937 étaient des falsifications judiciaires. »

Le dernier paragraphe, le n° 247, dit : « *Sur la base de toutes les données examinées ici et de toutes les conclusions établies, nous déclarons Léon Trotsky et Léon Sedov non coupables.* »

Aucune puissance ne pourra jamais soustraire ce livre aux courants de l'opinion publique mondiale. Les amis et avocats du

10. Nicola Sacco (1891-1927) et Bartolomeo Vanzetti (1888-1927) ouvriers italiens émigrés, anarchistes, avaient été condamnés à mort pour vol à main armée et un meurtre qu'ils n'avaient pas commis et furent exécutés sept ans après en dépit d'une campagne mondiale : ils ont été officiellement réhabilités il y a quelques années. Tom Mooney (1882-1942), militant ouvrier de la côte ouest, avait été condamné à mort en 1916 pour un attentat qui avait fait neuf victimes. Le dossier était plus que mince et il protestait de son innocence. Sa peine fut finalement commuée en détention à vie, et il fut libéré en 1939. Sa cause avait mobilisé des militants dans le monde entier.

G.P.U. se casseront les dents sur ces arguments indestructibles. Le verdict a été rendu et il n'y a pas d'appel. Le fer rouge a marqué le front de Staline : organisateur de la plus grande falsification judiciaire de l'histoire !

L. L. Sedov, qui a investi toutes ses forces dans la révélation de la vérité au sujet des procès de Moscou, n'a pas vécu assez longtemps pour voir la publication de ce livre historique. Il a eu au moins la satisfaction de prendre connaissance du résumé du verdict, publié le 20 septembre de l'année dernière. La vérité sur les accusateurs de Léon Sedov est enfin révélée. Il reste à faire la vérité sur ses assassins. Nous ne nous autoriserons aucun repos tant que cette tâche ne sera pas menée à bien.

ENCORE SUR LA RÉPRESSION DE CRONSTADT¹

(6 juillet 1938)

Dans mon récent article sur Cronstadt², j'ai essayé de poser la question sur un plan politique. Mais beaucoup de gens sont intéressés par le problème des « responsabilités » personnelles. Souvarine³ qui, de marxiste indolent, est devenu calomniateur excité, déclare dans son livre sur Staline que, dans mon autobiographie, je me suis délibérément tu au sujet de la rébellion de Cronstadt : il y a, dit-il ironiquement, des exploits dont on ne se glorifie pas⁴. Ciliga, dans son livre *Au Pays du Grand Mensonge*⁵, rapporte que j'ai tué « plus de dix mille marins »⁶ (je doute que la flotte de la Baltique en ait compté autant à

1. Article (T4377), traduction du russe revue, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit de « Beaucoup de Tapage autour de Cronstadt », *Œuvres*, 16, pp. 69-83.

3. Boris Souvarine (cf. n. 9 p. 111), journaliste d'origine russe, avait été l'un des animateurs du courant pour l'adhésion à l'I.C. dans le parti socialiste en France. Il avait soutenu Trotsky et l'Opposition de gauche russe en 1924 et publié *Cours nouveau*, ce qui lui avait valu d'être exclu du P.C. dont il avait été l'un des pionniers. Il avait rompu avec Trotsky en 1929. En 1935, il avait publié chez Plon un livre intitulé *Staline. Aperçu historique du bolchevisme*.

4. Page 261 de l'édition de 1935 de son *Staline*, Souvarine écrivait : « On ne se glorifie pas de certaines victoires. Trotsky a consacré tout juste deux lignes de ses mémoires à l'affaire de Cronstadt pour y reconnaître un " dernier avertissement " signifié à son parti. »

5. Ante Ciliga (né en 1896), un Croate, Italien de nationalité, dirigeant du P.C. yougoslave en exil à Moscou, membre de l'Opposition de gauche, avait été arrêté en 1930, enfermé à Verkhneouralsk puis déporté. A sa sortie d'U.R.S.S., il avait initialement collaboré au *Biulleten Oppositsii*. Il venait de publier en France, chez Gallimard, ce livre qui a été republié avec un second livre de 1949, sous le titre *Dix Ans aux pays du mensonge déconcertant*, aux Editions Champ libre.

6. Ce n'est pas exactement cela. Dans son livre, Ciliga cite un ancien insurgé de Cronstadt, un ancien tchékiste, qu'il dit avoir interrogé en prison sur la révolte. L'homme parle de la répression et dit notamment : « On fusilla plus de dix mille marins. » Plus loin, Ciliga écrit que, « pour lui » l'ex-tchékiste), Trotsky était « le bourreau sanglant qui avait dompté la révolte populaire de Cronstadt », mais il ne reprend pas ces accusations à son compte.

l'époque). D'autres critiques s'expriment ainsi : oui, objectivement, la rébellion a eu un caractère contre-révolutionnaire, mais pourquoi Trotsky a-t-il usé d'une répression aussi impitoyable dans la pacification qui a suivi ?

Je n'ai jamais parlé de cette question. Non que j'aie quoi que ce soit à cacher, mais au contraire, précisément parce que je n'avais rien à dire. La vérité sur cette question, c'est que, *personnellement, je n'ai nullement participé à l'écrasement de l'insurrection de Cronstadt, ni à la répression qui suivit*. Ce fait, réel, n'a aucune signification politique à mes yeux. J'étais membre du gouvernement, je considérais comme nécessaire la liquidation de cette révolte, et je porte donc la responsabilité de sa suppression. Jusqu'à présent, je n'ai répondu à la critique que dans ces limites. Mais, lorsque les moralistes commencent à m'attaquer personnellement, m'accusant de cruauté excessive non nécessitée par les circonstances, je considère que j'ai le droit de leur dire : « Messieurs les moralistes, vous mentez un peu ! »

La rébellion éclata durant mon séjour dans l'Oural. De l'Oural, je me rendis directement à Moscou, pour le X^e congrès du parti. La décision de supprimer la révolte par la force militaire, *si la forteresse ne pouvait pas être amenée à se rendre, d'abord par des négociations de paix, puis par un ultimatum*, cette décision générale a été adoptée avec ma participation directe. Mais, après que la décision fut prise, je continuai à rester à Moscou et ne pris aucune part, ni directe, ni indirecte, aux opérations militaires. Quant aux répressions consécutives, elles furent intégralement l'affaire de la Tchéka⁷.

Comment se fit-il que je n'allai pas personnellement à Cronstadt ? La raison était de nature politique. La révolte éclata pendant la discussion sur ce qu'on appela la « question syndicale ».

Le travail politique à Cronstadt était entièrement entre les mains du comité de Pétrograd, dirigé par Zinoviev. Le même Zinoviev était le dirigeant principal, le plus infatigable et le plus passionné dans la lutte contre moi dans cette discussion. Avant mon départ pour l'Oural, j'étais à Pétrograd, où j'avais pris la parole dans une réunion de marins communistes. L'atmosphère générale de cette réunion m'avait fait une impression très défavorable. Des marins élégants, bien habillés, communistes de nom seulement, faisaient l'impression de parasites, comparés aux

7. La Tchéka — des initiales — était la commission extraordinaire pan-russe de lutte contre la contre-révolution, qui devint en 1922 le G.P.U.

ouvriers et soldats de l'Armée rouge de l'époque. Le comité de Pétrograd menait la campagne d'une façon parfaitement démagogique. Le personnel dirigeant de la flotte était isolé et terrifié. La résolution de Zinoviev reçut probablement 90 % des voix. Je me rappelle avoir dit à Zinoviev à cette occasion : « Tout va très bien ici, jusqu'à ce que cela aille très mal. » Par la suite, Zinoviev vint avec moi dans l'Oural où il reçut un message urgent disant qu'à Cronstadt les choses tournaient « très mal ». L'immense majorité des marins « communistes » qui défendaient la résolution de Zinoviev prit part à la rébellion. Je considérai, et le bureau politique ne fit pas d'objection, que les négociations avec les marins, et, si nécessaire, leur pacification, devaient être menées par les dirigeants qui avaient, la veille encore, toute leur confiance politique. Autrement les Cronstadtien auraient pu considérer l'affaire comme si je venais prendre sur eux une revanche pour leur vote contre moi pendant la discussion du parti.

Justes ou non, ce sont, en tout cas, ces considérations qui déterminèrent mon attitude. *Je suis resté complètement et ostensiblement à l'écart de cette affaire.* En ce qui concerne la répression, autant que je m'en souviens, c'est Dzerjinsky⁸ qui en eut la charge personnelle, et Dzerjinsky ne pouvait tolérer dans ses fonctions — et à juste titre — l'immixtion de qui que ce soit.

Je ne sais pas s'il y a eu des victimes inutiles. Sur ce point, je crois Dzerjinsky plutôt que ses critiques tardifs. Faute de données, je ne peux pas préciser aujourd'hui, *a posteriori*, qui a été puni et comment. Les conclusions de Victor Serge sur ce point — de troisième main — n'ont pas de valeur à mes yeux⁹.

8. Feliks E. *Dzerjinsky* (1877-1926), vieux militant polonais avec des années de baigne et d'exil, était connu pour sa rigueur morale et c'est pourquoi on lui avait confié la responsabilité dangereuse de la Tchèque.

9. Victor L. Kibaltchitch, dit *Victor Serge* (1890-1947), fils de parents russes émigrés en Belgique, d'abord anarchiste (et condamné pour complicité dans l'affaire de la « bande à Bonnot ») avait rallié le parti bolchevique à son arrivée en U.R.S.S. et travaillé pour l'I.C. Il avait été membre de l'Opposition de gauche. Déporté en 1933, il avait été autorisé à regagner la Belgique, à la suite de la campagne menée en Occident pour le grand écrivain de langue française qu'il était. Après une prise de contact chaleureuse avec Trotsky, leurs relations s'étaient détériorées du fait du soutien qu'il apportait notamment aux dirigeants du P.O.U.M. Victor Serge était intervenu dans le débat sur Cronstadt à propos de la réponse de Trotsky à Wendelin Thomas dans *La Révolution prolétarienne* du 10 septembre 1937, puis à nouveau dans la même revue le 25 octobre. A la fin d'avril, il avait écrit une lettre à *New Internationalist*, à propos des articles de Trotsky sur cette question. Dans un texte paru dans la *R.P.* du 25 octobre 1938

Mais je suis prêt à reconnaître que la guerre civile n'est pas une école d'humanité. Les idéalistes et les pacifistes accusent toujours la révolution de commettre des « excès ». Mais le point capital est que ces « excès » découlent de la nature même de la révolution, laquelle n'est en elle-même qu'un « excès » de l'histoire. Celui qui le désire peut rejeter sur cette base (dans de petits articles) la révolution en général. Je ne la rejette pas. Dans ce sens, je prends la pleine et entière responsabilité de la répression de la révolte de Cronstadt.

(reproduit, comme tous les précédents, dans Serge & Trotsky, *La Lutte contre le Stalinisme*, présentation de Michel Dreyfus), Serge répondait en protestant contre l'expression de « troisième main » sans être pourtant totalement convaincant sur ce point : « Habitant à Pétrograd, je vivais parmi les dirigeants de la ville. Je sais par des témoins oculaires ce que fut la répression. »

POUR LA LIBERTÉ DANS L'ÉDUCATION¹

(10 juillet 1938)

Je remercie sincèrement la rédaction de *Vida* pour m'avoir proposé d'exprimer mon opinion sur les tâches des éducateurs mexicains. Ma connaissance, encore insuffisante, de la vie de ce pays, ne me permet pas de formuler des jugements pratiques concrets. Mais il y a une considération générale que je puis me permettre de formuler ici.

Dans les pays arriérés, qui comprennent, non seulement le Mexique, mais, dans une certaine mesure, également l'U.R.S.S., l'activité du maître d'école n'est pas seulement une profession, mais une mission élevée. La tâche de l'éducation culturelle consiste à éveiller et développer la personnalité critique dans les masses opprimées et foulées aux pieds. La condition indispensable pour cela est que l'éducateur lui-même possède une personnalité développée dans le sens critique. Celui qui n'a pas de convictions suffisamment élaborées ne peut être un guide du peuple. C'est pourquoi un *régime totalitaire*, sous toutes ses formes — dans l'Etat, dans le syndicat, dans le parti — porte des coups irréparables à la cause de la culture et de l'instruction. Là où on impose d'en haut des convictions, comme un ordre

1. Cet article, d'abord publié dans *Vida*, bulletin des enseignants de Michoacán, le 15 juillet 1938, fut envoyé ensuite par Trotsky à la presse mexicaine. Nous publions ici la traduction du texte paru dans *El Nacional* du 20 juillet 1938 : Trotsky avait écrit une note en russe que van Heijenoort traduisit aussitôt en espagnol et c'est cette traduction qui circula. André Breton, en compagnie de Natalia, Van, André Breton, Diego et Frida Rivera étaient allés au début de juillet séjourner à Patzcuaro. Le syndicat des instituteurs de la région (S.T.E.R.M.) était dirigé par des membres du P.C.M. qui avaient souhaité rencontrer Trotsky et parler avec lui des problèmes de l'école primaire et du rôle de l'instituteur rural. C'est à la suite de cet entretien que Trotsky rédigea cette note. Immédiatement après, la presse du P.C.M. annonça l'exclusion d'un enseignant communiste de Michoacán, Policarpo Sanchez, accusé d'être « un trotskyste infiltré » et d'avoir organisé cette rencontre.

militaire, l'éducateur perd sa personnalité mentale et ne peut inspirer, ni aux enfants ni aux adultes, confiance dans la profession qu'il exerce.

C'est ce qui se produit actuellement, non seulement dans les pays fascistes, mais aussi en U.R.S.S. Les bases économiques créées par la révolution d'Octobre ne sont heureusement pas encore complètement détruites. Mais le régime politique a revêtu définitivement un caractère totalitaire. La bureaucratie soviétique, qui a violé la révolution, exige que le peuple la considère comme infaillible. La tâche d'abuser le peuple, à la manière des prêtres, a été confiée au maître d'école. Pour étouffer en ce dernier la voix de la critique, on a introduit le régime totalitaire dans les syndicats de travailleurs de l'enseignement. Les fonctionnaires-policiers installés à la tête des syndicats mènent une rageuse campagne de calomnie et de répression contre tout éducateur qui a un sentiment critique, le qualifiant de « contre-révolutionnaire », de « trotskyste » et de « fasciste »². Celui qui ne cède pas, le G.P.U. l'élimine. Pire encore, la bureaucratie soviétique s'efforce d'étendre le même système au monde entier. Elle possède dans chaque nation ses propres agents qui cherchent à établir le régime totalitaire à l'intérieur des syndicats de ces pays³. Tel est le danger terrible qui menace la cause de la révolution et de la culture, particulièrement dans les pays jeunes et arriérés où la population — en dehors de ce que j'ai signalé — n'est pas trop encline à se soumettre aux ordres des féodaux, des cléricaux et de l'impérialisme.

Le vœu le plus ardent que je puisse exprimer est que l'enseignement mexicain ne soit pas soumis à un régime totalitaire dans ses syndicats, avec son cortège de mensonges, de calomnies, de répression et d'étouffement de la pensée critique. Seule une lutte idéologique honorable et loyale peut assurer l'élaboration de convictions fermes et sérieusement mûries. Seul un enseignement armé de semblables conditions est capable de conquérir une autorité inébranlable et d'accomplir sa grande mission historique.

2. Les militants qui avaient dirigé les syndicats de l'enseignement du temps de Lénine avaient été écartés dans la période stalinienne : le contrôle de l'enseignement était l'une des pièces maîtresses de la dictature bureaucratique.

3. L'allusion directe de Trotsky à l'affiliation au P.C. mexicain des dirigeants du syndicat enseignant, le S.T.E.R.M., allait provoquer une levée de boucliers et l'accusation lancée contre Trotsky de « chercher à diviser le syndicat », nouveau prétexte invoqué pour réclamer son expulsion du pays (voir notamment *El Universal*, 10 novembre 1938).

[VERS UN PROCÈS DE DIPLOMATES ?]¹

(15 juillet 1938)

Cher M. Dewey,

J'ai écrit à Mademoiselle LaFollette que le verdict complet de la commission (*Not Guilty*) entrerait dans l'histoire comme un monument d'intelligence, de passion pour la vérité et de patience. Mais, précisément pour ces raisons, le verdict est un coup terrible — ou, pour mieux dire, insupportable — pour la clique du Kremlin. Je suis certain que nous tous sous-estimons beaucoup l'impression produite par tout le travail de la commission dans les rangs des staliniens.

Sous cet angle, la rumeur persistante du déroulement prochain d'un procès de diplomates soviétiques revêt à mon avis une signification plus concrète, non seulement en ce sens que les diplomates offrent beaucoup d'avantages pour « démasquer » mes « liens » internationaux et mes « conspirations » avec eux comme avec les autres. En dehors de cette considération générale, l'objectif concret des « aveux » futurs de Iakoubovitch² — ancien ambassadeur soviétique en Norvège — pourrait être d'améliorer l'impression désastreuse produite par le prétendu vol de Piatakov vers Oslo. Cet échec dans la mécanique de l'imposture ne peut en toute logique être « corrigé » que par les aveux de Iakoubovitch. Il peut, par exemple, dire que Piatakov, afin de le sauver, lui, personnellement, a, pour son compte, fait de façon préméditée une déposition fausse, que Piatakov, en

1. Lettre à J. Dewey (7685), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. I. S. *Iakoubovitch*, longtemps secrétaire d'ambassade à Berlin avant d'être ambassadeur à Oslo, avait été « dénoncé » comme un agent de l'opposition et un « trotskyste » camouflé par les « aveux » de l'accusé Krestinsky, ancien ambassadeur à Berlin, lors du procès de Boukharine, Iagoda et autres. On pouvait supposer qu'il était prévu pour un autre procès. La rumeur circula avec insistance que, rappelé, il avait refusé de revenir en U.R.S.S. Mais il revint.

réalité, ayant atterri ailleurs, a rencontré Iakoubovitch lui-même, été caché dans sa maison, etc.

Iakoubovitch a été l'homme qui a réussi à obtenir mon internement et celui de ma femme, mais qui n'a pas réussi à obtenir ma livraison entre les mains du G.P.U. Iakoubovitch ne pouvait pas ne pas jouer le rôle de partenaire dans la construction de cette partie de l'imposture qui concerne la visite de Piatakov à Oslo. En ce sens, aux yeux de Staline, il est directement responsable de cette terrible défaite. Il doit en tout cas être puni en tant que bouc émissaire. C'est tout à fait dans la nature des procédés de Staline d'utiliser cette punition avec l'objectif de cacher sa véritable raison et de corriger les conséquences négatives de la défaite.

Tout cela n'est bien entendu qu'une hypothèse, qui m'est imposée par un article du journal réactionnaire norvégien *Aftenposten* qui représente nommément Iakoubovitch comme le chef de la conspiration des diplomates (en réalité, Iakoubovitch a toujours été une personne tout à fait secondaire et n'a jamais appartenu à aucune opposition). Je me permets de vous communiquer cette supposition au cas où le procès des diplomates aurait lieu réellement.

J'espère que votre santé est satisfaisante et je vous envoie les souhaits les meilleurs au nom de ma femme et de moi-même.

[D'AUTRES CHATS A FOUETTER]¹

(15 juillet 1938)

Cher Camarade Auquier²,

Je ne puis que regretter le fait que le pauvre livre de Ciliga préoccupe tellement nos amis belges, qui ont vraiment d'autres chats à fouetter. Les explications de la raison pour laquelle l'Opposition russe fut battue, je les ai déjà données dans *Ma Vie* et surtout dans *La Révolution trahie*. Il est absolument impossible d'y ajouter quelque chose d'essentiel, surtout dans une lettre. Il faudrait un nouveau livre. Je l'écris actuellement. J'espère que ce livre (sur Staline) donnera une explication suffisante de la question qui vous intéresse. Le problème n'est pas tellement urgent qu'il doive être mis à l'ordre du jour de la discussion, spécialement avant le congrès de votre parti. Vous avez la question syndicale³ à résoudre, qui exige toute l'attention de la section belge comme de l'Internationale. J'espère bien que cette question sera résolue dans un sens marxiste.

1. Lettre à V. Auquier (7312), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Victor *Auquier* (né en 1912), employé, militant J.G.S., avait été le bras droit de Dauge dans les jeunesses et l'était encore dans le P.S.R. Il venait d'écrire à Trotsky pour lui poser un certain nombre de questions à propos du livre d'Ante Ciliga, *Au Pays du Grand Mensonge*.

3. Trotsky était particulièrement préoccupé par le fait que les militants du Borinage, à l'instigation de Dauge et de ses amis proches, avaient participé à la création de syndicats « rouges » regroupant des militants exclus et essayant de concurrencer les syndicats de masse.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE REISS¹

(17 juillet 1938)

Plus le temps passe et plus lumineuse apparaît la figure de Reiss², tombé tragiquement sur le seuil de la IV^e Internationale. La rupture avec la clique bonapartiste ne signifiait pas pour lui la désertion vers la vie privée, comme pour d'autres bureaucrates apeurés et démoralisés. Pas une minute, Reiss n'a cherché à s'éloigner en prenant un air supérieur à l'égard de ceux qui continuaient le combat. Avant de prendre des mesures pour assurer sa sécurité personnelle, il a écrit une déclaration principale sur les raisons de son passage sous le drapeau de la IV^e Internationale. Dans les jours même où il était précisément en train de préparer sa rupture ouverte avec le Kremlin, il faisait déjà de la propagande active et recrutait parmi ses anciens collaborateurs et collègues. On doit se représenter clairement les graves convulsions internes qu'il eut à traverser et comprendre la force d'âme qui se dissimulait dans ce combattant révolutionnaire !

La figure de Ludwig³ nous devient de plus en plus proche au fur et à mesure que nous voyons ces bureaucrates « fatigués » et « déçus » qui, voyez-vous, sont tellement tourmentés par Staline et leur propre passé que, sans changer d'état d'esprit, ils vont tout droit dans le camp de la démocratie bourgeoise ou du semi-anarchisme libéral⁴. Sous les coups de la vie, ces messieurs en viennent à la conclusion que la révolution d'Octobre a été une « erreur » et qu'il faut donc imaginer quelque chose de mieux, de jamais vu, d'inédit, qui soit totalement à l'abri, hermétiquement,

1. Article (T4381), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Sur Ignace Reiss, voir n. 3, p. 126.

3. Pseudonyme de Reiss dans le G.P.U.

4. L'allusion est dirigée contre Krivitsky.

de toute faiblesse et de tout échec. Et, en attendant cette doctrine de salut, les dilettantes ultra-gauches, alliés à des fascistes plus francs, s'occupent de racontars et d'intrigues contre les révolutionnaires. Faut-il des exemples ?

Ludwig est mort à l'aube même d'un nouveau chapitre de sa vie. Nous avons tous ressenti sa mort comme un coup très rude — et nous en avons reçu beaucoup. Ce serait cependant une erreur inadmissible que de penser que ce sacrifice a été inutile. Par la virilité de sa conversion de Thermidor à la révolution, Reiss a donné au trésor de la lutte prolétarienne une contribution bien plus grande que tous ceux qui, tous ensemble, dénoncent Staline. La figure de Reiss demeurera vivante dans la mémoire des jeunes générations comme un exemple et une leçon. Elle les inspirera et les entraînera.

LA DISPARITION DE RUDOLF KLEMENT¹

(18 juillet 1938)

Mes amis de Paris ont informé New York hier de la disparition de Rudolf Klement², un exilé allemand qui vivait à Paris. Klement, ancien étudiant de Hambourg, a été mon secrétaire pendant deux ans à Prinkipo et en France. C'est un jeune homme très instruit, de vingt-huit ans, qui possédait parfaitement plusieurs langues. De Paris, il avait continué à me fournir une aide considérable pour mon travail littéraire. Comme Erwin Wolf³, mon secrétaire tchécoslovaque, Klement avait pris une part active à l'entreprise pour démasquer les impostures de Moscou et s'était ainsi attiré la haine violente du G.P.U.

Mes amis de Paris disent qu'ils ont reçu de Perpignan une copie d'une lettre adressée à moi par Rudolf Klement. Je n'ai pas encore reçu cette lettre. Mais, d'après les lettres antérieures de Klement, il est clair qu'il n'avait pas l'intention d'aller où que ce soit. Mes amis de Paris pensent que Klement a été enlevé par le G.P.U., exactement comme Erwin Wolf l'a été il y a quelque temps. S'il en est ainsi, il est parfaitement possible que le G.P.U. l'ait emmené de force en Espagne pour une vengeance sanglante. J'ai hésité à donner cette information à la presse avant une

1. Communiqué de presse (T4385) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Rudolf Klement avait été vu par des camarades dans la soirée du 13 juillet, allant relever une de ses « boîtes à lettres ». Mais il n'était pas allé à un rendez-vous donné le 15, ni chercher son courrier le 16. Ce même jour, Pierre Naville et Jean Rous avaient reçu par la poste chacun une copie d'une prétendue lettre de rupture de Klement avec Trotsky.

3. Erwin Wolf (cf. n. 4, p. 80), un Allemand de Tchécoslovaquie, qui avait milité à Berlin puis Paris dans la direction des I.K.D., avait été secrétaire de Trotsky en Norvège, puis pris place au S.I. à partir de juillet 1936. Il avait été envoyé à Barcelone au lendemain des journées de mai. Arrêté et libéré, puis arrêté de nouveau, il avait disparu, selon toute vraisemblance assassiné par le G.P.U. La rumeur circula qu'il avait été emmené en U.R.S.S. et y avait été exécuté.

vérification définitive. Mais, dans la mesure où chaque heure perdue peut signifier la mort de mon jeune ami, je considère qu'il est de mon devoir de publier tout de suite l'information que je viens de recevoir.

[L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE RÉVOLUTIONNAIRE]¹

(18 juillet 1938)

Un parti révolutionnaire doit nécessairement se fonder sur la jeunesse. On peut même dire que le caractère révolutionnaire d'un parti peut être jugé avant tout par sa capacité à attirer sous son drapeau la jeunesse ouvrière. L'attitude fondamentale de la jeunesse — je pense à la *véritable* jeunesse, pas aux vieillards de vingt ans — réside dans le fait qu'ils sont prêts à se donner pleinement et totalement à la cause du socialisme. Sans des sacrifices héroïques, sans courage, sans résolution, l'histoire, de façon générale, ne progresse pas.

Mais le sacrifice à lui seul ne suffit pas. Ce qu'il faut, c'est une compréhension claire du cours du développement et des méthodes d'action appropriées. Cela ne peut s'obtenir que par la théorie et l'expérience vivante. L'enthousiasme le plus brûlant se refroidit vite et s'évapore s'il n'est pas soutenu à temps par une compréhension claire des lois du développement historique. Combien de fois avons-nous observé de jeunes enthousiastes qui, ayant courbé la tête, devenaient opportunistes et de gauchistes déçus qui devenaient très vite des bureaucrates conservateurs, de la même façon qu'un hors-la-loi se transforme rapidement en un gendarme excellent. Acquérir connaissances et expérience et, en même temps, ne pas laisser perdre l'esprit de combat, le sacrifice révolutionnaire de soi, la détermination à aller jusqu'au bout, telle est la tâche de l'éducation et de l'auto-éducation de la jeunesse révolutionnaire.

L'intransigeance révolutionnaire est une qualité précieuse dès lors qu'elle est dirigée contre l'adaptation opportuniste à la

1. Lettre au congrès de l'Y.P.S.L. (T4383), avec la permission de la Houghton Library. Cette organisation, la Young People Socialist League, qui était l'organisation de jeunesse du Socialist Party, était restée aux mains des trotskystes lors de leur « sortie ».

bourgeoisie et à l'inconstance théorique comme l'hésitation pusillanime de tous les genres de bureaux et parloirs communistes et socialistes du type de Browder, Norman Thomas², Lovestone et leurs semblables. Mais l'« intransigeance » se transforme en son contraire quand elle sert seulement de consolation aux sectaires et aux confusionnistes pour leur propre incapacité à se lier aux masses.

La fidélité au drapeau des idées est la qualité fondamentale, indispensable, d'un révolutionnaire authentique. Mais malheur à celui qui transforme sa fidélité en entêtement doctrinaire, en répétition de formules toutes faites, apprises par cœur une fois pour toutes, sans être capable de regarder la vie et de répondre à ses exigences. Une politique marxiste authentique signifie porter les idées de la révolution prolétarienne à des masses toujours plus larges, à travers des combinaisons de conditions historiques en perpétuel changement, souvent nouvelles et inattendues.

L'ennemi principal dans nos rangs demeure bien entendu l'opportunisme, surtout sous sa forme la plus pernicieuse, le stalinisme, cette syphilis du mouvement ouvrier. Mais, pour lutter victorieusement contre l'opportunisme, il est essentiel d'en finir avec les vices du sectarisme et du pédantisme phraseur dans nos propres rangs. L'histoire de la IV^e Internationale, y compris celle de la section des Etats-Unis, nous a enseigné plusieurs leçons que nous devons comprendre et appliquer. Les Grecs anciens avaient l'habitude de montrer des ilotes ivres pour détourner les jeunes de l'alcoolisme. Tous les Oehler, les Field, les Vereeken et compagnie sont les ilotes du sectarisme qui agencent leurs grimaces et leurs cabrioles comme si leur objectif essentiel était de repousser la jeunesse par un sectarisme stérile et assommant.

Il reste à espérer que le prochain congrès de votre Ligue constituera une étape importante sur la route de l'acquisition

2. Browder était le dirigeant du P.C. et Lovestone celui de l'opposition de droite « brandlérienne ». Norman Thomas (1884-1968), pasteur pacifiste, était le dirigeant du Socialist Party qui avait accueilli puis exclu les trotskystes.

3. B. J. Field était le pseudonyme de Max Gould (1900-1977), un économiste qui avait rendu visite à Prinkipo, puis avait été exclu — pour la deuxième fois — de la section américaine pour avoir refusé la discipline au cours de la grève des hôtels de New York. Hugo Oehler était le pseudonyme d'Edward Oler (1903-1983), un des dirigeants ouvriers du P.C., acquis à l'opposition de gauche, mais resté presque deux ans à l'intérieur du parti, clandestinement. Il s'était opposé d'abord avec la fusion avec l'organisation de Muste puis au « tournant français » et avait été exclu en 1935. Il avait considéré comme une « liquidation » l'entrée des trotskystes américains dans le S.P.

d'une expérience politique sur la base de granit du programme marxiste. Ce n'est qu'à cette condition que sera assuré le destin des grands mouvements historiques dont la Ligue de la jeunesse est l'un des détachements d'avant-garde.

[ATTENTE IMPATIENTE]¹

(18 juillet 1938)

Cher Camarade Gérard,

J'ai reçu vos deux lettres concernant l'investigation. J'attends avec la plus grande impatience les documents mentionnés². Immédiatement après leur arrivée, j'écirai au juge d'instruction sur l'affaire.

Nous attendons ici quelques détails sur la disparition de Camille³ pour commencer une campagne. Vous pouvez bien imaginer notre inquiétude !

1. Lettre à G. Rosenthal (9816), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit des documents des experts et médecins et de l'enquête de la police judiciaire sur la mort de Sedov, avec P.V. des interrogatoires du personnel de la clinique, etc.

3. Rudolf Klement.

[UN FONDS POUR L'IMPRIMERIE]¹ (18 juillet 1938)

Cher Camarade Naville,

Je cède volontiers à l'organisation les droits de *Leur Morale et la Nôtre*². Mais pas pour les dépenses courantes. J'ai proposé au S.I. de profiter de la conférence internationale pour arranger un peu les finances de la section française. Depuis longtemps, mon idée est que vous devriez avoir une petite imprimerie à vous, avec des camarades absolument dévoués et capables de travailler même quand le salaire est en retard. L'incapacité de créer une pareille imprimerie compromet terriblement toute l'organisation. Je considère donc le produit de la brochure sur la morale comme une partie du fonds pour l'imprimerie, à moins que la conférence donne une autre destination. C'est de ma part une condition « ultime ». Pour la publication de l'ouvrage en question, le camarade Gérard, en tant que mon avocat, peut bien signer le contrat avec l'éditeur.

1. Lettre à P. Naville (9358), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Pierre Naville, dirigeant du P.O.I., qui avait de grosses difficultés financières, avait demandé à Trotsky de céder au P.O.I. les droits d'auteur de *Leur Morale et la Nôtre*. On peut imaginer qu'il ne connaissait pas les difficultés matérielles de Trotsky. Mais il est vrai que ce dernier acceptait...

[UN ARTICLE D'ELSA]¹

(18 juillet 1938)

Chers Camarades,

Elsa Reiss² a écrit un article sur le premier anniversaire de la mort du camarade Ludwig (Ignaz Reiss). Je trouve cet article bon à tous égards et j'espère que *The New International* le publiera dans son numéro de septembre. Par Paris nous savons qu'une copie de cet article a été envoyée au camarade Glen[ner], et nous sommes un peu inquiets sur son sort en raison de l'absence du camarade Glen[ner].

Si vous n'avez pas reçu le manuscrit, nous pouvons vous envoyer notre copie. Informez-vous, s'il vous plaît, sur cette question.

1. Lettre à *New International* (9405), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Elsa Bernaut (1898-1978), compagne d'Ignace Reiss, était restée en contact avec L. Sedov, puis, après sa mort, avec le groupe russe de Paris.

[BRÈVES REMARQUES]¹

(18 juillet 1938)

Cher Camarade,

J'ai reçu aujourd'hui à nouveau un gros paquet d'extraits extrêmement importants et précieux. Je vois que votre petit groupe accomplit un énorme travail. Merci beaucoup.

En même temps m'est parvenu un article d'Elsa sur Reiss². Un article vraiment remarquable. J'ai écrit à Elsa quelques mots en allemand que je joins à ce courrier. (Sara³ vient juste de me dire que l'article a été envoyé). C'est parfait. Il faut absolument faire paraître l'article dans *The New International*. J'essaie de le faire publier ici dans la presse, mais pas en entier (sans la partie qui concerne la révolution).

Je vous envoie une notice sur Ludwig, écrite avant que j'aie reçu l'article d'Elsa. On peut tout de même la publier, afin qu'Elsa se soit pas seule à parler de Ludwig. Le second article est consacré à la jeunesse.

P.-S. Nous faisons un envoi séparé des articles.

1. Lettre (7718) à L. Estrine et M. Zborowski, traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit d'Elsa Poretski et d'Ignacy dit Ignace Reiss.

3. Sara Jacobs, dite Sara *Weber* (1900-1976), venue de Pologne aux Etats-Unis en 1920, épouse de Louis Jacobs, dit Jack Weber, un des dirigeants américains, avait été secrétaire de Trotsky pendant une partie de l'année 1933 à Prinkipo puis en France et était repartie en janvier 1934. Elle était venue à Coyoacán reprendre ses fonctions pour quelques mois après la défection de la secrétaire qui aidait Trotsky jusqu'alors.

L'ENQUÊTE SUR LA MORT DE LÉON SEDOV¹

19 juillet 1938

*A Monsieur le Juge d'Instruction Pagenel,
près du Tribunal de première Instance
du Département de la Seine.*

Monsieur le Juge,

J'ai reçu ce matin même, de mes avocats Gérard Rosenthal et Jean Rous², un rapport préalable et une expertise médicale concernant la mort de mon fils Léon Sedov³. Dans une affaire aussi importante et aussi tragique, je crois qu'il est de mon droit de parler avec pleine franchise, sans réserve diplomatique. Les documents que j'ai reçus m'ont frappé par leurs silences. L'enquête policière et l'expertise médicale recherchent manifestement la ligne de moindre résistance. Dans une telle voie, la vérité ne peut être découverte.

Messieurs les médecins légistes arrivent à la conclusion que la mort de Sedov peut être expliquée par des causes naturelles. Cette conclusion, dans la situation donnée, est presque totalement dépourvue de contenu. Toute maladie peut, *dans certaines conditions*, aboutir à la mort. D'autre part, il n'y a pas, ou presque pas, de maladies qui doivent aboutir à la mort, précisément à *un moment donné*. Pour l'investigation judiciaire, il s'agit non pas de la question abstraite : « La maladie en question

1. Lettre au Juge d'instruction Pagenel (T4839), traduite du russe à Coyoacán.

2. Jean Rous (né en 1908), membre du secrétariat international et dirigeant du P.O.I., était inscrit au barreau, mais ne plaidait guère. Sa présence dans cette affaire était pourtant utile.

3. Rappelons que Léon Sedov était mort à la clinique Mirabeau, le 16 février 1938, à la suite d'une opération d'appendicite.

pouvait-elle d'elle-même aboutir à la mort ? » mais de la question concrète : « Quelqu'un n'a-t-il pas aidé consciemment la maladie à en finir avec Sedov dans le délai le plus court ? »

Lors du procès Boukharine-Rykov⁴ à Moscou en mars de cette année, il fut révélé avec une franchise cynique que l'une des méthodes du G.P.U. était d'aider la maladie à précipiter le moment de la mort. L'ancien chef du G.P.U., Menjinsky et l'écrivain Gorky n'étaient plus jeunes⁵. C'étaient des gens malades ; leur mort par conséquent, pouvait facilement s'expliquer par des « causes naturelles ». C'est ce qu'avait fait en son temps la conclusion officielle des médecins. Cependant, par le procès de Moscou, l'humanité apprit que les lumières de la médecine russe, sous la direction de l'ancien chef de la police secrète Iagoda, avaient précipité la mort des malades à l'aide de méthodes impossibles ou difficiles à contrôler après coup. Pour la question qui nous intéresse, il est presque indifférent de savoir si, dans ces cas concrets, les dépositions des accusés étaient vraies ou fausses. Il suffit de savoir que des méthodes secrètes consistant à empoisonner, à infecter, à provoquer des refroidissements et en général à précipiter la mort, faisaient officiellement partie de l'arsenal du G.P.U. Sans entrer dans de plus amples détails, je me permets d'attirer votre attention sur le compte rendu sténographique du procès Boukharine-Rykov, publié par le commissariat du peuple à la Justice de l'U.R.S.S.

Messieurs les experts disent que la mort « a pu » provenir de causes naturelles. Bien entendu, elle a pu. Cependant, comme il apparaît de toutes les circonstances de l'affaire, aucun des médecins n'attendaient la mort de Sedov. Il est clair que le G.P.U. qui suivait chacun des pas de Sedov, ne pouvait espérer non plus que des « causes naturelles » accomplissent leur œuvre de destruction sans aide extérieure. Cependant, la maladie de Sedov et l'opération chirurgicale offraient des conditions extrêmement favorables à une intervention du G.P.U.

Nos avocats ont mis à votre disposition, Monsieur le Juge,

4. Aleksei I. Rykov (1881-1938), vieux-bolchevik, chef de file des « droitiers », successeur de Lénine à la tête de l'Etat, avait été jugé, condamné et exécuté à l'issue du troisième procès de Moscou.

5. Viatcheslav R. Menjinsky (1874-1934) était l'ancien chef du G.P.U., successeur de Dzerjinsky. Il avait été remplacé par son adjoint Iagoda. Maksim M. Pechkov, dit Gorky (n. 2 p. 70), le grand romancier auteur de *La Mère*, avait été la gloire littéraire du régime malgré ses réticences personnelles. La mort de ces deux hommes avait été attribuée à des empoisonnements perpétrés par des médecins du Kremlin opérant sur ordre de Iagoda et du centre trotskyste-boukharinien, avec tous les aveux nécessaires... au troisième procès.

des données nécessaires pour montrer que le G.P.U. considérait l'extermination de Sedov comme une de ses plus importantes tâches. La justice française ne peut guère avoir de doute là-dessus après les trois procès de Moscou et surtout après ce qu'ont découvert les polices suisse et française en liaison avec l'assassinat d'Ignace Reiss. Durant une longue période, particulièrement durant les deux dernières années, Sedov vécut dans un état de blocus constant de la part d'une bande du G.P.U., qui, en plein Paris dispose d'une liberté presque aussi grande qu'à Moscou. Les assassins à gages avaient préparé à Sedov un piège à Mulhouse, tout à fait analogue à celui dont tomba victime Reiss⁶. Seul le hasard sauva Sedov cette fois-là. Les noms des criminels et leurs rôles vous sont connus, Monsieur le Juge, et je n'ai pas besoin d'insister sur ce point.

Le 4 février 1937, Sedov publia dans la revue française *Confessions* un article dans lequel il avertissait qu'il jouissait d'une excellente santé ; que les persécutions n'avaient pas abattu son courage ; qu'il n'était nullement enclin au désespoir ni au suicide et que, si un jour la mort le surprenait brusquement, il faudrait en chercher les responsables dans le camp de Staline. J'ai envoyé ce numéro de *Confessions* à Paris pour qu'il vous soit remis, Monsieur le Juge, et c'est pourquoi je cite de mémoire. L'avertissement prophétique de Sedov, qui découlait de faits d'une portée historique, indiscutables et connus de tous, doit, à mon avis, déterminer la direction et le caractère de l'instruction. Le complot du G.P.U. avec le but d'abattre, étrangler, égorger, empoisonner ou infecter Sedov, était un fait permanent et fondamental dans les deux dernières années de sa vie. La maladie ne fut qu'un épisode. Même à la clinique, Sedov se trouva contraint de se faire inscrire sous le nom supposé de Martin, pour entraver — ne fût-ce que partiellement — le travail des bandits qui suivaient ses traces. Dans ces conditions la justice n'a pas le droit de se contenter de la formule abstraite : « Sedov a pu succomber à des causes naturelles » tant qu'il n'a pas été démontré le contraire, c'est-à-dire que le puissant G.P.U. a laissé passer une occasion favorable d'aider les « causes naturelles ».

6. L'avocat suisse Strobel avait fixé rendez-vous à L. Sedov à Mulhouse. Selon les aveux de la Suisse Renata Steiner qui faisait partie du groupe qui assassina Reiss, les tueurs avaient vainement attendu Sedov à Mulhouse. L'agent du G.P.U. Zborowski prétendit plus tard avoir dissimulé à Sedov ce rendez-vous afin de le « protéger » : en réalité, le plan du G.P.U. étant de l'arrêter et de l'emmener en U.R.S.S. avec Sedov, on comprend cette manœuvre d'auto-protection (Voir *Cahiers Léon Trotsky*, n° 13, numéro spécial sur Léon Sedov).

On peut objecter que les considérations développées plus haut, quel que soit leur poids en elles-mêmes, ne peuvent cependant pas changer les résultats négatifs de l'expertise médicale. Je me réserve le droit de revenir sur cette question dans un document particulier, après avoir consulté des médecins compétents. Le fait qu'on n'ait pas trouvé de traces de poison ne signifie pas qu'il n'y en ait pas eu et en tout cas ne signifie pas que le G.P.U. n'ait pas eu recours à d'autres mesures pour empêcher l'organisme opéré de résister à la maladie. S'il s'était agi d'un cas quelconque, dans des conditions de vie ordinaire, l'expertise médicale, sans épuiser la question en soi, aurait cependant gardé toute sa valeur. Mais nous sommes en présence d'un cas qui sort complètement de l'ordinaire, en présence de la mort, inattendue pour les médecins eux-mêmes, d'un homme traqué, après un long combat entre lui et un puissant appareil étatique, armé de moyens financiers, techniques et scientifiques inépuisables.

L'expertise médicale pratiquée est d'autant moins suffisante qu'elle écarte obstinément le moment central de l'histoire de la maladie. Les quatre premiers jours qui suivirent l'opération furent des jours d'amélioration manifeste pour la santé de l'opéré ; l'état du malade fut jugé si favorable que l'administration de la clinique trouva superflue la présence de la garde-malade qui le surveillait spécialement. Cependant, dans la nuit du 13 février, le malade, dans un accès de délire, nu, erre dans les couloirs et locaux de la clinique, laissé à lui-même. Ce fait monstrueux ne mérite-t-il pas l'attention de l'expertise ?

Si des causes naturelles avaient dû (*avaient dû* et non pas *avaient pu*) aboutir au dénouement tragique, par quoi et comment expliquer l'optimisme des médecins, à la suite duquel le malade fut au moment le plus critique laissé sans surveillance aucune ? On peut bien entendu tenter de réduire toute l'affaire à une erreur de pronostic et à un manque de contrôle médical. Cependant dans les matériaux de l'enquête il n'en est pas même question. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi : s'il y a eu un manque de surveillance, la conclusion ne se présente-t-elle pas d'elle-même que les ennemis qui ne quittaient pas Sedov des yeux pouvaient utiliser cette circonstance favorable pour leurs fins criminelles ?

Le personnel de la clinique, a certes, essayé de dénombrer ceux qui avaient approché le malade. Mais quelle valeur ont ces dépositions si le malade a eu la possibilité, à l'insu du personnel, de quitter son lit, et, sans en être empêché par qui que ce soit,

d'errer dans l'édifice de la clinique dans un état d'exaltation délirante ?

M. Thalheimer⁷, le chirurgien qui avait opéré Sedov, s'est en tout cas trouvé pris à l'improviste par les événements de la nuit fatale. Il demanda à la femme de Sedov, Jeanne Martin des Pallières : « *Le malade n'a-t-il pas tenté de se suicider ?* » A cette question, qu'il est impossible d'effacer de toute l'histoire de la maladie, Sedov avait lui-même répondu par avance dans l'article cité plus haut, une année avant sa mort. L'aggravation de l'état du malade fut si brusque et si inattendue que le chirurgien, ne connaissant pas la personnalité du malade ni les conditions de sa vie, se vit contraint de recourir à l'hypothèse du suicide. Impossible d'effacer ce fait, je le répète, du tableau général de la maladie et de la mort de mon fils ! Certes, on peut dire, si l'on veut, que les soupçons des parents et des proches de Sedov sont provoqués par leur inquiétude méfiante. Or, voici un médecin pour qui Sedov était un malade ordinaire, un ingénieur inconnu du nom de Martin. Le chirurgien ne pouvait, par conséquent, être possédé ni par la méfiance, ni par la passion politique. Il était guidé par les seules indications apparues de l'organisme du malade. Et la première réaction de ce médecin éminent et expérimenté devant le changement inattendu, c'est-à-dire *non motivé par des « causes naturelles »*, dans le déroulement de la maladie fut de soupçonner le malade d'avoir eu l'intention de se suicider. N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que, si le chirurgien avait su à ce moment-là qui était son malade et quelles étaient les conditions de sa vie, il aurait immédiatement demandé : « N'y a-t-il pas eu l'intervention d'assassins ? »

C'est précisément cette question qui se pose devant l'enquête dans toute sa force. La question a été formulée, Monsieur le Juge, non par moi, mais par le chirurgien Thalheimer, quoique involontairement. Et je ne trouve aucune réponse à cette question dans les matériaux de l'instruction que j'ai reçus. Je ne trouve pas même une tentative de chercher une réponse. Je ne trouve aucun intérêt pour la question elle-même.

Véritablement surprenant est le fait que l'énigme de la nuit critique soit restée jusqu'à maintenant non seulement inexplicée, mais encore pas même effleurée. Toute cette perte de

7. Le Dr Marcel Thalheimer (1893-1972), chef de clinique des Hôpitaux de Paris, fut appelé à opérer. Dans le numéro 13 des *Cahiers Léon Trotsky*, les Docteurs Jean-Michel Krivine et Marcel-Francis Kahn ont relevé qu'il avait très mauvaise réputation dans la profession.

temps, qui rend extrêmement plus difficile le travail d'une investigation ultérieure, ne peut être expliquée par le hasard. L'administration de la clinique s'est naturellement efforcée de se soustraire à une enquête sur ce point, car celle-ci ne pouvait manquer de faire apparaître la profonde incurie, dont le résultat fut qu'un malade grave resta sans surveillance aucune et put accomplir des actes funestes pour lui ou *en endure*. Les médecins légistes n'ont, de leur part, nullement cherché à trouver une explication des circonstances de la nuit tragique. L'enquête policière s'est bornée aux dépositions superficielles de personnes coupables, pour le moins de négligence, et par conséquent intéressées à couvrir celles-ci. Pourtant, derrière la négligence des uns a pu facilement s'abriter la volonté criminelle des autres.

La jurisprudence française connaît la formule d'instruction « contre X ». C'est précisément sous cette formule que se mène actuellement l'instruction de l'affaire de la mort de Sedov. Mais X ne signifie nullement ici un « inconnu » dans le sens précis du mot. Il ne s'agit pas d'un brigand de hasard qui assassine un voyageur sur la grand-route et se cache une fois le coup fait. Il s'agit d'une bande internationale bien déterminée, dont ce n'est pas le premier crime sur le territoire français, à la faveur et sous la couverture de relations diplomatiques amicales. Telles est la véritable cause du fait que l'enquête sur le vol de mes archives, sur les persécutions contre Sedov, sur la tentative d'en finir avec lui à Mulhouse, enfin la présente enquête sur la mort de Sedov, qui dure depuis déjà cinq mois, n'ont abouti et n'aboutissent à aucun résultat. Tentant de s'abstraire des facteurs et des forces politiques tout à fait réels et puissants qui se trouvent derrière les crimes, l'enquête part de la fiction qu'il s'agirait de simples épisodes d'une vie privée, donne au criminel le nom de X et... ne le trouve pas.

Les criminels seront découverts, Monsieur le Juge ! L'étendue des crimes est trop grande. Un trop grand nombre de personnes et d'intérêts — ceux-ci souvent contradictoires — y sont impliqués ; les révélations ont déjà commencé, et elles feront apparaître dans la prochaine période que les fils qui partent de la série des crimes mènent au G.P.U. et, à travers le G.P.U. à Staline personnellement. Je ne peux savoir si la justice française prendra dans ces révélations une part active. Je le souhaiterais fort et je suis prêt à l'aider de toutes mes forces. Mais d'une façon ou d'une autre, la vérité sera découverte !

De ce qui vient d'être exposé il découle avec une pleine évidence que l'instruction de l'affaire de la mort de Sedov n'a

presque pas encore commencé. En accord avec toutes les circonstances de l'affaire et avec les paroles prophétiques de Sedov lui-même le 4 février 1937, l'enquête ne peut manquer de partir de la présomption que la mort n'a pas eu un caractère naturel. Les organisateurs du crime furent les agents du G.P.U. pseudo-fonctionnaires des institutions soviétiques à Paris. Les exécuteurs furent les agents de ces agents, pris dans les milieux d'émigrés blancs, de staliniens français ou étrangers, etc. Le G.P.U., ne pouvait manquer d'avoir ses agents dans une clinique russe de Paris ou dans son voisinage immédiat. Telles sont les voies dans lesquelles doit se diriger l'enquête si, comme je veux l'espérer, elle cherche à découvrir le crime, et non à suivre la ligne de moindre résistance.

Agréez, Monsieur le Juge, l'assurance de mes sentiments distingués.⁸

8. L'article, cité à la note 7, des docteurs I.-M. Krivine et M.-F. Kahn critique cette lettre de Trotsky d'un point de vue de spécialistes de la médecine et remet en question l'hypothèse d'un empoisonnement de Sedov. Il ne met cependant pas en question les efforts du G.P.U. pour supprimer Sedov ni le fait que ce dernier aurait pu être tué simplement s'il avait bu un verre d'eau. L'article des Docteurs Krivine et Kahn est d'ailleurs suivi d'une déclaration de Gérard Rosenthal, avocat de Trotsky qui souligne que la question ne peut plus désormais être tranchée que par l'ouverture des archives du G.P.U.

MES COMLOTS¹

(19 juillet 1938)

Pendant les dix-huit mois de mon séjour dans ce pays hospitalier, j'ai été accusé de toute une série de terribles complots.

Il y a quelques mois, M. Toledano² a déclaré dans un meeting que j'étais en train de préparer la grève générale contre le gouvernement du général Cárdenas. Ni plus ni moins.

Le chef du parti communiste (je crois qu'il s'appelle Laborde³) a déclaré dans une manifestation publique, en présence du Président de la République, que j'étais engagé dans un complot fasciste avec les généraux Cedillo et... Villareal⁴.

Le lendemain, chacun de ces messieurs les accusateurs balançait sa propre accusation comme on jette un mégot, l'oubliait lui-même et passait à de nouvelles inventions.

1. Article (T4387) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Vicente *Lombardo Toledano* (1893-1969), avocat, professeur de droit avait été l'un des fondateurs puis le secrétaire général de la C.T.M. Il était revenu de Moscou en 1935 entièrement dévoué à la politique de l'U.R.S.S. et fut au Mexique le fer de lance de la campagne contre Trotsky lequel pensait qu'il était entré au service du G.P.U.

3. Trotsky fait seulement semblant d'ignorer le nom du secrétaire général du P.C.M. Hernán *Laborde* (1896-1955), cheminot, avait été porté au secrétariat général en 1929 à la suite d'une purge sévère. Il était évidemment prêt à toutes les campagnes contre Trotsky, mais se montra moins zélé pour « l'action directe ».

4. Ces accusations avaient été lancées dans un meeting le 18 novembre 1937. Le général Cedillo (cf. n. 3 p. 54) était un conspirateur d'extrême-droite. L'amalgame est grossier. Antonio I. *Villareal* (1879-1944) enseignant, journaliste, dirigeant du parti libéral mexicain (le parti de la révolution démocratique), collaborateur de *Regeneración* avant 1910, avait fondé en 1912 la première confédération syndicale mexicaine et fait rouvrir en 1914 dans la capitale la Casa del Obrero Mundial. Il avait été président de la Convention nationale d'Aguascalientes en 1917. Il n'avait pu, pour des raisons personnelles, participer aux travaux de la commission Dewey, mais l'avait soutenue. Trotsky était à ses yeux un révolutionnaire de sa génération, qu'il admirait et respectait. D'où les attaques du P.C. et des hommes de Moscou.

Aujourd'hui, est à l'ordre du jour mon voyage de vacances à Patzcuaro, Jiquilpan, Guadalajara et Morelia. On m'accuse maintenant non pas de préparer la grève générale ou l'insurrection fasciste, mais de... voyager au Mexique, de me loger dans des hôtels et rencontrer des citoyens mexicains et de m'entretenir avec eux. Oui, j'ai effectivement commis tous ces crimes (!), j'ajoute que je l'ai fait avec une grande satisfaction.

De la part des différentes couches de la population, ouvriers, enseignants, militaires, artistes, des autorités de l'Etat et des municipalités, je n'ai rencontré que la prévenance et l'hospitalité qui de façon générale caractérisent si vivement les Mexicains. A Patzcuaro, quelques instituteurs, qui étaient venus nous voir, Diego Rivera et moi, de leur propre initiative, se sont entretenus avec moi de la situation en U.R.S.S. et plus particulièrement de l'éducation populaire. Je leur ai exposé les mêmes conceptions que j'ai déjà exposées souvent dans mes livres et articles. Pour leur assurer la précision nécessaire, je leur ai donné la déclaration écrite ci-jointe.⁵ Autant que je sache, aucun de ces instituteurs ne se considère ni ne se dit « trotskyste ».

A Jiquilpan, Guadalajara et Morelia, je n'ai malheureusement pas fait de telles rencontres, car je ne suis resté que quelques heures dans chacune de ces localités.

A Guadalajara, le centre d'opérations de mon « complot » fut le Palais Municipal, l'Université et l'orphelinat, où j'ai vu les fresques d'Orozco⁶. Beaucoup de gens m'ont abordé pour me demander des autographes ou simplement pour me serrer la main. A quelques-uns, comme je l'avais fait à Patzcuaro, j'ai demandé en plaisantant : « N'avez-vous pas peur d'approcher un contre-révolutionnaire et fasciste ? ». A cette question, j'ai reçu presque invariablement la même réponse : « Personne de sensé ne le croit. » Il est inutile de dire que cette réponse m'a apporté une grande satisfaction morale.

En ce qui concerne ma « conspiration » avec le Dr Atl⁷, je ne puis que dire que j'ai entendu pour la première fois son nom

5. Cf. pp. 137-138. Trotsky avait rédigé la déclaration en russe et Jean van Heijenoort, qui l'accompagnait dans ce voyage, l'avait traduite sur-le-champ.

6. José Clemente Orozco (1883-1949) était l'un des grands peintres « muralistes » de la révolution et du Mexique contemporain.

7. Dr Atl était le pseudonyme de Gerardo Murillo (1875-1964) peintre et poète, lui aussi vétéran de la révolution mexicaine, collaborateur de Carranza, avait été le maître de Diego Rivera. Il avait ensuite évolué vers le fascisme et était lié au général Cedillo. On a émis l'hypothèse qu'il se soit trouvé des « témoins » pour le « voir » à cause d'une certaine ressemblance avec André Breton qui accompagnait Trotsky dans ce voyage.

par les dernières « révélations ». Je n'ai jamais rencontré le Dr Atl et n'ai pas l'honneur de le connaître.

Je ne doute pas que cette déclaration qui contient la réfutation d'une nouvelle dénonciation fautive, sera interprétée par les dénonciateurs comme « une intervention dans la vie intérieure du Mexique⁸ ». Mais le procédé n'abusera personne. J'ai fait une promesse précise au gouvernement de ce pays, c'est-à-dire au gouvernement du général Cárdenas, et pas au gouvernement de Lombardo Toledano. Personne ne m'a dit que M. Toledano était chargé de surveiller ma conduite. Je n'ai jamais promis de me taire sur les calomnies ou les calomniateurs. Je me suis réservé le droit, dans ma maison, comme pendant mes voyages, de respirer l'air du Mexique, de rencontrer des citoyens de ce pays, de m'entretenir avec eux, de visiter les monuments artistiques et, quand je le juge nécessaire, de fustiger publiquement et en les appelant par leur nom les « démocrates », « socialistes » et « révolutionnaires » qui — oh, ignominie ! — se sont chargés de faire en sorte, par le mensonge et la calomnie, que je sois livré aux mains du G.P.U.

8. Chaque fois que Trotsky se défendait contre une attaque calomnieuse de gens comme Lombardo Toledano, ceux-ci clamaient qu'en les attaquant, Trotsky « intervenait » dans la vie politique mexicaine et violait ainsi ses engagements...

PREMIÈRE DISCUSSION SUR LE LABOR PARTY¹

(20 juillet 1938)

*Weber*². — *Quelle influence la « prospérité », une croissance économique du capitalisme américain dans la nouvelle période, peut-elle avoir sur notre activité basée sur le Programme de transition ?*

Trotsky. — Il est très difficile de répondre, parce qu'il s'agit d'une équation à plusieurs inconnues. La première question est de savoir si une amélioration conjoncturelle est probable dans le proche avenir. Il est très difficile de répondre, surtout pour quelqu'un qui ne suit pas les graphiques au jour le jour. Comme je le vois dans le *New York Times*, les spécialistes sont très incertains sur ce point. Dans le dernier numéro du dimanche du *New York Times*, l'indice des affaires manifestait une tendance très confuse. Au cours de la semaine dernière, il y avait eu baisse, deux semaines avant, hausse, etc. Si on considère le tableau général, on constate qu'une nouvelle crise a commencé manifestant une courbe d'un déclin presque vertical jusqu'en janvier de cette année; puis la courbe a commencé à manifester des hésitations — une courbe en zigzag, mais avec une tendance générale à la baisse. Mais la baisse cette année a été indubitablement plus lente que la baisse pendant les neuf mois de l'année

1. Compte rendu sténographique d'une discussion tenue à Coyoacán entre Trotsky et Jack Weber (T4390-9), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. Nous n'avons pas traduit l'expression « Labor Party » dont le sens est évidemment particulier et qui n'a pas de véritable équivalent en français. L'expression française qui s'en rapprocherait le plus serait « parti des travailleurs ».

2. Jack Weber était le pseudonyme de Louis Jacobs (né en 1894), originaire d'Europe de l'Est, adhérent de la C.I.A. au début des années trente. Il était organisateur du S.W.P. dans le New Jersey et assez isolé dans le parti, bien que membre du comité national. Sa femme Sara était venue à Coyoacán au secours de Trotsky, privé de secrétaire et sténo russe depuis des mois, et il était venu la rejoindre quelques semaines.

précédente. Si on considère la période précédente, qui a commencé avec l'effondrement de 1929, on constate que la crise a duré presque trois ans et demi avant le début du mouvement de hausse, avec des hauts et des bas moins marqués, durant quatre ans et demi — c'était la « prospérité » de Roosevelt. Ainsi le dernier cycle a été de huit ans, trois ans et demi de crise et quatre ans et demi de « prospérité » relative, huit ans étant considérés comme une durée normale pour un cycle capitaliste. Maintenant, la nouvelle crise a commencé en août 1937 et, en neuf mois, elle a atteint le point qu'on avait atteint en deux ans et demi au cours de la crise précédente. Il est très difficile de faire maintenant un pronostic sur le délai, le point de la prochaine remontée. Si on considère le nouvel effondrement du point de vue de sa profondeur, je le répète, la crise a réalisé le travail de deux ans et demi, mais n'a pas encore atteint le point le plus bas de la précédente. Si on considère la nouvelle crise du point de vue de la durée — neuf ans, ou même huit ans, c'est trop peu pour une nouvelle remontée. C'est pourquoi, je le répète, un pronostic est difficile. Il faut que la nouvelle crise atteigne le même point — le plus bas — que la crise précédente. C'est probable, mais pas absolument certain. Ce qui caractérise le nouveau cycle, c'est que la « prospérité » n'a pas atteint le sommet de la prospérité précédente, mais on ne peut à partir de là tirer de façon abstraite une conclusion sur le nadir. Ce qui caractérisait la prospérité Roosevelt³, c'était qu'il s'agissait d'un mouvement essentiellement des industries légères, pas du bâtiment, ni de l'industrie lourde. C'est ce qui a fait que le mouvement s'est développé de façon limitée. C'est précisément la raison pour laquelle la chute s'est produite de façon aussi catastrophique, parce que le nouveau cycle n'avait pas une base solide d'industries lourdes, surtout des industries du bâtiment qui sont caractérisées par de nouveaux investissements avec une perspective à long terme, et ainsi de suite.

Maintenant on peut supposer théoriquement que le nouveau mouvement de reprise affectera plus que les industries du bâtiment — les industries lourdes en général — du fait qu'en dépit de la consommation au cours de la dernière période, les

3. Franklin D. Roosevelt (1882-1945), juriste d'une grande famille, ancien gouverneur démocrate de l'Etat de New York, avait été élu président des Etats-Unis pour la première fois en 1932 et avait lancé la politique du New Deal. En 1938, il semblait plutôt s'engager, au lendemain de sa première réélection dans la voie du réarmement et de la guerre.

machines n'ont pas été suffisamment renouvelées et que la demande pour elles sera maintenant plus grande que dans la période précédente. Ce n'est absolument pas en contradiction avec notre analyse générale d'un capitalisme malade en déclin provoquant toujours plus de misère. Cette possibilité théorique est soutenue dans une certaine mesure par les investissements militaires dans les travaux publics. D'un vaste point de vue historique, cela signifie que la nation s'appauvrit pour permettre d'assurer aujourd'hui et demain de meilleures conjonctures. On peut comparer ce type de conjoncture à une énorme dépense de l'organisme général. On peut la considérer peut-être comme une nouvelle conjoncture d'avant-guerre, mais quand commencera-t-elle ? La baisse va-t-elle continuer ? C'est possible — probable. En ce sens, on aura dans la prochaine période, non pas 13 ou 14 millions, mais 15 millions de chômeurs. En ce sens, tout ce que nous avons dit sur le Programme de transition sera renforcé à tous égards, mais nous adoptons l'hypothèse d'une nouvelle reprise dans les quelques mois, dans les six mois ou l'année qui vient. Un tel mouvement peut être inévitable.

A la première question de savoir si une telle reprise peut être plus favorable à la perspective générale devant notre parti, je crois que nous pourrions répondre par un oui catégorique, qu'elle nous serait plus favorable. Il n'existe aucune raison de croire que le capitalisme américain puisse, de lui-même, au cours de la prochaine période, devenir un capitalisme sain et plein de santé et qu'il puisse absorber les 13 millions de chômeurs. Mais, si nous la formulons sous une forme très simple, arithmétique, la question est de savoir si, dans l'année ou les deux ans qui viennent, les industries peuvent absorber 4 millions d'ouvriers sur les 13 millions de chômeurs, ce qui en laissera 9. Serait-ce favorable du point de vue du mouvement révolutionnaire ? Je crois que nous pouvons répondre par un oui catégorique.

On a une situation dans un pays — une situation très révolutionnaire dans un pays très conservateur — avec une arriération subjective de la mentalité de la classe ouvrière. Dans une telle situation, les reprises économiques — brutales, hauts et bas — ont d'un point de vue historique un caractère secondaire pour la vie de millions d'ouvriers. Aujourd'hui, elles ont une très grande importance. De telles secousses ont une grande importance révolutionnaire. Elles secouent le conservatisme ; elles forcent les ouvriers à chercher une explication de ce qui se passe, quelle est la perspective. Et chaque secousse nouvelle pousse une couche d'ouvriers sur la voie de la révolution. Plus concrètement,

aujourd'hui, les ouvriers américains sont dans une impasse. Le grand mouvement du C.I.O.⁴ n'a pas de perspective immédiate parce qu'il n'est pas guidé par un parti révolutionnaire et les difficultés du C.I.O. sont immenses. D'un autre côté, les éléments révolutionnaires sont trop faibles pour pouvoir impulser dans le mouvement un tournant brusque vers la voie politique. Imaginons que, pendant la prochaine période, quatre millions d'ouvriers entrent dans l'industrie. Cela n'apaisera pas les antagonismes sociaux — au contraire, cela les aiguïsera. Si l'industrie était capable d'absorber les 11 ou 13 millions de chômeurs, cela signifierait pour une longue période un apaisement de la lutte de classes, mais elle ne peut en absorber qu'une partie et la majorité demeurera en chômage. Tous les chômeurs savent que ceux qui ont un travail travaillent. Je crois que, dans cette période, notre mot d'ordre de l'échelle mobile peut recueillir une immense popularité ; c'est-à-dire que nous revendiquons du travail pour tous dans des conditions décentes sous une forme populaire : « Nous voulons trouver du travail pour tous dans des conditions décentes et avec des salaires décents. » La première période de croissance — croissance économique — serait très favorable en particulier pour ce mot d'ordre. Je crois aussi que l'autre très important mot d'ordre de défense, milice ouvrière, etc. trouverait aussi un terrain favorable, une base, parce qu'à travers une croissance aussi limitée et incertaine — les capitalistes chercheront à avoir des profits immédiats et considéreront avec beaucoup d'hostilité les syndicats qui perturbent la possibilité d'une nouvelle augmentation des profits. Dans de pareilles conditions, je crois que Hague⁵ trouverait des imitateurs à grande échelle.

La question du Labor Party devant les syndicats. Bien sûr, le C.I.O., dans une nouvelle prospérité, aurait une nouvelle possibilité de développement. En ce sens, on peut supposer que

4. C'était le 9 novembre 1945 qu'un groupe de dirigeants syndicaux qu'animait John L. Lewis, le dirigeant des mineurs, avait proclamé la naissance du C.I.O. (Committee puis Congress for Industrial Organization) qui était resté formellement dans le cadre de l'A.F.L. à qui il tournait le dos sur la question cruciale du syndicalisme d'industrie. Il s'était répandu comme une traînée de poudre à la fin de 1936 et dans les premiers mois de 1937, recrutant des millions d'ouvriers inorganisés et animant ou coiffant les *sit-down strikes* (grèves sur le tas avec occupation), ouvrant ainsi une époque nouvelle de l'histoire des États-Unis.

5. Frank Hague (1876-1956) était le maire démocrate de Jersey City depuis 1917. Il employait toutes les ressources de la municipalité au service des patrons locaux, s'opposant par la violence à toute syndicalisation, interdisant de fait le C.I.O. dans « sa » ville.

l'amélioration de la conjoncture reporterait à plus tard la question du Labor Party. Non pas qu'il perdrait toute son importance propagandiste, mais il perdrait de son acuité. Nous pouvons donc préparer les éléments progressistes à cette idée et être prêts à l'approche de la crise, qui ne sera pas longue à venir.

Je crois que cette question du haguisme a une énorme importance et qu'une nouvelle prospérité, une nouvelle remontée nous donnerait des possibilités accrues. Une nouvelle remontée signifierait que la crise définitive, les conflits définitifs sont repoussés de plusieurs années en dépit de conflits aigus pendant la montée elle-même. Et nous avons le plus grand intérêt à gagner plus de temps, parce que nous sommes faibles et parce que les ouvriers ne sont pas prêts aux Etats-Unis. Mais même une nouvelle remontée ne nous donnerait que très, très peu de temps — la disproportion entre la mentalité et les méthodes des ouvriers américains dans la crise sociale, cette disproportion est terrifiante. J'ai cependant l'impression que nous devons donner des exemples concrets de succès et ne pas nous limiter à donner seulement de bons conseils théoriques. Si on prend la situation dans le New Jersey, c'est un coup terrible non seulement à la social-démocratie, mais à la classe ouvrière. Hague n'en est qu'au commencement. Nous aussi nous n'en sommes qu'au commencement, mais Hague est mille fois plus puissant que nous.

Dans le New Jersey, il est tout à fait clair que nous ne pouvons pas faire de miracles, mais nous pouvons réaliser un sérieux travail préparatoire, concentré pour un miracle. Nous devons maintenant, je crois, nous concentrer sur le New Jersey. Concentrer une ou deux dizaines de bons membres du parti pour un travail révolutionnaire clandestin, systématique et de bonne qualité. Jersey City, comme je l'ai lu dans une petite brochure, et c'est une confirmation que chacun peut obtenir lui-même, est une ville où les ouvriers sont le plus férocement exploités, où les salaires sont les plus bas, une ville d'*open shops*⁶. Nous devons nous concentrer à Jersey City pour un travail clandestin systématique à tous égards — dans les usines, chez les chômeurs, dans les syndicats, etc., avec des intentions révolutionnaires sérieuses pour une manifestation au moment favorable, une lutte ouverte

6. Par opposition aux *closed shops* — entreprises où ne pouvaient être employés que des travailleurs syndiqués — que les syndicats américains considéraient comme la condition de leur efficacité, le régime de l'*open shop*, qui permettait à l'entreprise de recruter des non-syndiqués, était celui des usines sans syndicats et des travailleurs sans défense.

contre l'élément réactionnaire, un combat de rues, sans, bien sûr, aucune tentative aventuriste. Hague a osé le faire. Pourquoi n'oserions-nous pas ? Nous pourrions mesurer la situation à nos propres succès, au sentiment des masses. Notre critique de la politique de Norman Thomas⁷, des sénateurs qui font des discours, c'est bien. La critique du P.O.U.M. dans la guerre d'Espagne, elle était juste aussi, mais insuffisante. Nous sommes faibles numériquement — c'est pourquoi nous devons apprendre l'art de concentrer nos forces à un point donné à un moment donné.

Je ne suis pas assez informé, mais je crois que nous pouvons assurer la possibilité de mobiliser de jeunes camarades sous la direction de camarades plus vieux et plus expérimentés et d'esprit combattif, pour pénétrer dans Jersey City et préparer une riposte aux méthodes de Hague. C'est une proposition que je fais pour la discussion ici et aux Etats aussi.

Weber. — J'aimerais partir de la dernière partie de l'intervention du camarade Trotsky. Il a cité le haguisme, et le haguisme à Jersey City. Nous avons des difficultés particulières. D'abord parce qu'il se trouve que les ouvriers sont d'une catégorie particulière. Ce sont des ouvriers catholiques et l'Eglise a un bastion avec eux. L'Eglise est puissante et elle soutient Hague. La majorité des ouvriers est catholique à Jersey City. Si Hague était à New York ou une autre ville, notre travail serait un peu plus simple. Mais il est particulièrement difficile à Jersey City. Cela signifie d'abord une plus grande difficulté dans l'organisation de syndicats. Cela signifie que nous allons vers un heurt frontal avec l'Eglise à Jersey City où l'élément irlandais est très fort dans les ouvriers à prédominance catholique. Le second point concerne l'approche des travailleurs municipaux. La force de Hague consiste surtout en des travailleurs et leurs familles, qui travaillent pour Jersey City et en ce sens il a une quantité énorme de tenanciers. Il a une espèce d'emprise féodale sur Jersey City, en fait sur une bonne partie du New Jersey. Les forces dont il dispose dépendent directement de lui pour vivre. Nous devons aborder le problème du point de vue de comment atteindre les ouvriers municipaux. Nos forces à Jersey

7. Norman Thomas le chef du parti socialiste dans un geste spectaculaire, avait annoncé qu'il irait publiquement prendre la parole à Jersey City pour dénoncer le caractère « fasciste » de la politique de Hague. Hague l'avait fait arrêter dès son arrivée et l'avait expulsé de la ville. Cette initiative aussi cynique que brutale avait eu un énorme retentissement.

City sont très faibles. Nous y avons trois ou quatre camarades. Bien qu'actifs, ce sont des nouveaux dans le mouvement. Ils sont inexpérimentés et il faudrait les renforcer. Nous avons un avantage, une aide positive, c'est que les deux syndicats organisés ici dans le C.I.O. (syndicat des travailleurs de l'acier) sont plus ou moins sous notre influence. L'organisateur des syndicats, Kempf, est un élément spécial et, bien que membre de notre parti n'est pas particulièrement préoccupé par la théorie, ne participe pas beaucoup à nos discussions et il est très difficile de le faire avancer. Nous avons une difficulté supplémentaire dans le fait que le C.I.O. à Jersey City, alors qu'il aurait pu combattre Hague avec beaucoup d'efficacité, a plus ou moins mis le problème de côté, essayant de le pousser vers les libéraux. Ils soutiennent maintenant en paroles un comité de Front populaire et esquivent ainsi leur responsabilité. Le C.I.O. n'est pas faible dans le New Jersey. Mais il l'est à Jersey City. Très fort dans le New Jersey, à Jersey City, il est faible. Si nous concentrons nos forces à Jersey City, il nous faudra avancer, bien entendu, d'abord et avant tout à travers les syndicats, et il n'y a que deux syndicats qui signifient quelque chose. Le mouvement des chômeurs est relativement faible. A Jersey City, presque inexistant. L'alliance ouvrière doit devenir active aussi ici. Nous la contrôlons dans le comté voisin et pourrions la pousser dans celui-ci, mais c'est très difficile. Si nous y concentrons des forces, il faudra d'abord qu'ils trouvent du travail, peut-être dans les aciéries. Nous y avons pas mal de contacts et peut-être pourrions-nous y faire embaucher quelques camarades. Dans la périphérie de Jersey City, ça va mieux. Il y a plus de syndicats, nous y avons maintenant plus d'influence. Par exemple, nous avons mis sur pied ce qui équivaut à un conseil de district du C.I.O. Nous y avons de l'influence. Le C.I.O. a révoqué Kempf récemment. Tous les « locaux » ont protesté contre cette révocation. Je n'ai pas su s'il avait ou non été réintégré. Ce n'est que ce samedi, après son renvoi, qu'ils l'ont reçu. Je ne sais pas ce qui est arrivé. Révoqué ou non, il exerce encore une influence énorme là. En ce sens, nous pourrions mobiliser les syndicats pour une lutte contre Hague. Il n'y a aucune espèce d'influence lovestoniste. Dans les syndicats même, les staliniens ont de l'influence. Dans le mouvement des chômeurs, nous contrôlons. Comment « coloniser » des forces à Jersey City, c'est un problème difficile. Nos jeunes seraient heureux d'y aller et de travailler. Nous pouvons trouver les forces, mais à quoi les atteler ? Faire un travail illégal ? De quelle espèce ? Pour distribuer les tracts, sortir le matériel imprimé, essayer d'organiser une branche, par exemple ? Nous avons sur place des forces avec

lesquelles les individualités envoyées pourraient coopérer. Trois membres très actifs, et qui aideraient.

Trotsky. — Il faut former un noyau secret dans les syndicats, organiser un noyau pour la future milice ouvrière. Je crois que nous donnons ici à notre organisation un caractère plus militaire, afin de la préparer à un heurt sérieux avec Hague. Ce que vous dites est très important. Je ne le savais absolument pas et cela me montre qu'il faut considérer la situation, non du point de vue étroit de Jersey City, mais du point de vue plus large des comtés environnants. Cela ne change pas, mais il nous faut avoir un plan — un plan concret, dans lequel nous disposerons nos forces de façon à préparer une riposte à Hague. J'ai demandé si les lovestonistes avaient des forces, parce que, sur une telle question, il serait possible de conclure un front unique.

Weber. — *Quand ce député est venu à Jersey City, le C.I.O. a envoyé des contingents pour le protéger, mais Hague était mieux organisé. Récemment, dans le conseil du C.I.O. du comté d'Essex-Newark et des secteurs autour de Jersey City, nos camarades ont fait passer une motion pour l'organisation par les syndicats de groupes de défense pour défendre les syndicats. Les staliniens étaient contre, mais ils n'ont pas osé dire un mot. Ils sont restés muets et le reste des membres a voté et adopté la motion. Chaque « local » est autorisé à organiser un groupe de défense. Notre programme comprend maintenant la lutte pour obtenir que les syndicats mettent ceci en pratique. Mais, par exemple, en préparant la défaite de Hague, cherchez-vous à tenir un meeting public et, tôt ou tard, de façon à battre ses troupes. Est-ce que ce serait un exemple ? Tenir un meeting public comme un défi à ses forces et repousser leur attaque pour leur montrer que nous sommes les plus forts ?*

Trotsky. — Il est plus facile de les attaquer quand ils n'y sont pas préparés. C'est en ce sens, avec de l'audace et du courage, que nous pouvons doubler ou tripler nos faibles forces. Nous pouvons organiser une victoire qui transportera toute l'Amérique.

Weber. — *Sur la question de l'échelle mobile. Le New York Post, il y a deux ou trois semaines, a publié un éditorial dans lequel il disait : « Pour chaque homme un travail, des conditions de vie décentes pour tous. » Un éditorial excellent. En fait, il aurait pu être publié dans le Socialist Appeal. Le New Deal tient ce genre de*

mot d'ordre pratiquement pour acquis. Le Post tient pour acquis que si un homme est au chômage, pas par sa faute, il doit être secouru. La gauche du New Deal l'accepte ; nous, nous hésitons à le dire. Nos propres camarades étaient étonnés de cet éditorial.

Maintenant, sur l'échelle mobile des salaires et des horaires, pour moi, c'est une affaire qu'il faut appliquer presque localement. Par exemple, dans le cas de Newark ou Jersey en général. J'ai commencé une enquête pour trouver combien d'ouvriers dans les aciéries quand elles marchaient, combien y travaillent maintenant, combien sont partis, ce qui est arrivé aux autres. Nationalement, nous le prenons à l'échelle nationale. Mais ce que nous devons faire en réalité, c'est l'appliquer presque localement, dans des industries et même des usines données. Ce n'est pas simplement une généralité. Nous ne pouvons la laisser suspendue en l'air. Nous ne devons pas avoir peur d'un mot d'ordre, disons de 28 heures dans certaines industries, 30 heures dans d'autres, et 25 dans d'autres.

Trotsky. — Oui, je suis tout à fait d'accord avec ça.

Weber. — Une autre question que j'aimerais poser — est-il possible que le capital monopoliste renonce à une partie de ses super-profits sans baisser les salaires, parce que le gouvernement l'y oblige ?

Trotsky. — C'est possible. Ce n'est qu'une question de durée de l'expérience et aussi de rapports avec les autres producteurs, en particulier les petits. Cela signifierait la banqueroute des entreprises non-monopoles. D'un côté, cela aide le capitalisme et de l'autre le sape.

DEUXIÈME DISCUSSION SUR LE LABOR PARTY¹

(23 juillet 1938)

Weber. — *Ce n'est qu'une légère exagération que de dire que dans la question du Labor Party il s'agit des jeunes contre les adultes². Bien entendu, ce n'est pas entièrement vrai, mais dans une large mesure. La jeunesse — et quelques adultes aussi — font une distinction nette et complète entre le programme de transition proprement dit et la question du Labor Party. Ils veulent que ces questions soient discutées séparément, votées à part et examinées sur des plans séparés. Ils jugent acceptable le Programme de Transition, l'adoptent sans problème et pensent qu'apparemment il n'a pas besoin d'être discuté. Ayant accepté ce programme de transition, ils n'en tirent pas de conclusion concernant la stratégie politique de son application ou les méthodes d'utilisation aux Etats-Unis.*

Je parle essentiellement des objections soulevées dans les discussions auxquelles j'ai assisté sur la question du Labor Party. En écoutant ces objections, on est ramené de façon très nette aux discussions sur l'entrée dans le parti socialiste, le type d'arguments est très semblable. La première idée exprimée par les jeunes, au moins l'idée sous-jacente à toutes leurs objections, semble être qu'ils prennent le Labor Party pour un parti dans notre sens du terme, c'est-à-dire un parti comme le Socialist Workers Party. Ils l'imaginent avec une forte discipline et soulèvent tout de suite la question de savoir si, nous serons liés par la discipline d'un Labor Party. Ils pensent en termes de soumission complète à la discipline d'un Labor Party, bien que cette façon de pensée ne soit pas entièrement consciente. Par conséquent, ils imaginent le Socialist Workers Party dissous dans le Labor Party. Exactement comme, par

1. Compte rendu sténographique d'une discussion avec Jack Weber (T 4391-9), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Weber fait allusion ici à la discussion dans le S.W.P.

exemple, l'American Workers Party fut dissout dans le parti socialiste. Pour cette raison, tout en rejetant l'idée d'un Socialist Workers Party se dissolvant dans le Labor Party, ils sont tout à fait disposés à faire entrer des syndicalistes dans le Labor Party, à ce que des camarades y entrent individuellement ou en groupes et à ce que ces syndicalistes constituent des fractions, mais ils refusent de penser que le Socialist Workers Party pourrait lui-même appeler à un Labor Party. Ils croient que c'est là le préliminaire de sa dissolution dans le Labor Party. Et quand on leur dit qu'il n'y a aucune idée de ce genre, que le Socialist Workers Party n'a pas l'intention d'abandonner son existence, ils disent que c'est ce que nous disons aujourd'hui, mais que, demain, après tout, on peut utiliser d'autres arguments.

Ce qui est étrange, c'est que les jeunes soient conservateurs et sectaires sur cette question, mais de toute évidence ils n'ont que trop bien appris les leçons qu'on leur a données antérieurement dans les arguments contre le Labor Party, et, ayant appris ces leçons, ils les répètent toutes. Entre autres choses ils essaient de prouver que nous avons auparavant envisagé l'existence d'un mouvement de masse vers un Labor Party et pourtant ; ayant envisagé tout ce qui existe maintenant, nous avons rejeté l'idée d'un Labor Party jouant quelque rôle progressiste que ce soit à cette époque du capitalisme déclinant. Une partie de leurs objections s'adressent toujours au comité national. En substance, ils disent que le comité national essaie de dissimuler son changement d'attitude. Ils ne sont pas satisfaits des explications du comité national sur le tournant de son attitude envers le Labor Party.

J'ai entendu Draper³ discuter cette question quand il a défendu sa motion à New York et dans le débat il pose une série de questions. Par exemple : 1) Comment un Labor Party peut-il être progressiste, si nous admettons d'avance que les revendications immédiates ne peuvent pas être réalisées sans la destruction du capitalisme lui-même ? Il ne le lie pas avec le programme de transition dans notre sens du mot. Il le considère comme un parti

3. Hal Draper (né en 1914) était entré en 1933 à la Y.P.S.L. et était devenu responsable des étudiants à New York en même temps qu'un des principaux dirigeants du mouvement étudiant qui prenait alors naissance. D'abord membre de la tendance du Committee for a Revolutionary Policy regroupant des éléments plutôt proches du P.C. et influencés aussi par les lovestonistes, il avait rompu avec elle pour rejoindre la fraction trotskyste dans le S.P. Il avait donné au *Internal Bulletin* n° 2 du S.W.P. un texte (pp. 31-34) dans lequel il critiquait vigoureusement l'orientation « opportuniste » à ses yeux vers le Labor Party : il était suivi par une majorité des militants jeunes.

réformiste n'avançant que des revendications immédiates. Si nous admettons d'avance qu'un tel parti ne peut pas arracher ces revendications, comment peut-il jouer un rôle progressiste alors qu'en réalité on a besoin d'un parti révolutionnaire qui conduira les ouvriers à la victoire ? 2) Il lit dans le programme de transition toute une série de pas conduisant des comités d'usine aux soviets et qu'au bout du compte, dans cette période, nous aurons à faire de l'agitation et de la propagande pour les soviets. Comment pouvons-nous faire en même temps de l'agitation pour un Labor Party et pour les Soviets ? Comment pouvons-nous être ceux qui appellent à un Labor Party, sans en même temps appeler les ouvriers à la loyauté à ce Labor Party et sans nous soumettre nous-mêmes à sa discipline ? Et si nous le faisons, cela ne signifie-t-il pas que nous livrons les ouvriers aux fakirs⁴ et aux social-patriotes. A leurs yeux, le Labor Party est voué à être bureaucratisé et à soutenir l'impérialisme, et nous n'arrivons pas à convaincre Draper quand nous lui répondons que le même genre d'argument pourrait être utilisé contre l'adhésion des ouvriers aux syndicats, car ne livrons-nous pas de la même façon les ouvriers aux social-patriotes dans les syndicats ?

Quand nous parlons des développements rapides qui se sont produits dans les deux dernières années et quand nous le combinons avec la détérioration rapide des conditions objectives, tout cela accompagné de l'énorme arriération de l'ouvrier américain, et quand nous soulignons que notre propre parti n'a pas marché au rythme de la croissance du mouvement, ils répondent dans l'ancien style que nous avons peur du dur travail qui nous attend dans la construction de notre propre parti, que nous devenons opportunistes, que nous nous adaptons à l'arriération des ouvriers. En fait, Draper pose la question de cette façon : si nous ne voulons pas quelque chose, en l'occurrence, un Labor Party et que les masses le veuillent, cela ne doit absolument pas changer notre point de vue (mais certainement c'est quelque chose à quoi nous devons réfléchir !).

Draper et autres parlent du fait que nous sommes en train de construire une nouvelle théorie de l'action politique indépendante. Draper a été formé, et tous les autres ont été formés, dans l'idée qu'il n'y a pas d'action politique indépendante en dehors de l'action politique révolutionnaire des travailleurs dirigés par un parti

4. L'expression de « labor fakiers » (fakirs du mouvement ouvrier) désignant les bureaucrates qui trompent les travailleurs, les « bonzen » (bonzes) en Allemagne, avait été introduite par Daniel De Leon qui l'appliquait aux dirigeants de l'A.F.L. autour de Gompers. Nous la traduisons littéralement.

d'avant-garde, notre propre parti. Et là, ils fondent un seul argument sur cette question sur la base de l'affirmation que l'attitude de Trotsky est différente de celle du comité national. Trotsky a dit qu'il serait pour le Labor Party, même s'il n'y avait pas de mouvement de masses. Il serait pour le Labor Party parce que la situation objective tend à pousser les ouvriers dans cette direction, mais le comité national, d'un autre côté, base son orientation sur le fait qu'il existe un mouvement pour un Labor Party. On essaie d'opposer ces deux attitudes qui ne sont pas contradictoires du tout. Nous soulignons que le camarade Trotsky adressait à ce point ses remarques aux adversaires du Labor Party. Nous allons plus loin, disant que non seulement la situation objective pousse les ouvriers dans la direction du Labor Party, mais qu'existe déjà le mouvement de masse pour un tel parti. Où est la contradiction ? Nous portons simplement l'argument un pas plus loin.

Les adversaires de l'orientation Labor Party pensent en termes de bureaucrates seuls dans le Labor Party. Ils disent, par exemple, que, dans les thèses, on parle de la Labor's Non-Partisan League⁵ comme d'une étape dans le développement de l'action politique indépendante, mais, dit Draper, les dirigeants de ce mouvement sont contre une telle action politique⁶. Comment cela peut-il être une étape dans le développement de l'action politique indépendante si les dirigeants sont en réalité contre elle ? En fait, avec l'action de la Labor's Non-Partisan League à travers ses dirigeants, la main dans la main avec les politiciens républicains, comment peut-on distinguer la Labor's Non-Partisan League d'un troisième parti ? Ne peut-on dire que le troisième parti est une étape dans le développement du Labor Party ? Nos adversaires disent que, dans la thèse du comité national, nous donnons une garantie que la résistance des bureaucrates à l'action indépendante sera brisée. Ils disent que c'est un non-sens. Sur quoi repose cette garantie ? Ce ne sont que des mots et cela ne veut rien dire.

Un autre argument qui apparaît surtout chez les éléments les

5. La Labor's Non Partisan League (L.N.P.L.) fut annoncée le 2 avril 1936 : elle se donnait comme objectif une politique ouvrière non-partisane, c'est-à-dire indépendante du parti démocrate et du parti républicain.

6. L'historien du C.I.O., le militant trotskyste Art Preis écrit à ce sujet dans *Labor's Giant Step*, p. 47 : « La L.N.P.L. fut représentée à l'époque de sa formation comme un pas vers l'action politique ouvrière indépendante. Son principal objectif était cependant exactement l'opposé. Elle fut créée en tant que pont pour détourner de l'action politique indépendante les centaines de milliers de syndicalistes qui votaient habituellement socialiste ou communiste et réclamaient à l'époque un Labor Party. »

plus jeunes est que toute notre position sur le Labor Party contredit tout ce que nous avons enseigné pendant des années. Disons-nous la vérité sur ce Labor Party, qu'il ne peut pas résoudre les problèmes des ouvriers. Qu'il s'intégrera inévitablement à la machine de guerre, qu'il ne réalisera pas le programme de transition ? Disons-nous à ces ouvriers que, pour cela, un parti révolutionnaire est nécessaire ? Que le programme de transition signifie le renversement du capitalisme ? Puis ils soulèvent la question des candidats du Labor Party. Bien entendu, ils admettent que, si nous le rejoignons, nous serons en faveur de candidats indépendants du Labor Party. Nous ne lui donnerons qu'un soutien critique. Selon l'opposition, la majorité chercherait à dissimuler une partie de ses critiques, à dissimuler la vérité sur les candidats du Labor Party et le Labor Party lui-même. La majorité donnerait un type de soutien et la minorité un autre. Bien entendu, on peut demander à Draper pourquoi il donne un quelconque soutien au Labor Party qui doit inévitablement livrer les ouvriers aux fakirs. Un soutien, critique ou non, est un soutien.

Les arguments ultimes de l'opposition sont sur la ligne de ceux de Muste⁷ à propos de l'idée du parti socialiste. La nouvelle orientation est une tentative pour échapper à l'isolement, une tentative désespérée pour trouver un raccourci pour la révolution. Bien entendu, nous soulignons qu'il existe des raccourcis, et qu'ils sont parfois très nécessaires. Naturellement, dans leurs arguments, ils essaient d'identifier les interprétations opportunistes de tel individu avec la ligne elle-même. Quelqu'un fait une intervention quelque part et tombe dans l'opportunisme d'une façon ou d'une autre : ils l'utilisent pour souligner que c'est la ligne qui engendre l'opportunisme. Et puis encore, des jeunes ont peur que le Labor Party enseigne aux jeunes à dépendre, non de leur propre action, mais de l'action parlementaire. En ce sens, ils acceptent l'interprétation bureaucratique du Labor Party. Ils ne peuvent pas voir l'idée de tactiques combinées, de défendre l'idée d'un Labor Party en essayant en même temps de construire un parti ouvrier révolutionnaire. Ils ne peuvent pas voir une telle tactique combinée. Il est difficile de leur enseigner qu'elle n'est pas seulement possible, mais nécessaire dans la période présente.

7. Abraham Johannes *Muste* (1885-1967), pasteur, ordonné en 1909, venu au mouvement ouvrier en 1919, avait été le directeur pédagogique du Brookwood Labor College, puis animateur de l'American Workers Party qui avait fusionné avec la C.L.A. pour former le W.P.U.S. En 1935-1936, il était très opposé à l'entrée des militants de ce dernier parti dans le Socialist Party et avait animé une minorité qui la combattit.

Il est difficile de leur prouver que défendre le Labor Party, c'est défendre le programme de transition.

Pour résumer l'attitude de l'opposition, elle présente le Labor Party comme un substitut du Socialist Workers Party, comme un abandon de notre indépendance. Dans la mesure où notre expérience avec le Labor Party continue, ils ne sont pas prêts à accepter cette expérience ni les leçons qui en découlent. Par exemple, l'expérience de Minneapolis — avec nos militants dans les syndicats déjà liés au Farmer Labor Party. Que fallait-il faire ? Refuser d'être délégués au Farmer Labor Party, nous isoler dans le syndicat ? Nous avons conclu que nous ne pouvions pas. Encore, l'expérience de Jersey City, où nous avons la possibilité d'avoir des délégués au congrès du Labor Party. Si nous avons eu plus tôt une orientation Labor Party juste, nous aurions pu mener une grande campagne d'agitation, régler leur compte aux staliniens puisqu'ils n'ont même pas poussé en avant leur propre organisation, la Labor's Non-Partisan League. Ils sont en train de la dissoudre complètement dans le New Jersey. Pourquoi font-ils cela dans le New Jersey ? Précisément, c'est un endroit où ils ne peuvent pas présenter un candidat Front populaire. Ici il y a le haguisme. Ici, si les staliniens étaient entrés dans une quelconque campagne pour le Labor Party, ils auraient été obligés de présenter des candidats indépendants et de les forcer à (adopter) une sorte de programme véritable contre le fascisme. Ils ne s'en seraient pas sortis. C'est précisément pourquoi ils sont contre. Ils ne peuvent mettre sur pied aucune sorte de Front populaire. Nous aurions dû être prêts à souligner tout ça quand les délégués des syndicats se sont réunis — des délégués de soixante syndicats au total. Nous étions en retard, et il faut le reconnaître. L'opposition n'en tire pas du tout la conclusion. Rien ne peut être fait dans le New Jersey si on n'avance pas là.

Au total, au cours des discussions qui se sont déroulées, on a donné je ne sais combien de coups, beaucoup en tout cas, à l'opposition. Nombre de jeunes sont en train de changer d'avis. La discussion s'est révélée d'une grande valeur. Je parle, bien sûr, du point de vue de New York et du New Jersey. On peut dire que presque toute la jeunesse dans tout le pays, était d'abord contre, mais maintenant un bon nombre d'entre eux ont commencé à changer d'avis, en sont venus à voir plus clairement qu'il n'y a pas de chose comme la dissolution du parti dans un Labor Party. Au total, quand on vote, je ne pense pas que l'opposition soit aussi nombreuse qu'au tout début.

Trotsky. — Quelles mesures concrètes le comité national a-t-il suggéré de prendre à New York en ce qui concerne le Labor Party ?

Weber. — *Il a appelé les camarades à rejoindre l'American Labor Party⁸ individuellement, si nécessaire, en tant que membres des syndicats, de toutes les façons pour entrer dans le Labor Party — c'est-à-dire la forme de Labor Party existant précisément aujourd'hui. Entrer par les syndicats, bien. S'ils sont délégués, délégués des syndicats, bien.*

Trotsky. — Quand aurions-nous dû tourner sur le Labor Party ?

Weber. — *Si on regarde en arrière, il aurait fallu tourner un an plus tôt. Cela nous aurait bien aidés au New Jersey, je crois. L'expérience de Minneapolis et celle de Widick⁹ ont commencé à nous faire changer d'avis quand nous avons discuté ça. Nous avons eu alors devant nous la question concrète d'un changement d'orientation.*

Trotsky. — Est-ce qu'il aurait fallu tourner avant le commencement de la dernière dépression ?

Weber. — *A peu près au commencement, juste quand elle commençait. Cela aurait été très précieux pour nous que ce*

8. L'American Labor Party de l'Etat de New York avait été formé le 16 juillet 1936, avec des syndicalistes du C.I.O. comme Hillman et Dubinsky, des syndicalistes conservateurs comme le dirigeant de l'A.F.L. dans l'Etat, George Meany, et la Vieille Garde social-démocrate du S.P. qui avait rompu avec ce dernier en 1935. Il était soutenu par le maire LaGuardia, le gouverneur Herbert Lehman et... le P.C. L'objectif était en effet de canaliser sur New York un vote « Labor » en faveur de Roosevelt sur le plan national.

9. Nous ne savons pas à quelle expérience précise Trotsky fait allusion à propos de Branko J. Widick qu'il avait reçu à l'été 1937 et qui lui avait fait le récit de ses expériences dans la période des grèves et de la naissance du C.I.O. Branko J. Widick (né en 1910) était lui-même un ancien mustiste. Il avait rejoint le W.P.U.S. à Detroit en 1934. Il avait été l'un des dirigeants de la grève de la General Motors à Flint puis lors de la grève Firestone, à Akron, un témoin passionné, correspondant d'un journal syndical. Il travaillait pour le journal du syndicat des ouvriers du caoutchouc en 1937 et était devenu en 1938 secrétaire ouvrier (Labor Secretary) du S.W.P. L'allusion à « l'expérience de Minneapolis » est une allusion au Farmer-Labor Party du Minnesota qui avait une existence indépendante depuis le début des années vingt en tant qu'expression politique des syndicats.

tournant se soit produit il y a un an. Naturellement je dis cela en me retournant, après l'événement.

Trotsky. — Quand vous dites que le comité central national conseille aux militants de l'Etat de New York de rejoindre le Labor Party de l'Etat de New York, concrètement, quel type de conseil donne-t-il ? C'est une condition de l'American Labor Party de New York qu'aucun membre de ce parti ne peut être membre d'un autre parti politique.

Weber. — *Ils n'ont pas à répondre qu'ils appartiennent au Socialist Workers Party.*

Trotsky. — Même s'il aurait été souhaitable de changer notre attitude sur le Labor Party l'année dernière, cela n'aurait pas pu être fait si nous n'avions pas prévu la dernière dépression.

Weber. — *Au sens où il était impossible d'avoir tourné sans avoir prévu la dernière dépression, il était impossible de tourner avant la date où nous l'avons fait.*

Trotsky. — Les informations que nous a données le camarade Weber sont très intéressantes et je crois aussi que l'opposition va petit à petit disparaître. Bien entendu, on ne peut pas considérer la question du Labor Party indépendamment du développement général dans la prochaine période. Si une nouvelle prospérité arrive et dure quelque temps et renvoie à plus tard la question du Labor Party, alors la question sera pour quelque temps plus ou moins académique, mais nous continuerons à préparer les esprits dans le parti afin de ne pas perdre de temps quand la question redeviendra aiguë ; mais une importante prospérité de ce genre n'est guère probable maintenant et si la situation économique reste ce qu'elle est, alors, les esprits tourneront très vite. Le fait le plus important qu'il nous faut souligner, c'est la profonde différence par rapport à la situation de la classe ouvrière en Europe, qui existe en Amérique. En Europe, disons, en Allemagne avant Hitler, en Autriche, en France maintenant, en Grande-Bretagne, la question d'un parti pour les ouvriers était considérée comme une nécessité, c'était un lieu commun pour l'avant-garde de la classe ouvrière, pour une large couche des masses elles-mêmes. Aux Etats-Unis, la situation est tout à fait différente. En France, l'agitation politique

consiste en ce que le parti communiste tente de gagner les travailleurs, ou le parti socialiste tente de gagner les travailleurs et chaque ouvrier conscient ou demi-conscient est placé devant un choix. Va-t-il adhérer au parti communiste, au parti socialiste ou au parti radical-socialiste ? Pour le parti radical-socialiste, ce n'est pas tellement un problème parce qu'il est surtout pour les contremaîtres, mais les ouvriers ont à choisir entre le parti socialiste et le parti communiste. Aux Etats-Unis, la situation est que la classe ouvrière a besoin d'un parti — son propre parti. C'est le premier pas dans l'éducation politique. On peut dire que ce premier pas aurait dû être fait il y a cinq ou dix ans. Oui, théoriquement c'est vrai, mais dans la mesure où les travailleurs étaient plus ou moins satisfaits de l'appareil syndical, ou même vivaient sans lui, la propagande en faveur d'un parti ouvrier demeurait plus ou moins théorique, abstraite, et coïncidait avec la propagande de certains groupes centristes et communistes, etc. Maintenant, cette situation a changé. C'est un fait objectif en ce sens que les nouveaux syndicats créés par les ouvriers sont arrivés dans une impasse et que la seule issue pour les ouvriers déjà organisés dans les syndicats est de réunir leurs forces pour influencer la législation, pour influencer la lutte de classes. La classe ouvrière est placée devant une alternative. Ou bien les syndicats seront dissous ou bien ils se joindront les uns aux autres pour l'action politique. Telle est la situation objective, que nous n'avons pas créée, et, en ce sens, l'agitation pour un parti de la classe ouvrière n'est plus maintenant abstraite, mais, au contraire, un pas très concret dans l'avance des ouvriers organisés dans les syndicats, en premier lieu, et de ceux qui ne sont pas organisés du tout. En second lieu, c'est une tâche tout à fait concrète déterminée par les conditions économiques et sociales. Ce serait absurde pour nous de dire que parce que le nouveau parti va naître de l'amalgamation politique des syndicats, il sera nécessairement opportuniste. Nous n'allons pas appeler les ouvriers à franchir ce pas de la même façon qu'à l'étranger. Bien entendu, si nous avons un choix véritable entre un parti réformiste et un parti révolutionnaire, nous indiquerions tout de suite notre adresse dans ce dernier. Mais il faut absolument un parti. C'est pour nous l'unique voie dans cette situation. Dire que nous allons combattre l'opportunisme, comme nous combattons, bien entendu, aujourd'hui et demain, surtout si le parti de la classe ouvrière a été organisé, en brisant un pas progressiste qui peut engendrer l'opportunisme, est une politique tout à fait réactionnaire et le sectarisme est souvent réactionnaire parce

qu'il s'oppose à la nécessaire action de la classe ouvrière.

On peut imaginer sous une forme schématique trois types de Labor Party aux Etats-Unis dans la prochaine période. Le premier type : un parti lâche, opportuniste, confus. La seconde possibilité : un parti opportuniste, mais assez centralisé, dirigé par des fakirs et des carriéristes. La troisième possibilité est un parti révolutionnaire centralisé où nous avons la direction. Nous ne nous attendons pas à avoir un type clair et pur. Il y aura différentes étapes, différentes combinaisons, différentes parties, différents type de Labor Party, etc., mais, afin de présenter plus clairement la situation et nos tâches, nous pouvons considérer ces trois types. Si le parti est assez lâche (dans son organisation) pour nous accepter, il serait stupide de ne pas y entrer. Si nous entrons avec la possibilité d'y travailler en tant que parti, c'est que le Labor Party est un parti opportuniste aux liens assez lâches. Le fait qu'un tel parti nous accepte signifie en lui-même que les opportunistes ne sont pas assez forts pour nous éliminer. Cela signifie d'une certaine façon de bonnes conditions (Je considère maintenant que nous entrons en tant que parti, que les conditions deviennent si critiques qu'un Labor Party est formé et que nous, Socialist Workers Party, y entrons en tant que section. C'est une situation extrêmement favorable). Et puis, ce peut être un Labor Party créé dans une période moins critique, une ambiance moins tourmentée, des conditions plus clames, plus tranquilles, avec la prédominance de dirigeants réactionnaires conservateurs, avec un appareil plus ou moins centralisé — qui nous écartera en tant que parti. Alors nous continuerons bien entendu d'exister comme parti à l'extérieur d'un parti aussi opportuniste et nous ne considérerons que la possibilité de notre pénétration dans un tel parti — mais, en tant que parti, nous restons en dehors d'un semblable parti opportuniste centralisé. Si, dans le Labor Party, nous devenons la tendance prédominante, une tendance révolutionnaire avec les dirigeants qui sont les nôtres, les idées qui sont les nôtres, etc., alors nous deviendrons les avocats de la centralisation de ce parti aux liens lâches d'organisation. Nous exigeons que les ouvriers éliminent les fakirs, etc. C'est le troisième type, la troisième étape de l'évolution, l'étape dans laquelle notre parti se dissout dans ce Labor Party d'une façon qui détermine le caractère de ce Labor Party. A la première étape, nous disons : « Travailleurs ! Vous avez besoin de votre propre parti ! ».

En ce qui concerne le parti à Newark, vous dites que ce n'est pas le genre de parti dont on a besoin. Changez ce parti.

Remplacez les dirigeants. De quelle façon nous le disons, cela dépend des circonstances. Les camarades ont absolument raison quand ils disent qu'il nous faut dire la vérité aux ouvriers, mais cela ne veut pas dire qu'à tout moment, partout, nous affirmons toute la vérité, en commençant par la géométrie d'Euclide¹⁰ et en finissant avec la société socialiste. Nous n'avons pas le droit de leur mentir, mais nous devons leur présenter la vérité sous une forme, à un moment, dans un endroit tels qu'ils puissent l'accepter. Et précisément, là, nous avons la très importante question du travail illégal. La guerre approche et nous devons nous préparer au travail illégal, mais nous oublions qu'il faut faire un travail illégal dans l'American Labor Party. C'est le premier travail illégal qu'il faut faire, et nous ne pouvons nous éduquer pour le travail illégal hors de la réalité.

Les dirigeants du Labor Party sont la police politique de la classe dirigeante. Maintenant, ils nous arrêtent là où la police démocratique de Roosevelt elle-même ne peut plus le faire. Il permet à tout le monde de se réunir, à tout le monde de dire ce qu'il veut, mais il ne peut accorder cette liberté que parce qu'il dispose, non seulement de la police constitutionnellement organisée, mais de la police très solidement organisée dans l'American Federation of Labor, la police du C.I.O., du Labor Party LaGuardia¹¹ à New York, etc. Ils cherchent à nous écarter des ouvriers et la question n'est pas de ce que nous ferons quand la police officielle de Roosevelt nous mettra hors la loi, mais maintenant précisément de ce que nous devons faire pour éliminer l'obstacle que constitue la police des syndicats, des Labor Parties, etc. ?

Comment pouvons-nous entrer dans le Labor Party si nous nous déclarons nous-mêmes membres du Socialist Workers Party ? Cela dépend des circonstances. Pour entrer dans le travail révolutionnaire illégal, je change mon passeport, je change mon nom et je ne déclare pas que je suis membre du Socialist Workers Party. Je suis absolument soumis à la discipline de mon *propre* parti, mais en ce qui concerne les autres, nous ne devons rien aux fakirs. Pour la police de Roosevelt, c'est la même chose. Si nous

10. *Euclide* de Mégare (450 ?-374 av. J.-C.), disciple de Socrate, fonda une géométrie qui est toujours enseignée dans les lycées.

11. Fiorello *LaGuardia* (1882-1947), avocat républicain, était devenu maire de New York en 1934 à la tête d'une coalition qui comprenait le parti républicain et des démocrates désireux de combattre la corruption du parti démocrate et de son centre de Tammany Hall. Il soutenait Roosevelt au plan national et l'A.L.P. à New York en conséquence.

avons la possibilité, par les syndicats, d'introduire nos camarades dans le Labor Party, dans le traître réformiste Labor Party, c'est un facteur très important. Supposez qu'on se batte. Ils vont l'exclure. Pour les ouvriers qui l'ont délégué, ce sera un combat exemplaire. Pour les non-membres qui, dans le Labor Party, délèguent un membre du Socialist Workers Party, indépendamment du fait qu'il en est membre, le parti ne les intéresse pas, mais l'individu qu'ils estiment hautement. Et il dit : « Oui, je suis membre du Socialist Workers Party. » Vous savez, devant les tribunaux tsaristes, nous avons une division du travail. Sur dix camarades arrêtés, un déclarait qu'il était membre du parti, dénonçait le capitalisme et les gouvernants. Les neuf autres disaient : « Je ne sais absolument rien, je n'ai rien à faire avec ce parti. » La police n'avait pas assez de preuves et devait les relâcher. Et ils retournaient au travail dans les syndicats. La déclaration d'un seul avait une énorme influence dans le pays. Nous devons absolument agir de la même façon dans les syndicats pour ce qui concerne notre propre parti. C'est la vraie préparation pour le nouveau travail illégal, plus difficile. Un camarade qui entre au Labor Party en tant que membre connu du Socialist Workers Party doit être beaucoup plus prudent. Ce n'est pas de l'opportunisme, les autres complèteront, mais lui doit néanmoins dire : « Je suis absolument loyal aux statuts du parti. Je ne prétends pas être d'accord avec vous, mais vous voyez que je suis absolument loyal. » Il laisse simplement aux autres le soin de compléter son travail et, bien entendu, dans le noyau de notre propre parti, il leur donne des instructions sur la façon de le faire, non pas pour trahir les ouvriers, mais pour tromper la police, les capitalistes, les fakirs ouvriers. On cite souvent Lénine à ce sujet. Il nous faut pénétrer les masses en dépit des canailles, des traîtres. Nous devons tromper ces derniers comme nous trompons la police. Je crois que maintenant nos camarades ne réalisent pas suffisamment cette division du travail, que nos camarades travaillent souvent avec les réformistes, les bureaucrates des syndicats, contre les staliniens. La situation est telle à Minneapolis, Los Angeles, presque partout, que nos camarades ont pénétré les syndicats, s'y sont montrés de bons travailleurs, d'honnêtes et dévoués responsables du mouvement syndical. Ils sont plus appréciés par les vieux routiniers des syndicats que les fakirs staliniens. Nous utilisons cette opposition entre eux et les charlatans et carriéristes staliniens. C'est tout à fait juste pour nous de soutenir dans une certaine mesure les éléments progres-

sistes (en réalité conservateurs) contre les saboteurs staliniens, mais il nous faut fournir une aide supplémentaire.

Le camarade Skoglund¹², président du Local 544, ne peut pas faire lui-même un discours en faveur de la IV^e Internationale, car il lui faut être un peu plus prudent. Néanmoins son attitude peut être complétée immédiatement par un bon noyau organisé et, si la direction d'un syndicat n'est pas bonne et qu'un des nôtres est exclu, Skoglund dit : « Je suis contre l'exclusion. » Mais Skoglund lui-même n'est pas exclu.

Je crois que les éléments les plus combattifs dans les syndicats devraient être nos jeunes, qui ne devraient pas opposer notre mouvement au Labor Party mais entrer dans le Labor Party, même un Labor Party très opportuniste. Il faut être dedans. C'est leur devoir. Que nos jeunes camarades séparent le programme de transition du Labor Party est compréhensible, parce que le programme de transition est une question internationale, mais, pour les Etats-Unis, les deux questions sont liées — et je crois que certains de nos jeunes camarades acceptent le programme de transition sans avoir bien compris sa signification, car, autrement, le fait qu'il en soit formellement séparé perdrait toute importance pour eux. J'ai l'impression que nos méthodes pratiques d'action ne sont pas conformes à notre programme révolutionnaire, que nous sommes trop passifs dans notre activité pratique. Ce n'est pas seulement une question concernant le danger fasciste ou celle de l'activité dans les syndicats, mais des questions aussi comme la publication de notre journal ou toute notre activité. Je ne peux pas comprendre comment cette organisation Y.P.S.L., très révolutionnaire, n'est pas capable de publier une fois par mois le *Challenge*¹³. C'est à cause de difficultés financières? Je ne peux absolument pas comprendre pourquoi. Pendant la guerre, nous avons publié à Paris un quotidien en commençant avec un capital de trente francs (huit dollars) et nous l'avons publié pendant presque trois ans¹⁴. Comment? Nous avons trois camarades dévoués dans une

12. Carl Skoglund (1884-1960) militait en Suède sous son véritable nom d'Anderson quand la répression patronale l'obligea à émigrer et il vint aux E.-U. en 1911. Il milita au parti socialiste et fut secrétaire de sa fédération scandinave. Passant par le C.P.A. il fut l'un des pionniers du mouvement communiste aux E.-U., puis de l'Opposition de gauche, père du groupe qui dirigea en 1934 les grèves de Minneapolis. Etranger et menacé à plusieurs reprises d'expulsion (« deportation » en américain), il se concentra sur le travail syndical.

13. L'organe de la Y.P.S.L. portait le titre de *Challenge of Youth*.

14. Trotsky fait ici allusion à la publication par lui et ses camarades, à Paris, du quotidien en langue russe *Naché Slovo* (Notre Parole).

imprimerie et ils y travaillaient. Quand nous avons de l'argent, on les payait. Mais quand nous n'en avons pas, ils attendaient des temps meilleurs. Je crois que nos jeunes camarades au moins pourraient faire le même effort, non seulement pour avoir à New York une imprimerie centrale, mais pour en avoir une dans chaque secteur important, comme nous nous en avons, dans la Russie tsariste, dans toutes les villes importantes. Nous devons avoir de telles imprimeries si nous n'avons rien d'autre. Par exemple, nos camarades anglais ont maintenant leur propre imprimerie, mais avec une telle imprimerie avec deux ou trois camarades dévoués, nous pourrions sortir le *Socialist Appeal* au moins deux fois par semaine, mais aussi des brochures, des tracts, etc. L'ennui est que le travail du parti repose beaucoup trop sur des conceptions petites-bourgeoises.

Il nous faut éduquer notre jeunesse dans un esprit de sacrifice. Nous avons déjà tellement de jeunes bureaucrates dans notre mouvement. Par exemple, le *Challenge* a besoin de 300 dollars. S'il ne les a pas, bien, ils attendent. Ce n'est pas la manière révolutionnaire. C'est une politique très opportuniste, bien plus opportuniste que d'appeler à un Labor Party. Vous savez que la raison pour laquelle nous n'avons pas la révolution est que les ouvriers sont retenus par les préjugés bourgeois — préjugés démocratiques. Nous n'avons pas de tels préjugés, mais dans notre façon d'aborder les choses pratiques, nous avons des façons bourgeoises. C'est bien utile pour la classe bourgeoise. Les ouvriers américains jugent dégradant de ne pas avoir une Ford, de beaux vêtements car ils pensent qu'ils doivent faire comme la bourgeoisie. C'est déplorable d'imiter la classe supérieure. Nous, marxistes, nous le comprenons très bien. Tout à fait mauvais en particulier dans une situation réactionnaire. Mais, dans nos méthodes pratiques, nous agissons de la même façon. Nous n'avons pas le courage révolutionnaire de briser cette tradition, de briser les normes bourgeoises de conduite et de mettre en avant nos propres règles de devoir moral, etc. C'est particulièrement vrai pour les jeunes et il est très important, non seulement de les éduquer théoriquement, mais de les élever comme militants, comme hommes et comme femmes¹⁵.

15. Au cours de cette période, Trotsky va émettre à plusieurs reprises des jugements sévères et exprimer des appréhensions au sujet d'une fraction des cadres de la Y.P.S.L., avertissant de l'existence de « dangers » qu'il ne précise pas.

LE PROCHAIN PROCÈS DES DIPLOMATES¹

(25 juillet 1938)

A un moment, on a pu croire que Staline avait abandonné les procès politiques avec leurs aveux monotones. Ces derniers temps cependant, il court des rumeurs persistantes sur la poursuite de la préparation d'un procès public de diplomates. La situation politique sur l'arène internationale comme en U.R.S.S. est telle que ces rumeurs doivent être tenues pour vraisemblables. Les procès précédents avaient pour objectif de décharger Staline de toute responsabilité pour les erreurs et les échecs de l'industrie et de l'agriculture, de l'appareil gouvernemental et de l'Armée rouge. La tâche du nouveau procès sera apparemment de rejeter de Staline sur ses subordonnés la responsabilité des graves échecs de la diplomatie soviétique et du Comintern sur l'arène internationale. La politique du « Front populaire » en Espagne s'est soldée par une catastrophe. En Extrême-Orient, Moscou n'a révélé que trop clairement son impuissance. Elle a pratiquement été exclue de la politique européenne. Il ne reste plus qu'à faire retomber la responsabilité de la perte de prestige des Soviets sur de nouveaux boucs émissaires en la personne de diplomates dociles. C'est sans doute là l'idée de base du prochain procès.

Les accusés dont on donne les noms sont les anciens représentants soviétiques en Extrême-Orient (Iouréniev, Bogomolov), à Berlin (le même Iouréniev), en Espagne (Antonov-Ovseenko et Rosenberg)². On s'attend à ce que Rakov-

1. Article (T4393), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Konstantin K. *Iouréniev* (1888-1938), vieux-bolchevik, avait été ambassadeur au Japon de 1933 à 1937, puis envoyé à Berlin. D. V. *Bogomolov* avait été ambassadeur en Chine de 1933 à 1938. Vladimir A. *Antonov-Ovseenko* (1884-1938), officier mutiné à la tête de ses troupes en 1905, avait milité en émigration avec Trotsky et commandé les Gardes rouges lors de l'insurrection d'Octobre.

sky³ paraisse au procès en tant que témoin, peut-être accusé. Les rôles qui seront assignés à ces hommes sont prévisibles dans leurs grandes lignes : ces diplomates ont révélé des secrets d'Etat, conclu des alliances avec l'ennemi, trahi leur patrie, etc.

Dans ce procès cependant, le rôle de Iakoubovitch, l'ancien ambassadeur en Norvège, demeure une énigme. Contrairement à Antonov-Ovseenko, à Rakovsky et, dans une certaine mesure, à Iouréniev, Iakoubovitch n'a jamais appartenu à aucune opposition. Par essence, c'est un fonctionnaire apolitique du corps diplomatique. Même en tant que fonctionnaire, il est toujours resté au second plan. Pendant de nombreuses années, il a été secrétaire à l'ambassade soviétique de Berlin avant d'obtenir ce poste d'Oslo. C'est un poste de troisième ordre qui a tout d'un coup pris une importance politique en 1936, lorsque Moscou essaya d'obtenir du gouvernement norvégien mon expulsion. A l'époque, grâce à mon avocat, feu Puntervold⁴, qui était proche des milieux gouvernementaux, j'étais très bien informé de ce qui se passait en coulisses. Iakoubovitch menaça de boycotter la marine marchande et le commerce de la pêche et, selon Puntervold, il tapa violemment sur la table au ministère des Affaires étrangères. Le gouvernement norvégien, effrayé, consentit à m'interner, mais n'osa pas aller jusqu'à me livrer. Cet échec a certainement été attribué à Iakoubovitch, puisque le procès Zinoviev-Kamenev était programmé pour obtenir que je sois immédiatement livré au G.P.U.

On lui a attribué une autre faute, liée au deuxième procès, à propos de l'arrivée de Piatakov, à bord d'un avion allemand, à Oslo où il devait avoir avec moi une entrevue criminelle. Comme on le sait, les faits établis sans discussion possible pour les

Membre de l'Opposition de 1923, il avait été écarté par Staline de la direction politique de l'armée. Il avait alors renié l'Opposition. Pendant la guerre civile, au moment de la chasse aux trotskystes et aux poumistes, il était consul général d'U.R.S.S. à Barcelone. Marcel *Rosenberg* avait été collaborateur de Joffé dans l'ambassade de Berlin en 1918 ; il avait été en 1936 le premier ambassadeur d'U.R.S.S. en Espagne. Qu'avaient-ils de commun ? Leur passé de militants ? Ou une connaissance de « secrets » diplomatiques qui les rendaient tous dangereux au même moment ? Iouréniev et Antonov avaient été membres de l'opposition.

3. Khristian G. *Rakovsky* (1873-1941), figure de proue du socialisme balkanique avant la guerre, président du gouvernement ukrainien pendant la guerre civile, puis diplomate avant d'être déporté en 1928, avait été non seulement l'ami de Trotsky mais l'un des chefs de l'Opposition. Il avait capitulé en 1934. Il avait été arrêté en 1936 et préparé en prison par les agents du G.P.U. auxquels, malgré son âge et sa maladie de cœur, il résista huit mois. Il avait été condamné à une peine de prison au troisième procès de Moscou, en mars précédent.

4. Michael *Puntervold* (1879-1937) était membre du parti gouvernemental, le D.N.A., et apporta effectivement quelques informations à Trotsky.

autorités norvégiennes, réfutent entièrement le témoignage de Piatakov ; pas un seul avion étranger n'a atterri à l'aéroport d'Oslo pendant tout le mois de décembre 1935. La commission internationale de New York a établi tous les faits relatifs à cet incident, dans leur totalité et avec une précision irréprochable (voir *Not Guilty*, pp. 173-191). L'échec de la justice soviétique sur ce point central ne pouvait pas ne pas être imputé à Iakoubovitch, puisque c'est évidemment par son intermédiaire, précisément, que le G.P.U. réunissait les informations concernant ma vie en Norvège, les conditions de ce pays, l'aéroport d'Oslo en particulier. Pour sa part, Iakoubovitch a fait ce qu'il a pu. Mais les bourdes révélées par le procès suffisaient largement pour faire fusiller un malheureux diplomate.

Bien entendu, devant le tribunal, Iakoubovitch ne va pas se repentir d'avoir fourni au G.P.U. des informations médiocres non vérifiées et d'avoir été négligent. Il est probable que c'est une autre tâche qu'on lui assignera, à savoir de donner des éléments *nouveaux* susceptibles d'effacer au moins en partie la très mauvaise impression laissée par le fiasco de la déclaration de Piatakov. Que sera l'aveu de Iakoubovitch, que l'on prépare actuellement ? On peut imaginer sans peine plusieurs variantes. Prenons une de ces hypothèses pour donner un exemple concret des méthodes de la justice stalinienne.

Iakoubovitch peut avouer qu'il a réellement fait partie d'un complot trotskyste et qu'il était l'ami le plus proche et l'allié de Piatakov. Ce serait précisément lui, Iakoubovitch, qui aurait organisé le voyage de Piatakov de Berlin à Oslo. L'atterrissage n'aurait pas du tout eu lieu à l'aéroport, mais dans un fjord, et en outre, lui, Iakoubovitch, aurait amené Piatakov, dans sa propre voiture, à son appartement et l'aurait ensuite mené rencontrer Trotsky. Piatakov aurait fait un faux témoignage devant le tribunal en ce qui concerne le moment et l'endroit de l'atterrissage afin de protéger son ami Iakoubovitch. Les données nouvelles sur ce voyage imaginaire qu'on chargera Iakoubovitch de produire, reposeront vraisemblablement sur une recherche et des combinaisons plus sérieuses... Peut-être même avec quelques témoins « de hasard » prévus d'avance.

Bien entendu, il ne s'agit pour nous que d'une hypothèse. Le futur procès, s'il a lieu, permettra de la vérifier⁵. Il est très

5. Le procès n'eut pas lieu. Parmi les personnalités nommées à son propos et qu'on s'attendait à y voir figurer, au moins Iouréniev, Antonov-Ovseenko, Rosenberg, furent passés par les armes à cette époque, sans jugement.

vraisemblable que cet article obligera Vychinsky à choisir une autre variante et à introduire les modifications correspondantes dans l'accusation et dans le témoignage de Iakoubovitch. Nous essaierons de découvrir à temps les indices de ces changements. Le travail du G.P.U. est suffisamment grossier et il laisse toujours des traces malpropres. En tout cas, seule l'hypothèse que nous venons d'avancer nous permet de comprendre comment un diplomate de troisième ordre, dénué de tout intérêt pour la politique, occupant un poste pacifique dans la super-pacifique Norvège, pourrait — si l'on en croit l'information qui provient de sources différentes — se trouver placé presque à la tête d'un complot de diplomates.

En tout cas, j'ajouterai que je n'ai jamais rencontré Iakoubovitch, que je n'ai eu avec lui aucun rapport politique, ni directement ni indirectement, et que, pendant mon séjour en Norvège, je le considérais comme mon pire ennemi qui, sans regarder à la dépense, menait contre moi une campagne de calomnie.

Apparemment, ceux qui succéderont à Iakoubovitch sur le banc des accusés auront à répondre de ses nouvelles et inévitables bourdes, si Staline réussit encore à maintenir en mouvement pendant quelque temps le tapis roulant de ses falsifications.

[L'AFFAIRE JOSEPHY]¹

(25 juillet 1938)

Cher Ami,

Je n'ai encore reçu aucune réponse de l'éditeur de la revue *Ken*². Il est possible qu'il ne se rende pas compte de l'importance de toute cette affaire. Le G.P.U. est en train d'accuser à Barcelone des révolutionnaires sincères des crimes les plus absurdes et de les amalgamer avec des espions, des agents de Franco³, etc. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le caractère des impostures stalinienne parce qu'elles sont analysées de façon exhaustive dans le verdict de la commission Dewey (*Not Guilty*, rapport de la commission d'enquête sur les procès de Moscou).

Les actions de M. Josephy constituent une imposture littéraire qui sert les intérêts des organisateurs de l'imposture judiciaire. M. Josephy connaissait très bien l'importance de cette affaire. Il dit dans son article : « Mis au pied du mur par les sympathisants de Staline, ses (de Trotsky) seuls moyens de défense sont d'être interviewé et que ses déclarations soient correctement citées dans la presse internationale. » C'est là une question du plus grand intérêt politique et moral, pas seulement mon affaire, mais celle de centaines et de milliers de gens. L'imposture littéraire est ici plus évidente que jamais auparavant.

Vous avez entre vos mains l'engagement signé de M. Jose-

1. Lettre à A. Goldman (8293), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Cf. pp. 113-114.

3. Francisco *Franco* y Bahamonde (1892-1975), officier de carrière qui avait servi dans la guerre du Rif, était chef d'état-major de l'armée pendant le *bienio negro*, et fut envoyé aux Canaries par le gouvernement de Front populaire qu'il avait proposé au président de balayer. Il continua à conspirer et devint le « caudillo » des forces nationalistes insurgées.

phy de publier intégralement mes déclarations ou ne pas les publier du tout. Je crois que M. Josephy a consciemment abusé l'éditeur de *Ken*. L'éditeur peut corriger sa confiance injustifiée en M. Josephy en publiant immédiatement ma lettre. Autrement je devrai défendre mes intérêts politiques et moraux par d'autres moyens.

[POUR PUBLIER]¹
(27 juillet 1938)

Cher Camarade Abern²,

Je vous envoie une copie de ma lettre au juge d'instruction de Paris, le juge Pagenel³. Serait-il possible de la placer soit dans le *New York Times*, le *Herald Tribune* ou le *Post* ? Je doute que le journal l'accepte en français, de sorte qu'il faudra faire à New York une traduction soignée. Pour cela nous vous envoyons les textes français et russe.

Je vous envoie également un article concernant les procès de Moscou, celui sur les diplomates. Ce serait très bien si le *New York Times* acceptait cet article comme écrit en exclusivité pour lui (je ne demande aucune rémunération). S'il refuse, vous pouvez utiliser l'article comme un communiqué de presse général. J'espère que cette lettre ne vous atteindra pas après le 30 et que vous n'aurez pas besoin de plus de deux jours pour régler toute cette affaire. Nous retarderons donc la publication de cet article ici jusqu'à un mot de vous de façon à ce qu'il paraisse simultanément à New York et à Mexico. Le moyen le meilleur et le moins coûteux serait pour le *New York Times* de me faire

1. Lettre à M. Abern (7253), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Martin Abern (1898-1949) avait adhéré aux jeunes socialistes à Minneapolis en 1912 et avait été secrétaire du S.P. de Minnesota avant de passer au P.C. en 1919. Il avait été délégué au 4^e congrès de l'I.C. en 1922, secrétaire des jeunes puis collaborateur de Cannon. « Organisateur » réputé, il était l'un des « pères fondateurs de l'Opposition aux E.U. et un des dirigeants du S.W.P.

3. Cf. pp. 353-359.

savoir par câble, soit par Kluckhohn⁴, soit directement à moi la date de sa publication.

On vous envoie une copie de l'article d'Elsa Reiss séparément par la poste ordinaire.

4. Frank L. *Kluckhohn* (1907-1970), journaliste au *N. Y. Times* était mal vu de Trotsky qui le trouvait bien complaisant avec Moscou.

DISCUSSION SUR LA FUSION ÉVENTUELLE AVEC LES LOVESTONISTES¹

(29 juillet 1938)

Weber. — Les lovestonistes ont discuté dans leur journal la question de l'unité avec nous. Mon impression est que Lovestone y est tout à fait opposé, mais que la base a un sentiment pour l'unité. N'aurions-nous pas dû intervenir ? Ne pensez-vous pas que nous aurions dû reprendre cette question dans notre presse, intervenir à ce moment et en parler ?

Trotsky. — Je crois qu'il nous faut aborder cette question très calmement, très sérieusement et même amicalement. Une chose est que nous devons continuer nos articles de polémique contre Lovestone, mais si nous avons une raison objective d'affirmer qu'une partie des lovestonistes cherchent la fusion avec nous, nous dirons bien entendu que nous serions heureux de faire une telle fusion. La question est seulement sur quelle base.

Il est indiscutable que, sur quelques questions très importantes, les divergences s'atténuent. Sur la question très aiguë des procès de Moscou, la question est de savoir si nous sommes des communistes révolutionnaires ou des fascistes. La question est, je crois, particulièrement importante, surtout pour une fusion. Hier, ils étaient d'avis que nous étions fascistes et, Dieu merci, maintenant, ils ont compris que nous ne l'étions pas. Bien. Dans l'appréciation d'ensemble du régime stalinien (l'appréciation sur les procès de Moscou n'est qu'une partie de notre appréciation sur l'Etat soviétique) — oui, nous constatons qu'ils se sont un peu rapprochés de notre position, mais il reste une question très importante.

Si nous divergeons seulement de cinq ou de dix degrés, la divergence internationale est énorme. Quelle est notre position

1. Compte rendu sténographique d'une discussion (T4395), traduit de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

internationale : le bureau de Londres² ou la IV^e Internationale ? C'est la question. En Espagne il y a le P.O.U.M.³ et un parti révolutionnaire. C'est là la question. Nous ne pouvons fusionner avec le P.O.U.M. et nous ne pouvons fusionner avec le bureau de Londres. Il vous faut vérifier votre orientation nationale par ses projections internationales. C'est ce dont il s'agit pour vous et nous discuterons franchement avec vous les questions que nous avons discutées avec vous dans le passé, sur la base de notre existence en tant qu'organisation indépendante. Il y avait la Révolution russe. C'est un test. Puis la Révolution chinoise — c'est par là que nous avons commencé. Le comité anglo-russe, l'attitude à l'égard du Labor Party et des syndicats.

Maintenant nous avons fait des expériences nouvelles de grandes dimensions et il semble que cette fois nous nous sommes organisées dans une nouvelle Internationale. Nous avons un programme de revendications de transition. Qu'en dites-vous ? Notre appréciation des centristes ? Notre appréciation du P.O.U.M. ? Le Labor Party ? Je crois que le plus important maintenant est le P.O.U.M., à cause de la défaite de la révolution espagnole. Je remercie beaucoup M. Bertram Wolfe⁴ [qui pense] que je ne suis pas un agent de Hitler, mais que pensez-vous du P.O.U.M. ?

Weber. — Au cas d'une proposition concrète de fusion, pourrions-nous admettre dans notre parti des hommes comme Lovestone, Wolfe ?

Trotsky. — Je crois exclu que nous puissions travailler avec ces hommes. J'ai la sincère conviction que la vieille génération est totalement finie, épuisée. Nous le voyons même dans nos propres rangs. Il est difficile de travailler avec les vieux — les Sneevliet, Serge et même Rosmer. Vereeken aussi appartient à la

2. Le « bureau pour l'unité révolutionnaire socialiste » regroupait un certain nombre de formations centristes, l'I.L.P. britannique, le S.A.P. allemand, le P.O.U.M., etc.

3. Le P.O.U.M. (Partido Obrero de Unificación Marxista) avait été constitué par la fusion du Bloc ouvrier et paysan de Maurín avec différents groupes dont la Izquierda comunista de Nin. Trotsky l'avait critiqué pour son « adaptation » au Front populaire.

4. Bertram D. Wolfe (1896-1977) avait été, avec Lovestone à New York l'un des plus jeunes dirigeants du jeune P.C. américain, à partir de 1919. Il était membre de l'exécutif de l'I.C. en 1928 mais fut exclu en 1929. Il milita alors, toujours avec Lovestone, dans la C.P. Opposition puis l'Independent Labor League. Il avait reconnu publiquement que Trotsky avait eu raison contre lui et ses camarades sur les procès de Moscou.

vieille génération. A cause des catastrophes, des séries de défaites, ils ont été jetés à terre et maintenant leur mécontentement contre la marche de l'Histoire les rend très critiques et défiants ; ils n'ont pas de patience et la patience est une qualité très nécessaire chez un révolutionnaire. Chaque fois, ils voient la cause dans notre propre mouvement, parce qu'il n'est pas assez fort. C'est pourquoi nous devons prendre appui sur les jeunes, nos seuls éléments suffisamment persistants et forts pour continuer de l'avant après toutes les défaites.

Les Lovestone et consorts ont montré il y a quinze ans qu'ils ne sont que des bureaucrates s'adaptant à n'importe qui au pouvoir. D'abord Lénine et Trotsky, puis Zinoviev, et Kamenev, puis Staline, et, comme Staline était le dernier espoir, ils sont restés avec lui jusqu'au dernier moment. Maintenant ils sont avec Martin⁵ dans le syndicat de l'auto dans le sens que, dans leur travail syndical, ils soutiennent Martin. Ils sont absolument incapables d'aller avec les masses contre les chefs. Toute leur mentalité est d'adopter un chef. Il est possible qu'ils puissent même s'adapter à nous pour un temps.

C'est pourquoi nous devons intervenir tranquillement et librement auprès de la base et vérifier les dirigeants par des questions concrètes dans la discussion. Nous avons vu avec les mustistes que leurs leaders de second plan ont été éliminés dans le cours de la discussion. Puis Muste est resté un certain temps. Il est également possible que Wolfe et Lovestone scissionnent. Nous ne pouvons voir ces détails, mais si c'est un épisode conjoncturel nécessaire, nous pouvons même accepter cela à la condition qu'on commence par nos divergences actuelles — la question d'Espagne.

Weber. — Sur la question des groupes de défense, la question s'est posée en France aussi. A l'époque, c'est Craipeau⁶ qui l'a posée et elle a une signification pratique dans notre tentative de construire notre groupe de défense à Newark, bien que je pense que nos propres forces sont si faibles qu'elles sont découragées à l'idée de former un groupe de défense ; ils sont si peu nombreux ceux qui conviendraient à ce type de travail. Nous pourrions encore former

5. Warren Homer *Martin* (1902-1968), champion de triple saut, pasteur, alla travailler en usine en 1932 et devint un des organisateurs du syndicat de l'auto, l'U.A.W., dont il fut vice-président en 1935, puis président en 1936. Il était entouré et conseillé par les lovestonistes.

6. Yvan Craipeau (né en 1913) avait dirigé les jeunesses léninistes.

un groupe de défense, mais serait-il possible de prendre des ouvriers de l'Alliance ouvrière et des syndicats pour essayer de former un organisme plus large et ainsi d'encourager les nôtres ?

Trotsky. — Je crois que c'est la seule voie si nous avons la moindre possibilité de faire cela. Bien entendu, nous ne pouvons commencer qu'avec la sélection de quelques éléments militants en tant que futurs organisateurs, pas au nom de notre parti, mais dans les syndicats, Alliance ouvrière, etc. car il est clair qu'ils seront les premières victimes des bandits fascistes. Après, il ne s'agit plus que de former ces groupes et de les lier entre eux. Nos camarades doivent essayer d'être le lien entre les groupes différents.

Mais il faut faire ce travail sur la base des organisations de masses existantes. En Allemagne la question était de savoir si ces organisations allaient se battre. C'était le front uni. Les social-démocrates avaient leur Front de fer avec les catholiques, etc., avec les partis bourgeois. Notre problème était que l'organisation social-démocrate se sépare des bourgeois et s'unisse avec le Front rouge. Ici, il ne s'agit que d'inculquer la nécessité du parti. Là-bas, c'était la question de savoir à quel parti adhérer. Ici, il s'agit d'inculquer aux organisations existantes la nécessité de se défendre. Pour renverser la société, il nous faut avoir ces groupes de défense. Il nous faut leur donner pour longtemps un caractère d'organisations de défense. Nous devons défendre nos droits et notre existence.

POUR UN ART RÉVOLUTIONNAIRE INDÉPENDANT¹

(25 juillet 1938)

Texte définitif

1) On peut prétendre sans exagération que jamais la civilisation humaine n'a été menacée de tant de dangers qu'aujourd'hui. Les vandales, à l'aide de leurs moyens barbares, c'est-à-dire fort précaires, détruisirent la civilisation antique dans un coin limité de l'Europe. Actuellement, c'est toute la civilisation mondiale, dans l'unité de son destin historique, qui chancelle sous la menace de forces réactionnaires armées de toute la technique moderne. Nous n'avons pas seulement en vue la guerre qui s'approche. Dès mainte-

Texte des Archives Trotsky

1) L'analyse des superstructures idéologiques, qui permet, en dernière instance, de ne voir dans certaines d'entre elles (la religion, la morale) que le reflet pur et simple des conditions économiques de la vie, laisse subsister comme *partiellement* irréductibles à cette dernière donnée trois facteurs, qui contribuent pour une part autonome à la modification progressive de la société. Il s'agit de l'art, de la science et de la poursuite de l'idéal social sous sa forme la plus élevée. Certes ces trois domaines ne peuvent aucune-

1. Le manifeste « pour un art révolutionnaire indépendant » qui devait paraître sous la double signature d'André Breton et de Diego Rivera avait été en réalité le fruit d'un travail commun de Trotsky et d'André Breton. Pour permettre au lecteur de démêler les parts respectives des deux auteurs de ce texte célèbre, nous avons reproduit, suivant en cela une idée de Marlène Kadar, à gauche le texte tel qu'il fut publié en français, à droite la version qui se trouve dans les archives de Trotsky à la Houghton Library de Harvard, et qui est le projet rédigé par Breton. Un commentaire très complet se trouve aux pages 140-145 de la thèse de Marlène Kadar, *Cultural Politics in the 1930s. Partisan Review, the Surrealists and Leon Trotsky* (PhD, Edmonton, Alberta, 1983, 284 p.)

nant, en temps de paix, la situation de la science et de l'art est devenue absolument intolérable².

ment prétendre se soustraire à l'emprise de la puissance prépondérante qui revient, en fin de compte, au développement économique. Mais en eux trouvent à se traduire des aspirations distinctes, fondamentales, capables de réagir sur la base de la nécessité matérielle et de fournir certains éléments complémentaires d'appréciation. Toute autre conception historique verserait inévitablement dans le fatalisme.

2) En ce qu'elle garde d'individuel dans sa genèse, en ce qu'elle met en œuvre de qualités subjectives pour dégager un certain fait qui entraîne un enrichissement objectif, une découverte philosophique, sociologique, scientifique ou artistique apparaît comme le fruit d'un *hasard* précieux, c'est-à-dire comme une manifestation plus ou moins spontanée de la *nécessité*. On ne saurait négliger un tel apport, tant du point de vue de la connaissance générale (qui tend à ce que se poursuivre l'interprétation du monde) que du point de vue révolutionnaire (qui, pour parvenir à la transformation du monde, exige qu'on se fasse une idée exacte des lois qui régissent son mouvement). Plus particulièrement, on ne saurait se désintéresser des

2) En ce qu'elle garde d'individuel dans sa genèse, en ce qu'elle met en œuvre de qualités subjectives pour dégager un certain fait qui entraîne un enrichissement objectif, une découverte philosophique, sociologique, scientifique ou artistique apparaît comme le fruit d'un *hasard* précieux, c'est-à-dire comme une manifestation plus ou moins spontanée de la *nécessité*. On ne saurait négliger un tel apport, tant du point de vue de la connaissance générale (qui tend à ce que se poursuivre l'interprétation du monde) que du point de vue révolutionnaire (qui, pour parvenir à la transformation du monde, exige qu'on se fasse une idée exacte des lois qui régissent son mouvement). Plus particulièrement, on ne saurait se désintéresser des

2. Ce paragraphe est indubitablement de la main de Trotsky.

conditions mentales dans lesquelles cet apport continue à se produire et, pour cela, ne pas veiller à ce que soit garanti le respect des lois spécifiques auxquelles est astreinte la création intellectuelle.

3) Or le monde actuel nous oblige à constater la violation de plus en plus générale de ces lois, violation à laquelle répond nécessairement un avilissement de plus en plus manifeste, non seulement de l'œuvre d'art, mais encore de la personnalité « artistique ». Le fascisme hitlérien, après avoir éliminé d'Allemagne tous les artistes chez qui s'était exprimé à quelque degré l'amour de la liberté, ne fût-ce que formelle, a astreint ceux qui pouvaient encore consentir à tenir une plume ou un pinceau à se faire les valets du régime et à le célébrer par order, dans les limites extérieures de la pire convention. A la publicité près, il en a été de même en U.R.S.S. au cours de la période de furieuse réaction que voici parvenue à son apogée.

4) Il va sans dire que nous ne nous solidarisons pas un instant, quelle que soit sa fortune actuelle, avec le mot d'or-

conditions mentales dans lesquelles cet apport est appelé à se produire. Il est vital, non seulement pour l'artiste mais pour la société que nous voulons construire que cet apport continue à se produire et pour cela que soit garanti le respect des lois spécifiques auxquelles est astreinte la création intellectuelle.

3) Or le monde actuel nous oblige à constater la violation de plus en plus générale de ces lois, violation à laquelle répond nécessairement un avilissement de plus en plus manifeste, non seulement de l'œuvre d'art, mais encore de la personnalité « artistique ». Le fascisme hitlérien, après avoir éliminé d'Allemagne tous les artistes chez qui s'était exprimé à quelque degré l'amour de la liberté, ne fût-ce que formelle, a astreint ceux qui pouvaient encore consentir à tenir une plume ou un pinceau à se faire les valets du régime et à le célébrer par order, dans les limites extérieures de la pire convention. A la publicité près, il en a été de même en U.R.S.S. au cours de la période de furieuse réaction que voici parvenue à son apogée.

dre : « Ni fascisme ni communisme », qui répond à la nature du philistin conservateur et effrayé, s'accrochant aux vestiges du passé « démocratique ». L'art véritable, c'est-à-dire celui qui ne se contente pas de variations sur des modèles tout faits mais s'efforce de donner une expression aux besoins intérieurs de l'homme et de l'humanité d'aujourd'hui, ne peut pas ne pas être révolutionnaire, c'est-à-dire ne pas aspirer à une reconstruction complète et radicale de la société, ne serait-ce que pour affranchir la création intellectuelle des chaînes qui l'entravent et permettre à toute l'humanité de s'élever à des hauteurs que seuls des génies isolés ont atteintes dans le passé. En même temps, nous reconnaissons que seule la révolution sociale peut frayer la voie à une nouvelle culture. Si, cependant, nous rejetons toute solidarité avec la caste actuellement dirigeante en U.R.S.S., c'est précisément parce qu'à nos yeux elle ne représente pas le communisme, mais en est l'ennemi le plus perfide et le plus dangereux³.

3. On notera dans ce paragraphe incontestablement rédigé par Trotsky l'affirmation concernant « l'ennemi le plus perfide et le plus dangereux », déjà rencontrée, se refusant ainsi à faire une balance égale entre « stalinisme » et « social-démocratie », contrairement à une interprétation couramment répétée.

5) Sous l'influence du régime totalitaire de l'U.R.S.S. et par l'intermédiaire des organismes dits « culturels » qu'elle contrôle dans les autres pays, s'est étendu sur le monde entier un profond crépuscule hostile à l'émergence de toute espèce de valeur spirituelle. Crépuscule de boue et de sang dans lequel, déguisés en intellectuels et en artistes, trempent des hommes qui se sont fait de la servilité un ressort, du reniement de leurs propres principes un jeu pervers, du faux témoignage vénal une habitude et de l'apologie du crime une jouissance. L'art officiel de l'époque stalinienne reflète avec une cruauté sans exemple dans l'histoire leurs efforts dérisoires pour donner le change et masquer leur véritable rôle mercenaire.

6) La sourde réprobation que suscite dans le monde artistique cette négation éhontée des principes auxquels l'art a toujours obéi et que des Etats même fondés sur l'esclavage ne se sont pas avisés de contester si totalement doit faire place à une condamnation implacable. *L'opposition* artistique est aujourd'hui une des forces qui peuvent utilement contribuer au discrédit et à la ruine des régimes sous lesquels s'abîme, en même temps que le droit pour la

5) Sous l'influence de l'U.R.S.S. et par l'intermédiaire des organismes dits « culturels » qu'elle contrôle dans les autres pays, s'est étendu sur le monde entier un profond crépuscule hostile à l'émergence de toute espèce de valeur spirituelle. Crépuscule de boue et de sang dans lequel, déguisés en intellectuels et en artistes, trempent des hommes qui se sont fait de la servilité un ressort, du reniement de leurs propres principes un jeu pervers, du faux témoignage vénal une habitude et de l'apologie du crime une jouissance. L'art officiel de l'époque stalinienne reflète avec une cruauté sans exemple dans l'histoire leur véritable rôle mercenaire.

6) La sourde réprobation que suscite dans le monde artistique cette négation éhontée des principes auxquels l'art a toujours obéi et que les Etats même fondés sur l'esclavage ne se sont pas avisés de contester doit faire place à une condamnation implacable. *L'opposition* artistique est aujourd'hui une des forces qui peuvent utilement contribuer au discrédit et à la ruine des régimes sous lesquels s'abîme, en même temps que le droit pour la classe exploitée d'aspi-

classe exploitée d'aspirer à un monde meilleur, tout sentiment de la grandeur et même de la dignité humaine.

7) La révolution communiste n'a pas la crainte de l'art. Elle sait qu'au terme des recherches qu'on peut faire porter sur la formation de la vocation artistique dans la société capitaliste qui s'écroule, la détermination de cette vocation ne peut passer que pour le résultat d'une collision entre l'homme et un certain nombre de formes sociales qui lui sont adverses. Cette seule conjoncture, au degré près de conscience qui reste à acquérir, fait de l'artiste son allié prédisposé. Le mécanisme de *sublimation*, qui intervient en pareil cas, et que la psychanalyse a mis en évidence, a pour objet de rétablir l'équilibre rompu entre le « moi » cohérent et les éléments refoulés. Ce rétablissement s'opère au profit de l'« idéal du moi » qui dresse contre la réalité présente, insupportable, les puissances du monde intérieur, du « soi », *communes à tous les hommes* et constamment en voie d'épanouissement dans le devenir. Le besoin d'émancipation de l'esprit n'a qu'à suivre son cours naturel pour être amené à se fondre et à se retremper dans cette nécessité

à un monde meilleur, tout sentiment de la grandeur et même de la dignité humaine.

7) La Révolution communiste n'a pas la crainte de l'art. Elle sait qu'au terme des recherches qu'on peut faire porter sur la formation de la vocation artistique dans la société capitaliste qui s'écroule, la détermination de cet homme et un certain nombre de formes sociales qui lui sont adverses. Cette seule conjoncture, au degré près de conscience qui reste à acquérir, fait de l'artiste son allié prédisposé. Le mécanisme de *sublimation*, qui intervient en pareil cas, et que la psychanalyse a mis en évidence, a pour objet de rétablir l'équilibre rompu entre le « moi » cohérent et les éléments refoulés. Ce rétablissement s'opère au profit de l'« idéal du moi » qui dresse contre la réalité présente, insupportable, les puissances du monde intérieur, du « soi », *communes à tous les hommes* et incessamment en voie d'épanouissement dans le devenir. Le besoin d'émancipation de l'esprit n'a qu'à suivre son cours naturel pour être amené à se fondre et à se retremper dans cette nécessité primordiale : le besoin d'émancipation de l'homme.

primordiale : le besoin d'émancipation de l'homme.

8) Il s'ensuit que l'art ne peut consentir sans déchéance à se plier à aucune directive étrangère et à venir docilement remplir les cadres que certains croient pouvoir lui assigner, à des fins pragmatiques, extrêmement courtes. Mieux vaut se fier au don de préfiguration qui est l'apanage de tout artiste authentique, qui implique un commencement de résolution (virtuel) des contradictions les plus graves de son époque et oriente la pensée de ses contemporains vers l'urgence de l'établissement d'un ordre nouveau.

9) L'idée que le jeune Marx s'était fait du rôle de l'écrivain exige, de nos jours, un rappel vigoureux. Il est clair que cette idée doit être étendue, sur le plan artistique et scientifique, aux diverses catégories de producteurs et de chercheurs. « L'écrivain, dit-il, doit naturellement gagner de l'argent pour pouvoir vivre et écrire,

8) Il s'ensuit que l'art ne peut consentir sans déchéance (cesser d'être lui-même) à se plier à aucune directive étrangère et à venir docilement remplir les cadres que certains croient pouvoir lui assigner, à des fins pragmatiques, extrêmement courtes. Mieux vaut se fier au don de préfiguration qui est l'apanage de tout artiste authentique, qui implique un commencement de résolution virtuel de résolution des contradictions les plus graves de son temps et oriente la pensée de ses contemporains vers l'urgence de l'établissement d'un ordre nouveau. Pour l'art, dit Marx, on sait que des périodes de floraison déterminées ne sont aucunement en rapport avec le développement général de la société, ni, par conséquent, avec la base matérielle, l'ossature, en quelque sorte, de son organisation.

9) L'idée que Marx s'est faite du rôle de l'écrivain exige, de nos jours, un rappel rigoureux. Il est clair que cette idée doit être étendue, sur le plan artistique et scientifique, aux diverses catégories de producteurs et de chercheurs. « L'écrivain, dit-il, doit naturellement gagner de l'argent pour pouvoir vivre et écrire,

mais il ne doit en aucun cas vivre et écrire pour gagner de l'argent... L'écrivain ne considère aucunement ses travaux comme un *moyen*. Ils sont des *buts en soi*, ils sont si peu un moyen pour lui-même et pour les autres qu'il sacrifie au besoin son existence à leur existence... *La première condition de la liberté de la presse consiste à ne pas être un métier.* Il est plus que jamais de circonstance de brandir cette déclaration contre ceux qui prétendent assujettir l'activité intellectuelle à des fins extérieures à elle-même et, au mépris de toutes les déterminations historiques qui lui sont propres, régenter, en fonction de prétendues raisons d'Etat, les thèmes de l'art. Le libre choix de ces thèmes et la non-restriction absolue en ce qui concerne le champ de son exploration constituent pour l'artiste un bien qu'il est en droit de revendiquer comme inaliénable. En matière de création artistique, il importe essentiellement que l'imagination échappe à toute contrainte, ne se laisse sous aucun prétexte imposer de filière. A ceux qui nous presseraient, que ce soit pour aujourd'hui ou pour demain, de consentir à ce que l'art soit soumis à une discipline que nous tenons pour radicalement incompatible avec ses moyens, nous opposons un refus sans

mais il ne doit en aucun cas vivre et écrire pour gagner de l'argent... L'écrivain ne considère aucunement ses travaux comme un *moyen*. Ils sont des *buts en soi*, ils sont si peu un moyen pour lui-même et pour les autres qu'il sacrifie au besoin son existence à leur existence... *La première condition de la liberté de la presse consiste à ne pas être un métier.* » Il est plus que jamais de circonstance de brandir cette déclaration contre ceux qui prétendent assujettir l'activité intellectuelle à des fins extérieures à elle-même et, au mépris de toutes les déterminations historiques qui lui sont propres, régenter, en fonction de prétendues raisons d'Etat, les thèmes de l'art. Le libre choix de ces thèmes et la non-restriction absolue en ce qui concerne le champ de son exploration constituent pour l'artiste un bien qu'il est en droit de revendiquer comme inaliénable. Hors évidemment, le cas où son ((?) œuvre prendrait un sens hostile à la cause de l'émancipation humaine, ou entrerait en contradiction avec le matérialisme dialectique qui en est la clé) il ne doit avoir à répondre que devant son propre tribunal des formes de tentation variables qu'il subit. En matière de création artistique, il importe essentiellement que l'imagination échappe à toute contrainte, ne se laisse sous

appel et notre volonté délibérée de nous en tenir à la formule : *toute licence en art*⁴.

aucun prétexte imposer de filière. A ceux qui nous presseraient... que ce soit pour aujourd'hui ou pour demain, de consentir à ce que l'art soit soumis à une discipline que nous tenons pour radicalement... incompatible avec ses moyens, nous opposons un refus... sans appel... et notre volonté délibérée de nous en tenir à la formule : **TOUTE LICENCE EN ART, SAUF CONTRE LA REVOLUTION PROLETARIENNE**⁴.

10) Nous reconnaissons, bien entendu, à l'Etat révolutionnaire le droit de se défendre contre la réaction bourgeoise agressive, même lorsqu'elle se couvre du drapeau de la science ou de l'art. Mais entre ces mesures imposées et temporaires d'auto-défense révolutionnaire et la prétention d'exercer un commandement sur la création intellectuelle de la société, il y a un abîme. Si, pour le développement des forces productives matérielles, la révolution est tenue d'ériger un régime *socialiste* de plan centralisé, pour la création intellectuelle elle doit dès le début même établir et assurer un régime *anarchiste* de liberté individuelle. Aucune autorité, aucune contrainte,

4. On relève ici que Breton avait écrit « toute licence en art, sauf contre la révolution prolétarienne » — et que Trotsky n'a pas estimé qu'il s'agirait là d'une véritable « licence » pour l'art, faisant supprimer la réserve « sauf contre la révolution prolétarienne ».

pas la moindre trace de commandement ! Les diverses associations de savants et les groupes collectifs d'artistes qui travailleront à résoudre des tâches qui n'auront jamais été si grandioses peuvent surgir et déployer un travail fécond uniquement sur la base d'une libre amitié créatrice, sans la moindre contrainte de l'extérieur.

11) De ce qui vient d'être dit il découle clairement qu'en défendant la liberté de la création, nous n'entendons aucunement justifier l'indifférentisme politique et qu'il est loin de notre pensée de vouloir ressusciter un soi-disant art « pur » qui d'ordinaire sert les buts plus qu'impurs de la réaction. Non, nous avons une trop haute idée de la fonction de l'art pour lui refuser une influence sur le sort de la société. Nous estimons que la tâche suprême de l'art à notre époque est de participer consciemment et activement à la préparation de la révolution. Cependant, l'artiste ne peut servir la lutte émancipatrice que s'il s'est pénétré subjectivement de son contenu social et individuel, que s'il en a fait passer le sens et le drame dans ses nerfs et que s'il cherche librement à donner une incarnation artistique à son monde intérieur.

12) Dans la période présente, caractérisée par l'agonie du capitalisme, tant démocratique que fasciste, l'artiste, sans même qu'il ait besoin de donner à sa dissidence sociale une forme manifeste, se voit menacé de la privation du droit de vivre et de continuer son œuvre par le retrait devant celle-ci de tous les moyens de diffusion. Il est naturel qu'il se tourne alors vers les organisations staliniennes qui lui offrent la possibilité d'échapper à son isolement. Mais la renonciation de sa part à tout ce qui peut constituer son message propre et les complaisances terriblement dégradantes que ces organisations exigent de lui en échange de certains avantages matériels lui interdisent de s'y maintenir, pour peu que la démoralisation soit impuissante à avoir raison de son *caractère*. Il faut, dès cet instant, qu'il comprenne que sa place est ailleurs, non pas parmi ceux qui trahissent la cause de la révolution en même temps, nécessairement, que la cause de l'homme, mais parmi ceux qui témoignent de leur fidélité inébranlable aux principes de cette révolution, parmi ceux qui, de ce fait, restent seuls qualifiés pour l'aider à s'accomplir et pour assurer par elle la libre expression ultérieure de tous les modes du génie humain.

12) Dans la période présente, caractérisée par l'agonie du capitalisme, l'artiste, sans même qu'il donne à sa dissidence sociale une forme manifeste, se voit menacé de la privation du droit de vivre ((?)) et de continuer son œuvre par le retrait devant celle-ci de tous les moyens de diffusion. Il est naturel qu'il se tourne alors vers... les organisations staliniennes qui lui offrent là le moyen d'échapper à son isolement... mais la renonciation, de sa part, à tout ce qui peut constituer son message propre et les complaisances que ces organisations exigent de lui en échange de quelques possibilités matérielles lui interdisent de s'y maintenir, pour peu que la démocratisation soit impuissante à avoir raison de son *caractère*. Il faut, dès cet instant, qu'il comprenne que sa place est ailleurs, non pas parmi ceux qui trahissent ((?... à la fois la cour)) la cause de la Révolution en même temps ((?)), que la cause de l'homme, mais parmi ceux qui témoignent de leur fidélité inébranlable aux principes de cette Révolution, parmi ceux qui, de ce fait, restent seuls ((?)) qualifiés pour l'aider à s'accomplir et pour assurer par elle... la libre expression ultérieure de tous les modes du génie humain.

13) Le but du présent appel est de trouver un terrain pour réunir les tenants révolutionnaires de l'art, pour servir la révolution par les méthodes de l'art et défendre la liberté de l'art elle-même contre les usurpateurs de la révolution. Nous sommes profondément convaincus que la rencontre sur ce terrain est possible pour les représentants de tendances esthétiques, philosophiques et politiques passablement divergentes. Les marxistes peuvent marcher ici la main dans la main avec les anarchistes, à condition que les uns et les autres rompent implacablement avec l'esprit policier réactionnaire, qu'il soit représenté par Joseph Staline ou par son vassal Garcia Oliver⁵.

14) Des milliers et des milliers de penseurs et d'artistes isolés, dont la voix est couverte par le tumulte odieux des falsificateurs enrégimentés, sont actuellement dispersés dans le monde. De nombreuses petites revues locales tentent de grouper autour d'elles des forces jeunes, qui cherchent des voies nouvelles, et non des subventions. Toute tendance progressive en art est flétrie par le fascisme comme une dégénérescence. Toute création libre est déclarée fasciste par les stalinistes. L'art révolution-

5. Garcia Oliver était anarchiste (cf. n. 2 p. 239).

naire indépendant doit se rassembler pour la lutte contre les persécutions réactionnaires et proclamer hautement son droit à l'existence. Un tel rassemblement est le but de la Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant (F.I.A.R.I.) que nous jugeons nécessaire de créer.

15) Nous n'avons nullement l'intention d'imposer chacune des idées contenues dans cet appel, que nous ne considérons nous-mêmes que comme un premier pas dans la nouvelle voie. A toutes les représentations de l'art, à tous ses amis et défenseurs qui ne peuvent manquer de comprendre la nécessité du présent appel, nous demandons d'élever la voix immédiatement. Nous adressons la même injonction à toutes les publications indépendantes de gauche qui sont prêtes à prendre part à la création de la Fédération internationale et à l'examen de ses tâches et méthodes d'action.

16) Lorsqu'un premier contact international aura été établi par la presse et la correspondance, nous procéderons à l'organisation de modestes congrès locaux et nationaux. A l'étape suivante devra se réunir un congrès mondial qui consacra officiellement la fondation de la Fédération internationale.

Ce que nous voulons :	Ce que nous voulons
l'indépendance de l'art — pour la révolution ;	l'indépendance de l'art — pour la révolution ;
la révolution — pour la libéra- tion définitive de l'art.	la révolution — pour la libéra- tion définitive de l'art.

[LE MANIFESTE SUR L'ART]¹

(30 juillet 1938)

Cher M. Rahv²,

Diego Rivera et André Breton ont élaboré un manifeste qui vous a déjà été envoyé en français. J'ai participé à la discussion sans prendre la responsabilité d'un formulaire secondaire ou d'un autre. Je juge ce manifeste un document très important. *Partisan Review* a, me semble-t-il, ici une occasion excellente d'utiliser ce document pour un pas en avant important. Il est grand temps de passer d'une critique générale et un peu vague à une initiative plus précise et organisationnelle.

Breton a quitté le Mexique pour la France et Diego l'a accompagné quelques jours à Veracruz. Je leur ai promis de vous écrire cette lettre. Si votre groupe accepte le manifeste, au moins dans sa ligne générale, il serait selon moi nécessaire :

1. D'assurer une bonne traduction en anglais.
2. De publier le manifeste dans le prochain numéro de *Partisan Review* et séparément en brochure.
3. D'ajouter aux deux signatures et adresses les signatures et adresses de *Partisan Review* (également des membres de son comité de rédaction personnellement).
4. De diffuser le manifeste imprimé aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne et dans les autres pays anglo-saxons de façon aussi large que possible.

1. Lettre à P. Rahv (9770), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Né Ivan Greenberg en Ukraine russe, Philip Rahv (1908-1973) était arrivé à douze ans aux E.U., et avait fait tous les métiers. Venu à New York en 1932, il avait rejoint le P.C. et animé, avec son ami Phillips, les Clubs John Reed et la revue *Partisan Review*. Exclu pour son opposition aux procès de Moscou, il avait décidé de reprendre *Partisan Review*, abandonnée, et d'en faire une revue révolutionnaire. Il cherchait la collaboration de Trotsky.

5. D'entrer en correspondance directement avec Breton et Diego Rivera.

Je crois pour ma part que la création de la F.I.A.R.I.³ (voir manifeste) ouvrira la possibilité d'une collaboration plus systématique entre nous sans lier aucun des camps par des obligations organisationnelles les uns vis-à-vis des autres et sans limiter leur indépendance mutuelle.

J'attendrai votre réponse avec un grand intérêt.

3. Cf. p. 210.

4. Il s'agit de la Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant.

[PROBLÈME DE DATE]¹ (fin juillet 1938)

Cher Camarade Vanzler²,

Il y a quelques semaines vous m'avez envoyé des notes sur le livre d'Arcomède³, qui me sont très précieuses, notamment celles qui concernent les méthodes de l'officier de gendarmerie Lavrov qui, ainsi que vous le remarquez justement, a été le maître de Staline dans la façon d'obtenir des aveux « volontaires ». Vous citez dans votre lettre un extrait de la page 158 du livre d'Arcomède. Malheureusement, la période à laquelle Lavrov menait ses activités n'est pas précisée. Je pense que cela ne peut pas être au moment de la première incarcération de Staline, en 1902-1903, car les méthodes des gendarmes étaient alors beaucoup moins dures. Il doit s'agir de la période de réaction, après 1907. Il me serait absolument nécessaire de recevoir un complément d'information à ce sujet.

1. Lettre à J. Vansler (10915) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Joseph Vanzler (1904-1956), d'origine russe, était étudiant en chimie à Harvard quand il avait rejoint l'Opposition de gauche au début des années trente. Il militait sous le nom de John G. Wright, avait traduit de nombreux écrits de Trotsky et collaborait à ses recherches pour la biographie de Staline.

3. Il s'agit d'une histoire du mouvement social-démocrate au Caucase (cf. *Œuvres*, 17, p. 263). Arcomède (Arkomed) était le pseudonyme d'un militant bolchevique du groupe de Genève, G. F. Karadjian, dit aussi Karadjev. Le livre avait été édité à Genève avant la révolution et réédité en 1923 à Moscou.

[UNE « LETTRE » DE R. KLEMENT ?]¹ (1^{er} août 1938)

Ce matin, 1^{er} août, j'ai reçu une lettre, apparemment de Rudolf Klement, en allemand. La lettre est datée du 14 juillet et doit être arrivée *via* Paris et New York. L'écriture ressemble sans aucun doute à celle de Klement mais a un caractère très inhabituel, maladif et fébrile. Elle est signée « Frédéric ». Quant à son contenu, c'est l'un des documents les plus fantastiques que j'aie jamais eu entre les mains. Pour commencer, l'en-tête. Toutes les lettres précédentes de Klement, y compris celles qui ont été écrites il y a quelques jours, commençaient par les mots « cher camarade » ou « cher L.D. ». Cette dernière lettre commence par les mots « M. Trotsky ». Du début à la fin, cette lettre présente un tas incohérent d'accusations contre la IV^e Internationale, contre moi personnellement et contre mon défunt fils.

Ces accusations sont de deux types : la première — clairement dictée par le G.P.U. —, l'inévitable « bloc » avec le fascisme et le lien avec la Gestapo ; la seconde — une série d'accusations concernant des épisodes isolés dans la vie interne de la IV^e Internationale qui semblent une tentative d'expliquer le changement brutal de la position de Klement.

Ce qui est le plus frappant dans le contenu de cette lettre, dans tous ses détails, est en contradiction directe et nette avec des centaines de lettres écrites par le même Klement jusqu'à il y a très peu de temps, à moi personnellement et des amis mutuels. La lettre est écrite comme si le passé n'existait pas du tout. Seule une personne physiquement et moralement pieds et poings liés pourrait écrire cela et encore seulement sous la dictée d'autres

1. Déclaration à la presse (T4441), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

personnes, totalement ignorantes du passé de Klement, qui voudraient l'utiliser à leurs fins.

Théoriquement, on peut imaginer que Klement a perdu la tête. Mais en ce cas la question reste de savoir pourquoi son délire devrait contenir les éléments des « accusations » bien connues du G.P.U. Nous ne devons pas un instant oublier que Klement connaissait très bien la vie et le travail de la IV^e Internationale, qu'il était spécialement indigné de ces « accusations » et que son indignation a trouvé une expression inimitable dans des dizaines de lettres. Klement a pris une part active dans l'entreprise pour démasquer les procès de Moscou et la marque de ce travail, là encore, est conservée dans de nombreux documents et lettres.

Il est cependant très probable que la lettre a été écrite dans les griffes du G.P.U. et que Klement, par peur pour sa vie ou celle d'êtres chers, ou finalement sous l'influence de drogues, a accepté d'écrire ce qu'on lui a dicté, sans se soucier de corriger les absurdités évidentes². Il est même possible que Klement les ait incluses de son plein gré afin de discréditer d'avance le complot du G.P.U. En tout cas, cette lettre qui m'a été écrite et envoyée, atteste que cette affaire aura une suite. La disparition même de Klement demeure bien entendu le principal mystère. Où est-il ? Que lui est-il arrivé ? La lettre ne porte aucune indication de l'endroit où elle a été postée. La lettre, apparemment, est passée de ville à ville ; l'enveloppe intérieure ne comporte que mes initiales³. J'essaierai bien sûr d'obtenir les informations nécessaires sur l'itinéraire postal de cette lettre.

La lettre se termine par ces mots : « Je n'ai pas l'intention de prendre ouvertement position contre vous ». Inutile de dire que je souhaite plus que tout que le malheureux Klement puisse parler et prendre « ouvertement » position... s'il est en vie. J'envoie immédiatement une copie photostatique de la lettre pour les autorités françaises et la commission de New York de John Dewey. Espérons qu'on trouvera la solution de cette mystérieuse affaire et que lumière complète sera faite. Sur elle.

2. Il semble donc malgré l'adverbe « apparemment » du début que Trotsky, à cette date, tienne pour acquis que la lettre est de la main de Klement, un point sur lequel il changera d'avis.

3. Ces précisions indiquent que la lettre n'avait pas été envoyée directement, mais à la façon dont Klement opérait d'habitude, en écrivant à New York qui répercutait sous une nouvelle enveloppe. L'expéditeur connaissait la première adresse : par Klement ?

[POLÉMIQUES]¹

(4 août 1938)

Cher Camarade Abern,

Il n'est pas nécessaire de renvoyer pour une déclaration ma lettre au juge français. Je n'insiste pas sur la publication intégrale du texte. Le *Times*, le *Tribune* ou autres journaux peuvent utiliser le texte comme ils le jugent bon. Je crois que nos publications devraient également publier cette lettre, au moins des extraits.

Il est très douteux que je puisse au cours de ce mois répondre à Dewey. Je suis trop occupé avec mon livre, avec l'enquête française sur Léon Sedov, et avec la disparition de Klement. En outre, je préférerais répondre à Max Eastman et compagnie et pas directement au Dr Dewey². Bien entendu, je mentionnerai aussi son article mais le combat essentiel sera concentré contre les autres.

On m'a dit que le *Modern Monthly* promettait un article contre ma *Morale*. Dans les deux derniers mois, je n'ai presque rien reçu des Etats et ne sais pas si le numéro correspondant de *Modern Monthly* a déjà été publié. Je ne sais pas non plus s'il y a d'autres échos. Je veux donner une réponse concentrée à toutes les critiques et ne pas gaspiller du temps et de l'encre dans une guerrilla polémique.

1. Lettre à M. Abern (7254), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Bien que conscient que le Dr Dewey avait polémique avec lui, Trotsky ne souhaitait pas s'adresser à lui dans une polémique, ce que leurs adversaires communs auraient relevé avec joie. Il préférerait pourfendre son vieux compagnon et critique Max Eastman qui était à la pointe du « révisionnisme » et de la remise en cause du bolchevisme.

[LA PRÉTENDUE LETTRE DE KLEMENT]¹

(4 août 1938)

1. J'ai reçu par courrier *via* New York le 1^{er} août la lettre en allemand signée « Frédéric ». Cette lettre est datée du 14 juillet, sans indication du lieu où elle a été postée. L'enveloppe à l'intérieur porte en allemand la mention « pour L. D. ». Il faut établir d'où, et par quelle route, cette lettre est arrivée à New York. J'ajoute que les marques et traits dans la marge qui apparaissent sur la photocopie ont été faits par moi au crayon rouge à ma première lecture.

2. Klement commençait les lettres qu'il m'adressait par les mots : « Cher Camarade L. D. ». Cette lettre-là commence par cette formule : « M. Trotsky² ». Cela devait apparemment correspondre au ton d'hostilité de cette lettre qui annonce « la rupture de nos relations ».

3. L'écriture de cette lettre ressemble beaucoup à celle de Klement. Mais une comparaison plus attentive avec ses lettres antérieures fait apparaître une différence très frappante. L'écriture de la dernière lettre n'est pas aisée, mais étudiée, irrégulière ; les lettres sont tracées avec trop de soin, d'autres au contraire sont hésitantes. L'absence de ratures et l'espacement soigneux des mots, surtout en fin de lignes, montrent sans aucun doute que cette lettre a été copiée sur un brouillon. Cette lettre a-t-elle été réellement écrite par Klement ? Je n'irai pas jusqu'à le nier catégoriquement. Si l'on prend chaque caractère individuellement, l'écriture est très semblable, mais le manuscrit dans son

1. Lettre au S.I., au S.W.P., destinée à la presse (T4403), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Nous avons traduit les passages cités par Trotsky entre guillemets, du texte russe de sa lettre, mais étant donné l'importance du moindre détail dans l'analyse d'un tel texte, nous donnons en note les passages correspondants en allemand de la lettre de « Frédéric » (rédigée en allemand).

2. « Herr Trotzki ».

ensemble manque de naturel et d'aisance. Si c'est l'écriture de Klement, ce ne peut être que dans des circonstances très exceptionnelles : il est plus vraisemblable qu'il s'agit d'un *faux habile*³.

4. Du point de vue de l'écriture, la *salutation* et la *signature* attirent l'attention. De toute évidence, elles ont été écrites à des moments différents (couleurs d'encre différentes) et d'une main quelque peu différente. Il n'existe qu'une alternative : ou bien l'auteur de cette lettre a hésité longtemps avant de savoir quelle salutation et quelle signature il allait employer, et il n'a résolu la question que longtemps après avoir terminé cette lettre, ou bien le faussaire avait déjà devant lui des modèles des mots « Trotsky » et « Frédéric » tirés d'une ancienne correspondance, tandis qu'il a fallu composer le reste de la lettre à partir de caractères individuels. D'où le plus grand naturel et la plus grande aisance de la salutation et de la signature.

5. Il est difficile d'expliquer le nom de « Frédéric » en guise de signature. Il est vrai que Klement a réellement utilisé ce pseudonyme autrefois, mais il l'a abandonné depuis plus de deux ans, quand il en vint à soupçonner de plus en plus qu'il était connu du G.P.U. ou de la Gestapo. Les lettres que j'ai reçues de Klement au Mexique depuis un an et demi ont toujours été signées « Adolphe » ou « Camille », jamais « Frédéric ». Qu'est-ce qui a fait revenir Klement à un pseudonyme depuis longtemps abandonné, particulièrement dans une lettre qu'il m'adressait à moi ? Ici s'impose naturellement l'hypothèse selon laquelle les faussaires qui ont écrit cette lettre avaient en leur possession de *vieilles* lettres de Klement, signées Frédéric et qu'ils ne connaissaient pas son changement de pseudonyme. Pour l'enquête, cette circonstance est d'une énorme importance.

6. Dans le contenu de cette lettre il y a quelque chose comme deux niveaux reliés mécaniquement l'un à l'autre. D'un côté, cette lettre répète les basses falsifications du G.P.U. sur mes rapports avec le fascisme, mes relations avec la Gestapo, etc. ; de l'autre, elle critique ma politique, apparemment du point de vue des intérêts de la IV^e Internationale, et tente ainsi d'expliquer le « tournant » de Klement. Cette ambiguïté traverse la lettre tout entière.

7. En ce qui concerne les entretiens inventés de toutes pièces entre Klement et moi sur le caractère admissible de

3. C'est une hypothèse qui s'impose dans le cas d'un enlèvement de R. Klement.

« concessions temporaires au fascisme dans l'intérêt de la révolution prolétarienne », cette lettre ne fait que répéter avec retard les « aveux » correspondants aux procès de Moscou. « Frédéric » n'essaie pas d'introduire un trait vivant, concret, dans l'imposture de Moscou. Mieux, il déclare simplement que le « bloc » avec le fascisme a été conclu « sur une base qui n'est pas encore claire pour moi⁴ » (Frédéric), comme s'il renonçait d'avance à toute tentative pour comprendre ou expliquer les méthodes, les tâches, les objectifs de ce bloc fantastique. Il apparaît ainsi que j'aurais jugé nécessaire dans le passé d'initier « Frédéric » à mon alliance avec Berlin, mais que je ne l'aurais pas initié à la signification de cette alliance. En d'autres termes, ma « franchise » n'avait que l'unique objectif d'aider le G.P.U. « Frédéric » écrit plus loin sur la même question que « ce qu'on appelait utilisation du fascisme, c'était la collaboration directe avec la Gestapo⁵ ». Pas un mot sur ce en quoi consistait cette collaboration, ni comment précisément « Frédéric » aurait été au courant. Dans cette partie, « Frédéric » suit strictement les honteuses méthodes de Vychinsky-Ejov⁶.

8. Viennent ensuite des accusations d'ordre « interne », destinées à servir de motifs pour la rupture de Klement avec la IV^e Internationale et avec moi personnellement. Il est curieux que cette partie de la lettre commence par une allusion à mes « façons bonapartistes », c'est-à-dire semble retourner contre moi l'épithète que j'ai appliquée au régime stalinien. Soit dit en passant, toutes les accusations dans les procès contre les trotskystes sont construites sur ce modèle : Staline charge ses adversaires politiques des crimes dont il est lui-même coupable et d'accusations qui sont lancées contre lui. Vychinsky, le G.P.U. et ses agents conduisent cette opération presque automatiquement « Frédéric » suit docilement un cadre strict tracé d'avance.

9. La lettre énumère ensuite toutes les conséquences négatives de mes méthodes « bonapartistes⁷ ». « Dans le passé, dit-il, nous avons été abandonnés par des gens comme Nin, Roman

4. ... « dieser Block, der auf einer für mich ziemlich unklaren Grundlage geschlossen war ».

5. ... « dass sas, was Sie eine Ausnützung des Faschismus nannten, eine direkte Mitarbeit mit der Gestapo war ».

6. Nikolai I. Ejov (1895-1940), jusque-là obscur apparachik avait été promu au secrétariat en 1934 et chargé de l'épuration des vieux-bolcheviks. Il avait remplacé Iagoda à la tête du N.K.V.D. (G.P.U.) après le premier procès.

7. ... « Ihre bonapartistischen Manieren. »

Well, Jakob Frank⁸. » La combinaison de ces trois noms est étrange. Roman Well et Jakob Frank sont, en leur temps, retournés ouvertement à l'Internationale communiste après avoir essayé pendant un temps de travailler dans nos rangs comme agents secrets de l'Internationale communiste⁹. Au contraire, après sa rupture avec nous, André Nin a maintenu une position indépendante, est resté hostile à l'I.C. et est tombé victime du G.P.U.¹⁰ Klement sait très bien cela. Mais « Frédéric » l'ignore ou ne le sait pas.

10. « Vous avez livré le P.O.U.M., poursuit Frédéric, aux stalinienis qui l'ont mise en pièces¹¹. Cette phrase est tout à fait énigmatique, pour ne pas dire dénuée de sens. Malgré la rupture ouverte du P.O.U.M. avec la IV^e Internationale, le G.P.U. a persécuté les membres du P.O.U.M. précisément comme s'ils étaient trotskystes ; en d'autres termes, le P.O.U.M. a été mis en pièces sur la même base que les adhérents de la IV^e Internationale. La phrase énigmatique de « Frédéric » est selon toute apparence dictée par le désir de dresser contre le « trotskysme » ceux des membres du P.O.U.M. qui n'ont pas encore été assassinés par le G.P.U.

11. Les accusations portant sur une période ultérieure ne sont pas moins fausses : « Récemment, notre organisation a été

8. ... « es haben uns seinerzeit Nin, Roman Well, Jacob Frank verlassen ».

9. Roman *Well* était le pseudonyme de Ruvin *Sobolevicius* (1901-1962), fils d'un industriel des cuirs et peaux ayant des usines en Lithuanie et en Allemagne qui faisait des études de médecine et avait rejoint l'Opposition de gauche allemande qu'il organisa en Saxe, puis dirigea après la rupture avec Landau en 1931. Well était membre du S.I. comme son frère d'ailleurs. Les deux hommes développèrent d'abord une ligne qui manifestait une tendance à la conciliation avec le stalinisme pour devenir fin 1932 une ligne agressivement prostalinienne. Ils tentèrent d'opérer une scission et de s'emparer du journal de la section allemande, *Die Permanente Revolution*. Jacob *Frank*, qui se fit appeler Max Gräf, également d'origine lithuanienne, recommandé par une vieille amie, Raïssa Adler, et appuyé par Well, partit comme secrétaire à Prinkipo. Il devait jouer un rôle détestable dans les affaires autrichiennes puis rejoindre publiquement le P.C. avec un texte de « dénonciation ». R. Sobolevicius fut démasqué comme un agent du G.P.U. après la guerre. Trotsky le soupçonnait, sans avoir de preuves. Mais des gens comme Frank et Well ne pouvaient évidemment être mis sur le même pied qu'un révolutionnaire intègre comme Nin.

10. Andrés *Nin Pérez* (1892-1937), ancien dirigeant de la C.N.T., puis de l'I.S.R., figure du communisme en Catalogne, longtemps dirigeant de l'Opposition de gauche qui avait rompu politiquement avec Trotsky et était devenu dirigeant du P.O.U.M. Nin avait été assassiné, tandis que Well faisait de nombreux voyages entre l'Espagne et la France. Frank n'avait pas laissé de traces. Même si l'on admettait que Klement avait écrit cette lettre librement, il aurait fallu expliquer pourquoi il avait écrit une phrase aussi absurde...

11. « Sie haben die P.O.U.M. von den Stalinisten zerfleischen lassen. »

abandonnée par des hommes comme Sneevliet et Vereeken, qui ont montré tant de sens politique et de sagesse dans la question espagnole¹². » Sneevliet et Vereeken ont en réalité manifesté leur sympathie pour le P.O.U.M. que les staliniens accusaient d'être lié au fascisme. Il semble ainsi que « Frédéric », d'un côté, se solidarise avec le P.O.U.M., Sneevliet et Vereeken, et, de l'autre, répète les accusations du G.P.U. contre ses adversaires (et par conséquent le P.O.U.M. également) d'être liées au fascisme. Il faut ajouter qu'au cours des dernières années, Klement m'a souvent reproché amicalement d'être trop tolérant et trop patient avec Sneevliet et Vereeken. Mais apparemment « Frédéric » n'en sait rien.

12. « Nous avons été abandonnés, poursuit-il, par Molinier, Jan Bur et son groupe, Ruth Fischer, Maslow, Brandler et autres¹³. » Dans cette lettre, le nom de Brandler, qui n'a jamais appartenu au camp trotskyste, mais, au contraire, a toujours été son ennemi ouvert et irréductible, saute aux yeux. Des années de lutte ouverte au cours desquelles il a invariablement défendu le stalinisme contre nous témoignent de son animosité. Klement connaissait bien le visage politique de Brandler et notre attitude à son égard. Il ne connaissait en même temps que trop bien la vie interne de la IV^e Internationale. Pourquoi « Frédéric » a-t-il introduit le nom de Brandler parmi ces gens qui ont appartenu à notre mouvement, puis rompu avec lui ? Deux explications sont possibles. Si l'on admet que la lettre a été écrite par Klement, il faut supposer qu'il l'a écrite sous le canon d'un revolver et a inclus le nom de Brandler pour démontrer qu'il écrivait sous la contrainte. Si l'on part de l'idée que cette lettre est un faux,

12. « Vor kurzem verliessen die Organisation Leute wie Sneevliet und Vereecken die in der spanischen Frage soviel politisches Gefühl und Weisheit aufgewiesen hatten. » Le caractère « artificiel » de cette phrase saute aux yeux.

13. « Es haben uns Molinier, Jan Bur mit seiner Gruppe, Ruth Fischer, Maslow und Brandler u.a.m. verlassen. » Molinier avait créé le P.C.I. en 1936 et Maslow-Ruth Fischer le groupe Internationale à la même époque. C'est au début de 1937 que le groupe Bur s'était formé à part et rapproché de Maslow-Fischer. Jan Bur était le pseudonyme de Walter Nettelbeck (1902-1976), ancien ouvrier du bâtiment devenu photographe de presse, qui avait rejoint l'opposition de gauche dans la clandestinité peu après la victoire de Hitler, en avait assumé la direction après le départ de Bauer et avait tenté de réaliser la fusion avec le S.A.P. tout en réussissant à prendre contact avec le S.I. Il avait émigré à son tour en septembre 1935. Dès 1936, avait commencé dans le groupe parisien un violent conflit entre lui et les dirigeants en émigration, Johre et Fischer. Ruth Fischer (1895-1961) et Arkadi Maslow (1893-1941) animateurs de la Gauche allemande et ex-dirigeants du K.P.D. avaient travaillé avec le S.I. de 1934 à 1936.

l'explication en est donnée par l'ensemble de la technique du G.P.U. dans laquelle l'ignorance s'allie au cynisme. Lors des procès de Moscou, tous les adversaires de Staline ont été mis dans le même sac. Parmi les membres de l'inexistant « bloc des droitiers et des trotskystes », il n'y avait pas seulement Boukharine, mais aussi Brandler et même Souvarine. Conformément à la même logique, Brandler se retrouve là au milieu de gens qui ont rompu avec la IV^e Internationale, à laquelle il n'a, lui, jamais appartenu.

13. « Il est puéril de penser, continue " Frédéric ", que l'opinion publique se laissera pacifier par la simple déclaration que ces gens étaient tous des agents du G.P.U. ¹⁴. » Cette phrase-là est plus incompréhensible encore. Aucun d'entre nous n'a jamais dit que Nin et les autres dirigeants du P.O.U.M. anéantis par le G.P.U., étaient des agents de ce dernier. C'est vrai aussi des autres personnes citées dans la lettre, à l'exception de Well qui, par son activité, s'est ouvertement distingué comme étant au service du G.P.U. Klement savait très bien qu'aucun d'entre nous ne lançait contre les gens énumérés dans cette lettre d'accusations aussi extravagantes. Mais toute l'affaire est dans ce que « Frédéric », en essayant au passage de défendre l'Américain Carleton Beals ¹⁵ et d'autres amis et agents du G.P.U., doit en même temps, par conséquent, discréditer l'accusation même de liaison avec le G.P.U. D'où ce procédé maladroit qui consiste à étendre le soupçon — en mon nom — à des gens à qui, de toute évidence, on ne peut l'étendre. Encore dans le style de Staline-Vychinsky-Iagoda-Ejov.

14. Le nom de « Beals » est écrit de façon incorrecte dans cette lettre : « Bills ». Seul quelqu'un qui connaît mal l'anglais

14. « Er ist kindisch zu glauben, dass sich die öffentliche Meinung durch die blosse Erklärung, sie seien alle G.P.U.-Agenten, beruhigen lässt. »

15. Dans un passage de sa lettre que Trotsky ne cite pas et auquel il fait seulement allusion (« Ihre Stellungnahme an einem der Mitglieder der Kommission John Dewey, nämlich Bills, den Sie einen G.P.U.-Agenten nannten, hat nur Verwirrung hervorgerufen »), « Frédéric » rappelait que Trotsky avait traité Beals d'« agent du G.P.U. ». Même en admettant que Klement était en désaccord avec cette qualification, il n'aurait jamais écrit à Trotsky que Beals était « un des membres de la commission Dewey » : tous deux le savaient et savaient que l'autre le savait. Journaliste et écrivain, Carleton *Beals* (1893-1979) s'était joint au dernier moment à la sous-commission de Coyoacán et, là, avait cru bon d'affirmer que Borodine lui avait assuré avoir été envoyé en mission au Mexique par Trotsky, ce que ce dernier considéra comme une provocation pour dresser contre lui le gouvernement du Mexique.

peut l'écrire ainsi¹⁶. Mais Klement connaissait bien l'anglais, connaissait le nom de Beals et était très pédant quant à l'orthographe des noms propres.

15. L'allemand de cette lettre est correct, mais il me semble plus primitif et plus lourd que la langue de Klement, lequel possédait des qualités de style.

16. Il faut également souligner la référence à la prochaine conférence internationale, au moyen de laquelle j'espère, selon les termes de la lettre, « sauver la situation » pour la IV^e Internationale¹⁷. En réalité, comme une abondante correspondance le démontre, Klement était l'initiateur de cette conférence et avait pris une part très active à son organisation. Le G.P.U., dans la mesure où il connaissait les affaires intérieures de la IV^e Internationale (par la presse, les bulletins intérieurs, peut-être ses propres agents secrets), a pu espérer, en enlevant Klement avant la conférence, arrêter le travail d'organisation et empêcher la conférence elle-même¹⁸.

17. Cette partie de la lettre comprend une référence à la proposition de faire entrer Walter Held au secrétariat international « apparemment sur des ordres venus d'en-haut¹⁹ ». En d'autres termes, l'auteur de cette lettre veut laisser entendre que Walter Held²⁰ est un agent de la Gestapo. L'absurdité d'une telle information est évidente pour qui connaît Held. Mais naturellement, c'est l'un des desseins du G.P.U. que de jeter une ombre sur chacun des membres éminents de la IV^e Internationale.

18. Cette lettre se termine par ces mots : « Je n'ai aucun désir de me prononcer ouvertement contre vous ; j'en ai assez de tout cela et je suis fatigué. Je m'en vais et je laisse ma place à

16. Bien entendu, Klement avait lu des dizaines de textes où le nom du journaliste américain était orthographié Beals et il était très attentif à l'orthographe. En revanche un Russe qui aurait seulement lu son nom translittéré ou prononcé en russe l'aurait effectivement translittéré en « Bills » au lieu de « Beals ».

17. Frédéric écrivait : « Sie glauben, die Lage der " IV^e Int. " durch die Einberufung einer internationalen Konferenz... befassen soll., retten zu kennen. »

18. L'hypothèse n'est guère convaincante.

19. Dans une parenthèse consacrée au renforcement du S.I. (« Stärkung des Internationalen Sekretariats »), « Frédéric » poursuivait : « zu diesen Zwecke schlagen Sie vor, offensichtlich auf eine Anweisung von " drüben ", Walter Held einzuführen ». L'insinuation était claire : Trotsky transmettait les ordres « d'en-haut », c'est-à-dire de la Gestapo.

20. Walter Held était le pseudonyme de Heinz Epe (1910-1942), militant de la section allemande, qui vivait alors en Norvège et que Trotsky songeait, en effet, à faire venir au S.I. Il ne s'entendait pas très bien avec Klement...

Held²¹ ». La fausseté de ces phrases est absolument évidente. « Frédéric » n'aurait pas écrit cette lettre si lui ou ses patrons n'avaient pas voulu, d'une façon ou d'une autre, l'utiliser ultérieurement. Comment ? Cela n'apparaît pas encore ? Peut-être pourrait-elle l'être dans le procès à huis clos de Barcelone²² contre les trotskystes ? Mais peut-être aussi pour un plus vaste dessein.

*
* *

Quelles conclusions découlent de cette analyse préliminaire ? Au premier abord, en recevant cette lettre, je n'ai pas douté qu'elle fût écrite de la main de Klement, mais dans un état de particulière nervosité. Mon impression s'explique par le fait que j'avais l'habitude de recevoir des lettres de Klement et n'avait jamais eu aucune raison de douter de leur authenticité. Plus j'ai examiné le texte, cependant, plus j'ai été convaincu qu'il ne s'agissait que d'un faux très habile. Le G.P.U. ne manque pas de spécialistes en tout genre. Mon ami Diego Rivera, qui a l'œil aiguisé du peintre, ne doute pas que l'écriture soit contrefaite. Pour résoudre cette question, nous pouvons et nous devons utiliser les services d'un expert en écritures²³.

Si, comme je le crois, il était établi que cette lettre est un faux, tout le reste s'éclairerait :

Klement a été enlevé, il a disparu et il a probablement été assassiné. C'est le G.P.U. qui a fabriqué cette lettre dépeignant Klement comme un traître à la IV^e Internationale, peut-être avec l'objectif de rejeter sur les « trotskystes » la responsabilité de son assassinat.

Tout cela est bien dans les pratiques de ce gang international, et je considère cette variante comme la plus vraisemblable.

J'ai tout d'abord imaginé, comme je l'ai déjà dit, que cette

21. « Ich habe keine Absicht, offen gegen Sie vorzugehen : ich bin der Sache satt und müde. Ich gehe weg und raüme meinen Platz für Walter Held ein. »

22. Les principaux accusés du « procès de Barcelone » étaient des militants bolcheviks-léninistes de la section espagnole, Manuel Fernández Grandizo, dit *Munis* (né en 1912) et Domenico Sedran, dit *Adolfo Carlini* (né en 1905), un ancien du P.C. italien devenu militant P.O.I. à Marseille. Tous deux étaient accusés d'avoir assassiné un agent du G.P.U. du nom de Léon Narvitch qui avait probablement rempli une mission pour permettre la répression contre le P.O.U.M. et fut en réalité exécuté par un groupe d'action commandé par Gregorio Ibarrodo dit *Maximo Carnicero*.

23. Les experts devaient confirmer l'opinion du peintre. Le style lui-même sentait la contrefaçon. Mais d'autres experts émirent des doutes...

lettre avait été écrite par Klement sous la menace d'un revolver ou par peur pour des êtres chers. Ou, plus exactement, copiée par lui à partir d'un original placé sous ses yeux par les agents du G.P.U. Si cette hypothèse se confirme, il n'est pas exclu que Klement soit encore en vie et que le G.P.U., dans un proche avenir, tente de lui extorquer d'autres aveux « volontaires ». Les « aveux » de ce type dictent la réponse de l'opinion publique : que Klement, s'il est encore en vie, vienne, ouvertement, devant la police, devant les autorités judiciaires, ou devant une commission impatriale, et qu'il dise tout ce qu'il sait. Mais nous pouvons d'avance prédire qu'en aucun cas le G.P.U. ne laissera Klement lui échapper.

Théoriquement, une troisième supposition est possible, que Klement ait brutalement changé d'opinion et soit passé de son plein gré du côté du G.P.U., tirant de son acte toutes les conclusions pratiques, c'est-à-dire en acceptant d'appuyer toutes les impostures de cet organisme. On peut même aller plus loin et supposer que Klement a toujours été un agent du G.P.U. Mais l'ensemble des faits, y compris la lettre du 14 juillet, rendent cette hypothèse tout à fait inconcevable. Klement aurait eu très souvent la possibilité de rendre au G.P.U. les plus grands services, qu'il s'agisse de ma vie, de celle de Léon Sedov ou du sort de mes collaborateurs et de mes documents. Il aurait eu la possibilité d'intervenir ouvertement pendant les procès de Moscou, avec des « révélations » qui, en ces jours au moins, auraient produit beaucoup plus d'impression que maintenant. Mais, pendant les procès de Moscou, Klement a fait tout ce qu'il pouvait pour démasquer les impostures, aidant activement Sedov dans la recherche de la documentation. Klement a manifesté un grand dévouement à notre mouvement et un sérieux intérêt théorique pour la discussion des questions à débattre. De sa plume sont sorties une série de lettres et d'articles qui démontrent le sérieux de son attitude, son attachement fervent au programme de la IV^e Internationale. Feindre le dévouement et l'intérêt théorique pour un mouvement pendant plusieurs années, c'est une tâche plus que difficile²⁵.

24. Telle était l'opinion qu'allait exprimer pendant des décennies le Belge Vereeken, tenace dans sa rancune puisqu'il allait, des décennies plus tard, titrer un chapitre consacré à la mort de Klement : « Rudolf Klement : agent ? Certainement un lâche. » Mais il n'apporte pas d'argument sérieux.

25. L'argument n'est pas convaincant, ni solide non plus : après tout, c'était là — mais Trotsky l'ignorait — l'exploit que M. Zborowski était en train de réaliser : après le cambriolage des archives auquel il avait été mêlé, la mort de

Il est exactement aussi difficile d'accepter l'hypothèse d'un « tournant » brusque pendant la dernière période. Si Klement était passé volontairement à l'I.C. et au G.P.U., peu importe pour quelle raison, il n'aurait aucune raison de se cacher. Roman Well et Jakob Frank, que j'ai cités plus haut, comme Sénine, le frère de Roman Well²⁶, ne se sont pas du tout cachés après leur « tournant » ; au contraire, ils se sont exprimés ouvertement dans la presse et Well et Sénine — les frères Sobolevitch — ont même fait une carrière. Finalement, au cas où il serait passé volontairement du côté de l'I.C., Klement, qui était un homme informé et capable, aurait écrit une lettre bien plus cohérente, sans des énormités qui parlent d'elles-mêmes, et sans des absurdités que n'importe quel magistrat instructeur, n'importe quelle commission impartiale, munie de la documentation nécessaire, peut sans peine réfuter²⁷.

Voilà les considérations qui conduisent à la conclusion que Klement a été enlevé par le G.P.U. et que sa lettre à mon adresse est un faux fabriqué par les spécialistes du G.P.U. Il est très facile de réfuter cette hypothèse : « Frédéric » doit sortir de sa cachette et porter ses accusations en public. S'il ne le fait pas, cela veut dire que Klement est dans les griffes du G.P.U. et probablement qu'il est déjà liquidé, comme tant d'autres.

La principale responsabilité pour résoudre le mystère de la disparition de Rudolf Klement revient à la police française. Espérons, aussi difficile que cela soit, que, cette fois, elle se montrera plus persévérante et qu'elle aura plus de succès qu'elle n'en a eu pour résoudre les crimes antérieurs du G.P.U. sur le sol français.

P.-S. Tout ce qui est ci-dessus avait déjà été rédigé lorsque j'ai reçu de Paris une lettre du camarade Rous, datée du 21 juillet, dont chaque ligne confirme les conclusions ci-dessus.

1) Rous a reçu une copie de la lettre qui m'était adressée, mais signée « Rudolf Klement » et « Adolphe ». S'étant imaginé que la même signature figurait sur l'original qui m'a été adressé,

Sedov, cet agent du G.P.U. continuait à écarter les soupçons que certains, comme Pierre Naville, avaient formulés contre lui.

26. Avram Sobolovicins (né en 1903) avait suivi la trajectoire de son frère.

27. Cet argument-là est décisif à notre sens, car Klement n'aurait jamais, quel qu'il ait été son point de vue, pensé abuser Trotsky avec un texte aussi « faux ».

Rous s'est légitimement étonné que cette lettre soit signée « Adolphe » et pas « Camille », la signature qu'il utilisait dans toute la dernière période. Dans sa lutte contre l'espionnage du G.P.U. et de la Gestapo, Klement a changé trois fois de pseudonyme au cours des dernières années, dans l'ordre suivant : Frédéric, Adolphe, Camille. De toute évidence, le G.P.U. est tombé dans le piège. Possédant les trois noms — Klement, Frédéric, Adolphe —, afin de rendre le tout plus plausible, elle les a mis tous les trois sur les différentes copies — ce qui, en soi, est absurde — mais n'a pas utilisé le seul nom que Klement utilisait réellement pour signer, au cours de la dernière période.

2) Le 8 juillet, soit huit jours avant la disparition de Klement, sa serviette, contenant des documents, a disparu dans le métro. Bien entendu, on ne l'a pas retrouvée. Klement, qui savait très bien que le G.P.U. opère à Paris comme chez lui, a immédiatement informé toutes les sections de la IV^e Internationale du vol de sa serviette et suggéré l'arrêt de tout envoi de lettres à son ancienne adresse²⁸.

3) Le 15 juillet, après avoir reçu la lettre d' « Adolphe », tamponnée de Perpignan, les camarades français ont visité la chambre de Klement. Sa table était mise, tout était en ordre, pas le moindre signe de préparatif de départ ! L'importance de cet élément n'a besoin d'aucune explication.

4) Le camarade Rous souligne que l'adresse, sur la lettre de Perpignan, était écrite à la russe, d'abord le nom de la ville, puis, au bas de l'enveloppe, celui de la rue. On peut considérer qu'il n'y a aucun doute : en Allemand et en Européen qu'il était, Klement n'a jamais rédigé ses adresses de cette façon²⁹.

5) Pourquoi, interroge Rous, le nom de « Beals » est-il écrit comme en russe « Bills », en d'autres termes, la translittération russe du nom est simplement écrite en caractères latins ?

Laissant de côté les autres remarques de Rous (Rous et les autres camarades français porteront eux-mêmes ces considéra-

28. Vereeken parle de l'épisode du vol de la serviette de Klement dans le métro parisien, en ces termes : « *le coup* de la serviette qu'on lui *aurait* volée dans le métro quelques jours avant sa disparition et qui contenait *par hasard* des documents essentiels du congrès » (souligné par nous P.B.). La haine aveugle ce témoin. Pour qui souhaiterait ré-ouvrir le dossier de l'assassinat de Klement, mieux vaudrait rechercher la piste d'un de ses proches, étranger comme lui, Lithuanien, disaient ceux qui l'avaient rencontré, et qui disparut en même temps que lui.

29. Il y a ici incontestablement un problème dans la mesure où de nombreux Allemands rédigent leurs adresses de cette façon.

tions à l'attention du public et des autorités françaises), je me contenterai maintenant d'affirmer que les premières informations factuelles reçues directement de France confirment pleinement les conclusions auxquelles j'étais arrivé sur la base de l'analyse de la lettre signée « Frédéric », à savoir que *Rudolf Klement a été assassiné par le G.P.U.*

[SUR KLEMENT]¹

(4 août 1938)

Cher Camarade Gérard,

Van² est parti pour la campagne et ne reviendra que dans une semaine. J'envoie à une autre adresse un article (analyse juridique) sur l'affaire Klement, malheureusement en russe. Je vous prie — après la traduction — de transmettre cet article à la police, au juge d'instruction, etc.

Je vous envoie toujours sous la même enveloppe : 1) La lettre de Frédéric du 14 juillet ; 2) la lettre authentique de Klement du 1^{er} janvier 1937. Ainsi l'expertise pourra s'exercer en pleine connaissance de cause. Je vous prie de me rendre les deux lettres après le travail accompli. Simultanément, j'envoie une photocopie de la lettre de Frédéric à une autre adresse.

Je poursuis mes consultations sur l'affaire L. Sedov. Dans une semaine, je vous enverrai ma seconde lettre pour le juge d'instruction. J'espère que vous avez reçu la première.

Mes saluts les plus chaleureux. Votre

P.-S. On se séparait de Breton en bons amis.

1. Lettre à G. Rosenthal (9818), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jean *van Heijenoort* (né en 1912) avait alors passé six ans auprès de Trotsky, à Prinkipo, en France, en Norvège et enfin au Mexique.

**[LE LIVRE
SUR LA TCHÉCOSLOVAQUIE]¹**
(7 août 1938)

Cher Ami,

J'ai reçu votre dernière lettre en deux exemplaires. La grande difficulté pour moi est que, depuis des mois, je n'ai pas de collaborateur allemand. Ecrire une lettre en allemand est pour moi une grande dépense de temps et d'énergie. J'attends maintenant Otto avec impatience. Alors notre correspondance deviendra plus intense.

Après réception de votre dernière lettre, j'ai commencé à relire le livre depuis le début avec une attention redoublée (Rühle m'avait dit : « L'auteur est un social-démocrate de gauche », je n'en savais pas plus)². Je trouve ce livre fort bon et, dans certaines parties, excellent. Je ferai tout pour attirer l'attention sur cet ouvrage. Je vous ferai parvenir plus tard mes remarques critiques. Je vous prie de patienter encore quelques semaines, jusqu'à ce qu'Otto soit ici.

Avec mon amitié chaleureuse.
Votre vieux.

1. Lettre à A. Neurath (9400), traduite de l'allemand où elle avait été écrite à la main par Trotsky, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit du livre déjà cité p. 49 que Neurath avait publié sous le pseudonyme de Černý. Trotsky s'y intéressait naturellement beaucoup plus, depuis qu'il connaissait l'identité de son auteur, qu'il ignorait au début, quand il avait reçu le livre.

L'U.R.S.S. ET LE JAPON¹

(11 août 1938)

Le sentiment de satisfaction à propos de la trêve entre l'U.R.S.S. et le Japon ne devrait pas inspirer l'optimisme quant à l'avenir proche². Le Japon ne peut pas s'enfoncer plus profondément en Chine et en même temps tolérer l'U.R.S.S. à Vladivostok. Aucun art diplomatique ne peut faire disparaître cet antagonisme. Tokio préférerait repousser le règlement de ses comptes avec l'U.R.S.S. jusqu'à ce que sa position en Chine soit assurée. Mais, d'un autre côté, ce qui se passe à l'intérieur de l'U.R.S.S. tente le Japon de frapper quand le fer est chaud, c'est-à-dire d'éprouver tout de suite sa force. D'où la politique ambiguë du Japon : provocations, violations de frontières, raids de bandits et en même temps négociations diplomatiques pour conserver la possibilité de demi-retraites temporaires au cas où l'U.R.S.S. s'avère plus forte que le Japon ne le souhaite.

A Moscou, on a compris depuis longtemps qu'une guerre est

1. Article (T4407), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Après le recul des Soviétiques en 1937 dans l'affaire des îles de l'Amour qu'ils revendiquaient, mais que l'armée japonaise avait occupées, l'attaque japonaise en Chine avait quelque peu tendu les relations. Au mois d'avril, des négociations avaient échoué sur les questions en litige (l'île de Sakhalin, les zones de pêche, les consulats soviétiques) et, le 23 juin, Litvinov avait prononcé un discours de mise en garde contre le Japon le 11 juillet, les troupes soviétiques avaient occupé la colline de Changkufeng, près de la frontière soviéto-mandchou-coréenne. Le 15, l'ambassadeur japonais réclamait leur départ et se heurtait à un refus basé sur l'affirmation que la colline était en territoire soviétique. Les combats entre les deux armées commençaient le 27 juillet, plus que des escarmouches, puisque l'artillerie lourde intervint des deux côtés. Un accord de cessez-le-feu fut conclu le 10 août (c'est « la trêve » dont parle Trotsky), chacun restant sur ses positions du moment. Selon les Soviétiques, leur armée avait eu 236 tués et 611 blessés et l'armée japonaise 600 tués et 2 500 blessés. Les Japonais disaient que les Russes avaient et plus de 1 700 tués ou blessés et eux-mêmes 158 tués et 723 blessés (Max Beloff, *The Foreign Policy of Soviet Russia*, t. II, pp. 191-193).

inévitable en Extrême-Orient. De façon générale, Moscou a toujours été intéressée à la repousser, autant parce que l'industrialisation rapide renforçait la puissance militaire des soviets que parce que les contradictions internes du Japon où il existe encore un régime semi-féodal, préparent la plus grande catastrophe sociale et politique.

Les difficultés militaires que le Japon a rencontrées en Chine et que les militaristes japonais, dans leur extrême courte vue, n'avaient pas prévues, ont cependant créé une situation nouvelle. Les intérêts vitaux de l'U.R.S.S. exigent qu'elle aide la Chine de toutes ses forces, affrontant consciemment les risques qui en découlent³. On le comprend au Kremlin puisqu'une idée claire du problème de l'Extrême-Orient s'est dessinée pendant les vingt années du régime soviétique. Mais l'oligarchie du Kremlin a peur de la guerre. Cela ne veut pas dire qu'elle a peur du Japon. Personne à Moscou ne doute que le Mikado ne puisse pas soutenir une longue guerre. Mais on ne se rend pas moins clairement compte à Moscou du fait que la guerre conduira inévitablement à l'effondrement de la dictature stalinienne.

Staline est prêt en politique extérieure à toutes les concessions pour pouvoir d'autant plus brutalement conserver son pouvoir dans le pays. Mais ces concessions et les échecs de la diplomatie soviétique au cours des deux dernières années soufflent le mécontentement dans le pays et obligent Staline à des gestes spectaculaires de force pour dissimuler qu'il est prêt à de nouvelles concessions. C'est une explication pour les derniers sanglants conflits à la frontière mandchoue et coréenne, aussi bien que pour le fait que, jusqu'à présent, ces conflits se sont terminés par une trêve et pas par une nouvelle guerre.

La clé de la situation est maintenant aux mains de Tokio. Le gouvernement japonais est dirigé par les généraux. Les généraux japonais sont dirigés par les lieutenants⁴. Là est le danger immédiat dans cette situation. Les lieutenants ne comprennent ni la position du Japon ni la position de l'U.R.S.S. Malgré la leçon chinoise — et en partie à cause d'elle — ils cherchent des victoires faciles aux dépens de l'U.R.S.S. Ils se trompent

3. L'U.R.S.S. avait aidé la Chine depuis l'attaque japonaise, bien que dans des proportions difficiles à apprécier : envoi de matériel militaire, notamment des avions, de techniciens et de « conseillers », crédits et accords commerciaux.

4. Formellement, le gouvernement japonais était dirigé par un civil, le prince Konoyé. Trotsky fait allusion ici à la puissance des sociétés secrètes nationalistes dans les cadres de l'armée et du poids des jeunes officiers sur des chefs qui suivaient leurs troupes dans la surenchère.

LÉON TROTSKY

totalément. S'ils provoquent une guerre, elle ne provoquera pas la chute immédiate de Staline ; au contraire, elle renforcera sa position pour un an ou deux, et cette période est plus que suffisante pour révéler dans sa réalité la totale banqueroute interne du régime social et politique japonais. Une grande guerre provoquerait au Japon une catastrophe révolutionnaire analogue à celle qui a frappé la Russie tsariste dans la dernière grande guerre. L'effondrement de la dictature stalinienne ne viendra qu'en second lieu. C'est pourquoi, pour les maîtres du Japon, il ne serait pas sage d'obliger Staline à faire ce dont il ne veut pas, défendre l'U.R.S.S. les armes à la main.

[LA QUESTION DES ARCHIVES]¹

(17 août 1938)

Cher Ami,

J'ai reçu votre lettre du 8 août. Oui, la situation n'est pas facile, puisque, par son opiniâtreté et aussi peut-être par quelques mauvais conseils², Jeanne s'est mise elle-même dans une impasse. Je lui ai donné un nouveau délai pour qu'elle puisse rebrousser chemin de sa propre initiative. Mais si, au moment où cette lettre arrive, elle n'a pas encore entrepris auprès de vous des démarches de conciliation, ma dernière tentative doit être considérée comme ayant échoué. Il ne restera que des mesures de rigueur.

Voici ce que je propose :

1. La conférence devrait prendre l'affaire dans ses mains par l'intermédiaire d'une commission spéciale³. Etant donné que la conférence était l'instance suprême pour Léon, celle-ci peut très bien parler en son nom. La commission respective (*sic*) devrait convoquer Jeanne et lui indiquer oralement et par écrit qu'il ne s'agit que de mes papiers ; que ces papiers ne relèvent que de l'organisation que Jeanne a quittée ; que moi-même, et par conséquent la commission, sommes en possession de lettres de Léon et de Jeanne elle-même qui prouvent indubitablement que les papiers sont à moi ; que, par conséquent, j'ai le plein droit de

1. Lettre à A. Rosmer (9899), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jeanne avait jusque-là refusé de remettre les papiers que Trotsky avait confiés à Sedov, ses « archives » aux personnes que Trotsky avait désignées pour les récupérer. Trotsky commençait à subodorer une manœuvre politique et soupçonnait l'influence de Raymond Molinier.

3. Il s'agit de la conférence internationale en cours de préparation et, à vrai dire, tout proche.

disposer de ces papiers sans consulter personne ; que je ne veux pas que personne, sauf vous et les autres membres de votre commission, sache la destination ultérieure de ces papiers ; que le seul désir de Léon fut de faciliter l'entrée en possession de mes propres papiers ; que, par conséquent, si Jeanne veut être digne de la confiance que lui avait accordée Léon, elle n'a qu'à suivre les indications que je lui ai données. Je crois que, si la commission internationale est ferme sur le fond et habile dans la forme, elle pourrait créer pour Jeanne un pont de retraite honorable.

2. Si Jeanne s'obstine en indiquant qu'elle n'a rien à voir avec la conférence (ou avec le S.I.), on lui propose un arbitrage à condition que l'arbitre soit une personne qui avait la confiance de Léon, puisqu'il s'agit d'interpréter sa volonté.

3. Si elle n'accepte pas non plus ce procédé (il faut lui donner un très court délai, trois ou quatre jours), il faudrait avoir recours à la voie légale. Voici comment j'imagine le procédé. Notre ami Gérard, à qui j'envoie copie de cette lettre, jugera au mieux si ce procédé est réalisable. Gérard s'adresse aux autorités qu'il convient (*sic*), non pas avec une plainte contre Jeanne (ce serait un scandale bien inutile), mais seulement pour trancher le nœud gordien. Gérard écrit notamment : « Léon Sedov a voulu, par l'intermédiaire de sa compagne, faire parvenir à son père les documents d'une manière aussi simple et rapide que possible. Mais il s'avère que le testament tel quel n'a pas la force juridique nécessaire ; il ne reste donc à Trotsky qu'à faire valoir ses droits d'une manière directe. Que les papiers soient à lui, cela peut être démontré par de nombreuses lettres. D'ailleurs, Jeanne est bien loin de le contester, etc.

Excusez, cher Ami, ces ennuis, mais que faire ? Ce sont vraiment des complications superflues à tous points de vue.

4. Le gros des archives était resté sous scellé des autorités françaises : il fallait, pour les « libérer », ce qu'on appelle « l'accord des héritiers », soit la reconnaissance totale des termes du testament par Trotsky — et les archives allaient à Jeanne — soit le renoncement de Jeanne au testament...

[RESTEZ EN AMÉRIQUE]¹

(19 août 1936)

Cher Ami,

Naturellement, si l'on insiste de l'Europe que vous y alliez, il serait difficile de s'y opposer². Mais, personnellement, je crois que votre séjour en Amérique peut donner plus de résultats. Le centre de gravité peut se trouver transporté d'un seul coup de ce côté-ci de l'Océan. Il faut avoir quelqu'un bien au courant des choses, qui puisse assurer immédiatement la continuité. Les affaires américaines elles-mêmes, dans le sens continental, doivent devenir de plus en plus importantes. Toutes ces raisons recommandent de ne pas abandonner l'Amérique, sauf en cas d'*emergency*³ vraiment exceptionnel.

1. Lettre à J. Frankel (8172), dictée en français ; avec la permission de la Houghton Library.

2. Certains militants européens souhaitaient le retour de Jan Frankel qu'ils considéraient comme l'un des rares militants aptes à faire fonctionner le S.I., où tout semblait aller à vau-l'eau, depuis la mort de R. Klement, mais que P. Naville allait reprendre.

3. En anglais dans le texte.

RÉPONSES AUX QUESTIONS DE GLADYS ROBINSON¹

(18 août 1938)

Que pensez-vous du président Roosevelt en tant qu'homme ?

Même ses adversaires les plus acharnés ne se risquent pas à nier son exceptionnelle personnalité. Il possède sans aucun doute des qualités personnelles plus éminentes que les dictateurs modernes comme Mussolini, Hitler, pour ne pas parler de Staline. Je l'admets d'autant plus volontiers qu'un abîme sépare mon programme de celui de M. Roosevelt.

Quelle est votre opinion sur les mesures de M. Roosevelt pour améliorer la situation sociale et économique des Etats-Unis ? Comment résoudre-vous cette situation ?

Ces mesures ne sont que de simples palliatifs. La propriété privée paralyse la poursuite du développement économique des Etats-Unis. Dans ces conditions, les réformes sociales ne constituent que la dépense de ce qui a été accumulé afin d'alléger les calamités sociales les plus éclatantes. Un programme qui vise à maintenir intactes les fondations du capitalisme ne peut offrir d'issue à la crise. Vous me demandez comment j'aurais agi à la place de M. Roosevelt. Mais je ne pourrais pas être à sa place : nous représentons des intérêts opposés. M. Roosevelt veut améliorer la situation des travailleurs parce qu'il faut *sauver* le

1. Réponse aux questions de Gladys Robinson (T4410), traduites de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library. Gladys Lloyd Cassell (1896-1971), peintre impressionniste de qualité, avait épousé en 1927 le talentueux acteur Edward G. Robinson : ils avaient ensemble rendu visite à Trotsky, pour qui l'acteur avait organisé des projections de ses films à domicile. Gladys avait demandé à Trotsky de lui accorder l'interview qui lui permettrait de se lancer dans le journalisme.

capitalisme. Et moi, je vois l'unique issue dans sa *liquidation* une fois pour toutes.

Que croyez-vous que sera le résultat final de Hitler et Mussolini ?

Dans la prochaine guerre, les régimes fascistes seront les premiers à tomber. A titre d'hypothèse, on pourrait indiquer, dans l'ordre des catastrophes le Japon, l'Italie, l'Allemagne. Le fascisme est un moyen historique temporaire de supprimer les contradictions internes insurmontables. Elles exploseront cependant avec la guerre, avec une force sans doute sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Et, à la place du fascisme, viendra la révolution socialiste.

Quel sera le sort de l'Angleterre dans la prochaine guerre ?

Il y a longtemps que la puissance économique de l'Angleterre a cessé de correspondre à la superficie gigantesque de son empire. Les intérêts de la métropole et ceux des colonies et des dominions sont profondément contradictoires, dans toutes les parties du monde. Pendant la première période de la guerre, les différentes parties de l'Empire pourraient être temporairement rapprochées par l'instinct de conservation, mais, à la fin de la guerre, la Grande-Bretagne s'en ira inévitablement en morceaux et cela provoquera de graves troubles sociaux.

Le résultat final du conflit actuel en Espagne nous donne-t-il la réponse quant au système politique immédiat en Europe ?

Le second effondrement en six ans de la démocratie espagnole montre avec une force peu commune que le cadre démocratique est trop étroit pour résoudre le problème social. Le capitalisme ne pourra se maintenir à l'avenir que par la violence militaire ouverte. Puisque Largo Caballero, García Oliver, Negrín,² et Staline ont empêché le prolétariat espagnol de

2. Francisco *Largo Caballero* (1869-1946), dirigeant du P.S.O.E. et de l'U.G.T., chef de la « gauche socialiste », avait été chef du gouvernement de Front populaire de septembre 1936 à juin 1937 ; Juan *García Oliver* (1901-1980), militant anarchiste et dirigeant influent de la C.N.T., avait été ministre de la justice dans le gouvernement du précédent, où Juan *Negrín López* (1889-1956) était ministre des finances. Ce dernier, socialiste de droite, fut imposé à la tête du gouvernement par le P.C. et ses sympathisants en 1937.

LÉON TROTSKY

prendre le pouvoir pour la révolution socialiste, l'Etat est inévitablement tombé aux mains de Franco. Seul l'aveuglement politique pouvait ne pas prévoir cette issue.

Croyez-vous que la démocratie a échoué en Amérique ?

L'épanouissement de la démocratie américaine reposait sur l'épanouissement du capitalisme américain. Naturellement, la crise incurable du capitalisme devient une grave crise de la démocratie.

Le maire Hague est-il un symbole d'une menace pour la démocratie américaine. Une menace vraiment sérieuse selon vous ?

Oui, je crois que le maire Hague a une signification politique très grande, qui dépasse de beaucoup sa propre personnalité banale et limitée. Par ses actions, Hague affirme que le régime capitaliste ne peut plus être soutenu par des moyens démocratiques. Il est vrai que Hague lui-même nie le caractère fasciste de sa politique. Mais il avait, il y a bien longtemps, un prédécesseur qui faisait de la prose sans s'en douter. Le nombre d'émules de Hague va inévitablement augmenter. Il est impossible de venir à bout du fascisme par des moyens constitutionnels, puisque le fascisme opère à un autre niveau.

Quand pensez-vous que les conditions chaotiques actuelles du monde atteindront la crise ?

Je ne fais jamais de prédictions quant aux dates. Néanmoins, la tension actuelle ne peut pas durer des années. Le dénouement doit se produire dans peu de temps. Il peut prendre la forme de la guerre ou de la révolution. En ce moment, la guerre semble plus proche que la révolution. Mais la guerre va sans aucun doute apporter avec elle la révolution.

Comment pensez-vous que la jeunesse du monde va aborder ces problèmes ?

La nouvelle génération de travailleurs et d'intellectuels entre dans la vie consciente dans des circonstances historiques absolu-

ment exceptionnelles : crise du système économique mondial, effondrement de la démocratie, désintégration des Internationales socialiste et communiste, pourrissement grandissant de la bureaucratie soviétique, aggravation du danger de guerre. Dans ces conditions, la civilisation ne peut être sauvée que par des moyens révolutionnaires exceptionnellement audacieux. Pour les trouver, il faut passer en revue de manière critique le vieil héritage. C'est pourquoi je pense que la nouvelle génération se distinguera par l'audace de sa pensée et de sa volonté. Elle rejettera la philosophie des demi-mesures. Cela exigera des réponses complètes aux problèmes de notre époque et obligera à y répondre dans la vie. Ce n'est qu'à ces conditions que l'humanité ira de l'avant³.

3. Le 20 août 1938, Trotsky envoyait ce texte à Gladys Robinson avec un petit mot : « Chère Madame Robinson, ci-joint mes réponses à vos questions. Je serai très heureux si vous les trouvez satisfaisantes. Je veux de nouveau vous remercier de votre visite qui m'a laissé le souvenir le plus chaleureux. Mes salutations les meilleures pour vous et votre famille artistique. »

LA LIBERTÉ DE LA PRESSE ET LA CLASSE OUVRIÈRE¹

(21 août 1938)

Une campagne est en train de se dérouler au Mexique contre la presse réactionnaire. Elle est menée par les dirigeants de la C.T.M. ou, plus précisément, par M. Lombardo Toledano en personne. L'objectif de cette campagne est de « limiter » la presse réactionnaire, soit en la soumettant à une censure démocratique, soit en l'interdisant complètement. Les organisations syndicales ont été mobilisées en tant qu'armée d'active². Les démocrates incurables, corrompus par leur expérience de Moscou stalinienne, et, en tête, les « amis » du G.P.U., ont applaudi cette campagne qu'on ne peut qualifier autrement que de suicidaire. En fait, il n'est pas difficile de prévoir que, même si elle se terminait par une victoire avec des résultats pratiques du goût de Lombardo Toledano, ses conséquences ultimes pèseront lourd sur la classe ouvrière. La théorie et l'expérience historique attestent de la même façon que toute restriction de la démocratie dans la société bourgeoise est, en dernière analyse, dirigée invariablement contre le prolétariat, de même que tout impôt retombe aussi sur les travailleurs. La démocratie n'a de valeur pour le prolétariat que dans la mesure où elle permet le déroulement de la lutte des classes. En conséquence, un dirigeant de la classe ouvrière qui munit l'Etat bourgeois d'armes excep-

1. Article (T4411), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library. Il était destiné à la nouvelle revue paraissant au Mexique, *Clave* (Clé) et fut publié dans son numéro 1 du 1^{er} octobre 1938. Il était présenté comme une « déclaration de la rédaction ». Trotsky ne pouvait évidemment signer un article qui constituait de toute évidence une « ingérence » dans les affaires intérieures du Mexique.

2. La campagne pour la réglementation de la presse était essentiellement menée par le quotidien de la centrale syndicale officielle, la C.T.M., *El Popular*. Rappelons que la C.T.M. était partie intégrante du parti officiel, le P.R.M. et que c'était évidemment au gouvernement qu'elle demandait cette action contre la presse réactionnaire.

tionnelles de contrôle sur l'opinion publique en général et sur la presse en particulier, est très précisément un traître. En dernière analyse, avec l'aggravation de la lutte de classes, les bourgeois de toutes nuances finiront par se mettre d'accord entre eux et dirigeront alors contre la classe ouvrière toutes les lois d'exception, tous les règlements restrictifs, toutes les espèces de censure « démocratique ». Celui qui ne comprend pas cela aujourd'hui doit quitter les rangs de la classe ouvrière.

« Mais, nous objecteront quelques " amis " de l'U.R.S.S., la dictature du prolétariat s'est parfois vue obligée de recourir à des mesures d'exception, particulièrement contre la presse réactionnaire. » Nous répondons : « Cette objection revient en définitive à identifier l'Etat ouvrier et l'Etat bourgeois. Bien que le Mexique soit un pays semi-colonial, il est aussi un Etat bourgeois et en aucune façon un Etat ouvrier. Pourtant, même du point de vue des intérêts de la dictature du prolétariat, l'interdiction des journaux bourgeois ou leur censure ne constituent pas le moins du monde un " programme " ou un " principe ", ni un régime idéal. De telles mesures ne peuvent être qu'un mal inévitable et temporaire. »

Une fois à la barre, le prolétariat peut se voir forcé d'employer contre la bourgeoisie, pendant une brève période, des mesures exceptionnelles, si elle se rebelle ouvertement contre l'Etat ouvrier. Dans ce cas, la restriction de la liberté de la presse va de pair avec toutes les autres mesures employées pendant une guerre civile. Naturellement, si on est obligé de diriger l'artillerie et l'aviation contre l'ennemi, on ne peut permettre à ce même ennemi de maintenir ses propres centres d'information et de propagande à l'intérieur du camp armé du prolétariat. Pourtant, même dans ce cas, si les mesures exceptionnelles se prolongent jusqu'au point de se transformer en un régime durable, elles portent elles-mêmes le danger de la libération totale et du monopole politique d'une bureaucratie ouvrière qui peut même devenir une source de sa dégénérescence.

Nous en avons sous les yeux un exemple vivant avec l'abominable suppression de la liberté de parole et de presse qui se pratique aujourd'hui en Union soviétique. Elle n'a rien de commun avec les intérêts des dictatures du prolétariat. Elle est destinée au contraire à protéger les intérêts de la nouvelle caste gouvernante contre l'opposition des ouvriers et des paysans. C'est précisément cette bureaucratie bonapartiste de Moscou que sont en train d'imiter MM. Lombardo Toledano et C^{ie}, qui

identifient leur carrière personnelle et les intérêts du socialisme.

Les tâches réelles de l'Etat prolétarien consistent, non pas à museler par des moyens policiers l'opinion publique, mais à la libérer du joug du capital. Cela ne peut être réalisé qu'en faisant passer tous les moyens de production, y compris ceux de l'information publique, entre les mains de la société tout entière. Une fois réalisée cette mesure socialiste fondamentale, tous les courants de l'opinion publique qui ne luttent pas les armes à la main contre la dictature du prolétariat doivent avoir la possibilité de s'exprimer librement. L'Etat ouvrier a le devoir de mettre à leur disposition les moyens techniques nécessaires (presses, papier, transport) proportionnellement à leur force numérique dans le pays. Le fait que la bureaucratie stalinienne ait monopolisé la presse constitue l'un des principaux facteurs de décomposition de l'appareil d'Etat et menace de ruiner de fond en comble toutes les conquêtes de la révolution d'Octobre.

Si nous cherchions des exemples de la fatale influence du Comintern sur le mouvement ouvrier dans les différents pays, cette campagne de Lombardo Toledano nous offrirait un des cas d'espèce les plus surprenants. Toledano et ses co-religionnaires s'efforcent essentiellement d'introduire dans le régime de la démocratie bourgeoise les moyens et les méthodes qui, à certaines conditions et de façon temporaire, peuvent devenir inévitables sous un régime de dictature du prolétariat ; le pire, c'est qu'en vérité, ils empruntent ces mesures non à la dictature du prolétariat, mais à ses usurpateurs bonapartistes. En d'autres termes, ils enveniment la démocratie bourgeoise, déjà malade, par le virus de la bureaucratie stalinienne pourrie.

L'anémique démocratie mexicaine est en permanence menacée de mort de deux côtés : du côté de l'impérialisme étranger et de celui des agents réactionnaires de l'intérieur, aux mains de qui sont concentrées les publications aux plus gros tirages ; mais seuls des aveugles ou des imbéciles peuvent penser que les ouvriers et les paysans pourront se libérer de l'influence des idées réactionnaires au moyen de l'interdiction de la presse réactionnaire. En réalité, seule la plus grande liberté de parole, de presse et de réunion peut créer les conditions favorables au développement du mouvement révolutionnaire de la classe ouvrière.

La lutte irréconciliable contre la presse réactionnaire est un impératif. Mais les ouvriers ne peuvent remplacer leur propre lutte, qui doit être menée dans leur presse et à travers leurs organisations, par le poing policier de l'Etat bourgeois. Aujourd'hui, l'Etat peut se montrer bien disposé, « de bonne volonté »,

vis-à-vis des organisations ouvrières ; demain, il pourra tomber, et il tombera inévitablement dans les mains des éléments les plus réactionnaires de la bourgeoisie. Dans ce cas, toute la législation de restriction serait tournée contre les ouvriers. Seuls des aventuriers, qui ne s'inspirent que des exigences du moment, peuvent ne pas le voir.

Le meilleur moyen de lutter contre la presse bourgeoise, c'est de développer la presse prolétarienne. Il est bien évident que des journaux jaunes du genre *El Popular*³ sont incapables de remplir cette tâche. Ce ne sont ni des journaux ouvriers ni des journaux révolutionnaires, ni même simplement d'honorables journaux démocratiques, *El Popular* sert les ambitions personnelles de M. Lombardo Toledano lequel, à son tour, sert la bureaucratie stalinienne. Ses méthodes, ses mensonges, ses calomnies, ses campagnes de persécution, ses faux, ce sont aussi les méthodes de Toledano. Il n'a ni programme ni idées. Il est donc tout à fait normal qu'un journal de cette espèce ne puisse éveiller d'écho dans le cœur des ouvriers ni éloigner des mains des prolétaires la presse bourgeoise.

Nous en arrivons ainsi à la conclusion inévitable que la lutte contre la presse bourgeoise doit commencer par balayer les chefs dégénérés des organisations de la classe ouvrière et en particulier par libérer la presse ouvrière de la tutelle de Lombardo Toledano et autres charlatans bourgeois. Le prolétariat mexicain a besoin d'une presse honnête qui exprime ses besoins, défende ses intérêts, ouvre son horizon et prépare la révolution socialiste dans un pays. Telle est l'attitude de *Clave*. Nous commençons donc par déclarer en premier lieu une guerre sans merci aux basses aspirations bonapartistes de Toledano et espérons recevoir dans cette tâche l'appui de tous les travailleurs avancés, de tous les marxistes et de tous les authentiques démocrates.

[LA POLICE FRANÇAISE NE CHERCHE PAS LA VÉRITÉ]¹

(24 août 1938)

Monsieur le Juge,

Pour compléter ma déclaration du 19 juillet², j'ai l'honneur de vous communiquer les considérations suivantes :

1. J'ai consulté des médecins compétents. Aucun d'eux, bien entendu, ne peut se risquer à opposer une expertise à distance à l'expertise de spécialistes français hautement qualifiés qui ont opéré sur le cadavre lui-même³. Cependant les médecins que j'ai consultés sont unanimes à trouver que le déroulement de la maladie et les causes de la mort ne sont pas éclaircies par l'investigation aussi totalement que l'exigeraient les circonstances exceptionnelles de la présente affaire.

2. L'insuffisance de l'investigation est confirmée de la façon la plus claire par l'attitude du chirurgien M. Thalheimer⁴. Il s'est refusé à donner des explications en invoquant le secret professionnel. La loi donne ce droit au médecin. Mais la loi n'oblige pas le médecin à en faire usage. Pour se retrancher derrière le secret médical, le médecin doit avoir, dans le cas présent, un motif exceptionnel. Quel est le motif de M. Thalheimer ? Il ne peut

1. Lettre au juge Pagenel (T4389), traduction française révisée.

2. Cf. pp. 153-159.

3. L'examen des viscères avait été pratiqué par deux toxicologues réputés, Chevalier et Cohn-Abrest. Leur conclusion était qu'en l'état actuel de la science chimique et toxicologique, on pouvait conclure que les viscères ne renfermaient aucun poison décelable. Voir à ce sujet l'article des Docteurs J. M. Krivine et M. F. Kahn dans *Cahiers Léon Trotsky* n° 13.

4. Selon Gérard Rosenthal (*Avocat de Trotsky*, p. 231), le médecin de la clinique Mirabeau, où Sedov avait été transporté, le Dr Adolphe Simkov (cf. n. 5) avait fait appel au Dr Thalheimer, chirurgien réputé, à cause de l'aggravation de l'état du malade et de la crainte d'une occlusion intestinale. Leverageois (*op. cit.*, p. 118) dit au contraire qu'il fut fait appel au Dr Thalheimer quand on connut à Mirabeau l'identité réelle du malade. Notons que Krivine et Kahn contestent et la capacité et la réputation du chirurgien.

être question dans le cas présent de respecter le secret du malade ou de ses parents. Il s'agit par conséquent de garder le secret du médecin lui-même. En quoi ce secret peut-il bien consister ? Je n'ai aucune raison de suspecter M. Thalheimer d'actes criminels. Mais il est absolument évident que, si la mort de Sedov avait résulté naturellement et nécessairement du caractère de sa maladie, le chirurgien n'aurait pas eu le moindre motif ou le moindre penchant psychologique à se refuser de donner les explications nécessaires. En se retranchant derrière le secret professionnel, M. Thalheimer dit par là-même : dans le déroulement de la maladie et dans les causes de la mort ; il y a des circonstances particulières à l'éclaircissement desquelles je ne tiens pas à coopérer. Impossible de donner une autre interprétation de l'attitude de M. Thalheimer. A raisonner d'une manière purement logique, il est impossible de ne pas arriver à la conclusion que le médecin pouvait, dans les circonstances données, se retrancher derrière le secret professionnel dans un des trois cas suivants :

- a) s'il était intéressé à couvrir son propre crime,
- b) s'il était intéressé à couvrir sa propre négligence,
- c) s'il était intéressé à couvrir le crime ou la négligence de ses collègues, collaborateurs, etc.

Le silence démonstratif de M. Thalheimer désigne en lui-même un programme d'enquête : il faut à tout prix découvrir les raisons qui poussaient le chirurgien à se préserver au moyen du secret professionnel.

3. Les déclarations du propriétaire de la clinique, le Dr Simkov⁵, sont confuses, insuffisantes et partiellement contradictoires. *Savait-il oui ou non qui était son malade*⁶ ? Cette question n'est nullement éclaircie. Sedov fut admis à la clinique sous le nom de « Martin, ingénieur français ». Cependant le Dr Simkov s'entretint avec Sedov, dans la clinique, en russe. C'est précisément grâce à ce fait que l'infirmière Eismont⁷ apprit, selon ses

5. Le Docteur Adolphe *Simkov* (né en 1889) dit aussi Simkine, avait obtenu son diplôme à Genève, émigré en France en 1920 et obtenu son diplôme français en 1932. Il avait le titre de directeur médical de la clinique. C'était un autre médecin d'origine russe, la belle-sœur de Lola Estrine, le Dr Fanny *Trachtenberg* (1900-1981), qui avait conseillé l'hospitalisation, conseillé la clinique Mirabeau où elle avait ses entrées (elle n'exerçait pas officiellement, n'ayant pu faire reconnaître l'équivalence de son diplôme médical) et fait appel au Dr Simkov.

6. M^{me} Trachtenberg, en négociant l'admission de Sedov, dit au Dr Simkov qu'il était « le fils de Trotsky ».

7. Cette infirmière, Elena Rogina, épouse *Eismont* (née en 1901), mariée en 1923, avait émigré en 1924 avec son mari.

dières, que Martin était russe ou connaissait le russe. L'inscription de Sedov sous un nom d'emprunt fut faite, comme le notent eux-mêmes les documents de l'enquête, à des fins de sécurité. Le Dr Simkov connaissait-il ces fins ? Et, s'il les connaissait, pourquoi s'est-il adressé en russe au malade en présence de l'infirmière Eismont ? S'il l'a fait par imprudence, n'a-t-il pas fait preuve de la même imprudence en d'autres occasions ?

4. Le Docteur Girmounsky, directeur de la clinique⁸, est considéré selon les témoignages de la police comme un « sympathisant bolchevik ». C'est de nos jours une caractéristique bien déterminée. Elle signifie : un ami de la bureaucratie du Kremlin et de son agence. Girmounsky déclare qu'il n'avait appris la véritable identité du malade que la veille de sa mort, par M^{me} Molinier⁹. Si l'on tient ces paroles pour vraies, il faut en conclure que le Dr Simkov qui avertit par téléphone Girmounsky de l'arrivée du malade, cacha à son plus proche collaborateur la véritable identité de « l'ingénieur français Martin ». Est-ce vraisemblable ? Devant l'infirmière Eismont, Simkov, comme on l'a déjà dit, s'entretint en russe avec le malade. Girmounsky connaît le russe. Peut-être Simkov avait-il des raisons spéciales de se méfier de Girmounsky ? Lesquelles précisément ?

5. « Sympathisant bolchevik », c'est là une caractéristique bien déterminée¹⁰. L'enquête s'arrête manifestement à mi-chemin. Dans les conditions de l'émigration russe, une telle « sympathie » ne reste pas de nos jours « platonique ». Le « sympathisant » est généralement hostile à l'émigration blanche. Dans quels milieux M. Girmounsky trouvait-il ses clients ? Avait-il des relations avec les milieux de l'ambassade soviétique,

8. Le Dr Boris Girmounsky (né en 1883) n'était pas le « directeur » de la clinique, mais son propriétaire. Selon le dossier qui a été consulté par M. Leverageois (*op. cit.*, p. 122), il était docteur en médecine de l'université de Kiev et avait exercé en Union soviétique jusqu'en 1928, date à laquelle il était arrivé en France avec un passeport régulier. Il avait ensuite séjourné à Vilna, en étant revenu en 1930. M. Leverageois précise que c'est avec sa fortune « personnelle » qu'il avait fondé la clinique Mirabeau, dans laquelle il avait investi six millions de francs de l'époque.

9. Il s'agit de Jeanne Martin des Pallières, légalement mariée à Raymond Molinier. Les Docteurs Thalheimer et Girmounsky connurent par elle l'identité du malade 24 heures avant sa mort.

10. M. Leverageois signale, p. 122, que le Dr Boris Girmounsky avait fait l'objet, après 1930, de dénonciations anonymes le désignant aux autorités françaises comme ancien médecin de la Tchéka, d'autant plus suspect qu'il avait été autorisé à quitter l'U.R.S.S. avec sa famille et sa fortune. Selon cet auteur, une d'entre elles au moins existe encore aux archives de la préfecture de police. Mais il faut croire que les documents que les policiers curieux manipulent ne sont pas accessibles aux historiens professionnels.

de la représentation commerciale, etc. ? Si oui, il y a indubitablement parmi ses clients les agents les plus responsables du G.P.U.

6. Sur les sympathies politiques du propriétaire de la clinique, M. Simkov¹¹, les documents, on ne sait pourquoi, ne disent rien. C'est une sérieuse lacune. L'étroite collaboration de Simkov avec Girmounsky fait supposer que Simkov n'était pas non plus hostile aux milieux soviétiques et il est possible qu'il y ait des relations. Lesquelles précisément ?

7. Le Dr Simkov est collaborateur de la publication médicale *L'Œuvre chirurgicale franco-russe*. Quel est le caractère de cette publication ? Est-elle le produit d'un bloc de médecins français et du gouvernement soviétique ou au contraire est-elle publiée au nom de la médecine russe par des émigrés blancs ? Cette question reste sans le moindre éclaircissement. Cependant, non seulement la police, mais même les nourrissons savent que, sous le couvert d'organisations et de publications médicales, juridiques, littéraires, pacifistes et autres, le G.P.U. se crée des points d'appui qui lui servent, surtout en France, à accomplir impunément ses crimes.

8. Il est impossible de ne pas mentionner ici une circonstance au plus haut degré importante, sur laquelle je me permets d'attirer votre attention, Monsieur le Juge. M. Simkov a eu le malheur de perdre cette année deux fils, victimes d'un éboulement. Dans la période où le sort véritable des deux jeunes gens restait encore une énigme, M. Simkov, dans une interview qu'il a donnée à la presse française, a déclaré que si ses fils avaient été victimes d'un attentat, *ce ne pouvait être que de la part des « trotskystes » pour venger la mort de Sedov*¹². Cette hypothèse me frappa à l'époque par son caractère monstrueux. Je dois dire carrément qu'une telle supposition pouvait venir soit de la tête d'un homme dont la conscience n'est pas tout à fait tranquille, soit d'un homme qui fréquente des milieux politiques mortellement hostiles à moi ou à Sedov, où des agents du G.P.U. ont pu directement orienter la pensée du malheureux père vers cette supposition extravagante et révoltante. Si cependant M. Simkov a des relations amicales avec des milieux qui s'occupent systématiquement de l'extermination physique des « trotskystes », il

11. Rappelons que le Dr Simkov n'était pas propriétaire de la clinique.

12. Les deux enfants du docteur Simkov, Georges (né en 1919) et André (né en 1925) furent retrouvés morts peu après. La déclaration attribuée à leur père par *Paris-Midi* fut démentie par lui, si l'on en croit Gérard Rosenthal (*op. cit.*, p.52).

n'est pas difficile d'admettre que ces relations amicales aient pu, même à son insu, être utilisées pour accomplir le crime contre Sedov.

9. En ce qui concerne le personnel de la clinique, à commencer par M. Girmounsky, l'enquête policière révèle invariablement la formule de la « non-participation » à la vie politique active, jugeant sans doute que cela affranchit de la nécessité d'une investigation plus approfondie. Une telle conception est manifestement fautive. Il ne s'agit nullement d'avoir mené une activité politique ouverte mais d'avoir accompli les missions les plus secrètes et les plus criminelles du G.P.U. Il est évident que les agents de ce genre, tout comme des espions militaires, ne peuvent se compromettre en participant à une activité ouverte. Au contraire, dans l'intérêt de la conspiration, ils mènent une vie paisible au plus haut point. Le fait de mentionner uniformément la « non-participation » de toutes les personnes interrogées à la lutte politique active témoignerait d'une naïveté extraordinaire de la police si, derrière lui, ne se cachait pas l'aspiration à éviter toute investigation sérieuse¹³.

10. Cependant, Monsieur le Juge, sans une enquête très sérieuse, intense et audacieuse, il est impossible de découvrir les crimes du G.P.U. Pour donner une idée approximative des méthodes et des mœurs de cette institution, je suis contraint d'apporter ici une citation de la revue soviétique officielle *Octobre* du 3 mars de cette année. L'article est consacré au procès à spectacle à la suite duquel a été fusillé l'ancien chef du G.P.U., Iagoda : « quand il se trouvait dans son cabinet », écrit la revue soviétique en parlant de lui, « seul ou avec son valet Boulanov¹⁴, il mettait bas le masque. Il se dirigeait vers le coin le plus obscur de la pièce et ouvrait son armoire secrète. Des poisons. Il les regardait. Cette bête féroce à face d'homme contemplait les fioles à la lumière, les distribuant entre ses victimes futures ». Iagoda est la personne qui organisa ma déportation, avec ma femme et mon fils, à l'étranger : Boulanov, mentionné dans cette citation, nous accompagna d'Asie centrale en Turquie en tant que représentant des autorités. Je n'examinerai pas ici si Iagoda

13. Déjà, dans l'enquête sur le vol des archives, la police française s'était refusée à envisager l'hypothèse G.P.U. et s'était contentée de persécuter Lola Estrine. Quelques semaines plus tard, elle s'excusait auprès de l'agent du G.P.U. Tchistoganoff, que Sedov avait fait arrêter en plein Palais de Justice parce qu'il le filait, et elle le libérait.

14. Pavel P. *Boulanov* (1895-1938), vieux tchékiste, proche collaborateur de Iagoda, venait d'être condamné et exécuté avec lui.

et Boulanov furent réellement coupables des crimes dont on jugea nécessaire de les accuser officiellement. Je n'ai donné la citation que pour caractériser, par les termes d'une publication officieuse, la situation, l'atmosphère et les méthodes d'action de l'agence secrète de Staline. Le chef actuel du G.P.U., Ejov, le procureur Vychinsky et leurs collaborateurs à l'étranger, ne valent nullement mieux, bien entendu, que Iagoda et Boulanov.

11. Iagoda a conduit l'une de mes filles à une mort prématurée et l'autre au suicide¹⁵. Il a arrêté mes deux gendres qui, par la suite, ont disparu sans laisser de traces¹⁶. Le G.P.U. a arrêté mon fils cadet Serge¹⁷, sous l'in vraisemblable accusation d'avoir empoisonné des ouvriers : après quoi le prisonnier a disparu. Le G.P.U., par ses persécutions, a poussé au suicide deux de mes secrétaires, Glazman et Boutov, qui ont préféré mourir que de faire, sous la dictée de Iagoda, des déclarations déshonorantes¹⁸. Deux autres de mes secrétaires russes, Poznansky et Sermuks, ont disparu en Sibérie sans laisser de traces¹⁹. En Espagne, l'agence du G.I.P. a arrêté mon ancien secrétaire, citoyen tchécoslovaque, Erwin Wolf, qui a disparu sans laisser de traces. Tout récemment, le G.P.U. a enlevé en France un autre de mes anciens secrétaires, Rudolf Klement. La police française le retrouvera-t-elle ? Voudra-t-elle le rechercher ? Je me permets d'en douter. La liste des victimes énumérées ci-dessus ne comprend que les personnes les plus proches de moi. Je ne parle pas des milliers et des dizaines de milliers

15. Nina (1903-1928), la fille cadette de Trotsky était morte de tuberculose à l'été 1928 alors que son mari était déporté. Zinaïda, l'aînée (1901-1933), venait d'être déchue de sa nationalité, quand elle se suicida à Berlin le 10 janvier 1933. Leur mère était Aleksandra Lvovna Sokolovskaïa.

16. Man S. *Nevelson*, bolchevik en 1917, commissaire de division renconverti dans l'économie, se trouvait à l'isolateur de Verkhnéouralsk au début des années 30, comme en a témoigné Ciliga. Sa trace se perd ensuite. L'enseignant Platon I. Volkov, mari de Zinaïda, était en Sibérie en 1935...

17. Sergéï L. *Sedov* (1908-1938) était, comme Léon, le fils de Trotsky et de N. I. Sedova. Scientifique apolitique, il avait refusé de suivre ses parents. Arrêté en 1935, il fut déporté, arrêté et passé par les armes en 1938.

18. Mikhaïl S. *Glazman*, secrétaire de Trotsky au temps du train blindé, se suicida en 1924, après avoir été exclu du parti. Georgi V. *Boutov*, son ancien chef de cabinet, mourut à la Boutyrka en 1928 des suites d'une grève de la faim entamée pour protester contre le caractère infamant des accusations portées contre lui.

19. Les derniers éléments dont nous disposons concernant Sermuks touchent à son séjour en déportation en 1930. En revanche, on peut suivre plus loin la trace de Poznansky que Ciliga a connu à Verkhnéouralsk et dont nous savons qu'il fut un des dirigeants trotskystes à Vorkouta : il venait d'être fusillé.

d'hommes qui périssent en U.R.S.S. des mains du G.P.U. comme « trotskystes »²⁰.

12. Parmi les ennemis du G.P.U. marqués par lui comme ses futures victimes, Léon Sedov occupait la première place, à mes côtés. Le G.P.U. ne le quittait pas des yeux. Durant deux ans au moins, les bandits du G.P.U. traquèrent Sedov en France comme un gibier²¹. Ces faits ont été irrémédiablement établis en liaison avec l'assassinat d'Ignace Reiss²². Peut-on admettre un seul instant que le G.P.U. eu perdu de vue Sedov lors de son séjour à la clinique²³ et laissé échapper un moment exceptionnellement favorable ? Ceux qui se livreront à l'enquête n'ont pas le droit de l'admettre.

13. Il est impossible de lire sans en être révolté, Monsieur le Juge, le rapport de la police judiciaire signé Hauret et Boilet²⁴. Sur la préparation d'une série d'attentats contre Sedov, ce rapport dit : « Il semble en effet que son action politique faisait l'objet de la part de ses adversaires d'une surveillance assez étroite. » Cette seule phrase compromet irrémédiablement la Police judiciaire. Là où c'est de la préparation en France de l'assassinat de Sedov qu'il s'agit, la police française parle d'une « surveillance assez étroite », de la part d' « adversaires » anonymes, et ajoute le petit mot « il semble ».

Monsieur le Juge, la police ne veut pas découvrir la vérité, tout comme elle ne l'a pas découverte dans l'affaire du vol de mes

20. En fait les derniers vrais trotskystes, quelques centaines ou un millier de survivants concentrés à la briqueterie de Vorkouta avaient été passés à la mitrailleuse par fournées d'une cinquantaine à partir du mois de mars sous la direction personnelle d'un haut fonctionnaire du G.P.U., Kachkétine.

21. Sedov avait été filé à Antibes, jusque chez ses amis Savanier où il avait pris pension, et attendu à Mulhouse par Renata Steiner et des hommes de la bande qui occupaient rue Lacretelle un appartement contigu. Ces gens-là et d'autres n'avaient cessé de le filer et la police française avait tous les détails.

22. Les informations avaient été données à la police suisse par l'institutrice Renata Steiner, arrêtée lors de l'assassinat de Reiss, qui avait participé à toutes ces opérations et parla beaucoup sans rien révéler d'essentiel, probablement parce qu'elle l'ignorait.

23. Trotsky avait raison : le G.P.U. n'avait pas perdu de vue Sedov pendant qu'il était à la clinique, étant informé de son séjour par son agent Zborowski, un des rares à avoir été tenu informé ! De la part de Trotsky comme de Jeanne Molinier, par exemple, il y a un curieux aveuglement : on énonce des propositions générales justes, mais on ne débouche pas sur le concret qui serait soupçon. Ainsi Jeanne croit-elle pouvoir mettre en cause un inconnu qui aurait vu Sedov partir en ambulance alors que l'indicateur était tout simplement à côté d'elle.

24. Nous restituons ici aux deux policiers français de la P.J., respectivement commissaire principal et commissaire, leurs véritables identités que des translittérations aller en russe, puis retour en français, avaient transformé, dans les éditions précédentes de cette lettre, respectivement en Huret (pour Hauret) et Bollet (pour Boilet).

archives, tout comme elle n'a rien découvert dans l'affaire de l'assassinat d'Ignace Reiss, tout comme elle ne découvrira rien dans l'affaire de l'enlèvement de Klement. Le G.P.U. a, dans la police française et au-dessus d'elle, de puissants complices. Des millions de roubles-or sont dépensés chaque année pour assurer l'impunité de la mafia stalinienne en France. A cela, il faut encore ajouter des considérations d'ordre « patriotique » ou « diplomatique » que sont bien heureux d'utiliser les assassins au service de Staline, qui agissent à Paris comme chez eux.

Voilà pourquoi l'enquête dans l'affaire de la mort de Sedov a eu un caractère fictif.

[REMERCIEMENTS]¹

(27 août 1938)

Cher M. Robinson²,

Hier, nous avons vu chez nous votre film *Le dernier Gangster*. En dépit du caractère mélodramatique de la pièce, nous avons eu la pleine possibilité d'apprécier votre talent splendide et digne — la force du tempérament, la richesse des nuances, le caractère expressif des mimiques, la sobriété des gestes. Combien ce serait bon si vous pouviez trouver une pièce réellement artistique pleine d'une dynamique héroïque et d'une grande intensité morale — une pièce à tous égards digne de votre talent !

1. Lettre à E. G. Robinson (9795), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Né en Roumanie Emmanuel Goldenberg, émigré aux Etats-Unis en 1903, celui qui était devenu Edward G. Robinson (1893-1973) avait débuté à Broadway et triomphait à Hollywood. Il avait pour Trotsky beaucoup d'admiration, lui avait rendu visite et avait organisé la projection dans la « maison bleue » d'un certain nombre de ses films.

**RÉPONSES DE DIEGO RIVERA
AUX QUESTIONS
DES REPRÉSENTANTS
DE L'UNITED PRESS
SUR LE CONGRÈS SYNDICAL
PAN-AMÉRICAIN¹**

(27 août 1938)

Que pensez-vous du prochain congrès ouvrier pan-américain qui va se tenir dans cette capitale ?

L'unification la plus totale des ouvriers du continent américain est une nécessité vitale. Seule une telle unité peut assurer l'influence des ouvriers sur chaque pays américain, en politique intérieure comme en politique extérieure. En particulier, seule une politique ferme et décisive du prolétariat uni peut empêcher l'Amérique d'être impliquée dans une guerre. Le congrès qui vient atteindra-t-il ce but ? J'en doute.

Quel est, selon vous, le but réel de ce congrès ?

Dans la convocation du congrès ouvrier pan-américain, différents éléments poursuivent des buts divers. Les masses ouvrières, de façon à moitié instinctive, poussent à l'unification, pour une politique indépendante. Quelques dirigeants poursuivent des buts entièrement différents. Au nom du prolétariat mexicain apparaît, en tant que metteur en scène, M. Lombardo Toledano. C'est un politicien « pur », étranger à la classe ouvrière et qui poursuit ses objectifs personnels. L'ambition de Toledano est de grimper à la présidence du Mexique sur le dos des ouvriers. A la recherche de cet objectif, Toledano a étroitement lié son destin à celui de l'oligarchie du Kremlin. Il en reçoit des instructions et toutes sortes d'aide. Moscou a soumis les communistes mexicains à M. Toledano, c'est-à-dire à sa lutte

1. Réponses de Diego Rivera aux questions des représentants de l'United Press sur le prochain congrès syndical pan-américain, rédigées par Trotsky (T4414), traduites du russe, avec la permission de la Houghton Library.

pour le pouvoir². Le récent voyage de Toledano aux Etats-Unis et en Europe aussi bien que le congrès de septembre ont comme un de leurs objectifs de fournir un tremplin à Toledano. Dans ce domaine, Toledano travaille complètement la main dans la main avec Moscou. Nul besoin de douter qu'aux congrès à venir au Mexique tous les agents internationaux de Moscou, ouverts ou clandestins, prendront part.

Quel sera selon vous le résultat pratique ?

Les résultats du congrès syndical pan-américain dépendront dans une large mesure du fait que Lombardo Toledano réussira ou non à subordonner le mouvement ouvrier de ce continent aux ordres de ses chefs de Moscou. Je suis convaincu qu'il n'y parviendra pas. En liant son sort au G.P.U., Lombardo Toledano est en train de préparer une catastrophe pour sa politique et sa carrière.

Comment l'opposition considère-t-elle le congrès ?

Il est très douteux que l'opposition pourra entrer dans le congrès. Le congrès ne consiste pas en délégués élus par les

2. Au 3^e conseil national de la C.T.M. en novembre 1936, l'appareil dirigeant, sous la conduite de V. Lombardo Toledano et Fidel Velázquez avait décidé l'adhésion de la centrale au parti officiel le P.N.R. (appelé à être rebaptisé P.R.M.), et son intégration à un Front populaire à créer où elle devait être représentée par Victor Manuel Villaseñor. Le P.C.M., par l'intermédiaire des syndicats qu'il contrôlait (notamment les cheminots avec V. Campa), s'était opposé à cet « électoralisme » qui allait en fait placer la centrale derrière le parti « officiel » et isoler le P.C. Les choses s'étaient gâtées en février 1937, lors du 4^e conseil où l'on avait abouti pratiquement à une scission avec, d'un côté Lombardo Toledano et Velázquez, de l'autre les dirigeants liés au P.C.M. Mais Lombardo Toledano avait fait appel à Browder, représentant autorisé de l'Internationale communiste en Amérique (Voir le texte de sa lettre dans Valentín Campa, *Mis Testimonios* (pp. 339-358). Browder avait, au nom de l'I.C., contraint la direction du P.C.M. à capituler. Le comité central, réuni du 26 au 30 juillet 1937, avait d'abord dû approuver une résolution *ad hoc* de l'exécutif de l'I.C. intitulée *Unidad a toda costa* (unité à tout prix), voter ensuite une résolution reconnaissant le rôle décisif du P.N.R. et surtout de la C.T.M. dans l'« étape actuelle de la révolution », reprenant un appel à un « large front national », reconnaissant enfin la direction Lombardo Toledano-Fidel Velázquez. Le P.C. avait dû s'incliner et admettre même la thèse de Lombardo, selon laquelle le P.N.R. était lui-même ce Front populaire que le P.C.M. revendiquait... Le congrès syndical était destiné, entre autres, à assurer un véritable « couronnement » à Lombardo Toledano, avec une stature « continentale » de dirigeant ouvrier.

masses. Les tâches du congrès n'ont pas été discutées par les masses. Le travail d'organisation est fait en coulisses par les agents du G.P.U. qui accomplissent la plus grande partie de la besogne. Il y a par conséquent toute raison de croire que le congrès sera un congrès de bureaucrates ouvriers bien sélectionnés. Je serai heureux de me tromper.

Dans des déclarations récentes, William Green³ a déclaré que ce serait un congrès de communistes et de gauchistes extrémistes et dit que l'A.F.L. n'accepterait pas l'invitation d'y participer.

William Green a faussement présenté ce congrès comme « révolutionnaire » pour justifier sa propre politique réactionnaire. Green ne veut pas l'unification des ouvriers de toute l'Amérique parce qu'il représente lui-même l'aristocratie ouvrière des Etats-Unis et considère avec mépris les ouvriers indo-américains.

Quelle est la signification de la présence au congrès de John L. Lewis ?

Quels buts Lewis poursuit-il en participant au congrès, je ne puis encore le dire. Cela apparaîtra clairement par son attitude au congrès même. Il est absolument clair cependant que Lombardo Toledano et autres agents de Moscou — Nord-Américains et Mexicains — ont pour but de soumettre le C.I.O. aux *diktats* de Moscou. Pour la diplomatie de Moscou, c'est maintenant une question décisive. *Il faut transformer les organisations ouvrières de toute l'Amérique en instruments serviles de Staline et de son G.P.U.* Dans cet objectif, le Comintern a, comme on le sait, changé sa politique. Browder est devenu rooseveltien, Toledano cardeniste⁴. Mais ce n'est que pour tromper l'adversaire. Leur objectif réel est de pénétrer à tout prix l'appareil d'Etat. C'est précisément pour cela que Moscou soutient les ambitions de Toledano. Si ces objectifs étaient atteints, cela constituerait, au

3. William Green (1873-1952), avait été mineur, élu démocrate au Sénat de l'Ohio, vice-président de l'A.F.L. en 1914, et avait succédé à Gompers en 1924 à la présidence. Réactionnaire conséquent, il avait fait exclure les syndicats affiliés au C.I.O. en 1937.

4. Tel était le sens de la politique d'unité à tout prix, imposée précisément par Browder et mettant le P.C. à la remorque de Lombardo Toledano (cf. n. 2).

plein sens du mot, *une catastrophe pour la classe ouvrière et pour la culture américaines*. Nous ne voulons pas que le Mexique devienne une Catalogne où les mercenaires du G.P.U., qui ne valent pas plus qu'un fasciste quelconque, étranglent maintenant tout ce qui, dans le prolétariat et l'intelligentsia, est intelligent et honnête. Comme je l'ai déjà dit, j'ai pleinement conscience que ces desseins aboutiront à un fiasco. Le G.P.U. et ses méthodes sont trop discrédités, en particulier du fait de l'enquête de la commission de New York présidée par le Dr Dewey. La classe ouvrière américaine trouvera sa propre voie et ses propres méthodes d'unification pour défendre ses intérêts historiques.

[RÉÉDUCATION ET MOBILISATION]¹

(28 août 1938)

Cher Camarade Weber,

J'ai lu votre excellent article sur la question du « Gouvernement ouvrier et paysan ». En ce qui me concerne, je puis souscrire à chacun de ses mots. Je crois qu'une discussion sérieuse et amicale est inévitable dans le parti en liaison avec les résultats de la conférence internationale. Trois questions au moins émergent déjà comme thèmes de la nouvelle discussion : 1) Le Labor Party, 2) La Russie soviétique contre la bureaucratie, 3) Gouvernement ouvrier et paysan aux Etats-Unis.

Toutes ces questions ont une grande importance mais aucune n'est urgente. C'est pourquoi le comité national peut donner au parti et particulièrement aux jeunes le temps nécessaire pour assimiler le contenu réel des nouvelles divergences².

Je continue à croire qu'après que nous aurons surmonté le décalage entre la situation objective et notre programme, le décalage entre notre programme et nos méthodes d'action apparaîtra très clairement. Notre organisation, en particulier les bases matérielles de nos publications, correspond plus à [celle d']une organisation social-démocrate pacifique dans une époque parlementaire tranquille qu'à [celle d']un parti révolutionnaire dans le contexte d'une profonde crise sociale. Cette remarque ne concerne pas seulement le parti américain, mais toutes nos sections de l'autre côté de l'eau. Une nouvelle orientation, non seulement politique mais *psychologique*, une certaine rééducation et une mobilisation générale sont nécessaires, compte tenu des énormes tâches qui nous attendent.

1. Lettre à J. Weber (10802), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. On sait que les jeunes, notamment avec Hal Draper, critiquaient vivement le tournant sur le Labor Party.

LE FASCISME ET LE MONDE COLONIAL ¹

(août 1938)

1. Le fascisme est la forme la plus sauvage et la plus abominable de l'impérialisme. Mais cela ne signifie pas du tout que la classe ouvrière et les peuples opprimés doivent s'aligner sur l'impérialisme quand il arbore son masque démocratique. Les peuples latino-américains ne veulent pas tomber sous la domination de l'impérialisme japonais, italien ou allemand. Mais cela ne signifie pas du tout que le Mexique puisse tolérer que l'impérialisme britannique ou nord-américain contrôle ses ressources naturelles ou sa politique nationale. Les classes ouvrières et les peuples des pays arriérés ne veulent pas être garrottés par un bourreau, qu'il soit fasciste ou « démocratique ».

2. Le Japon essaie de coloniser la Chine. L'Italie et l'Allemagne veulent s'emparer des colonies françaises et britanniques. En ce sens, ils sont les « agresseurs ». Mais cela ne signifie pas du tout que les classes ouvrières et les peuples opprimés aient le devoir de défendre les droits coloniaux de la France, de la Grande-Bretagne, de la Hollande, de la Belgique, et des autres. La tâche des révolutionnaires authentiques est d'en finir avec les régimes coloniaux oppresseurs. Notre mot d'ordre : *le droit de toutes les nations à l'autodétermination, non en paroles, mais en actes ; la pleine et authentique libération de toutes les colonies !*

3. L'avenir de l'humanité est lié indissolublement au destin de l'Inde, de la Chine, de l'Indochine, de l'Amérique latine et de l'Afrique. La sympathie active, l'amitié et le soutien des authentiques révolutionnaires, socialistes, et des démocrates honnêtes est complètement du côté de ces peuples — qui constituent la

1. Note (T4398) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Ni signé, ni publié.

majorité de l'humanité — et pas du côté de leurs oppresseurs, quel que soit le masque politique sous lequel ils apparaissent. Ceux qui soutiennent, de façon active ou passive, un régime colonial, sous le prétexte de défendre leur propre « démocratie », sont les pires ennemis des classes ouvrières et des peuples opprimés. Nous et eux voyageons sur des routes très différentes.

4. Nous sommes de tout cœur avec le peuple espagnol dans sa lutte contre le fascisme. Mais la condition élémentaire pour la victoire de la révolution espagnole est l'exclusion du G.P.U. d'Espagne révolutionnaire et le développement sans obstacle de l'initiative révolutionnaire des ouvriers et des paysans espagnols. C'est seulement ainsi que les masses du peuple espagnol peuvent être de nouveau mobilisées contre les fascistes intérieurs et extérieurs, c'est seulement par ce moyen qu'on pourra dérober le sol social et militaire sous les pieds de Franco.

6. Pour les pays arriérés, la route pour combattre le fascisme est avant tout celle de la lutte révolutionnaire pour l'indépendance nationale et la transformation radicale des rapports agraires. Sans révolution agraire, il n'y a ni indépendance nationale ni moyen d'échapper au fascisme. Quiconque s'oppose à l'expropriation de la propriété foncière et des ressources nationales au bénéfice des paysans et du peuple dans son ensemble fait le jeu du fascisme. De vagues généralités sur l'amitié et la démocratie ne suffisent pas. On doit avoir une position claire : ou avec les magnats du Capital et leur « démocratie » de façade, ou avec la véritable démocratie des ouvriers, des paysans et des peuples opprimés.

Le socialiste ou démocrate mexicain, qui croit pouvoir faire confiance au « pacifisme » du bloc entre la bureaucratie stalinienne et la démocratie impérialiste, est, dans le meilleur des cas, remarquable pour sa cécité politique.

Des gens de l'espèce Lombardo Toledano qui cherchent à subordonner la classe ouvrière du Mexique au bloc entre le G.P.U. et les pacifistes impérialistes sont de véritables traîtres, non seulement aux intérêts du prolétariat mexicain mais aux intérêts nationaux du peuple mexicain.

Si le Mexique se laisse attirer dans le jeu politique de Lombardo Toledano, c'est-à-dire s'il se laisse volontairement utiliser comme petite monnaie dans les affaires entre le Kremlin et la Maison-Blanche, cela signifierait la destruction, non seulement de la démocratie mexicaine, mais de l'indépendance nationale du pays.

Le peuple mexicain ne veut et ne peut pas permettre que les

LÉON TROTSKY

méthodes utilisées en Espagne soient transférées sur son sol — ni les méthodes de Franco, ni celles de Staline.

La main dans la main avec des millions d'opprimés, de races non blanches, la main dans la main avec des centaines de millions d'ouvriers des pays impérialistes, les ouvriers et les paysans du Mexique lutteront pour la paix, la liberté, l'indépendance et le bien-être de leur pays comme le bonheur de l'humanité.

UN GRAND SUCCÈS : SUR LA CONFÉRENCE DE LA IV^e INTERNATIONALE¹

(30 août 1938)

Au moment où ces lignes paraîtront dans la presse, la conférence de la IV^e Internationale aura vraisemblablement déjà terminé ses travaux². La tenue de cette conférence représente un grand succès. La tendance révolutionnaire intransigeante, soumise à des persécutions que n'a jamais enduré aucune tendance politique dans l'histoire mondiale, a de nouveau montré sa force. Ayant surmonté tous les obstacles, elle a tenu sous les coups de ses puissants ennemis, son assemblée internationale. Ce fait est le témoignage irréfutable de la profonde vitalité et de l'inébranlable obstination des bolcheviks-léninistes de tous les pays.

Le succès de la conférence a été rendu possible avant tout par l'esprit d'internationalisme révolutionnaire qui nourrit toutes nos sections. Il faut, en fait, accorder un prix très élevé à la liaison internationale de l'avant-garde prolétarienne pour réunir

1. Article (T4416) traduit du russe pour ce volume avec la permission de la Houghton Library.

2. Onze sections étaient représentées à cette conférence qui se tint toute la journée du 6 septembre 1938 chez Alfred Rosmer, dans « La Grange » de Périgny, mais fut, pour des raisons de sécurité, appelée « conférence de Lausanne ». Les délégués présents étaient les Américains James P. Cannon et Max Shachtman, ainsi que le délégué des Jeunesses Nathan Gould (né en 1913), les Belges Lesoil et Dauge, les Français Naville, Joannès Bardin dit *Boitel* (né en 1909), Jean Rous, Yvan *Craipeau* (né en 1911), Marcel *Hic* (1915-1944) et David *Rousset* (né en 1912), les Grecs Giorgios *Vitsoris* (1899-1954) et Mikhalis *Raptis* (né en 1911), les Britanniques Denzil D. *Harber* (1909-1965), Cyril R. L. *James* (né en 1901) et Hilary *Sumner Boyd* (1911-1976), les Allemands Josef Weber dit *Johre* (1901-1959) et Otto *Schüssler* (1905-1982), le Brésilien Mário *Pedrosa* (1905-1982), les Polonais Herschl Mendl *Sztockfisz* (1893-1968) et Stefan *Lamed* (né en 1914), l'Italien Pietro Tresso dit *Blasco* (1893-1943 ou 1944) et le provocateur du G.P.U. Mordka *Zborowski* (né en 1908), qui représentait la section russe. G. *De Wilde* représentant le G.B.L. néerlandais. La jeune militante américaine Sylvia Ageloff était présente en qualité d'interprète. Deux délégués d'un groupe autrichien ne furent pas admis comme délégués : Georg *Scheuer* (né en 1915) et Karl *Fischer* (1918-1963).

un état-major révolutionnaire mondial, alors que l'Europe et le monde entier vivent dans l'attente de la guerre qui approche. Les fumées des haines nationales et des persécutions raciales constituent actuellement l'atmosphère de notre planète. Le fascisme et le racisme ne sont que l'expression extrême de cette bacchanale de chauvinisme qui cherche à surmonter ou à étouffer les contradictions de classes insurmontables. La renaissance du social-patriotisme en France et dans d'autres pays, plus exactement ses nouvelles manifestations ouvertes et sans vergogne, appartiennent à la même catégorie que le fascisme, adaptée seulement à l'idéologie démocratique ou à ses débris.

Dans le même ordre d'événements il y a la célébration officielle du nationalisme en U.R.S.S. dans les meetings, la presse, les écoles. Il ne s'agit nullement d'un prétendu « patriotisme socialiste », c'est-à-dire de la défense des conquêtes d'Octobre contre l'impérialisme. Non, il ne s'agit que de renouer avec les vieilles traditions patriotiques de la vieille Russie. La tâche, ici aussi, consiste à créer des valeurs supra-sociales, au-dessus des classes, pour mieux pouvoir ainsi discipliner les travailleurs et les soumettre à l'avidité canaille bureaucratique. L'idéologie officielle du Kremlin actuel fait appel aux exploits du prince Alexandre Nevsky, à l'héroïsme des armées de Souvorov-Rymnikhsky ou de Koutouzov-Smolensky³ tout en fermant les yeux sur le fait que cet « héroïsme » reposait sur la servitude et l'ignorance des masses populaires, et que c'est précisément pour cette raison que la vieille armée russe ne l'emportait que quand elle combattait des peuples asiatiques plus arriérés encore ou des Etats limitrophes d'Occident, faibles et décadents. Confrontées à des pays européens décadents, les armées tsaristes étaient inexistantes. Il est évident qu'au Kremlin on a déjà enterré l'expérience de la guerre impérialiste, de même qu'on a oublié ce fait non négligeable que la révolution d'Octobre est directement issue du défaitisme. Mais qu'importe tout cela aux thermidoriens et aux bonapartistes ? Il leur faut des fétiches nationaux. Alexandre Nevsky doit venir au secours de Nicolas Ejev.

3. *Aleksandr Nevsky* (1220-1263), prince de Novgorod puis de Vladimir, vainqueur des Suédois sur la Néva, puis des Chevaliers Teutoniques sur le Lac Peipous, des Lithuaniens enfin, canonisé par l'Eglise orthodoxe, symbolise la vieille Russie. Le comte *Aleksandr V. Souvorov* (1730-1800) s'était distingué dans la Guerre de Sept Ans, la guerre contre la Turquie, avait commandé contre la Pologne en 1768 et 1794, et s'était battu en Italie contre les armées françaises. Le maréchal *Mikhail I. Koutouzov* (1745-1813) commanda l'armée du tsar contre les Turcs en 1811, puis fut commandant en chef pendant la « guerre patriotique » contre Napoléon I^{er} en 1812-1813. Il avait été fait prince de Smolensk.

La théorie du socialisme dans un seul pays, qui liquide le programme de la lutte révolutionnaire internationale du prolétariat, ne pouvait manquer de se terminer par une vague de nationalisme en U.R.S.S. et d'engendrer une vague correspondante dans les partis « communistes » des autres pays. Il y a seulement deux ou trois ans, on affirmait que les sections de l'Internationale communiste ne devaient soutenir leur gouvernement que dans les Etats dits « démocratiques », qui étaient prêts à soutenir l'U.R.S.S. contre le fascisme. La tâche de la défense de l'Etat ouvrier devait servir de justification au social-patriotisme. Aujourd'hui, Browder⁴, qui n'est ni plus ni moins prostitué que les autres dirigeants du Stalintern, vient de déclarer devant la commission sénatoriale d'enquête⁵ qu'en cas de guerre entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S., lui, Browder, et son parti, se rangeraient du côté de leur patrie démocratique⁶. Il est fort vraisemblable que cette réponse lui ait été soufflée par Staline. Mais cela ne change rien à l'affaire. La trahison a sa logique propre. Engagée dans la voie du social-patriotisme, la IV^e Internationale est manifestement en train d'échapper aux mains de la clique du Kremlin. Les « communistes » sont devenus des social-impérialistes et ne se distinguent de leurs alliés et concurrents « social-démocrates » que par un plus grand cynisme.

La trahison a sa logique. La III^e Internationale, après la II^e, est définitivement morte en tant qu'Internationale. Elle n'est plus capable de prendre quelque initiative que ce soit dans le domaine de la politique mondiale du prolétariat. Ce n'est assurément pas un hasard si, après quinze années de démoralisation progressive, l'Internationale communiste a révélé sa putréfaction interne définitive au moment de l'approche de la guerre mondiale, c'est-à-dire précisément au moment où le prolétariat a, plus que jamais, besoin de sa cohésion révolutionnaire internationale.

4. Earl Browder, qui était le chef du parti communiste américain, était bien plus encore, représentant de l'I.C. en Amérique latine. C'est à ce titre qu'il avait réglé en faveur de Lombardo Toledano le conflit survenu entre ce dernier et la direction du P.C.M., en imposant « l'unité à tout prix ». Il était également responsable de l'activité du G.P.U. sur le continent, selon Trotsky, et c'est sous son autorité que se déroulaient les préparatifs de l'assassinat de ce dernier.

5. Il s'agissait de la célèbre commission présidée par Martin Dies.

6. Lors de la séance du 29 juin, à la question : « Pour qui porteriez-vous les armes si une guerre éclatant entre les Etats-Unis et la Russie ? », Browder avait répondu que dans les conditions concevables en sa possession pour le moment, il servirait les Etats-Unis (« Under all conceivable conditions indicated at the present time, I would bear arms for the U.S. »)

L'Histoire a accumulé devant la IV^e Internationale des monstrueux obstacles. La tradition morte se dresse contre la révolution vivante. Après un siècle et demi, le rayonnement de la Grande Révolution française sert toujours à la bourgeoisie et à son agence petite-bourgeoise — la II^e Internationale — pour fléchir et paralyser la volonté révolutionnaire du prolétariat. La III^e Internationale exploite maintenant dans le même dessein les traditions incomparablement plus fraîches et plus puissantes de la révolution d'Octobre. Le souvenir du premier soulèvement victorieux du prolétariat contre la démocratie bourgeoise sert, dans les mains des usurpateurs, à préserver la démocratie bourgeoise du soulèvement du prolétariat. Devant l'approche de la nouvelle guerre impérialiste, les organisations social-patriotiques ont réuni leurs forces à celles de l'aile gauche de la bourgeoisie, sous l'étiquette de Front populaire qui ne représente rien d'autre qu'une tentative de la bourgeoisie agonisante de se subordonner de nouveau le prolétariat, comme la bourgeoisie révolutionnaire se l'était subordonné à l'aube du capitalisme. Ce qui fut autrefois un phénomène historique progressiste nous apparaît maintenant comme une ignoble farce réactionnaire. Mais si les « Fronts populaires » sont impuissants à guérir un capitalisme pourri jusqu'à la moelle et incapables même de tenir en échec l'offensive militaire du fascisme — l'exemple espagnol est lourd de signification symbolique —, ils sont malgré tout assez puissants pour semer des illusions dans les rangs des travailleurs, paralyser et dissoudre leur volonté de combat et créer par là-même les plus grandes difficultés dans la voie de la IV^e Internationale.

La classe ouvrière, surtout en Europe, est encore en plein recul, ou, pour mieux dire, en attente. Les défaites sont encore trop fraîches et leur série loin d'être terminée. C'est en Espagne qu'elles ont eu la forme la plus grave. C'est dans ces conditions que se développe la IV^e Internationale. Quoi d'étonnant à ce que sa croissance soit plus lente que nous ne le voudrions? Les dilettantes, les charlatans ou les imbéciles qui sont incapables de pénétrer dans la dialectique des flux et reflux historiques, ont tenté plus d'une fois de rendre leur verdict : « Les idées des bolcheviks-léninistes sont peut-être justes, mais ils ne sont pas capables de construire une organisation de masse. » Comme si l'on pouvait construire une organisation de masse dans n'importe quelles conditions ! Comme si un programme révolutionnaire ne nous obligeait pas, en période de réaction, à rester en minorité et à nager contre le courant dans une époque de réaction ! Il ne vaut

rien, le révolutionnaire qui mesure à sa propre impatience les rythmes de son époque. Jamais encore la voie du mouvement révolutionnaire n'a été encombrée d'obstacles aussi monstrueux qu'actuellement, à la veille d'une nouvelle époque de secousses révolutionnaires formidables. Une appréciation marxiste exacte de la situation impose la conclusion que, malgré tout, nous avons remporté dans les dernières années d'inappréciables succès.

« L'Opposition de gauche » russe est apparue il y a quinze ans. Le véritable travail sur l'arène internationale ne dure pas encore depuis dix ans. La préhistoire de la IV^e Internationale se divise naturellement en trois étapes. Durant la première, l'Opposition de gauche comptait encore sur la possibilité de régénérer l'Internationale communiste dont elle se considérait comme la fraction marxiste. La capitulation révoltante de l'Internationale communiste en Allemagne, tacitement acceptée par toutes ses sections, a posé ouvertement la question de la nécessité de la construction de la IV^e Internationale. Cependant, nos organisations numériquement faibles, nées à travers une sélection individuelle dans le processus de la critique théorique, presque de l'extérieur du mouvement ouvrier réel, n'étaient pas encore prêtes à agir de façon indépendante. La deuxième période se caractérise par nos efforts pour trouver à ces groupes propagandistes isolés un milieu politique réel, même au prix de leur renoncement temporaire à leur indépendance formelle. L'entrée dans les partis socialistes a immédiatement grossi nos rangs, bien que les gains quantitatifs n'aient pas été aussi importants que l'on aurait pu s'y attendre. Mais cette entrée a signifié une étape extrêmement importante dans l'éducation politique de nos sections qui, pour la première fois, se sont mesurées, et ont vérifié leurs idées face aux réalités de la lutte politique et à ses exigences. Le résultat de l'expérience ainsi réalisée a été que nos cadres ont grandi d'une bonne tête. C'est aussi un acquis non négligeable que nous nous soyons séparés d'incorrigibles sectaires, brouillons ou petits malins, qui sont tout prêts à rejoindre tout mouvement nouveau à ses débuts pour le discréditer et le paralyser dans la mesure de leurs forces.

Les étapes de développement de nos sections dans les divers pays ne peuvent bien entendu pas coïncider chronologiquement. Mais on peut, malgré tout, considérer comme marquant la fin de la seconde période la fondation du Socialist Workers Party américain. Dès maintenant, la IV^e Internationale se trouve placée devant les tâches d'un mouvement de masse. Le reflet de ce tournant considérable, c'est le *Programme de Transition*. Son

importance n'est pas de donner un plan théorique *a priori*, mais de tirer le bilan de l'expérience déjà accumulée des sections nationales et d'ouvrir sur la base de cette expérience une perspective internationale plus large.

L'adoption de ce programme — préparée et assurée par une longue discussion préalable ou, plus exactement, par toute une série de discussions⁷ — constitue notre acquis le plus important. La IV^e Internationale est maintenant l'unique organisation internationale qui, non seulement prend clairement en compte les forces dirigeantes de l'époque impérialiste, mais encore qui soit armée d'un système de revendications transitoires capables de rassembler les masses dans la lutte révolutionnaire pour le pouvoir. Nous sommes loin de nous abuser nous-mêmes. La disproportion entre nos forces actuelles et nos tâches de demain nous apparaît beaucoup plus clairement qu'à nos critiques. Mais la dure et tragique dialectique de notre époque travaille pour nous. Poussées au dernier degré de l'exaspération et de la révolte, les masses ne trouveront pas d'autre direction que celle que leur propose la IV^e Internationale.

7. La discussion avait été particulièrement nourrie au sein de la section américaine, le S.W.P.

[IL NE FAUT PAS CHUCHOTER]¹

(31 août 1938)

Cher Camarade Breton,

Nous venons de recevoir votre lettre du Portugal (c'est la première lettre du Portugal, je crois, que je reçois dans ma vie) et le petit mot de Jacqueline. Nous avons été bien heureux d'avoir des nouvelles de vous deux.

Je suis sincèrement touché par le ton si amical et si chaleureux de votre lettre, cher ami, et, dois-je le dire, un peu gêné. Vos éloges me semblent, en toute sincérité, si exagérés que je deviens un peu inquiet sur l'avenir de nos relations. Pour ce qui est du danger d'être gâté par les éloges des amis, j'en suis, grâce au ciel, bien préservé par les insultes, beaucoup plus nombreuses, de mes ennemis.

Quant au *Manifeste*, cela paraît marcher bien lentement, ici, au Mexique. La cause est qu'il n'y a jusqu'à ce moment personne pour s'en occuper pratiquement. Aux Etats-Unis, les choses paraissent marcher beaucoup mieux. Je vous envoie la copie de la lettre que j'ai reçue à ce sujet de Dwight Macdonald². Je vous envoie d'ailleurs la copie de toute ma correspondance avec *Partisan Review*, ce qui peut peut-être vous intéresser, vous et vos collaborateurs, en vue de votre projet de revue. La rédaction de *Partisan Review* a fait une évolution vers nous assez marquée.

1. Lettre à A. Breton (7428), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library...

2. Dwight G. Macdonald (né en 1906), d'une famille bourgeoise, après des études à Yale, avait travaillé comme journaliste à *Fortune*, puis rompu parce qu'il avait été censuré ; proche du P.C., il avait rompu avec lui au moment des procès de Moscou et avait rejoint le groupe de *Partisan Review* pour qui il avait pris contact avec Trotsky. Trotsky lui avait écrit le 29 août en prenant acte de leur volonté de lutter pour la F.I.A.R.I. et en regrettant que la revue soit devenue trimestrielle, tout en lui conseillant une « agression implacable » comme *The Nation*, *The New Republic* et *The Modern Monthly*. (8954).

LÉON TROTSKY

Dwight Macdonald écrit même systématiquement dans *New International*. Mais leur propre revue reste trop neutre, trop décolorée, trop contemplative sur le plan politique. C'est à nos yeux la raison pour laquelle ils ont été condamnés à remplacer le mensuel par le trimestriel. Il y a à mes yeux une grande leçon à tirer de ce fait. Si l'on veut se faire entendre à notre époque, il faut parler à haute voix et non chuchoter. J'espère bien que vous trouverez une manière de collaborer avec nos amis là-bas, sans mêler les armes ni confondre les responsabilités.

Je suis toujours complètement absorbé par mon livre et je ne cesse d'être frappé chaque jour à nouveau par l'avalanche de falsifications officielles. Ici la vie continue son train plus ou moins régulier. Natalia a eu la possibilité d'aller à Acapulco avec des amis de Chicago. Van vous racontera lui-même son voyage aux tropiques. On travaille chaque jour dans le jardin. On attend des nouvelles de la conférence internationale. Et voilà à peu près tout.

Nous espérons que Jacqueline et vous avez trouvé votre fillette florissante. Embrassez la chère Jacqueline pour nous.

[LA QUESTION SYNDICALE]¹

(31 août 1938)

Cher Camarade Dauge,

Je ne vous réponds, d'ailleurs en toute hâte, que sur un seul point de votre lettre, le point le plus important, celui qui concerne l'activité syndicale. Vous dites : « Le malheur, c'est que, dans cette affaire, nous nous buttons à une bureaucratie syndicale réformiste absolument incapable de comprendre les vertus de l'unité syndicale pour la classe ouvrière. C'est incontestablement le plus grand obstacle. » Cette caractéristique m'inquiète un peu. Vous dites que les canailles qui dirigent les syndicats sont incapables de comprendre les vertus de l'unité syndicale. Je crains pour ma part qu'ils comprennent leurs intérêts beaucoup mieux que de nombreux révolutionnaires comprennent les leurs. Tolérer l'activité révolutionnaire dans les syndicats, au nom du principe abstrait de l'« unité », signifierait pour les bonzes réformistes le suicide. Or ils veulent vivre et dominer. C'est pourquoi ils vous excluent. Ils ont raison de leur point de vue et de celui de leurs patrons, les capitalistes. Vous dites que c'est « le plus grand obstacle » pour notre activité syndicale. Cela équivaut à dire que le plus grand obstacle pour notre activité dans les masses est l'existence de la bourgeoisie et de ses lieutenants dans les organisations ouvrières. La bureaucratie syndicale est la police du capital, beaucoup plus efficace que la police officielle. Nous n'avons jamais allégué la mauvaise volonté de la police du tsar pour excuser notre séparation de la masse. Nous avons cherché des voies clandestines, des méthodes conspiratives pour déjouer la police. Il faut faire la même chose envers la police réformiste des syndicats. C'est là le seul travail vraiment

1. Lettre à W. Dauge (7669), dictée en français. Avec la permission de la Houghton Library.

sérieux. Il ne peut y avoir d'obstacles qui puissent nous empêcher de l'accomplir. J'attends avec le plus grand intérêt les décisions de votre congrès.

P.-S. Vereeken m'a envoyé un gros factum contenant son discours au congrès. Le bonhomme, si épris de lui-même, s'imagine que je vais lire sa prose, maintenant qu'il nous a affranchis, par sa démission, de ces obligations bien ennuyeuses². Je crois que la meilleure méthode de la traiter dorénavant, c'est de l'ignorer totalement.

2. Rappelons que G. Vereeken avait démissionné le 8 juin.

[LES STALINIENS A L'ACTION]¹

(4 septembre 1938)

Chers Amis,

A l'instant même, nous recevons des Etats-Unis d'une source absolument digne de confiance l'information suivante, à laquelle nous vous demandons de donner la plus grande publicité possible. Notre informateur, pour des raisons de sécurité, n'a pas pris le risque de s'adresser directement à vous et a préféré passer par nous². Mais vous pouvez dire en toute tranquillité que vous avez reçu cette information sur place, à New York.

Il y a quelques mois, Hernán Laborde, dirigeant du parti stalinien mexicain, « est parti pour Moscou »³. En réalité, Laborde est resté tout ce temps illégalement aux Etats-Unis. Sa tâche, comme on le verra d'après ce qui suit, était d'utiliser la préparation des congrès de septembre au Mexique pour porter à Trotsky, Diego Rivera et leurs amis un coup décisif. En liaison avec le travail de la commission du congrès, la police apparemment est plus ou moins arrivée sur la piste de Laborde. En tout cas, c'était l'impression des chefs du parti communiste qui ont pris peur d'un scandale international et de voir compromise l'agence de New York du G.P.U. Laborde a reçu l'ordre de quitter immédiatement les Etats-Unis. Il n'y a pas de raison de penser qu'il est allé en U.R.S.S. Au contraire, il existe des preuves qu'il est revenu clandestinement au Mexique où il a conservé son *incognito* pour étayer la version de son séjour en U.R.S.S.

1. Lettre au S.W.P. (T4418) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit d'une précaution pour couvrir ses sources. Les éléments d'information en question venaient du P.C. mexicain, par l'intermédiaire de l'ancien dirigeant de la C.T.M. Rodrigo García Treviño, qui les avait faits parvenir à Octavio Fernández.

3. Hernán Laborde (1896-1955), cheminot, dirigeant de la Unión de Trabajadores Ferrocarriles (syndicat des cheminots), avait été porté à la tête de P.C.M. en 1929 et en était toujours le secrétaire général.

Le parti communiste mexicain est maintenant intégralement subordonné aux dirigeants du parti communiste des Etats-Unis et c'est par ce dernier qu'arrivent tous les ordres de Moscou. Cet étrange ordre des choses est très aisément explicable. Le Mexique n'a pas d'institution soviétique et les agents du G.P.U. au Mexique, sans couverture diplomatique, sont obligés au secret le plus strict. Ils évitent donc tout contact direct avec le parti communiste local, craignant qu'il n'ait dans ses rangs des agents de la police. Aux Etats-Unis, les agents les plus importants du G.P.U. jouissent de l'immunité diplomatique et peuvent donc transmettre les instructions les plus secrètes à ceux des dirigeants du parti communiste qui jouissent de la confiance totale du G.P.U. Ces personnes de confiance, à leur tour, transmettent leurs instructions au Mexique.

Les dernières instructions reçues par Laborde à la mi-août étaient de renforcer la campagne de persécution contre Trotsky et ses amis en ne se bornant plus à des mesures politiques et bureaucratiques, mais en passant à l'action « directe » (littéralement). En relation avec les meurtres de trotskystes en France, en Suisse et surtout en Espagne, il n'est pas difficile de deviner ce que signifie l'« action directe »⁴.

Le comité central du parti communiste mexicain a déjà informé New York qu'ils ont commencé à exécuter les instructions reçues. Une réunion strictement conspirative a été convoquée avec la participation de certains membres du comité central seulement et des organisateurs d'« actions de combat », parmi eux deux ou trois étrangers qui étaient venus au Mexique en liaison avec la préparation du « congrès contre la guerre et le fascisme ». A cette réunion, le rapporteur (apparemment Laborde en personne) a exigé non seulement que la campagne politique contre les trotskystes soit renforcée et multipliée par dix, mais que soit créée l'atmosphère nécessaire « pour la liquidation physique de Trotsky et de quelques-uns de ses amis » (expression littérale). En ce qui concerne la campagne « politique », le rapporteur a promis une aide matérielle complète de la part du ministre de l'éducation, M. Vázquez Vela⁵ et de ses

4. C'est effectivement à cette date qu'ont été mises en place quelques-unes des mesures pratiques en vue de l'assassinat de Trotsky.

5. Gonzálo Vázquez Vela (1897-1963), avocat, avait fait une carrière officielle : gouverneur de Veracruz, puis secrétaire d'Etat (ministre) à l'éducation publique en juin 1935. Il était considéré comme l'agent de Moscou et du P.C.M. dans le parti gouvernemental et le gouvernement.

proches collaborateurs. Une campagne parallèle, selon le mot même du rapporteur, est menée par le secrétaire syndical Lombardo Toledano qui, au cours de son récent voyage en Europe, a reçu du G.P.U. les instructions nécessaires (en particulier un film calomniateur contre Trotsky). Parmi les délégués au congrès se trouvent nombre d'agents étrangers du G.P.U. dont la tâche principale consiste à créer au Mexique une « atmosphère favorable » pour exécuter les tout dernières instructions de Moscou.

Nous le répétons encore, nous garantissons absolument la fiabilité de notre source. Vous pouvez en toute sécurité commencer une campagne, avec toute l'énergie nécessaire, y entraînant tous nos amis. Il est très important de ne pas perdre un instant. Il faut en particulier inviter les représentants de la presse mexicaine à New York et leur transmettre les faits ci-dessus⁶.

6. Ces informations allaient être données au public par une déclaration à la presse de l'avocat américain de Trotsky, Albert Goldman.

[UNE DURE TÂCHE]¹

(5 septembre 1938)

Chère Raia²,

Joe³ m'a apporté votre article, que je viens de lire⁴. Vous voulez que je donne mon avis. Vous me demandez là un travail au-dessus de mes forces : c'est que cet article parle de moi ! J'y vois que vous avez de l'affection pour moi et j'en suis heureux... Il me semble que l'épisode avec ce méprisable Josephy Jr occupe beaucoup trop de place⁵. Pour le reste, il m'est difficile de juger : en le lisant, je me sentais mal à l'aise et j'aurais aimé un ton plus modéré. Mais c'est une impression purement subjective. Où pensez-vous publier ce texte ? Il est peu probable qu'une revue bourgeoise l'accepte...

Comment allez-vous ? Travaillez-vous à Washington ? Comment va Max⁶ ? Merci beaucoup pour les extraits, ils m'ont été très utiles. N[atalia] I[vanovna] vous embrasse. Avec toute mon affection. Votre.

1. Lettre à R. Spiegel, archives Raia Dunaïevskaïa. On sait que Rae Spiegel, l'ancienne secrétaire de Trotsky, a pris ensuite le pseudonyme de Raia Dunaïevskaïa sous lequel elle a atteint une certaine notoriété.

2. Raia est la transcription en russe de Rae.

3. Joseph Hansen.

4. Il s'agit de l'article « Trotsky l'homme » dont une traduction française a été publiée dans les *Cahiers Léon Trotsky* n° 2, avril-juin 1979, pp. 5-20.

5. Rae avait assisté à l'entrevue qu'avait eue avec Trotsky le journaliste Josephy (n. 3, p. 113) dont elle écrit que « tant par son apparence que par ses façons », ce correspondant « était un petit homme ».

6. Il s'agit de Max Sterling, compagnon de Rae à l'époque.

LE DÉFAITISTE TOTALITAIRE DU KREMLIN¹

(12 septembre 1938)

[La princesse Catherine Radzivil² considère Staline comme « l'homme le mieux informé en Europe » (*Liberty* du 3 septembre 1938). On ne peut en aucun cas être d'accord avec cela. Staline, qui ne sait lire aucune langue étrangère, ne connaît du monde extérieur que ce que ses agents lui communiquent en langue russe. Chacun d'eux craint par-dessus tout d'apparaître au Kremlin pessimiste ou — Dieu me garde — défaitiste. La conséquence en est que ces agents ne réunissent que les documents qui confirment les derniers mots de Staline lui-même. Ainsi, plus que n'importe quel dirigeant européen, Staline vit dans un monde qu'il s'est lui-même fabriqué. C'est la seule raison qui ait rendu possible, entre autres, les fantastiques et monstrueux procès de Moscou, qui devaient prouver au monde la puissance de Staline et n'ont dévoilé en réalité que sa faiblesse.]

A partir de l'année 1933, l'importance internationale de l'U.R.S.S. a commencé à croître rapidement. Il nous est arrivé plus d'une fois d'entendre, venant de journalistes étrangers, les jugements que la princesse Radzivil répète avec retard : « Le Kremlin tient entre ses mains les destinées de l'Europe », ou « Staline est devenu l'arbitre international », etc. Aussi exagérées qu'aient pu être ces appréciations, même à l'époque, elles provenaient cependant de deux facteurs indiscutables : l'exacerbation des antagonismes mondiaux et la puissance grandissante

1. Article (T 4419), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library. Le texte a été daté une première fois du 3 juillet 1938, puis a été complété à la main (passages entre []) et de nouveau daté, cette fois du 12 septembre.

2. La princesse Catherine Radzivil (1858-1941), épouse du prince Adam, de la noblesse impériale, avait publié des ouvrages de petite histoire sous le pseudonyme de « Comte Paul Vassili ». Mais c'était plus une personne de la « haute société » qu'une historienne ou une politique.

de l'Armée rouge. Le succès relatif du premier plan quinquennal, l'appréciation optimiste du deuxième plan qui en découlait, les succès, sensibles pour tous, de l'industrialisation, qui a créé une base technique pour l'armée et pour la flotte, la réduction progressive de la paralysie des transports ferroviaires, les premières récoltes favorables sur la base des kolkhozes, l'accroissement du nombre de têtes de bétail, la diminution de la famine et du besoin — telles furent les prémices intérieures des succès de la diplomatie soviétique. C'est à cette période que se rapportent les paroles de Staline : « La vie est devenue plus facile, la vie est devenue plus gaie. » En effet, la vie est devenue un peu plus facile pour les masses laborieuses. Et elle est devenue beaucoup plus gaie pour la bureaucratie.

Pendant ce temps, une part considérable du revenu national allait à la défense. L'effectif de l'armée, de 800 000 hommes en temps de paix, a été porté à un million et demi. La flotte renaissait. Au cours des années de régime soviétique, de nouveaux cadres militaires ont pu être formés, depuis les lieutenants jusqu'aux maréchaux. A cela, il faut ajouter le facteur politique : l'opposition de gauche, comme de droite, ont été détruites. Il semblait que la victoire sur l'opposition trouvait sa justification objective dans les succès économiques. Le pouvoir de Staline paraissait inébranlable. Tout concourait à transformer le gouvernement soviétique, sinon en arbitre de l'Europe, du moins, en tout cas, en important facteur international.

Les deux dernières années n'ont pas laissé debout une seule pierre de cette construction. Le poids spécifique de la diplomatie soviétique est à l'heure actuelle inférieur à ce qu'il était au cours des mois les plus critiques du premier plan quinquennal. Londres ne s'est pas seulement tourné vers Rome et Berlin, mais exige aussi que Paris tourne le dos à Moscou. Hitler a ainsi actuellement le moyen de mener sa politique d'isolement de l'U.R.S.S. par l'intermédiaire de Chamberlain. Si la France n'a pas dénoncé le pacte avec l'U.R.S.S., elle l'a réduit au rôle de réserve de deuxième ligne. Ayant perdu confiance dans le soutien de Moscou, la III^e République suit pas à pas les traces de l'Angleterre. Les patriotes conservateurs français se plaignent, non sans amertume, que la France soit « le dernier dominion » britannique. Avec l'accord du même Chamberlain, l'Italie et l'Allemagne s'apprêtent à s'installer durablement en Espagne où, très récemment encore, Staline semblait — et pas seulement à ses propres yeux — être l'arbitre des destinées. En Extrême-Orient, où le Japon s'est heurté à des difficultés grandioses qu'il n'attendait

pas, Moscou s'est révélée impuissante à faire plus que répondre à des escarmouches qui étaient d'ailleurs engagées par le Japon.

Il ne faut pas chercher la cause du catastrophique déclin du rôle international des Soviétiques dans ces deux dernières années dans la réduction ou l'atténuation des contradictions internationales. Quelles que soient les fluctuations épisodiques ou conjoncturelles, les pays impérialistes courent inévitablement à la guerre mondiale. La conclusion est claire : la faillite de Staline sur l'arène mondiale est avant tout le résultat du développement intérieur de l'U.R.S.S. Que s'est-il donc réellement passé en Union soviétique même, au cours des deux dernières années, pour transformer la puissance en impuissance ? L'économie semble continuer de croître, malgré le prétendu « sabotage », l'industrie peut toujours se flatter de ses succès, les récoltes augmentent, les réserves de guerre s'accroissent. Staline liquide ses ennemis intérieurs. Que se passe-t-il donc ?

Il n'y a pas si longtemps, le monde jugeait l'Union soviétique presque exclusivement d'après les chiffres, des statistiques soviétiques. Ces chiffres, quoique tendancieusement exagérés, témoignaient malgré tout de succès indiscutables. On supposait que, derrière le rideau de papier des chiffres se cachait le bien-être grandissant du peuple et du pouvoir. Il s'est avéré que ce n'était pas du tout le cas. Les processus de l'économie, de la politique et de la culture se traduisent en dernière analyse par les rapports entre les êtres vivants, les groupes, les classes. Les tragédies des procès de Moscou ont révélé que ces rapports sont désespérément mauvais, ou pour être plus juste, insupportables.

L'armée est la quintessence du régime, non dans ce sens qu'elle n'exprime que ses « meilleurs » côtés, mais en ce qu'elle donne une expression plus concentrée aux tendances positives aussi bien que négatives de la société. Quand les contradictions et les antagonismes d'un régime atteignent une acuité déterminée, ils commencent à ronger l'armée de l'intérieur. Conclusion inverse : si l'armée, qui est l'organisme le plus discipliné de la classe dominante, commence à être déchirée par des contradictions internes, c'est le signe infaillible d'une crise intolérable dans la société elle-même.

Les succès économiques de l'Union soviétique, qui ont renforcé son armée et sa diplomatie, ont avant tout rehaussé et raffermi la couche bureaucratique dominante. Aucune classe, à aucun moment de l'histoire, n'a concentré dans ses mains, en un laps de temps aussi court, autant de richesse et de puissance que la bureaucratie pendant les deux plans quinquennaux. Mais c'est

en cela, précisément, qu'elle est mise en contradiction grandissante avec le peuple, qui a vécu trois révolutions et renversé la monarchie tsariste, la noblesse et la bourgeoisie. En un certain sens, la bureaucratie soviétique réunit en elle, à présent, les traits de toutes les classes renversées, mais sans avoir ni leurs racines sociales ni leurs traditions. Elle ne peut défendre ses monstrueux privilèges que par la terreur organisée, de même qu'elle ne peut justifier sa terreur que par des accusations mensongères et par des faux. Née des succès économiques, la toute-puissance de la bureaucratie est devenue le principal obstacle sur le chemin des réussites futures. Le développement du pays est inconcevable sans la croissance générale de la culture, c'est-à-dire, sans l'indépendance de chacun et de tous, sans la liberté de critique et de recherche. Ces conditions élémentaires du progrès sont indispensables à l'armée, plus encore qu'à l'économie, car, dans l'armée, la réalité ou la fiction des données statistiques se vérifie par le sang. En attendant, le régime politique de l'U.R.S.S. s'est définitivement rapproché du régime d'un bataillon disciplinaire. Tous les éléments progressistes et actifs qui sont réellement dévoués aux intérêts de l'économie, à l'instruction publique ou à la défense nationale, entrent inévitablement en contradiction avec l'oligarchie dominante. Il en était ainsi à l'époque du tsarisme ; il en est ainsi, mais à un rythme incomparablement plus rapide, à l'heure actuelle, sous le régime de Staline. A l'économie, à la culture, à l'armée, il faut des initiateurs, des constructeurs, des créateurs. Au Kremlin, il faut des exécuteurs fidèles, des agents sûrs et impitoyables. Ces types humains — agents et créateurs — sont l'un pour l'autre des ennemis irréductibles.

Au cours des quinze derniers mois, l'Armée rouge a été privée de presque tous ses cadres de commandement qui avaient d'abord été recrutés pendant les années de la guerre civile (1918-1920), et instruits, perfectionnés et complétés au cours des quinze années suivantes. Le corps des officiers, entièrement renouvelé et continuellement renouvelable, a été mis par Staline sous une surveillance policière ouverte. Toukhatchevsky³, et, avec lui, la fleur des cadres militaires, ont péri dans la lutte contre la dictature policière sur les officiers de l'Armée rouge. Dans la flotte, où la force et les faiblesses se manifestent de façon plus

3. Mikhaïl N. *Toukhachevsky* (1893-1937), officier noble de la Garde, passé à l'Armée rouge, vice-commissaire en 1931, maréchal en 1935, avait été fusillé en 1937 après un procès à huis clos qui avait prélué au massacre de la plupart des chefs capables de l'Armée rouge.

concentrée, l'extermination du corps des officiers a eu un caractère plus large que dans l'armée de terre. Il est impossible de ne pas répéter encore une fois que les forces armées d'U.R.S.S. ont été décapitées. La bureaucratie et le corps des officiers s'affrontent dans un lent duel où seul le Kremlin a le droit de tirer. Ce duel tragique n'est pas le fait du hasard ; il a une cause organique. La bureaucratie totalitaire concentre dans ses mains deux fonctions — le pouvoir ou l'administration. Ces deux fonctions sont justement arrivées aujourd'hui à une contradiction aiguë. Pour assurer une bonne administration, il faut liquider le pouvoir totalitaire ; pour garder le pouvoir, Staline doit anéantir les administrateurs indépendants, civils aussi bien que militaires.

L'institution des commissaires, introduite d'abord à l'époque où l'Armée rouge fut créée à partir de rien, signifiait nécessairement un régime de dualité de commandement. Les inconvénients et les dangers d'un tel système étaient absolument évidents, même alors, mais étaient considérés comme un moindre mal et, qui plus est, temporaire. La nécessité même du double commandement dans l'armée résultait de la décomposition de l'armée tsariste et des conditions de la guerre civile. Que signifie la nouvelle dualité de commandement ? La première étape de l'effondrement de l'Armée rouge et le commencement d'une nouvelle guerre civile dans le pays ?

Les commissaires de la première promotion exprimaient le contrôle de la classe ouvrière sur des spécialistes militaires indifférents et en majorité hostiles. Les commissaires de la dernière promotion signifient le contrôle de la clique bonapartiste sur l'administration civile et militaire et, à travers elles, sur le peuple. Les commissaires de la première époque se recrutaient parmi les révolutionnaires honnêtes et sérieux, réellement dévoués à la cause du socialisme. Les commandants, sortis en majorité des rangs de l'ancien corps des officiers et sous-officiers, se débrouillaient mal dans les conditions nouvelles et les meilleurs d'entre eux recherchaient eux-mêmes le soutien et les conseils des commissaires. Pendant cette période, la dualité du commandement a abouti, non sans frictions ni conflits, à une amicale collaboration.

Les choses se présentent tout différemment aujourd'hui. Les commandants actuels sont issus de l'Armée rouge. Ils sont indissolublement liés à elle et jouissent d'une autorité conquise à travers de nombreuses années. Au contraire, les commissaires sont recrutés dans la progéniture des bureaucrates, qui n'a ni expérience révolutionnaire, ni connaissances militaires, ni acquis

moral. C'est un type achevé des carriéristes de la nouvelle école. Ils n'ont reçu de commandements que parce qu'ils incarnent « la vigilance », c'est-à-dire la surveillance policière de Staline sur l'armée. Les commandants leur vouent une haine bien méritée. Le régime de la dualité du commandement se transforme en lutte entre la police politique et l'armée, dans laquelle le pouvoir central est du côté de la police.

Le film de l'histoire se déroule à l'envers et ce qui était une mesure progressiste de la révolution est ressuscité sous la forme d'une caricature thermidorienne répugnante. La nouvelle dualité de commandement traverse tout l'appareil d'Etat, du haut en bas. A la tête de l'armée se trouve nominalement Vorochilov, commissaire du peuple, maréchal, chevalier de nombreux ordres, etc. Mais le pouvoir réel est concentré entre les mains de Mekhlis⁴, un homme nul, mais qui, sur les directives personnelles de Staline, bouleverse de fond en comble l'armée. C'est la même chose dans chaque district militaire, dans chaque division, dans chaque régiment, aussi bien que dans la flotte et l'armée de l'air. Il y a partout un Mekhlis, agent de Staline et d'Ejov, et qui instaure la « vigilance » au lieu de la connaissance, de l'ordre et de la discipline. Tous les rapports dans l'armée ont pris un caractère mouvant, chancelant, flottant. Personne ne sait où finit le patriotisme, où commence la trahison. Personne ne sait avec certitude ce qui est permis et ce qui est interdit. En cas de contradiction entre les ordres du commandant et ceux du commissaire, chacun doit deviner, entre les deux chemins, celui qui mène à la récompense et celui qui mène en prison. Tous attendent et scrutent avec inquiétude les alentours. Les travailleurs honnêtes, en laissent tomber les bras. Les filous, les voleurs et les carriéristes font leurs petites affaires sous le couvert des dénonciations patriotiques. La résistance de l'armée est ébranlée. Le laisser-aller s'installe partout. Les fusils ne sont ni nettoyés ni entretenus. Les casernes ont l'air sales et inhabitées. Les toits laissent passer la pluie, on manque de douches, les soldats rouges n'ont pas de linge. La nourriture est de plus en plus mauvaise et n'est pas distribuée aux heures fixées. En réponse aux plaintes, le commandant renvoie au commissaire, et

4. Lev Z. Mekhlis (1889-1953), membre du parti en 1918, commandant de brigade, puis apparatchik auprès de Staline, après une blessure, avait travaillé dans son secrétariat jusqu'en 1927 ; il avait été nommé rédacteur en chef de la *Pravda* en 1930 et, le 30 décembre 1937, vice-commissaire à la défense et chef de l'administration politique de l'Armée rouge qu'il avait sauvagement épurée.

le commissaire accuse le commandant. Les vrais coupables se couvrent en dénonçant les « saboteurs ». L'ivrognerie augmente parmi les officiers et, sous ce rapport également, les commissaires rivalisent avec eux. Couvert par le despotisme policier, le régime de l'anarchie est actuellement en train de saper tous les domaines de la vie soviétique, mais il est particulièrement néfaste dans l'armée, car celle-ci ne peut vivre que dans les conditions d'un régime normal, avec une entière clarté dans tous les rapports. C'est entre autres la raison pour laquelle les grandes manœuvres de l'armée ont été annulées cette année.

Le diagnostic est clair. Le développement du pays, et en particulier la croissance de ses nouveaux besoins, est incompatible avec l'abomination totalitaire ; c'est pourquoi il se manifeste des tendances à repousser, à chasser, à bouter la bureaucratie hors de tous les domaines de la vie.

[Ce processus n'a pas encore trouvé une expression politique déclarée, mais il en est d'autant plus profond et inéluctable. Dans les domaines de la technique, de l'économie, de l'enseignement, de la culture, de la défense, les gens d'expérience, de science, d'autorité, repoussent automatiquement les agents de la dictature stalinienne, qui sont, dans leur majorité, des canailles incultes et cyniques du genre de Mekhlis et d'Ejov.] Lorsque Staline accuse l'une ou l'autre section de l'appareil de manquer de « vigilance », il veut dire par là : vous vous occupez des intérêts de l'économie, de l'enseignement ou de l'armée, mais vous ne vous occupez pas de mes intérêts !

Tout agent de Staline, dans toutes les régions du pays et à tous les étages de l'édifice bureaucratique, se trouve dans la même situation. La bureaucratie ne peut continuer à se maintenir au pouvoir qu'en sapant tous les fondements du progrès économique et culturel. [Sur une nouvelle base historique renaît ainsi d'une manière inattendue l'immémorial antagonisme russe entre l'*Opritchina* et la paysannerie.] La lutte pour le pouvoir totalitaire s'est transformée en extermination des meilleurs hommes du pays par ses déchets les plus pervers.

[La défaite, le sabotage et la trahison pullulent dans l'*Opritchina* de Staline. Le « père des peuples » apparaît comme le super-défaitiste. C'est qu'il est leur bourreau. On ne peut assurer la défense du pays autrement qu'en détruisant la clique autocratique des saboteurs et des défaitistes. Le mot d'ordre du patriotisme soviétique retentit ainsi : « A bas les défaitistes totalitaires ! A bas Staline et son *Opritchina* ! »]

Heureusement pour l'U.R.S.S., la position intérieure de ses

ennemis potentiels, déjà extrêmement tendue, va devenir, dans la période qui vient, de plus en plus critique. Mais cela ne modifie pas l'analyse de la situation en U.R.S.S. : le système totalitaire de Staline est devenu le foyer réel du sabotage culturel et du défaitisme militaire.

Le dire bien haut est un devoir élémentaire à l'égard des peuples de l'U.R.S.S. et de l'opinion internationale. La politique, surtout militaire, ne se satisfait pas de fictions. Les ennemis savent parfaitement ce qui se fabrique sous le règne de Staline. Il y a la catégorie des « amis », qui préfèrent croire sur parole les agents du Kremlin. Ce n'est pas pour eux que nous écrivons, mais pour ceux qui, dans cette époque menaçante qui s'avance, préfèrent regarder la vérité droit dans les yeux.

[PROBLÈMES DE LA BIOGRAPHIE]¹

(13 septembre 1938)

Cher Camarade Malamuth²,

Merci chaleureux pour tous les matériaux que vous m'envoyez.

Vous pouvez bien entendu transmettre le manuscrit à Harpers en même temps que vous m'envoyez copie. Ils ont peur, je crois, que je sois en train d'écrire un pamphlet politique et pas une biographie historique. Je suis sûr que les premiers chapitres vont les apaiser.

Qu'Abramovitch³ traite Sosnovsky⁴ de « petit rien » est amusant. Sosnovsky était au moins dix fois plus doué qu'Abramovitch lui-même.

Je serais très heureux d'avoir la dépêche du 16 janvier 1923 de Walter Duranty⁵. En ce qui concerne les livres de Duranty et

1. Lettre à C. Malamuth (8969), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Charles Malamuth (1900-1965), d'origine russe, journaliste, était depuis quelque temps le traducteur de Trotsky de russe en anglais. Il avait noué avec lui des rapports personnels par correspondance et l'épaulait dans ses recherches.

3. Rafail A. Rein, dit Abramovitch (1880-1963), né à Riga, y avait commencé des études qu'il avait complétées à Liège et avait milité dans le Bund dont il avait été délégué au congrès de réunification du P.O.S.D.R. Membre du C.C. (menchevik), émigré de 1912 à 1917, il avait animé ensuite l'aile droite du Bund; resté à l'étranger fin 1920, il collaborait avec Martov dans l'édition du *Sotsialisticheskii Vestnik*; il fut membre du bureau de la II^e Internationale à partir de 1923. L'allusion dont parle Trotsky est probablement faite dans ses mémoires, deux volumes en yiddisch intitulés *In Tsvei Revoliutsies*.

4. Lev S. Sosnovsky (1886-1937) était un vieux-bolchevik et l'un des journalistes les plus populaires. Membre de l'Opposition de gauche, il avait été très durement traité en prison à partir de 1928 et avait capitulé en 1934, tout de suite après Rakovsky. Il fut à nouveau arrêté et exclu en 1936.

5. Walter Duranty (1884-1957) avait été correspondant du *New York Times* en résidence à Moscou de 1921 à 1934. Trotsky le considérait comme un porte-parole officieux du régime.

de Scheffer⁶, je vous répondrai plus tard quand je verrai ce que j'ai.

P.-S. Je crois que vous-même, ainsi que l'éditeur, devriez être très prudents avec le manuscrit sur Staline, parce que le G.P.U. est capable de commettre n'importe quoi pour s'emparer du manuscrit et le détruire⁷. On ne prend jamais assez de précautions.

6. Sur l'U.R.S.S., Duranty avait écrit *Duranty reports Russia* (1934), *I write as I please* (1935) et surtout *One Life, One Kopeck* (1937). Paul Scheffer (1883-1963) était correspondant à Moscou du *Berliner Tageblatt* à la fin des années vingt et avait interviewé Trotsky à la veille de son envoi en exil. Il avait publié en 1930 ses souvenirs sous le titre *Sieben Jahre im Sowjet-Union*, édité en anglais en 1932. Il avait émigré en 1933. L'un des accusés du troisième procès de Moscou, Tchernov, l'avait accusé d'avoir été son « contact » pour le service de renseignements allemand.

7. Trotsky avait des projets pour le manuscrit et ne voulait absolument aucune fuite : cette recommandation-là n'est pas de routine.

[UN EXCELLENT TRAVAIL EN EUROPE]¹

(13 septembre 1938)

Chère Camarade Rose²,

Il semble que Jim Cannon soit en train de faire un excellent travail en Europe³. L'information touchant à la section grecque est bien agréable⁴. Je regrette beaucoup que nous n'ayons pas deux Jim de plus. Au moins un pour l'Europe.

Joe Hansen vous a écrit à propos de la situation ici. Nous attendons Otto et les Autrichiens⁵ et cette attente rend incertains tous nos plans et combinaisons. Vous seuls, à New York, avec l'aide de Jim, s'il est encore en Europe, pourriez clarifier la situation et poser ainsi les bases de décisions concrètes.

1. Lettre à J. P. Cannon, archives Cannon, Institut d'histoire sociale de New York. Traduite de l'anglais.

2. Rose *Karsner* (1890-1968), née en Roumanie, socialiste en 1908, avait été secrétaire à *Masses*, avait rejoint le parti communiste à sa naissance et lié ensuite sa vie personnelle à celle de Cannon.

3. Cannon s'était rendu en Europe pour participer à la conférence, mais aussi pour la préparer. Il avait commencé par un séjour en Grande-Bretagne.

4. Les 31 juillet et 1^{er} août avait eu lieu à Londres une conférence d'unification des groupes qui se réclamaient de la IV^e Internationale : elle avait donné naissance à la Revolutionary Socialist League, mais avait laissé à l'extérieur la Workers International League avec notamment le Sud-Africain Lee, Jock Haston et Gerry Healy qui devaient plus tard incarner des fractions dans le mouvement britannique. En outre, un accord de fusion venait d'être conclu entre les représentants de deux organisations grecques en exil, la K.D.E.E. (Kommounistike Diethnistike Enose Elliadas) de G. Vitsoris, dont l'existence remontait à la scission de 1934 de l'organisation archéiomarxiste, section officielle à l'époque, et de l'E.O.K.D.E. (Eniaia Organose Kommouniston Diethniston Elladas) de M. Raptis, un regroupement dont la force historique essentielle était le groupe *Spartakos*, animé par l'ancien secrétaire général du P.C. grec Pantelis *Pouliopoulos* (1898-1943), alors emprisonné.

5. Il s'agit d'Otto Schüssler et des Allemands de Tchécoslovaquie.

[OUI OU NON ?]¹

(14 septembre 1938)

Le 8 septembre, l'avocat bien connu de Chicago Albert Goldman informait la presse d'un complot du G.P.U. en rapport avec les congrès de Mexico². Le cœur de ce complot, si l'on en croit Goldman, était New York où le chef du parti stalinien mexicain, Hernán Laborde, a été convoqué dans le plus grand secret. Pour mieux dissimuler sa participation au complot contre Trotsky et ses amis, Hernán Laborde a répandu le bruit qu'il partait pour plusieurs mois en U.R.S.S.

En réalité cependant, il est resté durant tout ce temps à New York, en contact étroit avec les représentants les plus importants du G.P.U. aux Etats-Unis. Sous leur direction, Laborde a mis au point une campagne de persécution et de calomnies contre Trotsky et ses amis. L'objectif pratique de cette campagne était, soit d'obtenir que Trotsky soit expulsé du Mexique — c'est-à-dire livré aux mains des bourreaux du G.P.U. —, soit de créer l'atmosphère qui permette de le frapper au Mexique même. Tels étaient les ordres de Moscou.

Goldman est un avocat très expérimenté et très responsable et, s'il a donné cette information à la presse, cela veut dire qu'elle émane d'une source irréfutable.

En tout cas, au moment même où Goldman faisait ces révélations, Laborde a tout d'un coup reparu au Mexique. Je dis « tout d'un coup » parce qu'il n'y a pas eu dans la presse un seul

1. Article (T4420), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Dans une conférence de presse, Goldman, qui avait été l'avocat de Trotsky devant la commission Dewey, avait répété les informations que Trotsky avait envoyées à ses camarades américains le 4 septembre (cf. pp. 273-275) sans indiquer évidemment qu'elles venaient de Trotsky. Celui-ci ayant lancé l'information en cachant les traces de ses informateurs, reprenait donc au bond une balle qu'il avait lancée.

mot sur son retour. D'où venait-il ? A-t-il réellement été en U.R.S.S. ? Ce n'est pas difficile à prouver par les visas du passeport. Ou bien, comme l'affirme Goldman, Laborde est-il resté secrètement aux Etats-Unis ? Qu'y faisait-il ? Personne ne va suspecter Laborde de préparer un coup d'Etat contre le régime des Etats-Unis. Qu'y faisait-il ? Et pourquoi est-il revenu dans le plus grand secret au moment même de l'ouverture du congrès ?

M. Laborde a l'entière responsabilité de réfuter la déclaration de Goldman. Il n'a qu'à répondre clairement et dire où il était pendant les derniers mois. A Moscou ou à New York ? Aucun subterfuge ne l'aidera. Le silence ne l'aidera guère. L'opinion mondiale forcera les comploteurs à donner une réponse claire et précise à la question : Laborde s'est-il caché aux Etats-Unis ? Oui ou non ? Si oui, dans quel dessein ?

UN LIVRE SUR LA SITUATION EN TCHECOSLOVAQUIE¹

(17 septembre 1938)

Il vient de paraître un livre en allemand de 151 pages, intitulé *Die Entscheidung entgegen* (Devant la Décision), à Brno (Tchécoslovaquie); il est consacré à l'analyse de la situation mondiale, à la situation intérieure de la Tchécoslovaquie et aux problèmes du prolétariat. L'auteur, Jaroslav Černý, a édité son ouvrage sur les directives du groupe *Avant-Garde* et se situe naturellement sur les positions du marxisme révolutionnaire². Naturellement, puisqu'il apparaît en même temps comme un partisan convaincu de la IV^e Internationale. C'est tout aussi naturellement que la presse bourgeoise, social-démocrate et stalinienne, a fait un silence total sur cet ouvrage remarquable qui mérite toute l'attention.

La présente note ne prétend en aucun cas constituer une critique sur le livre du camarade Černý : j'espère revenir plus tard à une tâche de ce genre. Je noterai seulement ici que je ne suis pas entièrement d'accord avec l'auteur. Ainsi, il me semble que son appréciation du dernier essor industriel est fortement exagérée. Mais c'est une question d'analyse des statistiques et aujourd'hui, alors que les Etats-Unis sont entrés dans une profonde crise, il est beaucoup plus facile d'apprécier l'essor révolutionnaire qu'au moment où le camarade Černý écrivait son livre. Plusieurs autres questions particulières exigent, selon moi, d'être examinées un peu plus.

En définitive, ce sont là que des détails, qui n'entament pas notre solidarité fondamentale avec l'auteur du livre.

Il faut cependant éclaircir tout de suite une question politique d'actualité. Černý écrit :

1. Compte rendu de lecture (T 4422) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Jaroslav Černý était le pseudonyme choisi pour ce livre par l'ancien dirigeant du P.C.T. et de l'I.C., Alois Neurath.

« En ce qui concerne les trotskystes, ils sont apparus au cours des dix dernières années comme le seul courant marxiste qui ait donné une appréciation juste du fascisme, qui ait exigé à temps le front unique ouvrier pour le combattre, alors que Staline qualifiait encore la social-démocratie de frère jumeau du fascisme. Cette appréciation du trotskysme a été pleinement partagée, il n'y a pas encore très longtemps, par de nombreux dirigeants de la II^e Internationale et parmi eux par le camarade Otto Bauer³. »

Il y aurait lieu d'ajouter ici que les social-démocrates de gauche ont commencé à nous considérer avec « bienveillance » au cours de la « troisième période » de bienheureuse mémoire, lorsque notre critique marxiste était principalement dirigée contre les sauts de cabri ultra-gauchistes du Comintern. Depuis cette époque, toutefois, comme le Comintern a effectué un tournant, inattendu à première vue, mais en réalité parfaitement inévitable, vers l'opportunisme du plus mauvais aloi, les fonctionnaires social-démocrates de gauche, sans excepter le défunt Bauer, se sont empressés de devenir semi-staliniens et, du coup, se sont tournés avec hostilité contre la IV^e Internationale. Le même zigzag a été fait par MM. Walcher, Brockway⁴ et autres semblables émules « de gauche » d'Otto Bauer.

« Pour nous, poursuit Černý, il ne saurait y avoir un instant de doute sur le fait qu'à l'avenir les trotskystes constitueront un apport infiniment précieux au processus de radicalisation du mouvement ouvrier international et dans la création de son organisation mondiale. »

Si l'unité programmatique de l'auteur et du groupe *Avant-Garde* avec les bolcheviks-léninistes peut ainsi être considérée comme solidement établie dans toutes les questions fondamentales, le côté organisationnel de l'affaire apparaît moins clair. L'auteur écrit à ce sujet :

3. Otto Bauer (1881-1938), principal dirigeant du parti social-démocrate autrichien et théoricien de l'« austro-marxisme » avait critiqué la ligne de « troisième période » de l'I.C. mais s'en était rapproché lors du passage à la ligne « Front populaire ».

4. Jakob Walcher (1887-1970), ancien dirigeant du K.P.D., puis de l'Opposition brandlérienne était en 1934 le principal dirigeant en exil du S.A.P. qui appartenait au bureau de Londres dont Archibald Fenner Brockway (né en 1890), dirigeant de l'I.L.P., était le secrétaire général.

« Nous ne pensons pas toutefois qu'il serait juste de créer un nouveau parti "trotskyste"... Le prolétariat révolutionnaire mondial doit créer une nouvelle et par conséquent IV^e Internationale, mais celle-ci ne sera pas créée en dehors des grandes organisations prolétariennes, mais à travers elles et sur leur base. C'est par ces conceptions qui sont les nôtres que nous nous distinguons des trotskystes officiels. »

La grande importance pratique de ces déclarations n'exige aucune démonstration. Mais c'est justement pour cela que nous aurions souhaité un exposé plus clair, c'est-à-dire plus concret. Černý et son groupe, comme on peut en juger par son livre, continuent à faire partie de la social-démocratie tchécoslovaque⁵. Nous n'avons jamais été des adversaires de principe de la formation de fractions de la IV^e Internationale au sein de partis centristes et réformistes. Au contraire, nous avons considéré que cette étape était absolument inévitable dans de nombreux pays. L'expérience tentée dans certains a donné incontestablement des résultats positifs, lesquels, toutefois, sont loin d'avoir transformé nos sections en partis de masse. Combien de temps nos camarades d'idées pourront-ils et devront-ils rester en fraction dans la social-démocratie, c'est une question de circonstances et de possibilités concrètes, nullement de principe. C'est pourquoi les motifs pour lesquels l'auteur, dans cette affaire, oppose son groupe aux « trotskystes officiels », nous sont incompréhensibles. Il peut s'agir seulement d'une division du travail, d'un partage temporaire des « sphères d'influence », mais en aucun cas d'une opposition entre deux méthodes d'organisation.

Nous connaissons par l'histoire de la III^e Internationale des cas où des fractions communistes ont réussi à gagner la majorité des partis social-démocrates et à les intégrer officiellement dans le Comintern : c'est ainsi que cela s'est passé en France⁶. Théoriquement, une telle éventualité est également possible pour l'édification de la IV^e Internationale. Černý veut-il dire que

5. Neurath et son groupe étaient entrés dans le parti social-démocrate tchèque et leur unique expression indépendante était le journal *Avant-Garde*. Dès 1933, un an avant Trotsky, Neurath s'était en effet prononcé contre l'« entrisme ». Par ailleurs, le groupe en question avait participé à l'unification de février 1938 et ses membres appartenaient au mouvement pour la IV^e Internationale.

6. C'était la majorité du parti socialiste qui s'était prononcée au congrès de Tours pour la III^e Internationale.

ses proches camarades d'idées ont des chances de gagner la social-démocratie tchèque? D'ici, de loin, cette perspective m'apparaît plus que douteuse. Il ne peut en tout cas être question d'étendre cette méthode à tous les pays, dans l'espoir d'édifier la IV^e Internationale directement, sur « la base » des actuelles « grandes organisations prolétariennes » social-démocrates et staliniennes.

Si toutefois le camarade Černý veut dire que les marxistes révolutionnaires, aussi bien ceux qui constituent des sections indépendantes que ceux qui travaillent temporairement en tant que fractions dans les deux autres Internationales, sont obligés de concentrer le gros de leurs forces à l'intérieur des organisations de masse et avant tout dans les syndicats, alors, il apparaîtra entre eux et nous une solidarité totale et indiscutable. Les pseudo-« partisans » de la IV^e Internationale qui, sous un prétexte ou sous un autre, restent à l'écart d'organisations ouvrières de masse, ne sont susceptibles que de discréditer le drapeau de la IV^e Internationale. Leur chemin n'est pas le nôtre.

L'objectif de ces remarques n'est pas, répétons-le, de faire un compte rendu ou une critique du livre du camarade Černý. Nous voulons seulement attirer sur cet ouvrage l'attention de toutes nos sections et, en général, celle de tous les marxistes qui réfléchissent. La Tchécoslovaquie est à l'heure actuelle au centre de l'attention mondiale. La deuxième moitié du livre de Černý est entièrement consacrée au « problème du mouvement ouvrier en Tchécoslovaquie ». Les organes théoriques de nos sections, devraient, à mon avis, en faire pour leurs lecteurs un bref compte rendu.

Je recommande de la façon la plus chaleureuse le livre du camarade Černý à tous les marxistes, à tous les ouvriers conscients possédant la langue allemande.

LE « DROIT D'ASILE » TOTALITAIRE¹ (19 septembre 1938)

La fonction de la revue *Futuro* est de démontrer à ses lecteurs que Lombardo Toledano n'a ni programme ni idées. Elle assume pleinement sa tâche. Dans son numéro de septembre, *Futuro* assure qu'en « principe », Lombardo Toledano est partisan du « droit d'asile », mais qu'il ne considère pas que ce droit puisse être accordé à ceux pour lesquels Lombardo Toledano n'a aucun sentiment de tendresse personnelle ou politique². Telles sont les idées sur la démocratie de ces gens-là. Par « liberté de la presse », ils entendent le droit de la presse, ou plutôt son devoir de chanter les louanges de Toledano et de son patron Staline. Par le droit d'asile, ils entendent le droit pour les agents du G.P.U. d'entrer au Mexique. Une fois de plus, Lombardo révèle sa solidarité fondamentale avec Hitler, lequel, non seulement reconnaît, mais même applique très largement le droit d'asile pour les fascistes qui se sont enfuis hier d'Autriche et qui fuient aujourd'hui de Tchécoslovaquie ou des Etats-Unis. Toledano s'est rapproché des idéaux de Hitler à travers son patron Staline. La révolution d'Octobre a proclamé le droit d'asile pour tous les combattants révolutionnaires. Staline, aujourd'hui, les extermine par dizaines de milliers — Allemands, Hongrois, Bulgares, Polonais, Finnois, etc. —, seulement parce que leurs idées ne coïncident pas avec les intérêts de la clique bonapartiste régnante. Toledano n'est pas encore le patron au Mexique. Il ne peut pas, comme son professeur et maître, fusiller ou empoison-

1. Article (T4426) traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. *Futuro* écrivait : « Le comité national de la C.T.M. [...] se déclare une fois de plus en faveur du principe du droit d'asile, mais nie qu'il puisse être appliqué indépendamment des répercussions sociales que sa réalisation entraîne dans tous les cas, et soutient que l'entrée de Trotsky dans le pays nuira nécessairement aux intérêts de tous les secteurs progressistes. »

ner des émigrés sans défense. Il lui reste à sa disposition la calomnie et la persécution, et il les utilise tant qu'il le peut.

Toledano va, bien entendu, répéter une fois de plus que nous sommes en train d' « attaquer » la C.T.M. Aucun ouvrier raisonnable ne croira ce ragot. La C.T.M., en tant qu'organisation de masse, a tous les droits à notre respect et à notre soutien. Mais, de même qu'un Etat démocratique ne peut pas à tout instant être identifié à celui qui est son ministre à un moment donné, de même on ne peut identifier une organisation syndicale à son secrétaire. Toledano a sur ces questions le point de vue totalitaire. « L'Etat, c'est moi ! », disait Louis XIV. « L'Allemagne, c'est moi ! » dit Hitler. « L'U.R.S.S., c'est moi ! » affirme Staline. « La C.T.M., c'est moi ! » proclame l'incomparable Toledano. Si ce cynique individu venait au pouvoir, il pourrait devenir le pire des tyrans totalitaires pour les ouvriers et les paysans mexicains. Heureusement son insignifiance personnelle constitue une sérieuse garantie contre ce danger.

PHRASES ET RÉALITÉ : SUR LA SITUATION INTERNATIONALE ¹

(19 septembre 1938)

Ces lignes sont écrites au cœur même du pire imbroglio diplomatique autour de la question des Allemands des Sudètes². Chamberlain s'est envolé avec le vain espoir de trouver dans le ciel une solution aux contradictions impérialistes³. Que la guerre éclate maintenant ou que, ce qui est plus vraisemblable, les maîtres du monde parviennent — pas longtemps à coup sûr — à la retarder quelque temps, c'est une question qui n'a pas été encore réglée définitivement. Aucun de ces messieurs ne veut la guerre. Tous ont peur de ses conséquences. Mais ils devront combattre. Ils n'échapperont pas à la guerre. Leur économie, leur politique, leur militarisme, tout conduit à la guerre.

Les dépêches d'aujourd'hui nous apprennent que, dans toutes les églises du monde dit « civilisé », on a fait des prières publiques en faveur de la paix. Elles sont venues à leur heure, couronnant une série de meetings, banquets et congrès pacifistes. Lequel de ces deux moyens est le plus efficace, les prières pieuses ou les bêlements pacifistes, ce n'est pas aisé à décider. De toute façon, ce sont les uniques recours qui restent à la disposition du vieux monde.

1. Article (T4424), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. L'agitation menée dans le pays des Sudètes, peuplés d'Allemagne, par le parti de Henlein, agence du gouvernement allemand avait ouvert une crise internationale au cours de l'été. Le gouvernement tchécoslovaque avait proclamé l'état de siège et Hitler avait riposté par des menaces. Le 15 septembre, le Premier britannique, Neville Chamberlain, était allé en avion négocier à Berchtesgaden avec Hitler et les deux hommes d'Etat s'étaient mis d'accord qu'un plébiscite réglerait la question des Sudètes. Prague, pour le moment refusait.

3. Le fait que Chamberlain avait pris l'avion pour se rendre en Allemagne avait fait grosse impression à une époque où les voyages aériens ne relevaient pas du quotidien.

Quand un paysan ignorant prie (pour la paix), il veut vraiment la paix. Quand un ouvrier ordinaire, ou un citoyen d'un pays opprimé, s'élève contre la guerre, on peut le croire : il veut réellement la paix, bien qu'il ignore souvent comment l'obtenir. Mais les bourgeois dans leurs églises ne prient pas pour la paix, mais pour le maintien et l'agrandissement de leurs marchés et de leurs colonies, si c'est possible, pacifiquement (c'est moins cher), et si c'est impossible, par les armes. Exactement de la même façon, ce n'est pas du tout pour la paix que s'inquiètent les « pacifistes » impérialistes (Jouhaux⁴, Lewis et compagnie), mais de conquérir les sympathies et les appuis pour leur impérialisme national.

Il y a trois millions et demi d'Allemands des Sudètes. Si la guerre éclate, il y aura vraisemblablement quatre ou cinq fois plus de morts, peut-être même dix fois plus de blessés, de mutilés, d'aliénés et, avec eux, un interminable cortège d'épidémies et d'autres maux. Et pourtant, cet argument ne peut exercer la moindre influence sur l'un ou l'autre des deux camps ennemis. Car, en fin de compte, pour tous ces brigands, il ne s'agit en aucune façon de trois millions et demi d'Allemands, mais de la domination sur l'Europe et le monde.

Hitler parle de la « nation », de la « race », de l'unité du « sang ». En réalité, sa tâche consiste à élargir la base militaire de l'Allemagne avant de commencer la lutte pour les colonies. Le drapeau national n'est ici que la feuille de vigne de l'impérialisme.

C'est le même rôle que joue, dans l'autre camp, le principe de la « démocratie ». Il sert aux impérialistes à couvrir leurs anciennes conquêtes, violations et pillages, et à en préparer de nouvelles. Ce fait apparaît très clairement dans la question des Allemands des Sudètes. La démocratie signifie le droit de chaque nation à disposer d'elle-même. Pourtant ce droit démocratique des Allemands des Sudètes, comme des Autrichiens, comme de nombreux autres groupes nationaux, Hongrois, Bulgares, Ukrainiens, etc. a été foulé aux pieds par le traité de Versailles, élaboré par les représentants les plus éminents des états les plus démocratiques : la France, l'Angleterre, l'Italie, qui avait à l'époque un régime parlementaire, et les Etats-Unis.

C'est pour des considérations stratégiques de l'impérialisme

4. Léon Jouhaux (1879-1954), secrétaire général de la C.G.T. depuis l'avant-guerre, avait été « commissaire de la nation » pendant la guerre et était partisan de l'union nationale contre l'Allemagne ainsi que de l'« antifascisme ».

vainqueur de l'Entente, que ces messieurs les démocrates, avec l'appui de la II^e Internationale, ont laissé les Allemands des Sudètes aux mains des jeunes impérialistes de Tchécoslovaquie. La social-démocratie allemande, avec la docilité d'un chien, attendait alors les faveurs des démocraties de l'Entente ; elle a attendu, et attendu en vain. Le résultat est connu : l'Allemagne démocratique, incapable de supporter le joug de Versailles, s'est jetée par désespoir dans la voie du fascisme. Il semblait que la démocratie tchécoslovaque, qui était placée sous l'auguste protection de la démocratie franco-britannique et de la bureaucratie « socialiste » de l'U.R.S.S. aurait eu toutes les possibilités de démontrer dans la réalité aux Allemands des Sudètes les gros avantages d'un régime démocratique sur un régime fasciste. Si cela avait été fait, il est évident que Hitler ne se serait pas risqué à s'en prendre au pays sudète. Sa principale force réside en effet précisément, aujourd'hui, dans le fait que les Allemands des Sudètes eux-mêmes revendiquent l'unification avec l'Allemagne. Cette aspiration leur a été inspiré par le régime rapace et policier de la « démocratie » tchécoslovaque, qui « luttait » contre le fascisme en imitant ses pires méthodes.

La super-démocratique Autriche était, jusqu'à une époque récente, sous la sollicitude attentive de l'Entente démocratique, qui considérait pour ainsi dire comme sa tâche de ne laisser l'Autriche ni vivre ni mourir. Cela s'est terminé quand l'Autriche s'est jetée dans les bras de Hitler. Une expérience analogue s'est déroulée auparavant, à une échelle plus réduite, dans la région de la Sarre, laquelle a été pendant quinze ans aux mains de la France et, après avoir expérimenté sur elle-même les bienfaits de la démocratie impérialiste, a préféré, à une majorité écrasante, se réunir à l'Allemagne⁵. Ces leçons de l'Histoire sont plus importantes que tous les congrès pacifistes.

Seuls de misérables bavards ou des escrocs fascistes peuvent, à propos du destin des Allemands de la Sarre, d'Autriche, des Sudètes, parler de « la voix du sang ». Les Allemands de Suisse, par exemple, ne veulent, pour rien au monde, aller en esclavage sous Hitler, parce qu'ils se sentent les maîtres dans leur pays et Hitler y réfléchira à dix fois avant d'essayer de s'en prendre à eux. Il faut des conditions sociales et politiques intolérables pour que les citoyens d'un pays « démocratique » se tournent vers le

5. Lors du référendum organisé sous contrôle international le 10 janvier 1935, la solution du rattachement à l'Allemagne l'avait emporté avec 90,5 % de voix !

pouvoir fasciste. Les Allemands de Sarre en France, les Allemands d'Autriche dans l'Europe de Versailles, les Allemands des Sudètes en Tchécoslovaquie, se sentent des citoyens de troisième zone. « Ce ne sera pas pire », disent-ils. En Allemagne, ils seront, au moins, opprimés dans les mêmes conditions que le reste de la population. Les masses populaires préféreront, dans ces conditions, l'égalité dans la servitude à l'humiliation dans l'inégalité. La force temporaire de Hitler réside dans la faillite de la démocratie impérialiste.

Le fascisme est une forme de désespoir des masses populaires petites-bourgeoises, qui entraînent avec elle dans l'abîme une partie du prolétariat. Le désespoir, on le sait, commence lorsque toutes les voies du salut sont coupées. La pré-condition des succès du fascisme a été une triple faillite : celle de la démocratie, celle de la social-démocratie et celle du Comintern. Toutes les trois avaient lié leur destin à l'impérialisme. Toutes les trois n'ont apporté aux masses que le désespoir et ont ainsi aidé le fascisme à vaincre.

Le principal objectif de la clique bonapartiste de Staline au cours des dernières années a consisté à démontrer aux « démocraties » son propre conservatisme prudent et son amour de l'ordre. C'est au nom de cette alliance tant convoitée avec les démocraties impérialistes que la clique bonapartiste a amené le Comintern jusqu'au dernier degré de la prostitution politique. Deux grandes « démocraties », la France et l'Angleterre, ont conseillé à Prague de céder devant Hitler, qui était soutenu par Mussolini⁶. Il ne restait plus apparemment à Prague qu'à accepter ces conseils « amicaux ». Personne en outre ne s'est soucié de Moscou. Personne ne s'est intéressé à l'opinion de Staline ou à celle de Litvinov⁷. Le résultat de sa répugnante servilité et des faux sanglants qu'il a commis au service de l'impérialisme, particulièrement en Espagne, c'est que le Kremlin est plus isolé que jamais.

Quelles en sont les causes ? Il y en a deux. La première consiste en ce que, s'étant définitivement fait le laquais de l'impérialisme démocratique, Staline n'ose pourtant pas mener en U.R.S.S. ce travail jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au

6. La presse mondiale annonçait déjà le 18 septembre que Londres et Paris appuyaient les revendications de Hitler et conseillaient à Prague d'y céder.

7. Pendant ces journées cruciales, les Alliés de l'U.R.S.S. ne l'avaient pas consultée. En revanche, le président Beneš avait reçu de Moscou l'assurance que l'U.R.S.S. soutiendrait la Tchécoslovaquie, mais seulement si la France le faisait.

rétablissement de la propriété privée des moyens de production et la suppression du monopole du commerce extérieur. Mais, à défaut de ces mesures, il demeure aux yeux des impérialistes un parvenu révolutionnaire, un aventurier indigne de confiance, un faussaire couvert de sang. La bourgeoisie impérialiste n'est pas disposée à miser lourd sur Staline.

Elle pourrait naturellement l'utiliser à des fins particulières et temporaires. Mais il apparaît ici la deuxième cause de l'isolement du Kremlin : dans sa lutte pour son auto-conservation, la clique bonapartiste débridée a affaibli l'armée et la marine, ébranlé l'économie, démoralisé et abattu le pays. Personne ne se fie aux proclamations patriotiques d'une clique « défaitiste » en réalité. Il est évident que les impérialistes ne miseront pas sur Staline, même à des fins militaires épisodiques.

Dans cette situation internationale, les agents du G.P.U. traversent l'océan et se réunissent dans l'hospitalier Mexique pour « lutter » contre la guerre³. Le moyen est simple : il faut unir toutes les démocraties contre le fascisme ! « J'ai été invité ici, déclare le servile agent de la Bourse française, Jouhaux, pour lutter contre le fascisme et en aucune manière contre l'impérialisme. » Celui qui lutte contre un impérialisme « démocratique », c'est-à-dire pour la liberté des colonies françaises, est un allié du fascisme, un agent de Hitler, un trotskyste. Trois cent cinquante millions d'Indiens doivent se résigner à leur esclavage pour soutenir la « démocratie » britannique dont les maîtres, au même moment, avec les esclavagistes de la France « démocratique », sont en train de livrer le peuple espagnol à l'esclavage sous Franco ! Les peuples d'Amérique doivent supporter que pèse sur leurs nuques le pied de l'impérialisme anglo-saxon uniquement parce que ce pied est chaussé d'une botte démocratique ! Infâmie, honte, cynisme sans bornes !

Les démocraties de l'Entente de Versailles ont facilité la victoire de Hitler par l'oppression totale à laquelle elles ont soumis l'Allemagne vaincue. A présent, les laquais de l'impérialisme démocratique de la II^e et de la III^e Internationales s'emploient de toutes leurs forces à la consolidation future du régime de Hitler. Que signifierait en réalité un bloc militaire des démocraties impérialistes contre l'Allemagne ? Une nouvelle édition des chaînes de Versailles, sous une forme plus pesante, plus sanglante et plus intolérable encore. Naturellement, aucun

8. Le congrès contre la guerre et le fascisme s'était déroulé à Mexico les 10, 11 et 12 septembre précédents.

ouvrier allemand n'en veut. Renverser Hitler par une révolution, c'est une chose, mais étrangler l'Allemagne par une guerre impérialiste en est une autre, bien différente. Les hurlements des chacals « pacifistes » de l'impérialisme démocratique constituent par conséquent le meilleur des accompagnements pour les discours de Hitler. « Vous voyez, dit-il au peuple allemand, même les socialistes et les communistes de tous les pays ennemis soutiennent leur armée et leur diplomatie ; si vous ne vous rassemblez pas autour de moi, qui suis votre chef, vous irez à la ruine ! ». Staline, en sa qualité de laquais de l'impérialisme démocratique et tous les laquais de Staline, les Jouhaux, les Toledano et consorts, sont les meilleurs des auxiliaires pour permettre à Hitler de tromper, de bernier et de terroriser les ouvriers allemands.

La crise tchécoslovaque a révélé avec une grande clarté que le fascisme, en tant que facteur indépendant, n'existe pas. Il n'est qu'un des instruments de l'impérialisme. La « démocratie » est son autre instrument. L'impérialisme s'appuie sur les deux. Il utilise l'un ou l'autre selon les nécessités, parfois les oppose et parfois les combine à l'amiable. Lutter contre le fascisme en étant allié à l'impérialisme, c'est comme si on luttait, en alliance avec le diable, contre ses cornes et ses sabots.

La lutte contre le fascisme exige avant tout l'exclusion des rangs de la classe ouvrière des agents de l'impérialisme « démocratique ». Seul le prolétariat révolutionnaire de France, d'Angleterre, d'Amérique et de l'U.R.S.S., après avoir déclaré une guerre à mort à son propre impérialisme et à son agence, la bureaucratie de Moscou, peut éveiller des espoirs révolutionnaires au cœur des ouvriers allemands et italiens et, en même temps, unir autour de lui les centaines de millions d'esclaves et de demi-esclaves de l'impérialisme dans le monde entier. Pour assurer la paix entre les peuples, il faut abattre l'impérialisme sous tous ses masques. Seule la révolution prolétarienne peut le faire. Pour la préparer, il faut opposer implacablement les ouvriers et les peuples opprimés à la bourgeoisie impérialiste et les unir dans une armée révolutionnaire internationale unique. Cette immense tâche libératrice n'est menée aujourd'hui que par la IV^e Internationale. C'est pour cette raison qu'elle est à ce point haïe par les fascistes, les impérialistes « démocrates », les social-patriotes, les laquais du Kremlin. C'est le signe sûr que les opprimés sont en train de s'unir sous le même drapeau.

[LE GRAND-PÈRE AU PETIT-FILS]¹

(19 septembre 1938)

Mon cher petit Sieva²,

Je t'écris pour la première fois. Notre pauvre petit Léon nous avait toujours tenu au courant, Natalia et moi, de ta vie, de ta croissance et de ta santé. Aujourd'hui l'oncle Léon n'est plus. Il faut que nous établissions, mon petit garçon, des relations directes.

Il y a des choses qui me préoccupent beaucoup, à commencer par la langue. Tu as totalement oublié le russe. Ce n'est pas ta faute, à toi, mon petit Sieva, mais c'est un fait malheureux. Je ne sais pas où est maintenant ton père et s'il vit encore. Mais dans la dernière lettre qu'il m'avait écrite, il y a déjà plus de quatre ans, il m'avait demandé avec insistance si tu n'avais pas oublié la langue russe. Bien que ton père soit un homme très intelligent et instruit, il ne parle pas les langues étrangères. Ce serait pour lui un coup terrible, s'il arrivait qu'en te retrouvant, il ne puisse pas s'expliquer avec toi. La même chose pour ta sœur. J'espère bien qu'elle est en bonne santé et qu'un jour allez vous retrouver. Tu peux bien t'imaginer toi-même combien triste serait cette rencontre si tu ne pouvais pas parler avec ta petite sœur dans votre langue maternelle. Pour moi aussi et pour Natalia qui t'aime beaucoup, la question de la langue est très importante.

Mais il ne s'agit pas seulement de cela. Nous voulons parler avec toi des choses qui concernent l'oncle Léon, ta vie actuelle après sa mort et ton avenir.

1. Lettre à V. Volkov (10739), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Vsiévolod P. *Volkov* (né en 1926) était le fils de Platon I. Volkov, déporté, et de Zinaïda, fille aînée de Trotsky, qui s'était suicidée à Berlin en 1933. On l'appelait « Sieva ». Il avait été élevé depuis 1934 par Léon Sedov et Jeanne. Celle-ci avait sommé Trotsky de prendre une décision définitive, le prendre ou le lui laisser. Trotsky avait hésité et cherché une conciliation.

J'ai proposé à Jeanne, immédiatement après la mort de l'oncle Léon, de venir ici avec toi. Jeanne a répondu qu'elle ne pouvait pas le faire. Naturellement elle doit avoir ses raisons à elle. Mais ma décision est ferme : tu dois venir ici pour un certain temps, avec Jeanne si elle est d'accord, sans Jeanne si elle ne peut pas. Ici, on pourrait bien discuter avec toi et avec Jeanne (si elle vient) les questions concernant ton avenir, et arranger aussi l'affaire avec la langue russe.

Tu es maintenant un grand garçon. Je dois parler avec toi sur une chose très importante, sur les idées qui furent et restent communes à ta mère, à ton père, à l'oncle Léon, à moi et à Natalia. Je tiens beaucoup à t'expliquer de vive voix la haute valeur des idées et des objectifs qui ont fait et font tant souffrir toute notre famille qui est la tienne.

Je porte la pleine responsabilité pour toi, mon petit-fils, devant moi-même, devant ton père, s'il est vivant, et devant toi-même. Voilà pourquoi ma décision sur ton voyage est irrévocable.

Je t'embrasse tendrement, mon petit Sieva et Natalia aussi. Nous te disons : A bientôt.

[LA QUESTION DE SIEVA]¹

(19 septembre 1938)

Cher Ami,

Je vous envoie deux copies de ma lettre à Sieva. Cette lettre vous expliquera suffisamment la situation. Après l'expérience de ces sept derniers mois, je ne puis confier Sieva à Jeanne, sauf si elle est prête à vivre avec lui et nous dans la même maison. J'ai été long à me décider, mais, une fois la décision prise, il n'y aura plus de changement. Jeanne peut, selon ses habitudes, essayer de m'écrire et de me télégraphier pour faire traîner la décision. Des démarches pareilles ne pourraient avoir la moindre influence pratique. Sieva doit venir aussi tôt que possible ici, avec Jeanne ou sans Jeanne.

Deux questions se posent : a) juridique, b) pécuniaire. Je voudrais bien que vous acceptiez pour ce temps transitoire que j'espère très court de devenir le tuteur de Sieva. Van va demain discuter cette question avec le consul français. Gérard [Rosenthal] a tous les pleins pouvoirs nécessaires comme mon avocat et j'espère que ces pouvoirs sont valables aussi dans la question de Sieva. Quant à la question pécuniaire, Grasset a accepté en principe mon livre sur Staline. Cela signifie qu'il devra me payer comme avance au moins 10 000 francs. Je mettrai cette somme immédiatement à votre disposition pour les dépenses nécessaires. Si Jeanne refuse d'accompagner Sieva, Marguerite ne pourrait-elle pas venir avec lui? Naturellement à mes frais et à la condition qu'un voyage pareil n'exige pas de trop grands sacrifices de sa part.

J'ai envoyé la lettre pour Sieva à l'adresse de Jeanne, c'est-à-

1. Lettre à A. Rosmer (9900), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

dire de Henri². Au cas où cette lettre n'arriverait pas à destination, je vous envoie une copie supplémentaire³. Vous trouverez le moyen de la faire parvenir à Sieva en cas de nécessité.

2. Henri Molinier. Jeanne, pour des raisons de sécurité, ne donnait pas son adresse et faisait adresser son courrier à son beau-frère.

3. Trotsky soupçonne Jeanne d'être capable de ne pas remettre sa lettre à l'enfant, mais se garde bien de le formuler : cette interprétation est confirmée par la dernière phrase.

[SUR LE TÉMOIGNAGE DE JEANNE MARTIN]¹

(20 septembre 1938)

Monsieur le Juge,

Je reçois à l'instant l'information que M^{me} Jeanne Martin des Pallières est intervenue de sa propre initiative dans l'investigation sur la disparition de Rudolf Klement et que, sur la base des photos du corps de Meulan, elle a mis en doute la valeur des dépositions de MM. Pierre Naville et Jean Rous².

Je ne puis me permettre, bien entendu, aucune opinion sur l'identité du corps de Meulan et par conséquent sur la valeur matérielle des témoignages qui le concernent. Mais je tiens pour mon douloureux devoir de vous apporter ici, Monsieur le Juge, quelques informations qui peuvent vous être utiles dans l'appréciation des différents témoignages.

MM. Pierre Naville et Jean Rous ont très bien connu Rudolf Klement et, par les fréquentations, les discussions, le travail en commun, ont dû gagner une impression très exacte de son extérieur, de son caractère et de son écriture.

La situation de M^{me} Jeanne Martin des Pallières est bien différente. Quoique amie intime de mon défunt fils Léon Sedov, elle appartenait et appartient à un groupe politique extrêmement

1. Lettre au Juge d'instruction (T4226-9), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le 23 août 1938, on avait découvert sous le pont de Meulan, dans la Seine, un paquet contenant un tronc humain dont les jambes et la tête avaient été sectionnées. Le 28 août, les dirigeants du P.O.I. demandaient à voir le cadavre et le 30, ils y étaient autorisés. Naville et Rous pensaient qu'il s'agissait des restes de Klement. C'est alors que Jeanne Martin s'adressa au Juge pour lui affirmer que, sur la base des photos qu'elle avait vues dans la presse, elle était en mesure d'affirmer qu'il ne s'agissait pas de Klement (cf. J. P. Joubert « Quand l'Humanité couvrait les traces des tueurs », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3). C'est contre ce témoignage, qui faisait évidemment le jeu des assassins, que Trotsky intervenait par cette lettre.

hostile à l'organisation de Léon Sedov, Rudolf Klement et MM. Pierre Naville et Jean Rous. De cette hostilité, elle a donné maintes fois une expression assez vive, même du vivant de Léon Sedov. Depuis la mort de ce dernier, elle se trouve dans un état de déséquilibre mental et moral. Toutes les lettres que j'ai reçues d'elle, ainsi que nombre de ses actes, le démontrent indubitablement. Elle a d'ailleurs très peu connu Rudolf Klement. Dans une de ses lettres à moi, elle m'a demandé qui était Camille, le nom dont Rudolf Klement s'est servi pendant près d'un an. En même temps, elle avait une haine personnelle contre cet homme qu'elle avait à peine connu. Tout cela est exprimé dans ses lettres à moi avec une passion extrême.

Le groupe politique auquel appartient M^{me} Jeanne Martin des Pallières avait ses raisons à lui de nourrir une haine contre Rudolf Klement (Voir son organe, *La Commune*). Pour ce groupe, c'est devenu un point d'honneur de démontrer que Rudolf Klement avait trahi son organisation, c'est-à-dire que ce groupe s'efforce d'appuyer la version par laquelle le G.P.U. essaie de couvrir son crime.

Je n'ai, Monsieur le Juge, dans cette affaire, qu'un seul intérêt : établir la vérité sur la mort du malheureux Rudolf Klement. C'est cet intérêt qui m'oblige à vous faire des révélations que je préférerais bien éviter dans d'autres circonstances. Je ne connais pas le corps de Meulan. Mais j'ai connu et je connais très bien Rudolf Klement, MM. Pierre Naville et Jean Rous, et M^{me} Jeanne Martin des Pallières. Et si j'avais à choisir entre les témoignages opposés de M^{me} Jeanne Martin des Pallières d'un côté, et de MM. Pierre Naville et Jean Rous de l'autre, je donnerais toute confiance à ces derniers.

Agréez, Monsieur le Juge, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

[DÉMENTI]

(20 septembre 1938)

DÉPOSITION JEANNE DICTÉE INDUBITABLEMENT PAR INTRIGUES
CLIQUE MOLINIER QUI ABUSE ÉTAT DÉSÉQUILIBRE PAUVRE FEMME
STOP JUGE DEVRAIT PRENDRE CELA CONSIDÉRATION.

[CONTRE DES MODIFICATIONS AU MANIFESTE]¹

(21 septembre 1938)

Cher Camarade Macdonald,

Je vois des inconvénients considérables aux modifications que vous proposez pour le *Manifeste*.

D'abord, Breton, qui est l'auteur de la partie sur laquelle elles portent, est absent. Son opinion était que les deux paragraphes peuvent attirer à la F.I.A.R.I. la sympathie des psychanalystes.

Deuxièmement, le *Manifeste* est déjà publié en français intégralement et va l'être de la même manière en espagnol. Il va certainement paraître (peut-être a-t-il déjà paru) en Angleterre. Dans ces conditions, deux textes différents peuvent être à l'origine de certains malentendus.

Je vois très bien les inconvénients du fait que nous n'avons pas pu discuter de ce texte avec vous avant sa publication en français. Je reconnais votre plein droit à considérer le *Manifeste* comme un projet et d'y faire des modifications conformes à vos conditions et idées propres. Je veux seulement attirer votre attention sur les inconvénients de cette façon d'agir.

Si vous jugiez cependant ces modifications absolument nécessaires et les considérez comme une condition *sine qua non*, de mon côté, bien sûr, je mettrais la question du fait plus haut que le texte.

1. Lettre à Dwight Macdonald (9856), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

COMBATTRE L'IMPÉRIALISME POUR COMBATTRE LE FACISME¹ (21 septembre 1938)

La chose la plus importante et la plus difficile en politique est, à mon sens, de définir d'une part les lois *générales* qui déterminent la lutte et la vie de tous les pays du monde moderne et, d'autre part, de découvrir comment ces lois se combinent dans chaque pays en particulier. L'humanité moderne, sans aucune exception, des ouvriers britanniques aux nomades éthiopiens, vit sous le joug de l'impérialisme. Il ne faut pas l'oublier une seule minute. Mais cela ne signifie pas du tout que l'impérialisme se manifeste sous une forme identique dans tous les pays. Non. Certains pays sont porteurs de l'impérialisme, d'autres sont ses victimes. Telle est la ligne de clivage essentielle entre les nations et les Etats modernes. C'est de ce seul point de vue que l'on doit examiner le problème actuel du *fascisme* et de la *démocratie*.

La démocratie, pour le Mexique, par exemple, signifie l'aspiration d'un pays semi-colonial à échapper aux liens de dépendance, donner la terre aux paysans, permettre aux Indiens d'accéder à un niveau supérieur de culture, etc. En d'autres termes, les tâches démocratiques du Mexique ont un caractère progressiste et révolutionnaire. Mais que signifie la « démocratie » en Grande-Bretagne ? Le maintien de l'ordre existant, c'est-à-dire avant tout le maintien de la domination de la métropole sur les colonies. Il en est de même pour la France. Le drapeau de la démocratie couvre ici l'hégémonie impérialiste de la minorité privilégiée sur la majorité opprimée.

De la même façon, on ne peut pas parler du fascisme « en général ». En Allemagne, en Italie et au Japon, fascisme et militarisme sont les armes d'un impérialisme cupide, affamé et par conséquent agressif. Dans les pays latino-américains, le

1. Réponse au correspondant du quotidien cubain *El País* (T4428), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

fascisme est l'expression de la dépendance la plus servile vis-à-vis de l'impérialisme étranger. Nous devons être capables de découvrir le contenu économique et social sous la forme politique.

Dans certains cercles de l'intelligentsia aujourd'hui, l'idée d'une « union de tous les Etats démocratiques » contre le fascisme est populaire. Je la considère comme extravagante, chimérique, seulement susceptible d'abuser les masses, surtout les peuples faibles et opprimés. Peut-on croire réellement un seul instant que Chamberlain, Daladier² ou Roosevelt peuvent faire la guerre pour sauvegarder le principe abstrait de la « démocratie » ? Si le gouvernement britannique aimait tellement la démocratie, il aurait donné la liberté à l'Inde. C'est également vrai pour la France. La Grande-Bretagne préfère en Espagne la dictature de Franco à la domination politique des ouvriers et des paysans, parce que Franco serait un agent plus souple et plus sûr de l'impérialisme britannique. L'Angleterre et la France ont livré sans résistance l'Autriche à Hitler, mais, s'il touchait à leurs colonies, la guerre serait inévitable.

La conclusion de tout cela est qu'il est impossible de combattre le fascisme sans combattre l'impérialisme. Les pays coloniaux et semi-coloniaux doivent avant tout combattre le pays impérialiste qui les opprime, qu'il porte ou non le masque du fascisme ou celui de la démocratie.

Dans les pays d'Amérique latine, le meilleur et le plus sûr moyen de combattre le fascisme, c'est la révolution agraire. C'est uniquement parce que le Mexique a fait en ce sens des pas importants que l'insurrection du général Cedillo est restée suspendue en l'air. Au contraire, les cruelles défaites des républicains en Espagne sont dues au fait que le gouvernement Azaña³, allié à Staline, a réprimé la révolution agraire et le mouvement indépendant des ouvriers. Une politique sociale conservatrice et même réactionnaire dans les pays faibles et semi-coloniaux constitue au plein sens du terme une trahison de l'indépendance nationale.

Vous allez me demander comment expliquer que le gouvernement soviétique, issu de la révolution d'Octobre, extermine en

2. Edouard *Daladier* (1884-1970) était de nouveau président du conseil en France. Ce dirigeant du parti radical, homme de confiance de l'état-major, avait été l'un des chefs du Front populaire.

3. Manuel *Azaña y Díaz* (1880-1940), leader des républicains bourgeois, président du conseil dans les débuts de la République, puis après la victoire électorale du Frente popular dont il faisait partie, était devenu président de la République espagnole en 1936.

Espagne le mouvement révolutionnaire. La réponse est simple : une nouvelle caste bureaucratique privilégiée, très conservatrice, cupide et tyrannique, est parvenue à s'élever au-dessus des soviets. La bureaucratie n'a pas confiance dans les masses : elle en a peur. Elle cherche à se rapprocher des classes dominantes, en particulier des impérialismes « démocratiques ». Pour prouver qu'il est digne de confiance, Staline est prêt à jouer le gendarme dans le monde entier. La bureaucratie stalinienne et son agence, le Comintern, représentent aujourd'hui le pire danger pour l'indépendance et le progrès des peuples faibles et opprimés.

Je connais trop mal Cuba pour me permettre un jugement sur votre patrie. Vous pouvez juger mieux que moi celles des idées que je viens d'exprimer qui peuvent être appliquées à la situation de Cuba⁴. En ce qui me concerne personnellement, j'espère pouvoir visiter la perle des Antilles et mieux connaître votre peuple auquel, par l'intermédiaire de votre journal, j'envoie mes salutations les plus chaleureuses et les plus sincères.

4. Le régime de Fulgencio *Batista*, qui avait triomphé de la révolution cubaine, était considéré par *Futuro* comme en marche vers la démocratie.

UN POST-SCRIPTUM¹

(22 septembre 1938)

La Tchécoslovaquie a disparu de la carte de l'Europe en tant que puissance militaire. La séparation d'avec trois millions et demi d'Allemands profondément hostiles constituerait un avantage du point de vue militaire si elle ne signifiait pas la perte de ses frontières naturelles². Le mur le plus solide de la forteresse de Bohême s'est écroulé au son de la trompette fasciste. L'Allemagne a gagné non seulement trois millions et demi d'Allemands, mais aussi une frontière solide. Si la Tchécoslovaquie était considérée jusqu'à présent comme le pont de l'U.R.S.S. vers l'Europe, elle est devenue aujourd'hui le pont de Hitler vers l'Ukraine. La « garantie » internationale d'indépendance pour les débris qui restent de la Tchécoslovaquie a incontestablement moins de signification que celle de l'indépendance de la Belgique avant la guerre.

La faillite de la Tchécoslovaquie est celle de la politique internationale de Staline au cours des cinq dernières années. L'idée de Moscou de l'« alliance des démocraties » pour lutter contre le fascisme paraît comme une fiction sans vie³. Per-

1. Post-scriptum (T4424) au texte « Phrases et réalité » du 19 septembre, traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Aux premières heures du 19 septembre, le gouvernement de Prague avait été informé que ses alliés, France et Grande-Bretagne, pensaient qu'il était de l'intérêt de la paix de faire droit aux revendications des Allemands des Sudètes. Le gouvernement tchécoslovaque venait de s'incliner et de reprendre les propositions franco-britanniques sur le référendum dans la région des Sudètes — dont l'issue ne faisait aucun doute. Au moment où Trotsky traçait ces lignes, la grève générale avait éclaté spontanément à Prague et de gigantesques manifestations s'y déroulaient pour exiger des dirigeants la défense de la République.

3. Trotsky vise ici la politique d'alliance de Staline avec les « démocraties occidentales » dans laquelle s'inscrivait notamment son action pendant la guerre d'Espagne. Avant de prendre position, le gouvernement tchécoslovaque avait interrogé le gouvernement de Moscou : la réponse de ce dernier était qu'il irait au secours de la Tchécoslovaquie seulement dans le cas où le gouvernement français le ferait.

sonne ne se bat pour un principe abstrait de démocratie : tout le monde se bat pour des intérêts matériels. L'Angleterre et la France préfèrent satisfaire l'appétit de Hitler sur le dos de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie plutôt que sur celui de leurs propres colonies.

Le pacte militaire entre la France et l'U.R.S.S. perd dès maintenant 75 % de son importance et peut facilement perdre les 100 %. La vieille idée de Mussolini, le concert des quatre puissances européennes sous la direction de l'Italie et de l'Allemagne est devenue une réalité, au moins jusqu'à la prochaine crise³.

Le coup le plus terrible à la situation internationale de l'U.R.S.S. est le prix qu'elle paie pour la sanglante et permanente épuration qui a décapité l'armée, bouleversé l'économie, révélé la faiblesse du régime stalinien. L'origine de cette politique de défaites se trouve au Kremlin. On peut s'attendre aujourd'hui en toute certitude à une tentative de la diplomatie soviétique pour se rapprocher de l'Allemagne au prix de nouvelles concessions et capitulations, lesquelles, à leur tour, ne pourront que précipiter la chute de l'oligarchie stalinienne⁴.

Le compromis conclu sur le cadavre de la Tchécoslovaquie n'assure la paix d'aucune façon, mais ne fait que créer pour Hitler une base plus favorable pour la guerre qui vient. Les vols⁵ de Chamberlain entrèrent dans l'histoire comme le symbole des convulsions diplomatiques vécues par la vieille Europe déchirée, affamée et impuissante, à la veille d'une nouvelle guerre qui se prépare à inonder de sang notre planète tout entière.

4. La conférence de Munich allait effectivement, une semaine plus tard, réunir les quatre puissances, Grande-Bretagne, France, Allemagne et Italie. L'exclusion de l'U.R.S.S. était un tournant lourd de conséquences.

5. C'est la première fois que Trotsky envisage de façon ferme la conclusion d'un accord Hitler-Staline que les « spécialistes » excluaient à l'époque.

6. Le 22 septembre en effet, Neville Chamberlain était en train de prendre l'avion pour rencontrer Hitler une seconde fois.

TROIS ENTREVUES¹

Mateo Fossa². — Léon Trotsky vivait dans un village proche de la ville de Mexico, un bel endroit entouré de montagnes. Au jour fixé pour l'entrevue, je m'y rendis accompagné par Van, secrétaire de Trotsky. C'était au début de septembre 1938. Dès que nous fûmes arrivés à la résidence du leader bolchevique, tandis que j'attendais sous la galerie que Van m'ait annoncé, Trotsky apparut sur la porte de son bureau et me fit signe d'approcher. J'avançaï tout de suite tout en l'observant. Trotsky avait l'aspect qu'ont popularisé ses photographies : élancé, solide, avec un air d'énergie et de fierté qui se reflétait dans son regard pénétrant et fort. Il portait un vêtement de coton bleu comme ceux d'un mécanicien. Quand j'arrivai près de lui, il me tendit les bras et nous nous serrâmes dans un « abrazo » qui dura plusieurs secondes.

Tout de suite il me pria d'entrer et de m'asseoir, tandis que lui s'asseyait à son tour derrière son bureau. Il commença par me dire qu'il connaissait la campagne de calomnies lancées contre moi à Mexico par le stalinisme et toutes ses manœuvres pour m'empêcher de participer au congrès latino-américain auquel j'étais délégué. Il

1. En septembre 1928, l'ouvrier argentin Mateo Fossa a eu trois entrevues avec Trotsky. Le texte qui suit est le récit qu'il en a fait lui-même, en 1941, dans une brochure intitulée *Conversando con Léon Trotsky*, Buenos Aires, 1941, traduit ici du castillan.

2. Mateo Fossa (1896-1973), militant des Jeunesses socialistes en Argentine en 1913 était en 1917 secrétaire de la fédération des travailleurs du bois et membre du parti socialiste international qui allait devenir le P.C. d'Argentine. Il avait quitté ce dernier en 1927 pour adhérer à l'éphémère P.C. ouvrier, puis milita dans la Ligue anti-impérialiste et dans le parti socialiste ouvrier, scission à gauche du P.S. argentin. Il avait dirigé la grève des ouvriers du bois en 1935, celle de la construction en janvier 1936, présidé le congrès constitutif de la C.G.T. Il venait de rompre avec le P.S.O. Délégué au congrès de Mexico par 28 syndicats argentins adhérents au « comité pour les libertés syndicalistes », il s'était vu interdire l'entrée de la salle. En contact avec d'autres « expulsés », il avait rencontré Van qui l'avait conduit chez Trotsky.

m'encouragea à continuer à lutter pour notre classe et à dire la vérité : l'homme le plus persécuté de la terre avait encore des forces pour encourager les autres à surmonter des persécutions, insignifiantes en comparaison de celle qu'il subissait.

« Il ne faut pas, me dit-il, perdre courage devant les colomnies et les manœuvres des bureaucrates. »

Il me demanda ensuite quelles organisations je représentais. Je lui remis les lettres de créance de celles qui m'avaient donné mandat. Trotsky mit ses lunettes et lut les documents. Il s'informa de quelques détails des manœuvres opérées par les staliniens et les bureaucrates de la Confederación de Trabajadores de Mexico et de la Confederación General del Trabajo argentine contre moi, et me conseilla de les faire connaître au prolétariat mexicain, ce que je pus faire dans une réunion organisée à cet effet, peu après.

Puis il me demanda ce qui m'intéressait et je lui répondis que je désirais connaître son opinion sur quelques problèmes d'actualité afin de la transmettre aux travailleurs d'Argentine. Nous parlâmes de cela et je posai mes questions. Plus tard Van m'apporta, rédigées, les réponses.

Trotsky parlait castillan.

Trotsky parlait assez bien le castillan et disait en français les quelques mots qu'il ne connaissait pas. A côté de son bureau, il y avait une table où je crois qu'il y avait un miméographe, et, à droite, une étagère sur laquelle étaient posés six ou sept dossiers avec des manuscrits de ses travaux en cours, donnant l'impression exacte de la tâche qui l'attendait. Sur la droite, il y avait une bibliothèque avec la collection complète des œuvres de Lénine, dans une belle reliure. Sur le mur, à gauche, une photographie de Lénine parlant à une tribune, au pied de laquelle apparaissaient Kamenev et Trotsky. C'était le seul cadre qui ornait la demeure. Au fond, il y avait un petit fauteuil et un coffre russe rustique complétait le mobilier.

Pendant que nous parlions avec le grand révolutionnaire russe, apparut dans le bureau sa compagne, une dame âgée, bien plus petite, qui apportait deux tasses de thé et des biscuits pour nous. Après m'avoir salué cordialement, elle se retira.

Son intérêt pour le mouvement ouvrier argentin.

Trotsky me posa plusieurs questions sur les problèmes d'Amérique du Sud, auxquelles je répondis en lui donnant les éléments qu'il demandait. Il voulait particulièrement connaître la situation du mouvement ouvrier argentin, que je lui expliquais brièvement, en lui promettant de lui remettre un rapport dont j'avais été porteur

et destiné au congrès où j'étais délégué. Je le fis à ma deuxième visite.

Il m'interrogea ensuite sur le mouvement de la IV^e Internationale en Amérique du Sud. Je lui répondis que je connaissais seulement un peu celui de l'Argentine, et que c'était seulement par des impressions recueillies au cours de mon voyage que j'avais une connaissance superficielle de celui des autres pays.

Il m'interrogea sur le camarade Quebracho³, à quoi je répondis que je ne le connaissais pas personnellement. Il m'interrogea aussi, sans nommer personne, sur les autres camarades. Je lui dis que je ne les connaissais pas bien, qu'ils étaient divisés et que ceux que je connaissais ne militaient pas dans les organisations de masse et n'étaient que des théoriciens de café.

Trotsky me répondit :

« La IV^e Internationale, numériquement aussi, est faible, de sorte qu'il faut arriver à l'unifier. Les perspectives nous annoncent de grands événements, en sorte que, bien que nous soyons peu nombreux, dans les grands moments historiques, les groupes qui auront une position révolutionnaire juste seront ceux qui conduiront les masses à la victoire, l'emportant sur la bureaucratie et mettant fin au confusionnisme. La IV^e Internationale ne peut pas être un dépôt de rebuts, mais, devant la faiblesse numérique de nos forces, ce qu'il faut, c'est travailler en commun, et, dans l'action, voir ceux qui font un travail révolutionnaire positif et laisser de côté tous ceux qui ne sont que du lest. »

Je lui exprimais un peu de scepticisme quant à nos possibilités. Trotsky me répondit alors que, quel que soit notre nombre, il nous fallait assumer notre tâche et ne pas nous laisser entraîner par le pessimisme et la passivité du milieu. Il me dit également qu'il connaissait quelques publications d'Argentine, mais qu'elles s'occupaient beaucoup de Trotsky et peu des questions du pays qu'elles devaient étudier.

3. *Quebracho* était à cette époque le pseudonyme de Liborio *Justo* (né en 1902), fils d'un général devenu président de la République. D'abord membre du P.C., le jeune homme, au cours d'un séjour aux Etats-Unis, avait connu les trotskystes et le groupe Oehler. Il avait fait un esclandre en criant « A Bas l'impérialisme yankee » dans le micro à la réception du président Roosevelt par son père et avait rompu avec le stalinisme dans une « lettre ouverte » publiée en novembre 1936 par *Claridad*. Partisan de la IV^e Internationale, il éditait un *Boletín de Información* qui faisait campagne pour l'unification des partisans de la IV^e en Argentine. Il avait organisé une première conférence et un premier regroupement le 7 novembre 1937. Il semble que Trotsky s'inquiétait de la sincérité d'un homme dont les gestes étaient certes spectaculaires mais qui souffrait dans les milieux révolutionnaires de son ascendance trop voyante.

« Nous sommes, me dit-il, à un carrefour historique d'une importance telle que, si la classe ouvrière ne mène pas victorieusement la révolution, nous allons entrer dans une période de régression, de misère et d'esclavage. Il ne peut pas y avoir d'hésitation. Tous ceux qui se sentent de fiers révolutionnaires doivent continuer à lutter sans faiblir pour la victoire du socialisme. »

Il s'échauffa en disant cela. Il s'arrêta en frappant du poing sur la table, tandis qu'il mouillait de la pointe de sa langue ses lèvres sèches. Sa vigueur et son élan révolutionnaires qu'il donnait l'impression de conserver intacts et comme aux meilleurs temps, se communiquaient au visiteur. Je sortis de sa maison secoué et avec une force renouvelée.

Deuxième entrevue.

La seconde entrevue eut lieu quand Van vint me chercher pour une conversation avec moi sur mon éventuelle entrée dans les rangs de la IV^e Internationale, ce qui était, je le déclarai, dans mon esprit depuis quelque temps, convaincu comme je l'étais de la dégénérescence bureaucratique et contre-révolutionnaire du stalinisme. Cette seconde entrevue eut également lieu dans le bureau de Trotsky. Après nous être salués, nous commençâmes à parler de divers sujets que le leader bolchevique soulevait avec sa vivacité naturelle.

Je lui dis que quelques soirées auparavant, j'avais eu l'occasion de voir le film soviétique Lénine en octobre et de mesurer la façon dont on y défigurait la vérité historique. Lénine y apparaissait subordonné à Staline, sollicitant toujours sa présence et ses conseils, en tant que véritable génie de la révolution. Et je dis à Trotsky :

« Nous qui avons vécu cette époque et nous souvenons que le nom de Staline n'apparut jamais pendant les journées d'Octobre, nous sommes à même d'apprécier la grossière falsification de ces spectacles. »

— « La falsification, il est temps que la bureaucratie la réalise, me répondit-il. Elle cherche par ce moyen à duper les jeunes générations, la russe et celle des autres pays. »

Et il me cita tout de suite une série de faits qui confirmaient cette affirmation :

« Un vieux camarade, dirigeant du cinéma soviétique, vint à mon domicile pour me montrer les coupures qui, sur ordre de la bureaucratie, avaient été effectuées dans les films tournés pendant les premières années de la révolution, afin d'éliminer toute apparition de Trotsky. La vérité historique est tombée sous le couperet de la bureaucratie. »

Il me cita aussi le dernier cas qui lui avait été communiqué, en provenance d'U.R.S.S., d'un groupe d'étudiants qui, ayant à faire un travail sur la révolution d'Octobre, avaient recouru à la documentation de l'époque, les collections de la Pravda, au lieu de s'en tenir aux textes officiels. Là, ils purent apprécier le rôle prépondérant qu'avaient joué les accusés des procès de Moscou, particulièrement Trotsky. Le fait d'avoir constaté la vérité, sous cette forme, a valu aux étudiants en question d'être exclus de l'université et jetés en prison. C'est ainsi que Staline traite ceux qui ont l'audace d'aller chercher la vérité aux sources.

Nous parlâmes ensuite du stakhanovisme et je manifestai mon hostilité, disant qu'il était contraire à l'organisation socialiste. Il fut d'accord avec moi là-dessus, disant que la production, dans un régime socialiste, devait être scientifique et humaine, prenant en compte le temps général moyen, et non des cas isolés qui ressemblaient bien plus à un camouflage du travail aux pièces.

Puis nous parlâmes de la série que la bureaucratie utilise, en plus du stakhanovisme, comme ce qu'elle dit sur les sabotages qui se produisent dans la production soviétique.

« Le stakhanovisme et les prétendus sabotages, me dit-il, ne sont que des manifestations de la dégénérescence bureaucratique en U.R.S.S. Le stakhanovisme a créé une dénivellation irritante des salaires et une couche privilégiée qui sert les intérêts de la bureaucratie sur le lieu de la production. Quant au sabotage, ce n'est qu'une mystification pour dissimuler l'incapacité de la bureaucratie elle-même. On parle du « sabotage » que réalisent les vieux chefs révolutionnaires. Je n'y crois pas... Ce qui se passe, c'est que ce sont des chefs honorables et capables, qui n'acceptent pas l'infiltration de l'élément servile de la bureaucratie qui s'est intronisée, et, pour cette raison, sont accusés. C'est la même chose qui arrive aux hommes éminents capable de faire face aux méthodes bureaucratiques. Tel est le cas de Blucher⁴, qui, selon les dernières nouvelles, vient d'être privé de son commandement. Maintenant Blucher va être éliminé et on n'entendra plus parler de lui. C'est le même sort que connaissent

4. Vassili K. *Blucher* (1890-1938), métallo, puis employé, sous-officier pendant la guerre, bolchevik en 1916, chef de Gardes rouges commandait une division d'infanterie en 1919. Il avait été longtemps conseiller militaire en Chine, puis commandant de l'armée d'Extrême-Orient à partir de 1929. Le régime avait annoncé qu'il faisait partie des juges qui avaient condamné Toukhatchevsky. Il venait effectivement d'être relevé de son commandement, fut arrêté le 22 octobre, avec sa femme et sa première femme, ses quatre enfants étant envoyés dans des orphelinats. Il fut fusillé le 9 novembre 1938 à la prison de Lefortovo et, comme tous les militaires, a été réhabilité.

en U.R.S.S. sous Staline tous les hommes ayant une personnalité. La bureaucratie a besoin de gens serviles. C'est pour cela qu'elle fait appel à des individus de basse catégorie, y compris de vieux ennemis comme les Russes blancs.

Il faut voir dans l'élimination de ces camarades et dans la mienne non l'ambition personnelle, mais une lutte pour le socialisme, pour la révolution mondiale, contre cette organisation bureaucratique intronisée en U.R.S.S. Il y a des gens qui disent que toute mon attitude s'explique par l'ambition personnelle. J'étais pourtant en U.R.S.S. commissaire à la guerre et j'aurais eu plus d'une occasion de conquérir des positions. Mais nous n'étions pas engagés dans ce combat pour conquérir des positions, mais pour lutter en faveur du socialisme et c'est à cela que nous devons subordonner toutes nos actions et propositions. Les camarades ne doivent pas se laisser influencer par toutes les infâmes calomnies diffusées par les stalinien. Comment serait-il possible que nous sabotions notre œuvre propre et soyons de connivence avec les ennemis de la révolution, alors qu'elle fut le produit de notre action ? Tout notre passé de lutte est là pour en témoigner !

Il me demanda ensuite mon impression sur nos camarades du Mexique et sur le mouvement ouvrier de ce pays en général. Il fut d'accord avec moi quand je lui dis qu'il y avait encore bien des faiblesses et que c'était nuisible à l'intervention de gens extérieurs à la classe ouvrière à la direction des syndicats, toute cette nuée d'avocats, de « chambistes » et de jouisseurs que dirigeait le tristement célèbre M. Lombardo Toledano, qui utilisait la combativité et l'abnégation du prolétariat mexicain comme tremplin pour leurs ambitions personnelles ou comme moyen de vivre.

Sur le mouvement de la IV^e Internationale au Mexique, je lui dis que j'avais la même impression que sur celui d'Argentine. Il me répondit qu'il était faible en effet, mais qu'à travers l'action, il irait se renforçant.

Je lui demandai s'il ne croyait pas que la dévaluation de la monnaie, comme conséquence de la dévaluation du pétrole, ne se répercuterait pas sous une forme qui pourrait être utilisée par la bourgeoisie pour tenter un coup d'Etat contre Cárdenas. Il me répondit que Cárdenas avait un grand prestige, en dépit des activités de certaines personnes peu recommandables de son entourage, prestige évident avant tout dans la classe paysanne et qu'il ne croyait pas au succès d'une campagne contre lui comme l'avait démontré l'affaire du général Cedillo.

« Et que pensez-vous de l'aprisme ? » ai-je demandé.

« Je ne veux pas exprimer d'opinion, parce que c'est une question que je ne connais pas et qu'il me faut étudier. Chaque pays a ses caractéristiques. Les apripistes que j'ai fréquentés au Mexique m'ont semblé être des gens honorables et intelligents. En tant que révolutionnaires, nous pouvons frapper ensemble l'ennemi commun, mais tout en restant séparés et en n'oubliant jamais que c'est nous seuls qui réaliserons la tâche de la révolution. »

Pour terminer je lui ai demandé une photographie et un livre, ce qu'il a cherché à éluder en me disant qu'il n'en avait pas. Ce n'est que devant mon insistance qu'il a pris une photographie et un livre en anglais sur le contre-procès, sur lequel il a écrit une dédicace.

En me quittant, comme toujours, il m'a incité à continuer la lutte et à demeurer ferme.

Troisième entrevue.

La troisième entrevue a eu lieu du fait de mon départ et a été très brève. A cette occasion, je suis venu à la maison de Trotsky en la compagnie de quelques dirigeants syndicaux que j'avais connus à Mexico.

Quand nous sommes entrés, nous l'avons trouvé en train de creuser dans son jardin pour planter un cactus qu'il avait ramené quelques jours avant d'une promenade à la campagne.

Je l'ai interpellé en lui demandant s'il jardinait. Il m'a répondu qu'effectivement il faisait comme les petits bourgeois qui s'occupent de leur jardin le dimanche.

Puis nous sommes entrés dans son bureau et avons parlé quelque temps de divers sujets, et, en commentant la réunion qui s'était tenue sur son conseil, il l'a critiquée parce qu'elle ne s'était pas concrétisée dans une résolution.

En me quittant, il m'a chargé de transmettre son cordial salut aux travailleurs d'Argentine et son appel pour qu'ils poursuivent sans faiblir la lutte pour leur émancipation, bien qu'ils soient obligés dans ce but de faire disparaître tous les bureaucrates et les traîtres.

Léon Trotsky est tombé sous le coup donné impunément par un sicaire de Staline. Nous le vengerons en mettant en pratique ses idées et ses mots d'ordre.

LA LUTTE ANTI-IMPÉRIALISTE¹

UN ENTRETIEN AVEC MATEO FOSSA
(23 septembre 1938)

Le camarade Fossa était délégué du comité des libertés syndicales à la conférence des syndicats latino-américains convoquée au Mexique. Le comité des libertés syndicales groupe autour de lui 28 organisations, dont 24 syndicats indépendants. Chaque organisation séparément avait donné son mandat écrit au camarade Fossa. En dépit de cela, les chefs de l'union syndicale latino-américaine lui avaient interdit l'accès de la conférence. De quelle façon ? Très simplement : ils avaient fermé les portes devant lui. Pour quelle raison ? La raison est plus complexe. Le camarade Fossa avait été pendant un certain temps membre du parti communiste argentin, mais il avait élevé des protestations contre les procès de Moscou. Il n'en fallut pas davantage pour que ce militant confirmé du mouvement syndical soit déclaré ennemi du peuple, « trotskyste », etc. Les staliniens de Buenos-Aires ont informé immédiatement Lombardo Toledano de la venue au congrès d'un délégué dangereux, qui ne croyait pas à la pureté irréprochable de Staline, Vychinsky, Ejov et autres falsificateurs. Quand le G.P.U. ordonne, [Lombardo] Toledano obéit. C'est l'essentiel de son rôle à présent dans le mouvement ouvrier. Aussi incroyable que cela paraisse, Lombardo Toledano, avocat de la bourgeoisie, a fermé la porte de la conférence syndicale au camarade Fossa, révolutionnaire argentin honnête. Il ne reste aux prolétaires mexicains qu'à crier : « Vive le régime totalitaire ! Vive notre Führer Adolf Toledano ! ».

Le 23 septembre, le camarade Fossa a rendu visite au camarade Trotsky et, au cours d'une longue conversation, lui a posé une série de questions importantes :

1. Le texte ci-dessus est la réponse, rédigée en russe (T4430) de Trotsky aux questions posées par Fossa à leurs premières rencontres, traduit et reproduit avec la permission de la Houghton Library. La présentation est de Trotsky.

Fossa. — *Quels seront selon vous les prochains développements de la situation en Europe² ?*

Trotsky. — Il se peut que la diplomatie arrive cette fois encore à arracher un compromis pourri. Mais il ne durera pas. La guerre est inévitable et, de plus, très proche. Les crises internationales se succèdent. Ces convulsions sont comme les douleurs de l'accouchement de la guerre qui vient. Chaque nouvelle douleur sera plus cruelle et plus menaçante. Je ne vois à présent dans le monde aucune force capable d'arrêter le développement de ce processus, la guerre. C'est un nouveau massacre épouvantable qui menace en permanence l'humanité.

Bien entendu, une action révolutionnaire du prolétariat au bon moment pourrait paralyser les bandits impérialistes. Mais il faut voir la vérité en face. Les masses laborieuses d'Europe, dans leur écrasante majorité, sont sous la direction de la II^e et de la III^e Internationale. Les dirigeants de l'Internationale syndicale d'Amsterdam soutiennent sans réserve la politique de la II^e et de la III^e Internationale, et entrent avec elles dans les soi-disants « Fronts populaires ».

Comme l'ont démontré les exemples de l'Espagne, de la France et d'autres pays, la politique du Front populaire consiste à subordonner le prolétariat à la gauche de la bourgeoisie. Mais toute la bourgeoisie des pays capitalistes, la droite aussi bien que la « gauche », est profondément imprégnée de chauvinisme et d'impérialisme. Le Front populaire ne sert qu'à faire des ouvriers de la chair à canon pour les bourgeoisies impérialistes. A cela, et à rien d'autre.

La II^e, la III^e et l'Internationale d'Amsterdam sont à présent des organisations contre-révolutionnaires dont la tâche consiste à freiner et à paralyser la lutte révolutionnaire du prolétariat contre l'impérialisme « démocratique ». Tant que la direction criminelle de ces Internationales ne sera pas rejetée, les ouvriers seront incapables de se dresser contre la guerre. C'est une vérité amère, mais à laquelle on ne peut échapper. Nous devons la voir en face, et ne pas chercher à nous consoler par des illusions et des bavardages pacifistes. La guerre est inévitable !

Fossa. — *Quels seront ses effets sur la lutte en Espagne et sur le mouvement ouvrier international ?*

2. On est toujours dans la crise qui va se « dénouer » à Munich.

Trotsky. — Pour bien comprendre la nature des événements qui approchent, il faut d'abord rejeter la théorie profondément erronée selon laquelle la guerre qui vient sera une guerre entre le fascisme et la « démocratie ». Rien de plus faux et de plus stupide que cette idée. Les « démocraties » impérialistes sont divisées par les antagonismes de leurs intérêts dans toutes les parties du monde. L'Italie fasciste peut très bien se retrouver dans le même camp que la Grande-Bretagne et la France, si elle cesse de croire en la victoire de Hitler. La Pologne semi-fasciste peut rallier l'un ou l'autre camp en fonction des avantages qu'on lui propose. La bourgeoisie française peut très bien dans le cours de la guerre substituer le fascisme à sa « démocratie », afin de continuer à soumettre les ouvriers et les contraindre à lutter « jusqu'au bout ». Et fasciste, ou « démocratique », la France défendrait pareillement ses colonies les armes à la main. La prochaine guerre sera plus ouvertement encore impérialiste rapace que celle de 14-18. Les impérialistes ne combattent pas pour des principes politiques, mais pour des marchés, des colonies, des matières premières, pour l'hégémonie sur le monde et sur ses richesses.

La victoire de l'un des camps impérialistes signifierait que toute l'humanité serait réduite en esclavage, que les chaînes seraient renforcées pour les colonies actuelles, ainsi que pour tous les peuples faibles et arriérés, dont les peuples d'Amérique latine. La victoire de l'un quelconque des camps impérialistes signifierait esclavage, malheurs, misère, déclin de la culture humaine.

Quelle est l'issue, me demanderez-vous ? Personnellement, je ne doute pas un instant que la nouvelle guerre va provoquer une révolution internationale contre la domination de l'humanité par les cliques capitalistes rapaces. En temps de guerre, les différences entre les « démocraties » impérialistes et le fascisme s'effaceront. Il règnera dans tous les pays une dictature militaire impitoyable. Les ouvriers et les paysans allemands mourront exactement comme les ouvriers et les paysans anglais et français. La faim, les épidémies, le retour à la barbarie, balaieront les différences entre les régimes politiques, de même pour les frontières entre les Etats. Les moyens modernes de destruction sont si monstrueux que l'humanité ne pourra sans doute pas supporter cette guerre, même quelques mois. Le désespoir, l'indignation, la haine, pousseront les masses des pays belligérants à se soulever les armes à la main. La révolution socialiste est irréversible. La victoire du prolétariat mondial mettra fin à la

guerre et résoudra ainsi la question espagnole comme toutes les autres questions sensibles de l'Europe et du reste du monde.

Les « dirigeants » ouvriers qui veulent enchaîner le prolétariat au char de guerre de l'impérialisme sous le masque de la « démocratie » sont aujourd'hui les ennemis acharnés, et les pires traîtres des travailleurs. Il nous faut apprendre aux ouvriers à haïr et à mépriser les agents de l'impérialisme, car ils empoisonnent la conscience des travailleurs : il nous faut expliquer aux travailleurs que le fascisme n'est que l'une des formes de l'impérialisme, que nous ne devons pas combattre les signes extérieurs du mal, mais ses causes organiques, c'est-à-dire le capitalisme.

Fossa. — Quelle est la perspective pour la révolution mexicaine ? Que pensez-vous de la dévaluation de la monnaie en relation avec l'expropriation de la terre et du pétrole ?

Trotsky. — Je ne peux pas traiter de ces questions de façon suffisamment détaillée. L'expropriation de la terre et des richesses naturelles constitue, pour le Mexique, une mesure absolument indispensable de défense nationale. Les pays d'Amérique latine ne pourront conserver leur indépendance s'ils n'arrivent pas à satisfaire les besoins vitaux des paysans. La chute du pouvoir d'achat de la monnaie n'est que l'un des résultats du blocus impérialiste, déjà commencé, contre le Mexique. Les privations matérielles sont inévitables dans la lutte. Pas de salut sans sacrifices ! Capituler devant les impérialistes signifierait livrer à la spoliation les richesses du pays, livrer le peuple au déclin et à l'extinction. Bien entendu, les organisations de la classe ouvrière devront veiller à ce que la hausse du coût de la vie ne retombe pas pour l'essentiel sur les travailleurs.

Fossa. — Que pouvez-vous dire de la lutte de libération des peuples d'Amérique latine et des problèmes de l'avenir ? Que pensez-vous de l'aprisme ?

Trotsky. — Je ne suis pas suffisamment familiarisé avec la vie de chacun des pays d'Amérique latine pour me permettre de répondre concrètement à toutes vos questions. Il est clair pour moi en tout cas que les tâches internes de ces pays ne peuvent pas être résolues en dehors d'une lutte révolutionnaire simultanée contre l'impérialisme. Les agents des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la France (les Lewis, Jouhaux, Lombardo Toledano, les

staliniens) essaient de remplacer la lutte contre l'impérialisme par la lutte contre le fascisme. Nous avons pu assister à leurs criminels efforts en ce sens au cours du récent congrès contre la guerre et le fascisme. Dans les pays d'Amérique latine, les agents des impérialismes « démocratiques » sont particulièrement dangereux, car ils sont plus susceptibles de duper les masses que les agents déclarés des bandits fascistes.

Je prendrai l'exemple le plus simple et le plus évident. Il règne aujourd'hui au Brésil un régime semi-fasciste qu'aucun révolutionnaire ne peut considérer sans haine. Supposons cependant que, demain, l'Angleterre entre dans un conflit militaire avec le Brésil. Je vous le demande : de quel côté sera la classe ouvrière ? Je répondrai pour ma part que, dans ce cas, je serai du côté du Brésil « fasciste » contre l'Angleterre « démocratique ». Pourquoi ? Parce que, dans le conflit qui les opposerait, ce n'est pas de démocratie ou de fascisme qu'il s'agirait. Si l'Angleterre gagnait, elle installerait à Rio de Janeiro un autre fasciste, et enchaînerait doublement le Brésil. Si au contraire le Brésil l'emportait, cela pourrait donner un élan considérable à la conscience démocratique et nationale de ce pays et conduire au renversement de la dictature de Vargas³. La défaite de l'Angleterre porterait en même temps un coup à l'impérialisme britannique et donnerait un élan au mouvement révolutionnaire du prolétariat anglais. Réellement, il faut n'avoir rien dans la tête pour réduire les antagonismes mondiaux et les conflits militaires à la lutte entre fascisme et démocratie. Il faut apprendre à distinguer sous tous leurs masques les exploités, les esclavagistes et les voleurs !

Dans tous les pays latino-américains, les problèmes de la révolution agraire sont indissolublement liés à la lutte anti-impérialiste. Les staliniens sont en train de paralyser traîtreusement l'une et l'autre. Pour le Kremlin, les pays latino-américains ne sont qu'une monnaie d'échange dans leurs comptes avec les impérialistes. Staline dit à Washington, Londres et Paris : « Reconnaissez-moi comme un partenaire sur pied d'égalité, et je vous aiderai à abattre le mouvement révolutionnaire dans les colonies et les semi-colonies, car, pour cela, j'ai à mon service des centaines d'agents comme Lombardo Toledano. » Le stalinisme est devenu la lèpre du mouvement mondial de libération.

3. Getulio Vargas (1883-1954) était président du Brésil depuis 1930 et en 1935, son coup avait mis hors la loi la plupart des organisations ouvrières : son *Estado Novo* (Etat nouveau) avait des colorations fascistes.

Je ne connais pas suffisamment l'aprisme pour pouvoir formuler à son sujet un jugement définitif. Au Pérou, son activité a un caractère illégal, et par conséquent difficile à observer. Les représentants de l'A.P.R.A. au congrès de septembre contre la guerre et le fascisme à Mexico ont pris, autant que je puisse en juger, une position valable et correcte, ainsi que ceux de Porto-Rico⁴. Il reste seulement à espérer que l'A.P.R.A. ne devienne pas la proie du stalinisme, ce qui paralyserait la lutte de libération au Pérou. Je pense qu'il est possible et souhaitable de conclure des accords avec les apristes en vue de tâches pratiques déterminées, à la condition de préserver notre totale indépendance d'organisation.

Fossa. — Quelles seront les conséquences de la guerre pour les pays d'Amérique latine ?

Trotsky. — Les deux camps impérialistes s'efforceront sans aucun doute d'entraîner les pays d'Amérique latine dans le tourbillon de la guerre afin de les réduire totalement en esclavage ensuite. Le tintamarre « antifasciste » creux ne fait que préparer le terrain aux agents de l'un des deux camps impérialistes. Pour se préparer à la guerre mondiale, les partis révolutionnaires d'Amérique latine doivent avoir maintenant une attitude doublement intransigeante à l'égard de tous les groupements impérialistes. Sur la base de la lutte pour leur propre survie, les peuples d'Amérique latine doivent se rapprocher étroitement les uns des autres.

Au cours de la première période de la guerre, la position des pays faibles peut s'avérer très difficile. Mais les camps impérialistes s'affaibliront et s'essouffleront de mois en mois. La lutte mortelle qu'ils se livreront permettra aux pays coloniaux et semi-coloniaux de relever la tête. C'est également vrai, naturellement, pour les pays latino-américains. Ils pourront réaliser leur libération complète si, à la tête des masses, se trouvent des partis et des syndicats authentiquement révolutionnaires anti-impérialistes. On ne peut échapper aux tragiques circonstances historiques par des stratagèmes, des phrases creuses et de petits mensonges. Il

4. Les délégués de l'A.P.R.A. au congrès de Mexico, ainsi que ceux de Porto-Rico avaient proposé l'adoption du message du président Cárdenas, comme manifeste « anti-impérialiste » et s'étaient heurtés à tous ceux qui ne voulaient pas une lutte « contre l'impérialisme », mais contre « le fascisme », c'est-à-dire les organisateurs et leurs amis.

nous faut dire aux masses la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité.

Fossa. — *Quelles sont selon vous les tâches et les méthodes des syndicats ?*

Trotsky. — Pour que les syndicats soient capables de rassembler, d'éduquer, de mobiliser le prolétariat pour une lutte de libération, il faut les épurer des méthodes totalitaires du stalinisme. Les syndicats doivent être ouverts aux travailleurs de toutes tendances politiques, sous la condition de la discipline dans l'action. Quiconque transforme les syndicats en une arme pour des objectifs extérieurs (et particulièrement en arme de la bureaucratie stalinienne et de l'impérialisme « démocratique ») divise inévitablement la classe ouvrière, l'affaiblit et ouvre la porte à la réaction. Une démocratie honnête et totale à l'intérieur des syndicats, c'est la condition la plus importante de la démocratie dans un pays.

Pour conclure, je vais vous prier de transmettre mon fraternel salut aux travailleurs argentins⁵. Je ne doute pas qu'ils ne croient pas un mot des calomnies répugnantes que les agences staliniennes ont répandues contre moi et mes amis dans le monde entier. Le combat de la IV^e Internationale contre la bureaucratie stalinienne est la continuation de la grande lutte historique des opprimés contre les oppresseurs, des exploités contre les exploités. La révolution internationale libérera tous les opprimés, y compris les travailleurs de l'U.R.S.S.⁵.

5. A la fin de cette discussion, Mateo Fossa devait exprimer son désir d'être admis dans les rangs de la IV^e Internationale.

[PLEIN POUVOIR]¹

(22 septembre 1938)

Cher Camarade Gérard,

Il s'avère que la solution la plus simple concernant Sieva, c'est que je me constitue moi-même tuteur et vous donne tous les pleins pouvoirs nécessaires en tant que mon avocat. Votre mission, mon cher ami, ne sera ni facile ni agréable. Mais il n'y a malheureusement pas d'autre issue. Vous pourriez, vous et Rosmer, consulter Henri en lui proposant de faire tout son possible pour éviter des répercussions fâcheuses pour tout le monde, surtout pour le groupe *La Commune*². En tout cas, je suis inébranlablement décidé à mener l'affaire jusqu'au bout.

Je ne comprends pas bien pourquoi l'appartement de Léon reste scellé. Est-ce à cause de l'attitude de Jeanne ? En tout cas, j'insiste que dans cette affaire on n'intervienne pas tant qu'il n'y aura pas un règlement définitif de la question des archives et de Sieva.

1. Lettre à G. Rosenthal (9822), dictée en français, avec la permission de la Houghton Library.

2. Trotsky tente encore une conciliation qu'il espère obtenir par Henri Molinier, avant d'engager l'action légale.

[NE PAS PERDRE DE TEMPS]¹

(22 septembre 1938)

Cher Camarade Macdonald,

J'ai quelque inquiétude que la discussion triangulaire New York-México-Paris n'absorbe beaucoup de temps et retarde l'action. Ne pensez-vous pas qu'il serait possible de publier dans votre revue le manifeste Breton-Rivera tel qu'il est, exprimant votre accord général avec ses idées et son objectif et d'élaborer en même temps un manifeste spécial pour les États-Unis dans lequel vous pourriez mentionner le manifeste de Breton-Rivera. Si votre manifeste formule les mêmes conclusions pratiques, c'est-à-dire la création de la F.I.A.R.I., sur la même base, alors la publication d'un manifeste différent ne peut pas être préjudiciable le moins du monde à l'entreprise.

Les événements mondiaux vont maintenant à un rythme si précipité que chaque jour compte. Le temps ne travaillera pour nous qu'à la condition que nous soyons capables et que nous voulions l'utiliser.

1. Lettre à D. Macdonald (8957), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

[PROBLÈMES DU « STALINE »]¹

(25 septembre 1938)

Cher M. Canfield²,

J'envoie en même temps à M. Malamuth un nouveau chapitre (le total envoyé à la traduction est d'environ 45 000 mots).

M. Collins³ demande s'il ne me serait pas possible de terminer le travail assez tôt pour le publier au printemps.

Je me consacre exclusivement à ce livre et en ce moment, je suis satisfait de mes collaborateurs et de la progression de mon travail. Mais je dois terminer pas moins de 80 000 mots supplémentaires. Avec chaque chapitre, je me demande souvent si je ne devrais pas raccourcir ou simplifier le récit afin d'accélérer le travail. Mais chaque fois je tranche dans le sens d'être complet. J'espère terminer au moins les 2/3 de ce livre dans les quatre prochains mois (pour le 1^{er} février). Mais je ne peux pas dire que j'en suis certain. Il m'est physiquement et psychologiquement impossible de travailler plus. Mais il est bien entendu possible de ne pas faire une biographie aussi complète et inattaquable que celle que j'essaie de faire. Je serais heureux d'avoir votre opinion à ce sujet.

Une autre question m'inquiète beaucoup. J'ai reçu la traduction du premier chapitre de M. Malamuth. La traduction est exacte. Mais les jeunes amis américains qui collaborent avec moi trouvent que, sur le plan du style, la traduction est très

1. Lettre à C. Canfield (7483), traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. Cass *Canfield* (né en 1897), entré chez Harpers en 1924 en était le président depuis 1935.

3. Alan C. *Collins* (1902-1968) était directeur de l'agence littéraire Curis & Brown, de New York qui s'occupait des ouvrages de Trotsky.

LÉON TROTSKY

pauvre et ne transmet pas le caractère de l'original⁴. Du fait du caractère rudimentaire de mon anglais, il n'est pas facile de me former une opinion. Cependant la question a pour moi une grande importance. Au moins le tiers de mon temps de travail est consacré à la forme littéraire du livre. Je dois avoir une traduction parfaite. Quelle est votre impression à cet égard sur le premier chapitre ?

J'ai les meilleures relations avec M. Malamuth qui m'aide dans mon travail, non seulement comme traducteur, mais en collaborateur amical. Ce serait pour moi un terrible coup moral si cette traduction n'était pas assez bonne, mais, d'un autre côté, je ne puis sacrifier le destin de ce livre à des considérations purement sentimentales. A cet égard, mes intérêts coïncident totalement avec ceux de l'éditeur. J'attends avec une grande impatience votre jugement compétent (cette lettre a bien entendu un caractère confidentiel, car je n'ai pas le moindre désir d'offenser M. Malamuth.

4. Il semble bien que Charles Malamuth n'était pas un très bon traducteur.

**[RECOMMANDATION
POUR DES PÉRUVIENS]¹**
(28 septembre 1938)

Chers Camarades,

Les porteurs de cette lettre, les señores Goyburru et León de Vivero² sont des représentants autorisés du parti péruvien A.P.R.A., qui a de l'influence en général sur l'Amérique indienne.

Je suppose que vous connaissez les caractères de ce parti. Je veux seulement indiquer ici que, pendant le congrès stalinien contre la guerre et le fascisme, ils furent, avec les délégués portoricains, les seuls qui tentèrent d'orienter le congrès contre l'impérialisme en général et non pas seulement contre le fascisme³.

Les señores Goyburru et León de Vivero vont maintenant aux Etats-Unis pour y travailler à la libération du Pérou de l'infâme dictature⁴. Je leur donne votre adresse dans l'espoir que la liaison s'avérera utile aux deux parties.

1. Lettre à M. Abern (7256) traduite de l'anglais, avec la permission de la Houghton Library.

2. José B. *Goyburru* et Fernando *León de Vivero* (né en 1906), avocat à Lima, tous deux dirigeants de l'A.P.R.A., étaient membres de la délégation péruvienne au congrès contre la guerre, dont le second était le président.

3. Cf. n. 4 p. 327.

4. Le Pérou vivait sous la « présidence » du général Benavides.

LES SYNDICATS ET LA CRISE SOCIALE AUX ÉTATS-UNIS¹

(29 septembre 1938)

*Plotkin*². — *Par sa politique, notre syndicat s'efforce d'éviter le chômage total. Nous avons procédé à la répartition du travail entre les membres des syndicats, tout en maintenant le taux horaire existant.*

Trotsky. — Et quelle proportion de leur ancien salaire les ouvriers touchent-ils aujourd'hui ?

Plotkin. — *A peu près 40 %.*

Trotsky. — Mais c'est monstrueux ! Vous avez obtenu l'échelle mobile des heures de travail en gardant l'ancien salaire horaire, ce qui revient à faire porter aux ouvriers tout le poids du chômage. En permettant que chaque ouvrier sacrifie les 3/5 de sa paie, vous libérez la bourgeoisie de l'obligation de soutenir les chômeurs par ses propres ressources.

Plotkin. — *C'est en partie vrai. Mais que faire ?*

Trotsky. — C'est tout à fait vrai, pas « en partie ». Le capitalisme américain souffre d'un mal chronique et incurable. Pouvez-vous consoler vos ouvriers avec l'espoir que la crise actuelle n'est que passagère, qu'ils vont bientôt connaître une ère de prospérité ?

1. Reconstitution d'une discussion (T4432), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Abraham *Plotkin* (né en 1896) était l'un des dirigeants à Chicago du puissant syndicat de l'I.G.L.W.U. (International Garment Ladies Workers Union). « Progressiste », il avait saisi l'occasion d'un voyage au Mexique pour rencontrer Trotsky qui était intéressé à une telle discussion.

Plotkin. — Personnellement je n'ai à ce sujet aucune illusion. La plupart d'entre nous comprennent que c'est une phase de déclin qui a commencé pour le capitalisme américain.

*Trotsky. — Mais cela signifie que vos ouvriers vont toucher demain 30 % de leurs anciens salaires, 25 % après-demain et ainsi de suite. C'est vrai qu'une amélioration passagère est possible et même probable, mais la tendance générale est au déclin, la dégradation et la misère. Déjà dans le *Manifeste communiste*, Marx et Engels l'avaient prédit. Quel sera alors le programme de votre syndicat et celui du C.I.O. dans son ensemble ?*

Plotkin. — Vous ne connaissez malheureusement pas la psychologie des ouvriers américains. Ils n'ont pas l'habitude de penser à leur avenir. Une seule question les préoccupe : que peut-on faire maintenant, tout de suite ? Certains dirigeants se rendent vraiment compte des dangers qui nous menacent, mais ils ne peuvent changer la psychologie des masses. Les habitudes, les traditions, les conceptions des ouvriers américains nous entravent, limitent nos possibilités. On ne peut changer tout cela en un jour

Trotsky. — Etes-vous sûr que l'histoire va vous donner de nombreuses années pour vous préparer ? La crise du capitalisme américain se déroule à un rythme « américain », à une échelle « américaine ». Un organisme solide, qui n'a jamais été malade, s'affaiblit très vite à partir d'un certain moment. L'effondrement du capitalisme constitue en même temps une menace directe contre la démocratie qui est indispensable à l'existence des syndicats. Pensez-vous, par exemple, que l'apparition de M. Hague relève du hasard ?

Plotkin. — Pas du tout, Là-dessus, j'ai eu pas mal d'entretiens avec des responsables syndicaux. Mon avis est qu'il existe déjà, dans tous les états, sous un masque ou un autre, une organisation réactionnaire déjà solide qui constituera demain le principal appui du fascisme à l'échelle nationale. Nous n'avons pas quinze ou vingt ans devant nous : le fascisme peut arriver au pouvoir d'ici trois ou quatre ans.

Trotsky. — Dans ce cas, quel est votre...

LÉON TROTSKY

Plotkin. — Notre programme ? Je comprends votre question. La situation est très difficile. Des décisions radicales s'imposent. Mais je ne vois pas les forces nécessaires, les chefs qu'il faut.

Trotsky. — Ce qui signifie capitulation sans combat ?

Plotkin. — La situation est difficile. Il faut reconnaître que, dans leur ensemble, les responsables syndicaux ne se rendent pas compte, ou ne veulent pas se rendre compte du danger. Comme vous le savez, nos syndicats ont pris en très peu de temps une extension considérable. Il est naturel que les dirigeants du C.I.O. vivent actuellement une « lune de miel ». Ils sont enclins à prendre à la légère les difficultés. Le gouvernement non seulement a des égards pour eux, mais encore il les entraîne dans son jeu, ce dont ils n'avaient pas l'habitude. Il est donc naturel que la tête leur tourne un peu. Ce délicieux vertige ne les prédispose pas à la pensée critique. Ils jouissent de l'heure présente sans penser au lendemain.

Trotsky. — Voilà qui est bien dit. Là-dessus, je partage tout à fait votre opinion. Mais les succès du C.I.O. ne sont que passagers. Ce ne sont que les symptômes qui révèlent que la classe ouvrière des Etats-Unis s'est mise en mouvement, a rompu avec la routine et cherche actuellement de nouvelles méthodes pour se sauver de l'abîme. Si vos syndicats ne trouvent pas de nouvelles méthodes, ils se videront complètement et seront réduits en poussière. Aujourd'hui, même Hague est plus fort que Lewis, parce que Hague, malgré ses limites, sait parfaitement ce qu'il veut, alors que Lewis ne le sait pas. Le « délicieux » vertige de vos dirigeants peut se terminer par un réveil brutal... dans un camp de concentration.

Plotkin. — Malheureusement, le développement historique des Etats-Unis, avec leurs possibilités immenses, leur individualisme, n'a pas habitué les ouvriers à une réflexion sociale. Il me suffira de vous indiquer qu'à peine 15 % des ouvriers organisés assistent aux réunions syndicales. Considérez un peu ce fait...

Trotsky. — Mais n'est-il pas possible que la cause de cet absentéisme à 85 % réside en ce que les orateurs... n'ont rien à dire aux masses ?

Plotkin. — Bon, admettons... C'est vrai jusqu'à un certain point. La situation économique est telle que nous sommes

contraints de retenir les ouvriers, de freiner le mouvement, de battre en retraite. Ce qui n'est pas, bien entendu, du goût des ouvriers.

Trotsky. — Toute la question est là. La responsabilité incombe non pas aux masses, mais aux dirigeants. A l'époque classique du capitalisme aussi, les syndicats se trouvaient en difficulté pendant les crises, perdaient des adhérents, dépensaient leurs réserves. Mais alors, on avait au moins la certitude qu'à la prochaine reprise, toutes les pertes seraient compensées. Maintenant un tel espoir est vain, les forces syndicales vont aller sans cesse en s'affaiblissant. Votre organisation, le C.I.O., pourrait s'effondrer aussi rapidement qu'elle s'est constituée.

Plotkin. — *Que faire ?*

Trotsky. — En premier lieu, exposer clairement aux masses la situation. On ne peut jouer à cache-cache. Bien entendu, vous connaissez mieux que moi les ouvriers américains. Néanmoins je me permets de vous dire que vous les regardez avec de vieilles lunettes. Les masses ont beaucoup plus de qualités, d'audace et de décision que les chefs. Le fait même de la naissance et du développement rapide du C.I.O. montre que, sous l'influence des terribles secousses économiques de l'après-guerre et surtout des dix dernières années, il s'est produit de profonds changements dans la conscience de l'ouvrier américain. Toutes les fois que vous avez fait preuve d'un peu d'initiative en créant de nouveaux syndicats actifs, les ouvriers ont immédiatement répondu et vous ont appuyé de toutes leurs forces, comme jamais dans le passé. Vous n'avez pas le droit de vous plaindre des masses. Et les grèves sur le tas ; l'initiative en revient non aux chefs, mais aux ouvriers eux-mêmes. C'est le sûr indice que les ouvriers américains sont prêts à adopter des méthodes de lutte plus déterminées. M. Hague est un produit direct de ces grèves sur le tas. Malheureusement, personne, dans les sommets syndicaux, n'ose tirer de l'exacerbation des luttes sociales des conclusions aussi audacieuses que celles qu'en tire la réaction capitaliste. Voilà le fond du problème. Les chefs du Capital pensent et agissent avec incomparablement plus de résolution de logique et d'audace que les chefs du prolétariat — ces bureaucrates sceptiques, toujours à la remorque des événements —, qui affaiblissent la combativité des masses. C'est de là que provient le danger d'une menace du fascisme et, qui plus est, dans l'avenir très proche. Les ouvriers ne viennent pas à vos réunions parce

qu'ils sentent instinctivement l'insuffisance, l'inconsistance, le manque de vie, la fausseté de l'orientation de votre programme. Au moment où chaque ouvrier sent la catastrophe qui plane sur sa tête, les dirigeants syndicaux se répandent en formules générales. Vous devez trouver un langage qui corresponde à la situation réelle du capitalisme pourrissant et non pas à des illusions de bureaucrates.

Plotkin. — Je vous l'ai déjà dit : je ne vois pas les dirigeants. Il existe des groupes particuliers, des sectes, mais je ne vois personne qui soit capable d'unir les masses ouvrières : même si je tombe d'accord avec vous sur le fait qu'elles sont prêtes à combattre.

Trotsky. — Ce n'est pas une question de chefs, mais de programme. Un programme juste non seulement entraînera les masses et leur donnera une cohésion, mais encore formera des chefs.

Plotkin. — Qu'entendez-vous par un programme juste ?

Trotsky. — Vous savez que je suis marxiste, plus exactement, bolchevik. Mon programme a un nom très simple et très bref : la révolution socialiste. Mais je n'exige pas des chefs du mouvement syndical qu'ils adoptent sur-le-champ le programme de la IV^e Internationale. Ce que j'exige d'eux, c'est qu'ils tirent de leur travail, de leur situation, les conclusions qui s'imposent, c'est qu'à eux-mêmes et aux masses, ils donnent réponse à ces deux questions : 1) comment peut-on sauver le C.I.O. de la faillite et du désastre ? 2) comment peut-on sauver les Etats-Unis du fascisme ?

Plotkin. — Que feriez-vous aujourd'hui aux Etats-Unis si vous étiez dirigeant syndical ?

Trotsky. — En tout premier lieu, les syndicats doivent poser carrément le problème du chômage et des salaires. Vous avez bien posé la question de l'échelle mobile des heures de travail : tout le monde doit avoir un travail. Mais l'échelle mobile des heures de travail doit s'accompagner de l'échelle mobile des salaires. La classe ouvrière ne peut tolérer une baisse continue de son niveau de vie, ce qui équivaldrait à l'effondrement de la culture humaine. Il faut prendre comme base d'appréciation les salaires maxima à la veille de la crise de 1929. Les puissantes

forces de production créées par les ouvriers n'ont pas disparu, elles ne sont pas détruites ; elles existent toujours. Les responsables du chômage sont ceux qui possèdent des forces productives et en disposent. Les ouvriers savent et veulent travailler. Le travail doit être distribué entre tous les travailleurs. Les salaires d'aucun ouvrier ne doivent être inférieurs au maximum atteint dans le passé. Telle est la revendication naturelle, nécessaire, inexorable des syndicats. Sinon, le développement historique les balaiera comme de la poussière.

Plotkin. — Ce programme est-il réalisable ? Il provoque la ruine des capitalistes. Un tel programme pourrait précisément accélérer le développement du fascisme.

Trotsky. — Ce programme présuppose, bien entendu, la lutte et pas une attitude passive. Deux possibilités s'offrent aux syndicats : ou bien naviguer, manœuvrer, battre en retraite, fermer les yeux et capituler peu à peu pour « ne pas aggraver la situation des patrons » et ne pas « provoquer » de réaction de leur part. C'est par cette méthode-là que les social-démocrates et les responsables syndicaux d'Allemagne et d'Autriche ont essayé de se préserver du fascisme. Tout le monde connaît le résultat : ils se sont cassé le cou. L'autre moyen, c'est de comprendre le caractère impitoyable de la crise sociale actuelle et de mener les masses au combat.

Plotkin. — Mais vous n'avez pas encore répondu à mon objection concernant le fascisme, c'est-à-dire le danger immédiat qui naîtrait de revendications plus radicales des syndicats.

Trotsky. — Je n'oublie pas un seul instant cet aspect de la question. Le danger fasciste existe à l'heure actuelle dans ce pays avant même que des exigences radicales aient été formulées. Il a son origine dans le déclin et le pourrissement du capitalisme. Il pourrait incontestablement s'aggraver pendant un certain temps sous l'influence d'un programme radical des syndicats. Il faut en avertir franchement les ouvriers. Il faut qu'ils commencent tout de suite à mettre sur pied des organisations spéciales de défense. Il n'existe pas d'autre voie. On ne peut davantage se préserver du fascisme en utilisant l'arsenal des lois démocratiques, des résolutions, des appels, qu'on ne peut repousser par des notes diplomatiques l'attaque d'un régiment de cavalerie. Il faut apprendre aux ouvriers à défendre, les armes à la main, leur vie,

leur avenir, contre les gangsters, les bandits du Capital. Le fascisme se développe dans l'impunité. Nous ne doutons pas un instant que les héros fascistes auront la queue basse dès qu'ils auront compris que les ouvriers sont prêts à opposer à chacune de leurs « brigades de choc », deux, trois ou quatre brigades. La seule manière de protéger les organisations ouvrières et de réduire au minimum le nombre inévitable des victimes est de créer à temps une puissante organisation d'autodéfense ouvrière. Telle est la première tâche des syndicats, s'ils ne veulent pas périr honteusement. La classe ouvrière a besoin d'une *milice ouvrière*.

Plotkin. — Mais quelle est la perspective pour l'avenir ? A quels résultats aboutiront en fin de compte les syndicats avec ces méthodes de lutte ?

Trotsky. — Bien entendu, l'échelle mobile des heures de travail et l'autodéfense ouvrière ne sont pas suffisantes. Ce ne sont que les premiers pas nécessaires pour préserver les ouvriers de la faim, de la mort et des poignards des fascistes. Ce sont là des moyens élémentaires de défense, qui s'imposent de toute urgence. Mais ils ne suffisent pas pour résoudre la question. La tâche essentielle est de s'orienter vers une amélioration du régime économique et une utilisation plus judicieuse, plus raisonnable, plus honnête, des forces productives dans l'intérêt du peuple tout entier. Elle ne peut être réalisée qu'en rompant avec la routine habituelle des méthodes « normales » du travail syndical. Vous devez reconnaître que, dans la période du déclin capitaliste, les syndicats isolés sont incapables de s'opposer à l'aggravation incessante des conditions de vie des ouvriers. Il faut avoir recours à des méthodes plus efficaces. La bourgeoisie qui possède les moyens de production et du pouvoir d'Etat a mené l'économie dans une impasse totale et sans espoir. Il faut déclarer la bourgeoisie débitrice insolvable et que l'économie passe entre des mains honnêtes et propres, c'est-à-dire aux mains des ouvriers.

Comment y parvenir ? Le premier pas est clair : tous les syndicats doivent s'unir pour créer leur Labor Party. Pas un parti sous le contrôle de Roosevelt et de LaGuardia, qui ne serait du « labor » que de nom³, mais une organisation politique de la classe ouvrière, vraiment indépendante. Seul un tel parti est

3. Allusion transparente à l'American Labor Party de l'Etat de New York.

capable d'attirer à lui les fermiers ruinés, les petits artisans, les petits boutiquiers. Mais, pour réaliser cette tâche, il faut continuer à combattre sans merci les banques, les trusts, les monopoles et leurs agents politiques, le parti républicain et le parti démocrate. Le rôle du Labor Party doit être de prendre en mains le pouvoir, tout le pouvoir, et de remettre l'économie en ordre. Ce qui suppose l'organisation de l'ensemble de l'économie nationale selon un plan raisonnable, à savoir un plan qui ait pour but, non pas d'augmenter les profits d'une poignée d'exploiteurs, non de sauvegarder les profits d'une poignée d'exploiteurs, mais de sauvegarder les intérêts matériels et moraux de cent trente millions d'hommes.

Plotkin. — Beaucoup de nos dirigeants commencent à comprendre que la tendance actuelle s'oriente vers le Labor Party. Mais la popularité de Roosevelt est encore trop grande. S'il arrive à être réélu pour la troisième fois, le problème du Labor Party se trouvera retardé de quatre ans. C'est bien là le malheur.

Trotsky. — C'est bien là le malheur. Que messieurs les dirigeants ne regardent pas en bas, mais en haut. L'approche de la guerre, l'effondrement du capitalisme américain, l'augmentation du chômage et de la misère, tous ces événements d'une importance capitale, qui tranchent du sort de dizaines et de centaines de milliers d'hommes ne dépendent en rien de la candidature ou de la « popularité » de Roosevelt. Je vous assure qu'il est beaucoup plus populaire parmi les fonctionnaires bien rétribués du C.I.O. que parmi les chômeurs. Mais les syndicats sont créés pour servir les intérêts des ouvriers et non ceux des bureaucrates. Si l'idée du C.I.O. a pu, dans une certaine période, enflammer des millions d'ouvriers, l'idée d'un Labor Party indépendant, combatif, qui ait la volonté de mettre fin à l'anarchie économique, au chômage et à la misère, peut enflammer des dizaines de millions. Bien entendu, les agitateurs du Labor Party doivent montrer aux masses par des actes et non par de simples paroles, qu'ils ne sont pas des agents électoraux de Roosevelt, LaGuardia et compagnie, mais les vrais défenseurs des intérêts des masses exploitées.

Quand les orateurs commenceront à parler le langage de dirigeants ouvriers et pas celui d'agents de la Maison Blanche, alors, 85 % des membres du syndicat viendront aux réunions et les 15 % de vieillards conservateurs, d'aristocrates ouvriers et de carriéristes resteront chez eux. Les masses ont plus de qualités,

LÉON TROTSKY

plus de décision que les chefs. Les masses veulent combattre. Les chefs, qui se traînent à la remorque des masses, freinent la lutte. Ils dissimulent leur propre indécision, leur conservatisme, leurs préjugés bourgeois derrière l'excuse selon laquelle les masses ne sont pas prêtes. Telle est aujourd'hui la situation réelle.

Plotkin. — Il est évident qu'il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites là. Mais... nous en parlerons une autre fois.

PRINCIPAUX OUVRAGES ET ARTICLES CITÉS OU CONSULTÉS POUR CE VOLUME

- AARON, Daniel. — *Writers on the Left*. — New York, Oxford U.P. (2^e éd.) 1977. — 460 p.
- ABOSCH, Heinz. — *Trotzki-Chronik. Daten zu Leben und Werk* (Zusammengestellt von). — Munich, Carl Hanser Verlag, 1963. — 156 p.
- ALEXANDER, Robert. — *Trotskyism in Latin America*. — Stanford, Hoover, I.P., 1973. — 304 p.
- ALLES, Wolfgang. — *Zur Politik und Geschichte der deutschen Trotzkiisten ab 1930*. — Thèse, Université de Mannheim, 1978. — 296 p.
- ANGUIANO Arturo, PACHECO, Guadalupe, VIZCAINO Rogelio. — *Cárdenas y la Izquierda Mexicana*. — Juan Pablos, México, 1976. — 390 p.
- ANTONOV-OVSEYENKO, Anton. — *The Time of Stalin. Portrait of a Tyranny*. — New York, Harper & Row, 1981. — 376 p.
- BROCKWAY, Archibald Fenner. — *Inside the Left. Thirty Years of platforms, press, prison and Parliament*. — London, Allen & Unwin, 1942. — 352 p.
- BROUÉ, Pierre. — *Le Parti Bolchevique, Histoire du P.C. de l'U.R.S.S.* — Paris, Minuit, 1963. — 608 p.
- *Les Procès de Moscou*. — Paris, Julliard « archivea », 1962. — 302 p.
- *La Révolution espagnole 1931-1939*. — Paris, Flammarion « Questions d'histoire », 1973. — 190 p.
- « Quelques proches collaborateurs de Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky* n° 1, 1970. — 24 p.
- « Trotsky et le Bloc des oppositions en 1932 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 5, 1980. — 32 p.
- « Les Trotskyistes en Union soviétique (1929-1938) », *Cahiers Léon Trotsky* n° 6, 1980. — 60 p.
- *L'Assassinat de Trotsky*. — Bruxelles, Complexe (Mémoire du siècle), 1980. — 192 p.
- « La mission de Wolf en Espagne », *Cahiers Léon Trotsky* n° 10, 1982. — 8 p.
- « Le Mouvement trotskyste en Amérique latine », *Cahiers Léon Trotsky* n° 11, 1982. — 17 p.

LÉON TROTSKY

- « Chen Duxiu et la IV^e Internationale 1938-1942 », *Cahiers Léon Trotsky* n° 15, — 12 p.
- « Rako (Khristian G. Rakovsky) », *Cahiers Léon Trotsky*, n°s 17 et 18, — 39 p.
- « Ljova : le fiston », *Cahiers Léon Trotsky* n° 13, — 30 p.
- BROUÉ, Pierre et TÉMIME, Emile. — *La Révolution et la Guerre d'Espagne*, Paris, Minuit, 1961. — 542 p.
- CANNON, James Patrick. — *History of American Trotskyism. Reports of a participant*. — New York, Pioneer Publishers, 1944. — 268 p.
- CAVIGNAC, Jean. — « Les Trotskystes espagnols dans la tourmente », *Cahiers Léon Trotsky* n° 10, — 7 p.
- CILIGA, Ante. — *Dix Ans au pays du mensonge déconcertant*. — Paris, Champ Libre, 1977. — 564 p.
- CORVISIERI, Silvio. — *Trotskij e il comunismo italiano*. — Roma, Samona e Savekkun 1969. — 360 p.
- CRAIPEAU, Yvan. — *Le Mouvement trotskyste en France*. — Paris, Syros, 1972. — 288 p.
- DE BEULE, Nadya. — *Het belgisch Trotskisme. De Geschiedenis van een groep oppositionnelle Kommunisten 1925-1940*. Jan Dhondt-Sichting (Masereelfonds), 1980. — 276 p.
- DENIS, Serge. — *Le mouvement ouvrier américain et l'action politique 1929-1938*. — 3 vol. Thèse Université de Grenoble, 1981. — 1 267 p.
- DEUTSCHER, Isaac. — *Trotsky*, t. 3, *Le Prophète hors la loi (L'Exil)*. — Paris, Julliard (Temps modernes) 1965. — 704 p.
- DOWSE, Robert. — *Left in the Centre. The Independent Labour Party 1893-1940*. — London, Longmans, 1966. — 232 p.
- DRECHSLER, Hanno. — *Die Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands (S.A.P.D.). Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Arbeiterbewegung am Ende der Weimarer Republik*. — Meinseheim/Glan, A. Hain, 1965. — 406 p.
- DREYFUS, Michel. — *Bureau de Londres ou IV^e Internationale? Socialistes de gauche et trotskystes en Europe (1933-1940)*, Thèse 3^e cycle, Université de Nanterre, Paris-X, 1978. — 418 p.
- DUNAIEVSKAIA, Raia « Trotsky, l'Homme », *Cahiers Léon Trotsky* n° 2. — 14 p.
- FATHEREE, Ben H. — *Trotskyism in Spain (1931-1937)*. — Thèse Ph. D. Ann Arbor, 1978. — 258 p.
- FRANK, Pierre. — *Histoire de l'Internationale communiste*. — 2 vol. Paris, La Brèche, 1981. — 942 p.
- GALL, Olivia. « La revue *Clave*, outil politique de Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky* n° 11, — 6 p.
- GUÉRIN, Daniel. — *Front populaire, révolution manquée. Témoignage militant*. — Paris, Maspero, 1970. — 316 p.
- HEIJENOORT, Jean van. — *De Prinkipo à Coyoacán. Sept ans auprès de Léon Trotsky*. — Paris, Maurice Nadeau, Lettres Nouvelles, 1978. — 240 p.

- JOUBERT, Jean-Paul. — *Révolutionnaires de la S.F.I.O. Marceau Pivert et le pivertisme*. — Paris, Presses de la F.N.S.P., 1977. — 296 p.
— « Quand l'Humanité couvrait les traces des tueurs », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3. — 23 p.
- KADAR, Marlene. — *Cultural Politics in the 1930s, Partisan Review*, the Surrealists and Leon Trotsky, Ph. D. University of Alberta, 1983. — 284 p.
- KASTRITIS, Kostas. — *Istoria tou Mpolsebikismou trotskysmou stèn Ellada* — s.l., s.d., Ekdoseis « Ergatikès Protoporeias ». — 160 p.
- KELLER, Fritz. — *Gegen den Strom. Fraktionskämpfe in der K.P.O. Troztkisten und andere Gruppen 1919-1945*. — Wien, Europa Verlag, 1978. — 306 p.
- KRIVINE, Jean-Michel et KAHN Marcel-Francis, « La mort de Léon Sedov » *Cahiers Léon Trotsky* n° 13. — 18 p.
- LAZITCH, Branko (avec la collaboration de Milorad Drachkovitch). — *Biographical Dictionary of the Comintern*. — Stanford, Hoover I.P., 1973. — 458 p.
- LEGEIN, Catherine, *Le Parti Socialiste Révolutionnaire (le mouvement trotskyste en Belgique de 1936 à 1939)*, Université catholique de Louvain, 1982, — 400 p.
- LEQUENNE, Michel, « Les demi-aveux de Zborowski » *Cahiers Léon Trotsky* n° 13. — 18 p.
- MEDVEDEV, Roy. — *Let History Judge*. — London, Macmillan, 1972. — 566 p.
- MENDEL, Hersh, *Mémoires d'un Révolutionnaire juif*, 1^{re} éd. 1959, traduit du Yiddish, Grenoble, P.U.G., 1982.
- MYERS, Constance Ashton. — *The Prophet's Army. Trotskyists in America*. — Westport (Conn), Greenwood Press, 1977. — 282 p.
- PERTHUS, Max (P.P. van't Hart). — *Henk Sneevliet. Revolutionair-Socialist in Europa en Azië*. — Nimègue, Sun, 1976. — 512 p.
- POOLE, Thomas R. — « Counter-Trial » : *Leon Trotsky on the Soviet purge trial*. — Thèse Université du Massachusetts, 1974, 2 vol. Ann Arbor. — 714 p.
- PRAGER, Rodolphe (édité par) — *Les Congrès de la quatrième Internationale*, vol. 1, *Naissance de la IV^e Internationale (1930-1940)*. — Paris, La Brèche, 1978. — 488 p.
- PREIS, Art. — *Twenty Years of the C.I.O. — Labor's Giant Step*. — New York, Pathfinder, 1972. — 538 p.
- RABAUT, Jean. — *Tout est possible ! Les gauchistes français (1929-1944)*. — Paris, Denoël-Gonthier, 1974. — 216 p.
- RETZLAW, Karl. — *Spartakus, Aufstieg und Niedergang. Erinnerungen eines Parteiarbeiters*. — Frankfurt/Main, Neue Kritik, 1971. — 500 p.
- REVOL, René. — « Procès de Moscou en Espagne », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979. — 18 p.
- ROCHE, Gérard. — « Défense et contre-enquête en France », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979. — 47 p.

- « *Partisan Review*, revue partisane », Cahiers Léon Trotsky n° 19. — 21 p.
- ROGER, Michel. — *Histoire de la Fraction de gauche italienne en émigration (1925-1940)*, Thèse 3^e cycle E.H.S.S., 1981. — 421 p.
- ROSENTHAL, Gérard. — *Avocat de Trotsky*. — Paris, Laffont, 1976. — 350 p.
- SERGE, Victor. — *Vie et Mort de Léon Trotsky*, vol. 2. — Paris, Maspero, 1973. — 150 p.
- SERGE, Victor et TROTSKY, Léon. — *La Lutte contre le Stalinisme*, textes de 1936-1939 présentés par Michel Dreyfus. — Paris, Maspero, 1977. — 272 p.
- SERGE, Victor. — *Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941*. — Paris, Seuil, 1978. — 444 p.
- SINCLAIR, Louis. — *Leon Trotsky : a Bibliography*. — Stanford, Hoover I.P., 1972. — 1 092 p.
- SINCLAIR, Louis. — *Leon Trotsky : a Bibliography*, abridged, amended and supplemented by L.S. — L. Sinclair, 1978. — 724 p.
- STINAS A. — *Anamnis. (Soixante ans sous le drapeau de la révolution socialiste)*. 2 vol., 1977 & 1978. — 256 & 268 p.
- STOBNICER, Maurice. *Le Mouvement trotskyste allemand sous la république de Weimar*. — Université de Paris VIII. 1980. — 357 p.
- THALMANN, Clara & Paul. — *Revolution für die Freiheit. Stationen eines politischen Kampfes. Moskau/Madrid/Paris*. — Hamburg, Association Verlag 2^e éd. 1977. — 398 p.
- TICHELMAN, Fritjof. — *Henk Sneevliet, 1888-1942, een politieke biografie*. — Amsterdam, van Gennep, 1974. — 136 p.
- TJADEN, Karl Hermann. — *Struktur und Funktion der « K.P.D.-Opposition », (K.P.O.). Eine Organisations soziologische Untersuchung zur « Rechts »-Opposition im Deutschen Kommunismus zur Zeit der Weimarer Republik*. — Meisenheim/Glan, A. Hain, 1964. — 692 p.
- TROTSKY, Léon. — *Le Mouvement communiste en France (1919-1939)*. Textes présentés et annotés par Pierre Broué. — Paris, Ed. de Minuit, 1967. — 724 p.
- *La Révolution espagnole 1930-1940* (textes présentés et annotés par Pierre Broué). — Paris, Ed. de Minuit, 1975. — 791 p.
- *Writings 1936-1937 et 1937-1938* (édité par Naomi Allen et George Breitman). — New York. Pathfinder, 1978. — 572 p.
- *Writings, Supplement (1934-40)* (édité par George Breitman). — New York, Pathfinder, 1979. — 982 p.
- *Leon Trotsky on China* (édité par Les Evans et Russell Block). — New York, Pathfinder, 1974. — 688 p.
- USTVEDT, Yngvar. — *Verdensrevolusjonen på Honefoss. En Beretning om Leo Trotskij's opphold i Norge*. — Oslo, Gyldendal, Norsk Fordag, 1974. — 248 p.
- VENKATARAMANI, M. S. — « Leon Trotsky's Adventure in American

- Radical Politics 1935-7 », *International Review of Social History* n° 1, 1964, Amsterdam. — 46 p.
- VEREKEN, Georges. — *La Guépéou dans le mouvement trotskyste*. — Paris, La Pensée universelle, 1975. — 380 p.
- VOGELSANGER, David. — *Der Trotskismus in der Schweiz (1930-1942)*, Université Zürich, 1979. — 190 p.
- WALD, Alan. — *James T. Farrell. The Revolutionary Socialist Years*. — New York, New York U.P., 1978. — 190 p.
- « La Commission Dewey : quarante ans après », *Cahiers Léon Trotsky* n° 3, 1979. — 18 p.
- « Revolutionary Intellectuals ; *Partisan Review* in the 1930s », *Occident* (Berkeley) 1974. — 14 p.
- « Herbert Solow : Portrait of a New York intellectual » *Prospects* n° 3, 1977. — 23 p.
- « Trotsky et les intellectuels américains », *Cahiers Léon Trotsky* n° 19. — 8 p.
- WEBER, Hermann. — *Die Wandlung des deutschen Kommunismus*. — Frankfurt/Main, Europäische Verlagsanstalt, 1969. — 466 & 228 p.
- ZELLER, Fred. — *Trois points, c'est tout*. Paris, Laffont, 1976. — 316 p.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Cet index renvoie aux noms des personnes citées, mais pas aux noms des historiens non contemporains de Trotsky ou aux personnages de romans ou pièces de théâtre. Les numéros en *italique* renvoient à l'appareil critique, chronologie, introduction et notes, les autres au texte de Trotsky. Les numéros suivis d'un astérisque * renvoient aux pages où sont données des indications biographiques. Nous avons délibérément renoncé à renvoyer de façon systématique soit au nom soit au pseudonyme, renvoyant seulement à celui des deux qui est le plus connu en général ou le plus employé dans le volume. Enfin, nous avons renvoyé à des personnes qui ne sont pas nommées, mais qui sont identifiables (p. ex., pour « mon fils », on a renvoyé à Sedov, pour « ma femme » à N. I. Sedova, etc.).

ABERN, Martin, 9, 191, 217, 333.
 ABRAMOVITCH, Rafail P. Rein dit, 285*.
 ADLER, Raïssa Epstein, ép., 221.
 ADOLPHE, cf. Klement.
 AGELOFF, Ruth, 22.
 AGELOFF, Sylvia, 22, 263.
 ALBE, 30.
 ALDRICH, Nelson P., 89.
 ALEXANDRE I^{er} de Yougoslavie.
 ALLEN, Henry J., 31.
 ANTONOV-OVSEENKO, Vladimir A., 186*-188.
 ARCOMÈDE, 214.
 ARKOMED, voir Arcomède.
 ATL (Murillo dit Docteur), 161*, 162.
 AUQUIER, Victor, 9, 141*.
 AZAÑA y Diaz, Manuel, 311*.

 BARDIN, Alexis, 7, 60*, 100.
 BARDIN, Joannès, cf. Boitel.
 BARMINE, Alexandre Graf dit, 52*.
 BATISTA, Fulgencio, 312*.
 BAUER, Otto, 222, 290*.

BEALS, Carleton, 223*, 224.
 BENAVIDES, Oscar Raimundo, 333.
 BENÈS, Eduard, 299.
 BERL, Emmanuel, 56.
 BERNAUT, Elsa, cf. Reiss, Elsa.
 BERZINE, 22.
 BLASCO, Pietro Tresso, dit, 263*.
 BLUCHER, Vassili K., 319*.
 BLUM, Léon, 40*, 71, 95.
 BOGOMOLOV, D. V., 186*.
 BOILET, 252.
 BOITEL (Joannès Bardin dit), 263*.
 BONNOT, 135.
 BORODINE, 223.
 BOUBNOV, Andréi S., 86*, 87.
 BOUKHARINE, Nikolai I., 96*, 97, 154, 222.
 BOULANOV, Piotr A., 250*, 251.
 BOUTOV, Giorgi V., 251*.
 BRAJNINE, 101.
 BRETON, André, 11, 23, 30, 40, 78, 102*, 117, 137, 161, 198, 206, 212, 269, 309, 330.
 BROCKWAY, Archibald Fenner, 290*.

LÉON TROTSKY

- BRONSTEIN, Nina Lvovna, 251*.
 BRONSTEIN, Zinaida Lvovna, 251*.
 BROWDER, Earl, 22, 29, 35*, 147, 256, 265.
 BUR, Jan (Nettelbeck dit), 222*.
- CALVERTON, V. F. (Goetr dit), 116*.
 CAMILLE, cf. Klement.
 CAMPA, Valentin, 256.
 CANFIELD, Cass, 11, 331, 332*.
 CANNON, James P., 80*, 125, 263, 287.
 CÁRDENAS, Lazáro P., 23, 31, 55*-57, 160, 162, 320, 327.
 CARLINI, Adolfo (Sedran dit), 225*.
 CARNICERO, Maxime (Ibarrondo dit), 225.
 CARRANZA, Venustiano, 161.
 CARTER, Joe (Friedman dit), 23, 125*, 127.
 CEDILLO, Saturnino, 54*, 160, 311, 320.
 CERNY, Jaroslav, cf. Neurath.
 CHAMBERLAIN, John, 129*.
 CHAMBERLAIN, Neville, 32, 53*, 278, 296, 311, 314.
 CHEN DUXIU, 8, 107*, 108.
 CHEVALIER, Dr, 246.
 CILIGA, Anton, 133*, 141, 251.
 COLLINS, Alan Copeland, 8, 81*, 331-332.
 COHN-ABREST, Dr, 246.
 CRAIPEAU, Yvan, 196, 263*.
- DALADIÉ, Edouard, 311*.
 DAN (Fedov Gourvitch dit), 111*.
 DANTON, Georges, 117.
 DAUGE, Walter, 8, 11, 23, 63*, 109, 141, 263, 271.
 DEGRELLE, Léon, 104.
 DE LEON, Daniel, 174.
 DEMBY, Frank (Sard dit), 8, 79*.
 DESPRES, Leon Mathis, 8, 74*.
 DEWEY, John, 9, 115*, 129, 139, 160, 190, 216, 217, 223, 258.
 DE WILDE, Gerrit, 263*.
 DIES, Martin, 29, 265.
 DRAPER, Hal, 173*-175, 259.
 DREYFUS, Alfred, 96*.
 DUBINSKY, Dave, 178.
 DUNAIEVSKAIA, cf. SPIEGEL.
 DURANTY, Walter, 285*.
- DYBENKO, Pavel I., 32.
 DZERJINSKY, Feliks E., 86*, 87, 135*.
- EASTMAN, Forrester, Max, 111*, 115, 217.
 EHRENBURG, Ilya, 29.
 EIFFEL (Paul KIRCHHOFF dit), 62*.
 EISMONT (Elena Rogina, ép.), 247*, 248.
 EJOV, Nikolai I., 97, 220*, 223, 250, 282, 283, 322.
 ENGELS, Friedrich, 91, 335.
 EPE, cf. Held.
 ESTRINE Lola (Lilia Ya. Ginzberg, ép.), 8, 100, 250*.
 EUCLIDE, 182*.
- FELDBINE Lev, cf. Orlov Alexandre.
 FERNÁNDEZ Grandizo Manuel, cf. Munis.
 FERNÁNDEZ Vilchis, Octavio, 62, 273.
 FIELD B. J. (Max Gould dit), 79, 147*.
 FINERTY, John, 130*.
 FISCHER, Karl, 263*.
 FISCHER, Otto, cf. Schüssler, Otto.
 FISCHER, Ruth, 222*.
 FOSSA, Mateo, 11, 23, 32, 315*-328.
 FRANCO, Francisco, 190*, 239, 262, 311.
 FRANK, Jakob, 221*.
 FRANK, Pierre, 69*.
 FRANKEL, Jan, 7, 8, 10, 24, 37*, 38, 51, 76, 98, 151.
 FREDERIC, cf. Klement, 237.
 FREILIGRATH, Ferdinand von, 70*.
 FRIEDMAN, Joseph, cf. Carter.
- GALICIA, Luciano, 62.
 GARCÍA OLIVER, Juan, 208, 239*.
 GARCÍA TREVIÑO, Rodrigo, 9, 23, 31, 118*, 273.
 GINZBURG, Samuel, cf. Krivitsky.
 GIRMOUNSKY, Boris, 248*-250.
 GLASS, C. Frank, 8, 107*.
 GLAZMAN, Mikhail S., 251*.
 GLENNER, John, cf. FRANKEL.
 GLOTZER, Albert, 74.
 GOETZ, George, cf. Calverton.
 GOLDMAN, Albert, 9, 22, 31, 113*, 190, 275, 288, 289.

- GOMPERS, Samuel, 257.
 GORKY, Maksim, 70 *, 84, 154 *.
 GOTTWALD, Klement.
 GOTTSCHALK, Louis R., 32, 74 *, 75, 98.
 GOULD, Max, cf. Field.
 GOULD, Nathan, 263 *.
 GOURVITCH, Fedor I., cf. Dan.
 GOYBURRU, José B., 333.
 GRANT, Ulysses S., 55 *.
 GRASSET, Bernard, 123 *.
 GREEN, William, 257 *.
 GUTTMAN, Josef, 46, 50 *.
- HAGUE, Frank, 166 *, 168-170, 239, 335-337.
 HANSEN, Emil, 22, 37 *.
 HANSEN, Joseph, 38, 99 *, 118, 287.
 HARBER, Denzil D., 263 *.
 HASTON, Jock, 287.
 HAURET, 252.
 HAYWOOD, William, 129.
 HEALY, Gerry, 287.
 HELD, Walter (Heinz Epdit), 64 *, 224, 225.
 HENLEIN, Conrad, 46 *, 297.
 HIC, Marcel, 263 *.
 HILLMAN, Sidney, 178.
 HITLER, Adolf, 32, 45-47, 53-57, 179, 238, 239, 278, 294-301, 311, 314, 324.
 HODŽA, 32.
 HOOK, Sidney, 115 *.
- IAGODA, Henrich Ia., 97 *, 154, 223, 251.
 IAKUBOVITCH, I. S., 139 *, 140, 187-189.
 IBARRONDO, cf. Carnicero.
 IOURÉNIEV, Konstantin, 186 *, 187.
 IREMACHVILI, Carlo, 9, 110, 111, 112.
 IVANOV, Vsiévolod, 84 *.
- JAMES, C.L.R., 263 *.
 JEFFERSON, Thomas, 55 *.
 JOHRE S. L. (Josef Weber, dit), 64, 263 *.
 JOSEPHY, Jr. Alvin M., 9, 113 *, 114, 190, 276.
 JOUHAUX, Léon, 297 *, 325.
 JULIK (Kozlecki dit), 24.
 JUSTO, Liborio, 317 *.
- KACHKETINE, 352.
 KAMENEV, Lev B. Rosenfeld dit, 95, 96 *, 187, 196, 316.
 KANESIGER, 87.
 KARADJEV, G. E., cf. Arcomède.
 KARADJIAN, G. F., cf. Arcomède.
 KARSNER, Rose, 11, 287 *.
 KEMPF, 169.
 KHROUCHTCHEV, Nikita S., 29.
 KIBALTCHITCH, Victor L. cf. Victor Serge.
 KIRCHHOFF, Paul, cf. Eiffel.
 KLEMENT, Rudolf, 9, 10, 21, 22, 30, 31, 51 *, 64, 103, 144, 145, 149, 215-230, 251, 306, 307.
 KNORINE, Wilhelm, 32.
 KOGAN, Lev, 8, 77, 101.
 KONOYE, Fuminaro, 233.
 KOPP, Jiří, 39.
 KOUTOUZOV, Mikhaïl I., 264 *.
 KRESTINSKY, Nikolai N., 111.
 KRIVITSKY, Walter (Samuel GINZBURG dit), 52 *, 110 *, 142.
 KRYLENKO, Niklaï V., 32.
- LABORDE, Hernán, 22, 31, 160 *, 273, 274, 288, 289.
 LAFOLLETTE, Robert M., 130.
 LAFOLLETTE, Suzanne, 130 *, 139.
 LAGUARDIA, Fiorello, 178, 182 *, 340, 341.
 LAMBA, Jacqueline, 117 *.
 LAMED, Stefan, 263 *.
 LANKIN, Salomon, 31.
 LARGO CABALLERO, Francisco, 239 *.
 LAVROV, 214.
 LEE, Ralph, 287 *.
 LEHMAN, Herbert, 178.
 LÉNINE, V. I., 70, 81, 88, 138, 196.
 LÉON DE VIVERO, Fernando, 333 *.
 LEROUX, cf. Tasca.
 LESOIL, Léon, 8, 23, 63 *, 68, 71, 263.
 LEWIS, John L., 31, 166 *, 257, 297, 325, 336.
 LIEBKNECHT, Karl, 58, 130.
 LINCOLN, Abraham, 55 *, 89.
 LITVINOV (M. M. Wallach dit), 101 *, 232, 298.
 LIU RENJING, 108 *.
 LOMBARDO TOLEDANO, Vicente, 22, 31, 160 *, 162, 239, 242-245, 256,

LÉON TROTSKY

- 261, 265, 275, 294, 295, 322, 325, 326.
 LOUIS XIV, 295.
 LOUTCHKOV, G.S. 29, 30.
 LOVESTONE, Jay, 35, 94*, 95, 97, 147, 195, 196.
 LUDWIG, cf. Reiss.
 LUXEMBURG, Rosa, 78*, 86.
 LYONS, Eugène, 35*.
- MACDONALD, Duright G., 11, 269*, 270, 309, 330.
 MAISKY, Ivan, 94*.
 MALAMUTH, Charles, 11, 285*, 331, 332.
 MALTER, Henry, 37*, 99.
 MARTIN DES PALLIÈRES, Jeanne, ép. Molinier, 24, 100, 123, 157, 235-236, 248, 302-308, 329.
 MARTIN, Homer Warren, 196*.
 MARTOV, Iouli (Tsederbaum dit), 285.
 MARX, Karl, 58*, 70, 91, 130, 176, 204, 335.
 MASLOW, Arkadi, 111, 222*.
 MATHIEZ, Albert, 117*.
 MAURÍN, Joaquim, 195.
 MEANY, George, 178.
 MEICHLER, Jean, 69*.
 MEJLAOUK, Valerian V., 32.
 MEJSNAR, Imanuel, 7, 39*.
 MEKHLIS, Lev Z., 282*, 283.
 MENDEL, Alfred O., 7, 58*.
 MENJINSKY, Viatcheslav R., 154*.
 MERCADER, Ramón, 22.
 MICHELET, Jules, 117*.
 MOLINIER, Henri, 69*, 100, 305, 329, 330.
 MOLINIER, Raymond, 24, 60*, 222, 235.
 MONROE, James, 54*.
 MOONEY, Tom, 130, 131*.
 MOUSTAKIS, Christy, 38*, 76, 98, 99.
 MUNIS (M. Fernández Grandizo, dit), 225*.
 MÜNZENBERG, Willi, 7, 51*.
 MURILLO, Gerardo, cf. ATL.
 MUSSOLINI, Benito, 238, 239, 299, 314.
 MUSTE, Abraham Johannes, 147, 176*, 196.
- NANJO, 10.
 NAPOLÉON I^{er}.
 NAVILLE, Denise Kahn, ép., 8, 117*.
 NAVILLE, Pierre, 9, 117*, 144, 150, 227, 237, 263, 306, 307.
 NEGRÍN, López, Juan, 30, 239*.
 NIEL SI, cf. Liu Renjing.
 NETTELBECK, Walter, cf. Bur.
 NEURATH, Alois, 10, 39, 49*, 231, 290-293.
 NEVELSON, Man S., 251*.
 NEVSKY (Aleksandr), 264*.
 NIKOLAIEVSKY, Boris I., 111*.
 NIN, Pérez, Andrés, 195, 221*, 223.
- OEHLER, Hugo, 147*, 317.
 OLER, Edward, cf. Oehler.
 ORLOV, Aleksandr, (Feldbine dit), 30*.
 ORLOV, 32.
 OROZCO, José, 161*.
 OUNSCHLICHT, Vassili, 32.
 OURITSKY, Moissei S., 86*, 87.
- PAGENEL, 9, 10, 153, 191, 246.
 PEDROSA, Mário, 263*.
 PIATAKOV, Iouri G., 86*, 139, 140, 187-189.
 PIATNITSKY, Ossip K., 32.
 PIVERT, Marceau, 21, 29, 30.
 PLEKHANOV, Georgi V., 111.
 PLOTKIN, Abraham, 334*-342.
 PORETSKI, cf. Reiss.
 POULIOPOULOS, Pantelis, 287*.
 POZNANSKY, Igor M., 251*.
 PREIS, Art, 175.
 PUNTERVOLD, Michael, 187.
- QUEBRACHO, cf. Justo.
- RADEK, Karl Sobelsohn dit, 86*, 95.
 RADZIVILL, Adam, 277.
 RADZIVILL, Catherine, 277*.
 RAHV, Filip, 8, 10, 102*, 212*.
 RAKOVSKY, Khristian G., 111, 186, 187*, 285.
 RAPTIS, Mikhalis, 263*, 287.
 REED, John, 102*.
 REIFF, cf. Stiler.
 REISS, Ignace (Poretski dit), 9, 126*, 142, 143, 151, 152, 154, 252.
 REISS, Elsa (Bernaut dite), 151*, 152, 192.

- RIAZANOV (David I. Goldendakh dit), 58*.
 RIVERA, Diego, 10, 23, 30, 40, 62*, 64, 70, 78, 88-90, 102, 114, 137, 161, 198, 212, 213, 225, 255, 273, 330.
 RIVERA, Frida KAHLO, ép., 137.
 ROBESPIERRE, Maximilien, 117.
 ROBINSON, Edward G., 10, 238, 254*.
 ROBINSON, Gladys Lloyd Cassell, ép., 10, 238*.
 ROCKEFELLER, John D., 89*.
 ROCKEFELLER, Nelson, 89.
 ROGINA, Elena, cf. Eismont.
 ROLLAND, Romain, 88*.
 ROOSEVELT, Franklin D., 30, 35, 53, 164*, 182, 238, 311, 317, 340.
 ROSENBERG, Marcel, 186*-188.
 ROSENTHAL, Gérard, 9, 10, 11, 72*, 100, 149, 153, 159, 230, 246, 249, 304, 329.
 ROSMER, Alfred Griot dit, 8, 10, 72*, 100, 111, 130, 131, 195, 235, 263, 329.
 ROSMER, Marguerite Thévenet dite, 304.
 ROSS, Edward Allsworth, 129*.
 ROSSI, cf. Tasca.
 ROUDZOUTAK, Jan B., 32.
 ROUS, Jean, 8, 71, 144, 153*, 228, 306, 307.
 RÜHLE, Otto, 58*, 130, 231.
 RUNCIMAN, 31.
 RYKOV, Aleksei I., 111, 154.

 SACCO, Nicolas, 130, 131*.
 SÁNCHEZ, Policarpo, 137*.
 SAVANIER, André et Hélène, 155.
 SHAPIRO, Meyer, 78*.
 SCHEFFER, Paul, 286*.
 SCHEUER, Ernst, 263*.
 SCHNEIDER,
 SCHRÖTER, Gertrud, 37*, 76, 98.
 SCHÜSSLER, Otto, 24, 37*, 64, 76, 98, 99, 231, 287.
 SEDOV, Léon, 9, 21, 24, 72, 85, 111, 123*, 129-132, 149, 151-159, 217, 227, 235, 236, 246-250, 294, 295, 302, 303, 306, 307.
 SEDOV, Sergéi, 251*.
 SEDOVA, Natalia I., 50, 137, 270, 302, 303.
 SEDRAN, Domenico, cf. Carlini.

 SÉNINE, Adolphe (Abram Sobolevicius, dit), 227.
 SEREBRIAKOV, Léonid G., 85*, 86.
 SERGE, Victor L. Kibaltchitch dit, 135*, 195.
 SERMUKS, Nikolai M., 251.
 SERRA, cf. Tasca.
 SHACHTMAN, Max, 263.
 SHAPIRO, cf. Sterling.
 SIEVA, cf. Volkov, Vsiévolod P.
 SIMKOV, Adolphe, 246, 247*-249.
 SIMKOV, André, 249*.
 SIMKOV, Georges, 249*.
 SKOGLUND, Carl, 184*.
 SMIRNOV, Ivan N., 95, 96*.
 SNEEVLIET, Henk, 62*, 63, 195, 222.
 SOBOLEVICIUS, Avram, cf. Sénine.
 SOBOLEVICIUS, Ruvin, cf. Roman Well.
 SOSNOVSKY, Lev S., 285*.
 SOUKHANOV, (N. N. Himmer, dit).
 SOUVARINE, Boris, 110, 111, 115*, 276.
 SOUVOROV, Aleksandr V, 264*.
 SPIEGEL, Rae, 8, 11, 111, 115*, 276.
 STALINE, Iossif V, 21, 29, 65, 77, 81, 85-87, 92, 96, 97, 110, 112, 124, 132, 133, 140, 141, 186-190, 208, 223, 238, 239, 253-277, 282-284, 286, 299-300, 3313-314, 318-320.
 STEINER, Renata, 155.
 STERLING, Max (Shapiro dit), 116*, 276.
 STETSKY, Aleksei I, 77*.
 STILER, Bob, (Reiff dit), 80*.
 STOLBERG, Benjamin, 129*.
 STONE, cf. Malter.
 SUMNER BOYD, Hilary, 263*.
 SUN YAT-SEN, 108*.
 SVERDLOV, Iakov S., 86*, 87.
 SYROVY, 32, 33.
 SZTOKFISZ, Hersell Mendl, 263*.

 TASCAS, Angelo, 71*.
 TA THU THAU, 79*.
 TCHAPAEV, Vassili I., 85*.
 TCHERNOV, 111, 286.
 TCHIANG KAI-CHEK, 108*.
 TCHISTOGANOFF, Anatole, 250.
 THALHEIMER, August.
 THALHEIMER, Marcel, Dr, 157*, 246-247.

LÉON TROTSKY

- THOMAS, Norman, 147*, 168.
 THOMAS, Wendelin, 130*, 135.
 TOLSTOÏ, Aleksei, 66*, 85.
 TOMSKY, Mikhail P. Efretov dit, 111.
 TOUKHATCHEVSKY, Mikhail N., 280*, 319.
 TRACHTENBERG, Fanny, 247*.
 TRESKA, Carlo, 129*.
- VAN HEIJENOORT, Jean, 23, 24, 161, 230*, 304, 315.
 VAN ZEELAND, Paul, 104*.
 VANZETTI, Bartolomeo, 130, 131*.
 VANZLER, Joseph, 8, 10, 111, 214*.
 VARGAS, Getulio, 326*.
 VÁZQUEZ VELA, Gonzalo, 274, 275*.
 VELÁZQUEZ, Fidel, 256.
 VEREEKEN, Georges, 8, 29, 61*, 63, 68, 69, 71, 103-105, 109, 147, 195, 222, 226, 272.
 VILLAREAL, Antonio I, 160*.
 VILLASEÑOR, Victor Manuel, 256*.
 VITSORIS, Giorgios, 263*, 287.
 VOLKOV, Platon I, 251.
 VOLKOV, Vsiévolod P., 11, 302*-305.
 VOLKOVA, Zinaida L., cf. Bronstein.
- VOROCHILOV, Klementü E., 65, 84*, 85, 90.
 VORONSKY, Aleksandr K., 101*.
 VYCHINSKY, Andréi E., 84*, 97, 223, 250, 322.
- WALCHER, Jakob, 290*.
 WASHINGTON, George, 55*.
 WASSERMAN, Jac, 8, 78*.
 WEBER, Jack (Louis Jacobs dit), 25, 163*-185, 193-197, 259.
 WEBER, Joseph, cf. Johre.
 WEBER, Sara, 163.
 WEISS, Wolf, 78.
 WEISSKOPF, Kurt, 44.
 WELL, Roman, 221*, 223, 226.
 WIDICK, Branko J., 178*.
 WOLF, Erwin, 80*, 144*, 251.
 WOLFE, Bertram D., 90, 195*.
 WRIGHT, John G., cf. Vanzler.
- ZAMORA PADILLA, Adolfo, 118, 130*.
 ZBOROWSKI, Mordka, 111, 155, 226, 263*.
 ZINOVIEV, Grigori E. Radomylsky, 95, 96*, 134, 135, 187, 196.

INDEX DES ORGANISATIONS, PARTIS, INSTITUTIONS, ETC. DES INSTANCES, CONGRÈS, RÉUNIONS, ETC.

Afin d'alléger l'utilisation de cet index, les organisations seront désormais mentionnées sous leur dénomination usuelle (selon les cas en français ou dans la langue d'origine). Les renvois, d'une forme à l'autre, ne seront utilisés qu'accèssoirement.

- | | |
|---|---|
| <p>Académie d'Etat-Major de l'U.R.S.S., 85.
Agence Tass, 35.
Alianza popular revolucionaria americana, A.P.R.A., 320, 321, 325, 327.
— Pérou, 333.
American Federation of Labor, A.F.L., 35, 166, 174, 178, 182, 257.
American Labor Party, A.L.P., 178, 182.
— New York, 179, 182, 340.
American Workers Party, A.W.P., 115, 173, 176, 196.
Anarchistes, Anarchisme, 41, 58, 85, 129, 131, 135, 239.
Archéiomarxistes, Archeiomarxisti Organosi, cf. Opposition de gauche, section grecque.
Armée Rouge, 84, 85, 112, 126, 135, 278, 279, 280, 281, 282.</p> <p>Bloc ouvrier et paysan, Bloc obrer i camperol, Bloque obrero y campesino (Catalogne), 195.
Brookwood Labor College, 176.
Bund, cf. Union générale des travailleurs juifs de Russie, de Lituanie et de Pologne.
Bureau de Londres, cf. Bureau international d'unité socialiste révolutionnaire.</p> | <p>Bureau international d'unité socialiste révolutionnaire (nouveau nom de Internationale Arbeitsgemeinschaft, I.A.G.), B.I.U.S.R., Bureau de Londres, 195, 291.</p> <p>Casa del obrero mundial (Mexique), 160.
Centre militaire révolutionnaire, 65, 66, 85, 86, 87.
Clubs John Reed, 102, 212.
Comité américain de défense de Léon Trotsky, American Committee for the Defense of Leon Trotsky, A.C.D.L.T., 129.
Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, 60.
Comité français pour la défense de Léon Trotsky, cf. Comité pour l'enquête sur les procès de Moscou et pour la défense de la liberté d'opinion dans la révolution.
Comité militaire révolutionnaire, 86, 87.
Comité pour l'enquête sur les procès de Moscou et pour la défense de la liberté d'opinion dans la révolution, 131.
Comité pour les libertés syndicalistes (Argentine), 315, 322.
Comité syndical anglo-russe, 195.</p> |
|---|---|

- Commissariat du peuple à la justice (U.R.S.S.), 154.
- Commission d'enquête internationale sur les procès de Moscou, Commission Dewey, 58, 78, 111, 115, 129, 130, 131, 139, 160, 188, 190, 216, 223, 258, 288.
— sous-commission, 223.
- Commission Dewey, cf. Commission d'enquête internationale sur les procès de Moscou.
- Commission Dies, 21, 29, 265.
- Committee for a Revolutionary Policy (Etats-Unis), 173.
- Communist League of America, cf. Opposition de gauche, sections de l'opposition de gauche internationale, américaine.
- Confederación de trabajadores de América Latina, C.T.A.L., 22, 31, 322.
- Confederación de trabajadores de México, C.T.M., 22, 118, 160, 242, 273, 295, 316.
— comité exécutif, 130, 294.
— conseil national (3^e), 256.
— conseil national (4^e), 256.
- Confederación general del trabajo, C.G.T. (Argentine), 315, 316.
- Confederación nacional del trabajo, C.N.T. (Espagne), 221, 239.
- Confédération générale du travail, C.G.T. (France), 297.
- Conférence internationale de Munich (1938), 33.
- Congrès contre la guerre et le fascisme (México, septembre 1938), 22, 32, 273, 274, 275, 288, 300, 327, 333.
- Congrès syndical pan-américain (México), 10, 22, 31, 255, 256, 257, 273, 288, 315, 317, 322.
- Congress for Industrial Organization, C.I.O., 166, 169, 170, 175, 178, 182, 257, 335, 336, 337, 338, 341.
— Chicago, 25.
- Convention nationale d'Aguascalientes, 160.
- Det Norske Arbeiderparti, D.N.A., cf. Parti ouvrier norvégien.
- Douma d'empire.
— fraction bolchevique, 96.
- Emancipation du travail (L'), Grupa Osvebozdenija Truva, 111.
- Eniaia Organose Kommouniston Diethniston Elladas, E.O.K.D.E., 287.
- Farmer Labor Party, F.L.P., (Etats-Unis), 177.
— Minnesota, 178.
- Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant, F.I.A.R.I., 23, 210, 213, 269, 309, 330.
- Fédération syndicale internationale, F.S.I., 105, 323.
- Franc-Maçonnerie, 60.
- Front ouvrier international, 32.
- G.P.U., Guepeou, Gosoudartstvennoïé Politicheskoié Oupravlenié (administration politique d'état), 21, 29, 30, 51, 52, 55, 57, 62, 74, 80, 88, 97, 108, 110, 116, 126, 129, 131, 132, 134, 138, 140, 142, 144, 154, 155, 156, 158, 159, 160, 162, 187, 188, 189, 190, 215, 216, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 242, 249, 250, 251, 252, 253, 256, 257, 258, 261, 263, 265, 273, 274, 275, 286, 288, 294, 300, 307, 322.
- Gardes blancs, 36, 116.
- Gardes rouges, 186, 319.
- General Motors, 178.
- Gestapo, Geheim Staatspolizei, 21, 111, 215, 219, 221, 224, 228.
- Groupe « Avant-Garde » (Tchécoslovaquie), 290, 291, 292.
- Groupe Field (Etats-Unis), 79.
- Groupe « Internationale », 222.
- Groupe « Spartakos » (Grèce), 287.
- Guomindang, Parti du peuple du pays, 108.
- Independent Labor League, I.L.L. (Etats-Unis), 10, 94, 97, 169, 170, 173, 194, 195, 196.
- Independent Labour Party, I.L.P. (Grande-Bretagne), 195, 291.
- Industrial Workers of the World, I.W.W., 80, 129.

- Institut des professeurs rouges (U.R.S.S.), 77.
- Institut international d'histoire sociale, 27.
— annexe de Paris, 27, 111.
- Institut Marx-Engels-Lénine, 58.
- International Garment Ladies Workers Union, I.G.L.W.U., 334, 335.
- International Labor Defense, I.L.D., 113.
- Internationales :
- Première Internationale, Association Internationale des Travailleurs, A.I.T., 57.
- Deuxième Internationale ou Internationale socialiste ou Internationale ouvrière 1889-1923, Internationale ouvrière socialiste après 1923, 40, 91, 105, 265, 266, 291, 298, 299, 300, 323.
— bureau, 285.
— gauche, 291.
- Troisième Internationale ou Internationale communiste, I.C., ou Comintern, 30, 35, 41, 51, 71, 77, 91, 92, 96, 105, 112, 130, 133, 135, 186, 221, 227, 244, 256, 257, 265, 266, 267, 290, 291, 292, 299, 301, 312, 323.
— comité exécutif, 49, 130, 195.
— secrétariat, 50.
- Quatrième Internationale, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale.
- Internationale des jeunes communistes, 51.
- Internationale des jeunes socialistes, 51.
- Internationale Kommunisten Deutschlands, I.K.D., cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections, allemande.
- Internationale syndicale rouge, I.S.R., Profintern, 35, 221.
- Internationale Vereinigung der Kommunistische Opposition, I.V.K.O., 94.
- Izquierda comunista, cf. Opposition de gauche, sections de l'opposition de gauche internationale, espagnole.
- Jeunes gardes socialistes, J.G.S., cf. Jeunesses socialistes, belges.
- Jeunesses communistes :
— américaines, Y.W.L., 125.
- Jeunesses socialistes :
— américaines, cf. Young People Socialist League, Y.P.S.L.
— argentines, 315.
— belges, Jeunes gardes socialistes, J.G.S., 63, 141.
- Kamaradschaftsbund, 46.
- Kommunistische Diethnistike Enose Elliadas, K.D.E.E., cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections, grecque.
- Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands, K.A.P.D., 58.
- Kommunistische Partei Deutschlands, K.P.D., cf. Parti communiste d'Allemagne.
- Kommunistische Partei Opposition, K.P.O., cf. Parti communiste d'Allemagne, opposition de droite.
- Labor Party (Etats-Unis), 9, 25, 163, 166, 167, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 195, 259, 340, 341.
- Labor's Non-Partisan League (Etats-Unis), 175, 177.
- Ligue anti-impérialiste (Argentine), 315.
- Ligue communiste internationale (B.L.) ou internationaliste, L.C.I., sections,
— française, ou Ligue communiste internationaliste, L.C.I., 60.
— groupe bolchevik-léniniste de la S.F.I.O., G.B.L. (septembre 1934-mai 1936), 60.
- Ligue des Communistes, 70.
- Mouvement pour la Quatrième Internationale (nouvelle appellation de la Ligue communiste internationaliste juillet 1936-septembre 1938), 7, 30, 32, 41, 50, 60, 61, 62, 64, 68, 70, 88, 92, 103, 104, 108, 116, 126, 128, 141, 142, 147, 184, 195, 215, 216, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 266, 267, 268, 290, 291, 292, 293, 301, 317, 318, 328, 338.

- conférence (1936), 63.
- conférence internationale (« de Lausanne » 1938), 21, 23, 31, 40, 42, 60, 61, 62, 64, 69, 70, 111, 150, 224, 235, 236, 259, 263, 270.
- commission « archives », 235, 236.
- commission française, 61.
- secrétariat international, S.I., 7, 8, 27, 51, 61, 62, 63, 64, 70, 80, 103, 104, 105, 144, 150, 153, 218, 224, 236, 237.
- Mouvement pour la Quatrième Internationale, sections, 68, 104, 228, 259, 293.
- allemande, Internationale Kommunisten Deutschlands, I.K.D., 37, 62, 64, 80, 144, 222, 224.
- américaine, Socialist Workers Party, S.W.P., 7, 11, 12, 24, 37, 38, 61, 78, 79, 147, 163, 165, 169, 172, 173, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 218, 259, 267, 268.
- comité national, 125, 127, 163, 175, 178, 179, 259.
- argentine, 317.
- autrichienne, 64.
- belge, Parti socialiste révolutionnaire, P.S.R., 8, 29, 63, 68, 69, 71, 103, 104, 105, 141.
- conférence (mars 1937), 104.
- conférence (juillet 1938), 30, 105, 109, 141, 272.
- fraction Vereecken, 69.
- britannique, Revolutionary Socialist League, R.S.L., 33, 287.
- chinoise, 108.
- espagnole, 195, 225.
- grecque, K.D.E.E., 287.
- mexicaine, Liga comunista internacionalista, L.C.I., 62, 320.
- néerlandaise, Groupe bolchevik-léniniste, G.B.L., 70, 263.
- russe, 63.
- suisse, 64.
- tchécoslovaque, 49, 50, 64, 78.
- Mouvement Rex, 104.
- N.K.V.D., Narodny Kommissariat Vnoutrennik Del, 22, 97, 220.
- Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, N.S.D.A.P., 46.
- Oehleristes, cf. Revolutionary Workers League.
- Opposition de gauche internationale (1930-1933), 37, 72, 108, 128, 221.
- secrétariat international, S.I., 37, 221, 222.
- Opposition de gauche internationale, sections ou groupes, cf. aussi au nom des différents partis communistes,
 - américaine, Communist League of America, C.L.A., 37, 99, 113, 115, 147, 163, 176, 214.
 - belge, 61.
 - espagnole, Izquierda comunista de España, I.C.E., 195.
 - grecque, Archeiomarxisti Organosi, 287.
 - indochinoise, 79.
- Parti communiste d'Afrique du Sud, Communist Party of South Africa, C.P.S.A., 107.
- Parti communiste d'Allemagne, Kommunistische Partei Deutschlands, K.P.D., 39, 51, 58, 78, 94, 130, 291.
- comité central, 51.
- opposition de droite, Kommunistische Partei Opposition, K.P.O., 94, 291.
- opposition de gauche, 221.
- Parti communiste d'Amérique, Communist Party of America, C.P.A., 29, 35, 37, 80, 94, 102, 113, 125, 147, 173, 177, 178, 184, 195, 212, 265, 269, 273, 274, 287.
- opposition de droite, Communist Party Opposition, 147, 195.
- opposition de gauche, 80, 125, 147, 184.
- Parti communiste d'Argentine, Partido comunista de Argentina, P.C.A., 315, 317, 322.
- Parti communiste de Belgique, P.C.B., 104.
- comité central, 63.
- fédération de Charleroi, 63.
- opposition de gauche, 63.
- Parti communiste chinois, 107.
- opposition de gauche, 107.
- Parti communiste espagnol, Partido comunista de España, P.C.E., 239.

- Parti communiste, section française de l'Internationale Communiste, S.F.I.C., 79, 133, 180.
— opposition de gauche, 117.
- Parti communiste de Grèce, K.K.E., 287.
- Parti communiste indonésien, 62.
- Parti communiste italien, Partito comunista italiano, P.C.I., 71, 225.
— opposition de droite, 71.
- Parti communiste mexicain, Partido comunista de México, P.C.M., 22, 31, 62, 137, 138, 160, 256, 257, 265, 273, 274, 275, 288.
— comité central, 256, 274.
— opposition de droite, 62.
- Parti communiste des Pays-Bas, Communistische Partij van Nederland, C.P.N., 62.
- Parti communiste polonais, 30, 39, 126.
— opposition de gauche, 39.
- Parti communiste de Tchécoslovaquie, K.S.C., 32, 39, 46, 49, 50, 290.
— bureau politique, 50.
— opposition de droite, 49.
— opposition de gauche, 49.
— section allemande, 49.
- Parti communiste de l'Union soviétique, P.C.U.S., ou Parti communiste russe, Rossijskaja Kommunističeskaja Partija (b), R.K.P. (*de 1918 à 1925*), Vserossijskaja Kommunističeskaja Partija, V.K.P. (*après 1925*), 135, 251, 282.
— bureau politique, 96, 135.
— comité de Pétrograd, 134, 135.
— communistes de gauche, 86.
— congrès, 10^e, 134.
— opposition de droite, 154.
— opposition de gauche, 77, 85, 86, 96, 133, 135, 141, 187, 267, 285.
— secrétariat, 85.
- Parti communiste yougoslave, 133.
- Parti communiste internationaliste, P.C.I. (ancien groupe « la Commune »), 23, 24, 60, 61, 69, 222, 306, 307, 329.
- Parti communiste ouvrier, Partido comunista obrero (Argentine), 315.
- Parti conservateur (Grande-Bretagne), 53.
- Parti démocrate (Etats-Unis), 164, 166.
- Parti libéral mexicain, P.L.M., Partido liberal mexicano, 160.
- Parti ouvrier belge, P.O.B., 63, 104.
— opposition de gauche, 63.
- Parti ouvrier internationaliste, P.O.I., section française de la L.C.I. puis du Mouvement pour la Quatrième Internationale, 23, 24, 60, 61, 72, 117, 150, 153, 225, 306, 307.
— comité central, 60.
- Parti ouvrier norvégien, Det Norske Arbeiderparti, D.N.A., 187.
- Parti ouvrier social-démocrate d'Autriche, Sozialdemokratische Arbeiterpartei Österreich, S.D.A.P.Ö., 291, 339.
- Parti ouvrier social-démocrate de Russie, P.O.S.D.R., Rossijskaja Social-Demokratičeskaja Rabočaja Partija, 85, 86, 285.
— Caucase, 214.
— congrès (Stockholm, 1906), 86.
— fraction bolchevique, 70, 77, 84, 86, 92, 94, 101, 154, 186, 251, 285, 319.
— comité central, 86.
— fraction menchevique, 84, 94, 95, 111.
— comité central, 285.
— droite, 94.
- Parti ouvrier social-démocrate tchèque, 45, 46, 49, 292, 293.
— fraction trotskyste, cf. aussi : groupe « Avant-Garde », 49.
— section allemande, 45.
- Parti radical et radical-socialiste (France), 180, 311.
- Parti républicain (Etats-Unis), 182.
- Parti social-chrétien (Belgique), 104.
- Parti socialiste d'Amérique, cf. Socialist Party of America.
- Parti socialiste, Partido socialista (Argentine), 315.
- Parti socialiste, section française de l'Internationale ouvrière, S.F.I.O., 40, 60, 133, 180.
— congrès (*Royan, 1938*), 29.
- Parti socialiste international, Partido socialista internacional (Argentine), 315.

- Parti socialiste italien, Partito socialista italiano, P.S.I., 129.
- Parti socialiste ouvrier et paysan, P.S.O.P. (France), 21, 29.
— conférence (*Paris, juillet 1938*), 30.
- Parti socialiste révolutionnaire, cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, section, belge.
- Parti socialiste révolutionnaire russe, Partija Socialistov Revoljučionerov Rossii, S.R., 84, 86.
- Parti sudète allemand, Sudeten Deutscher Partei, S.D.P., 46, 296.
- Partido nacional revolucionario, P.N.R. (Mexique), 256.
- Partido obrero de unificación marxista, P.O.U.M., 63, 135, 168, 196, 221, 222, 223, 225.
- Partido revolucionario mexicano, P.R.M. (Mexique), 242, 275.
- Partido socialista obrero, P.S.O. (Argentine), 315.
— fraction trotskiste, 31.
- Partido socialista obrero español, P.S.O.E., 239.
— droite, 239.
— gauche, 239.
- Pioneer Publishers, 78, 116.
- Revolutionnair Socialistische Arbeiders Partij, R.S.A.P. (Pays-Bas), 23, 62.
— congrès (2^e), 32.
- Revolutionary Socialist League, R.S.L., cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, section, Grande-Bretagne.
- Revolutionary Workers League, R.W.L. (Etats-Unis), Oehleristes, 317.
- Socialdemokracija Krosletswa Polskiego i Litwy, S.D.K.P.i.L., 78, 86.
- Socialist Party of America, S.P. (Etats-Unis), 35, 80, 113, 115, 146, 147, 168, 173, 176, 184, 287.
— fédération scandinave, 184.
— fraction trotskyste, 79, 173.
— vieille garde, 178.
- Socialist Workers Party, S.W.P., cf. Mouvement pour la Quatrième Internationale, section, américaine.
- Société des nations, S.D.N., 101.
- Soviet, 174.
— exécutif, 86.
— Pétrograd, 86, 96.
- Sozialdemokratische Partei Deutschlands, S.P.D., 58, 78, 86, 197, 298, 339.
— gauche, 130.
- Sozialistische Arbeiterpartei (Deutschland), S.A.P., 195, 222, 291.
- Standard Oil, 54, 89.
- Syndicats américains, cf. aussi, American Federation of Labor, Congress of Industrial Organization,
— acier, 169.
— automobile, cf. United Automobile Workers.
— caoutchouc, 178.
— conducteurs routiers,
— Minneapolis, 37, 184.
— marins, 99.
— mines, cf. United Mine Workers.
- Syndicats argentins,
— fédération des travailleurs du bois, 315.
- Syndicats belges, 105, 106.
— syndicats rouges, 141.
- Syndicats mexicains,
— cheminots, Union de trabajadores ferrocarriles, 256, 274.
— instituteurs, S.T.E.R.M., 137, 138.
- Syndicats néerlandais, 70.
- Syndicats tchécoslovaques, 32, 45.
- Tchéka, 86, 134, 135, 248.
— Pétrograd, 86.
- Unión General de Trabajadores, U.G.T. (Espagne), 239.
- Union générale des travailleurs juifs de Russie, de Lithuanie et de Pologne, Bund, 285.
— aile droite, 285.
- United Automobile Workers, U.A.W., 196.
- United Mine Workers, U.M.W., 166.
- United Press, 10, 35, 255.
- Workers International League, W.I.L. (Grande-Bretagne), 287.

ŒUVRES, JUIN-SEPTEMBRE 1938

Workers Party of the United States,
W.P.U.S., 115, 176, 178.

Young People Socialist League,
Y.P.S.L. (Etats Unis), 9, 79, 80,
125, 148, 173, 184, 185.

— congrès, 146.

Young Workers League, Y.W.L. cf.
Jeunesses communistes, américaines.

Youth Spartacus League, 125.

INDEX DES THÈMES ET SUJETS

A la demande de nombreux lecteurs, nous avons introduit quelques modifications : nous n'indiquons plus seulement la première page à laquelle un thème est abordé et nous avons augmenté le nombre des entrées.

- | | |
|---|--|
| <p>Amérique latine, Syndicats, 255-258, 315, 322.
 Anarchisme, 41, 209.
 Argentine, Mouvement ouvrier, 315, 322.
 Argentine, Quatrième Internationale, 315, 317.
 Armée rouge, 278-283.
 Art/Parti révolutionnaire, 40, 65, 82, 198.
 Art/Révolution, 40-42, 65-67, 70, 82-93, 198-211.
 Artistes, Organisation (F.I.A.R.I.), 212, 269, 309, 330.</p> <p>Belgique, 104.
 Belgique, Quatrième Internationale, Construction, 63, 68, 69, 71, 103-106, 109, 241.
 Bonapartisme/Pays arriéré, 118
 U.R.S.S., 243.
 Boycottage, 53.
 Bureaucratie, 84, 125-128, 277-284, 312.
 Bureaucratie (Ruptures), 51, 110, 126, 142-143.</p> <p>Capitalisme, Crise, 163 sq, 198, 238-240, 334-340.
 Capitalisme/Etat bourgeois, 163 sq.
 Capitalisme d'Etat, 118-122.
 Catholicisme,</p> | <p>Centrisme, 194, 195.
 Chine, 107.
 Chômage/Luttes sociales, 163-165.
 Colonies, 44, 118, 260-262.
 Compagnons de route, 115-116.
 Cronstadt, Répression, 133-136.</p> <p>Défaitisme, 46.
 Défense ouvrière, 196-197.
 Démocratie bourgeoise, 43, 44, 116, 240, 242-245, 296-301, 310, 322.
 Démocratie ouvrière, 125-128, 244, 328.
 Dictature du prolétariat, 125, 198, 243, 244.
 Diplomates, Procès des, 139-140, 186-189.
 Dreyfus, Affaire, 38.
 Droit d'asile, 294.</p> <p>Echelle mobile des heures de travail, 163 sq, 334, 335.
 Education, 137, 138.
 Education révolutionnaire, 146-148.
 Entrisme, 292, 293.
 Espagne, Crimes staliniens, 190.
 Espagne, Révolution, 238.
 Esthétique, 40, 82, 194.
 Etats-Unis, Histoire, 55.
 Etats-Unis, Labor Party, 163-185, 259, 341, 342.
 Etats-Unis, Quatrième Internationale,</p> |
|---|--|

LÉON TROTSKY

- Construction, 172-185, 194-197, 259.
- Etats-Unis, Situation économique et sociale, 163-167, 238, 334-342.
- Etats-Unis, Syndicalisme, 334-342.
- Etats-Unis socialistes d'Europe, 48.
- Fascisme, 71, 200-201, 238-239, 260-262, 296-301, 310-312, 324.
- Fascisme, Lutte contre, 43, 71, 260-262, 310-312, 339-340.
- France, Quatrième Internationale, Construction, 60, 61, 150.
- France, Situation politique, 103.
- Front populaire, 35, 72, 266, 323.
- Front unique, 194.
- Gestion municipale, 120.
- Gestion ouvrière, 118-122.
- Gouvernement ouvrier et paysan, 259.
- G.P.U., crimes, 144, 145, 153-159, 215, 230, 236-253, 273-275, 288-289, 306-308.
- Grande-Bretagne, 238.
- Grande-Bretagne, Quatrième Internationale, Construction, 287.
- Guerre
— d'Espagne, 47, 239.
— de Chine, 47.
— mondiale, 238-241, 296-300, 313, 322-329.
- Impérialisme, 43, 53-57, 260-263, 296-301, 310-312, 324.
- Indépendance nationale, 54, 260.
- Intellectuels, 65-67, 82-93, 115, 116, 198-211.
- Internationale communiste, Tournant à droite, 35.
- Japon, 232-237, 260.
- Japon/U.R.S.S., cf. U.R.S.S./Japon.
- Jeunesse, 146-148, 172 sq.
- Jeunesse, Organisation, 79, 146-148, 172 sq.
- Labor Party, cf. Etats-Unis, cf. Parti des travailleurs.
- Libéraux, 115, 116.
- Lovestonistes, 147, 194.
- Menchevics, 94-96, 110.
- Mexique, Nationalisation pétrolière, 53-57, 322.
- Mexique, Quatrième Internationale, Construction, 000.
- Mexique, Révolution, 325.
- Mexique, Stalinsisme, 160-162, 239, 242-245, 255, 256, 261, 265, 320-326.
- Milice ouvrière, 196-197.
- Ministériarisme, 119.
- Nationalisations, 53-57, 118-122.
- Octobre, Insurrection, 86, 87.
- Parti/Syndicat, 70, 103, 109.
- Parti révolutionnaire/Art, cf. Art/Parti révolutionnaire.
- Parti révolutionnaire, Construction, 150, 290-293.
- Parti révolutionnaire, Direction, 79.
- Parti révolutionnaire/Jeunesse, 79, 146.
- Parti révolutionnaire/Presse, 103.
- Partis « soviétiques », 125-128.
- Parti des Travailleurs, (Labor Party), 162-185.
- Pays-Bas, Quatrième Internationale, Construction, 70.
- Pérou, A.P.R.A., 327, 333.
- Presse, Liberté, 242-245.
- Procès de Moscou, 94-97, 110, 129.
- Quatrième Internationale, Conférence de Proclamation, 49, 50, 62-64, 70, 263-268.
- Quatrième Internationale, Histoire, 128, 147, 263, 266, 267; 292, 293.
- Quatrième Internationale, Mission historique, 41, 268.
- Quatrième Internationale, Organisation, 68, 103.
- Réalisme socialiste, 87.
- Réforme agraire, 310, 322.
- Revendications de transition, 172, 334.
- Révolution politique, 125-128.
- Sectarisme, 103-105, 147, 172.
- Situation internationale, 296-301, 313, 314, 322-324.
- Social-démocratie, 40.
- « Socialisme dans un seul pays », 263.

- Soviets, 125-127.
 Stakhanovisme, 319.
 Stalinisme, 40-41, 83-89, 147, 201, 255-262, 264-266, 277-284, 294, 295, 312, 319, 320.
 Stalinisme/Art, 65-67, 82.
 Stalinisme/Faux, 65, 82-85 ; 215-218, 315.
 Stalinisme/Impérialisme, 35, 41.
 Stalinisme/Vie intellectuelle, 32.
 Syndicat/Bureaucratie, 271-274, 322, 334.
 Syndicat/Etat, 118-122, 271.
 Syndicat/Gestion ouvrière, 118-122.
 Syndicat/Parti, cf. Parti/Syndicat.
 Tchécoslovaquie, 43-48, 49-50, 290-293, 313.
 Tchécoslovaquie, Mouvement ouvrier, 45, 46, 290-293.
 Tchécoslovaquie, Quatrième Internationale, Construction, 290-293.
- Tchécoslovaquie, Question nationale, 43, 296.
 Terrorisme, 101.
 Trotsky, Archives, 74, 75, 235, 236.
 Trotsky, Ecrits, 58, 78, 81, 102, 110, 123, 141, 214, 285, 331, 332.
 Trotsky, Editions, 81, 123, 124, 285, 331, 332.
- U.R.S.S., Armée rouge, cf. Armée rouge.
 U.R.S.S./Art, 42, 65-67, 201, 202.
 U.R.S.S./Diplomatie, 232, 277-286, 313.
 U.R.S.S., Enseignement, 137.
 U.R.S.S./Japon, 232-237, 277.
 U.R.S.S., Presse, 242.
 U.R.S.S., Question nationale, 263.
 U.R.S.S., Répression, 94-97, 139-140, 186-189.

INDEX DES JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

- Aftenposten*, 140.
Avant Garde, 49, 292.
- Berliner Tageblatt*, 286.
Biulleten Oppositsii, 27, 110, 111, 112, 133.
Bolchevik, 101.
Boletín de Información, 317.
- Challenge of Youth*, 184, 185.
Claridad, 317.
Clave, 23, 242, 245.
Commune (La), 60, 307.
Confessions, 155.
- Einzig Weg (Der)*, 64.
- Fortune*, 269.
Futuro, 22, 294, 312.
- Humanité (L')*, 117, 130, 306.
- Internal Bulletin. Socialist Workers Party*, 125, 127, 173.
Izvestija, 65, 85.
- Ken*, 8, 113, 190, 191.
Krasnaia Nov', 77, 101.
- Liberty*, 277.
Lutte (La), 79.
Lutte Ouvrière (La), (Belgique), 63, 105.
- Marianne*, 56.
Martello (Il), 129, 130.
Marxismo, 31.
- Masses*, 287.
Minotaure, 102.
Modern Monthly, 116, 217, 269.
- Naché Slovo*, 184.
Nacional (El), 137.
Nation (The), 90, 269.
New Freeman (The), 130.
New International, 9, 35, 101, 135, 151, 152, 270.
New Republic, 90, 269.
New York Herald Tribune, 113, 192, 217.
New York Evening Post, 170, 171, 192.
New York Times, 129, 163, 192, 217, 285.
Nghe Moi, 31.
- Œuvre chirurgicale franco-russe (L')*, 249.
Oktjabr', 250.
Ordine Nuovo (L'), 71.
- País (El)*, 310.
Paris-Midi, 249.
Partisan Review, 8, 82, 91, 92, 102, 212, 269.
Permanente Revolution (Die), 221.
Populaire (Le), 71.
Popular (El), 22, 242, 245.
Pravda, 29, 86, 87, 282.
Proletar', 50.
- Regeneración*, 160.
Révolution Proletarienne (La), 135.
Rudé Pravo, 50.

LÉON TROTSKY

Socialist Appeal, 7, 32, 35, 96, 170,
185.

Sotsialisticheskii Vestnik, 285.

Universal (El), 130, 138.

Vérité (La), 60, 79.

Vida, 23, 137.

Vie Ouvrière (La), 72.

Voz de México (La), 22.

Workers Age, 94, 96.

World Telegram, 89.

*Achevé d'imprimer en octobre 1984
sur presse CAMERON,
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*